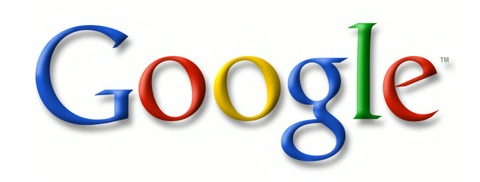



A 3 9015 00369 412 5
University of Michigan – BUHR









les œuvres libres

les œuvres libres

recueil littéraire mensuel ne publiant que de

l'inédit

I

claude farrère

L'ILE AU GRAND PUITS

roman inédit et complet

edmond rostand

UN RÊVE

poème inédit

pierre mille

MYRRHINE, *courtisane et martyre*

roman inédit et complet

henry bataille

LA FORÊT

sacha guitry

LE GRAND-DUC

pièce inédite en 3 actes

henri duvernois

MORTE LA BÊTE...

grande nouvelle inédite

lucien guitry

CHOSES ENTENDUES

ARTHÈME FAYARD ET Cie, ÉDITEURS

rue du Saint-Gothard, 18-20, Paris

AVANT-PROPOS

Le titre de cette publication, tout ambitieux qu'il puisse paraître, explique trop nos intentions pour qu'un long avant-propos soit nécessaire.

ŒUVRES : *Ce recueil donnera des œuvres littéraires sans arrière-pensée de coterie ou de politique. Romans, pièces de théâtre, longues nouvelles, copieux reportages qui apporteront à nos lecteurs un reflet fidèle de la vie moderne, voilà notre programme. La critique, si magistralement tenue par ailleurs, n'aura pas de place ici. Nous nous en tiendrons aux œuvres d'imagination et aux « choses vues », en nous efforçant de laisser la porte ouverte à tout talent sincère. Nous ne sommes pas de ceux qui, devant un beau paysage, éprouvent l'envie d'y installer une école. Les œuvres que l'on trouvera ici ne seront pas inspirées par*

une technique spéciale. Elles auront la variété de la vie.

LIBRES : *Il nous a paru qu'il y avait place, à notre époque, pour une publication libre dans le sens le plus noble du terme. Est-il nécessaire d'ajouter que nous n'entendons point, par liberté, la méprisable licence qui donne trop souvent à l'étranger l'image la plus fausse du génie français. Mais une censure trop étroite comprime, à l'heure actuelle, la production. Nous n'irons point citer les grands noms du passé, les maîtres qui se trouveraient aujourd'hui empêchés de donner à leurs pensées, à leurs observations, la diffusion nécessaire. Mais nous songeons à eux, dans l'espoir de créer, à l'intention de leurs successeurs éventuels, l'organe où ceux-ci pourront s'exprimer librement. Et nous permettrons ainsi aux jeunes de reprendre le flambeau, sans y ajouter un éteignoir.*

LES ŒUVRES LIBRES.

L'Ile au Grand Puits

Roman inédit

par

CLAUDE FARRÈRE

I

L'île fut aperçue vers huit heures du matin, par le gabier Kerrec, qu'on avait envoyé aux barres de misaine, pour y faire parer une manœuvre engagée. Tout de suite le capitaine O'Kennedy, commandant la *Feuille de Rose*, fit avertir lord Nettlewood, propriétaire du yacht. Et lord Nettlewood monta dans l'instant sur la dunette.

— C'est quoi? — demanda-t-il au capitaine O'Kennedy, qui avait braqué sur la terre signalée ses meilleures jumelles.

— C'est forcément Graciosa, — prononça O'Kennedy, après qu'il eut essayé de voir. (Ses yeux ne valaient pas ceux du gabier Kerrec.) Sur quoi, déférent, il ajouta :

— Si Votre Seigneurie veut voir la carte?...

Lord Nettlewood suivit son capitaine dans la chambre de navigation. La *Feuille de Rose* était un yacht qui ne se refusait rien, la chambre de navigation y était plus vaste qu'il n'est d'usage, et la table aux cartes, d'un citronnier somptueux incrusté d'acajou, — comme toutes les boiseries d'aménagement du bord, — démontrait la fortune de lord Nettlewood, laquelle était royale.

— Cette île-là? — questionna Sa Seigneurie, le doigt sur la carte.

— Oui, — répondit O'Kennedy, oui, mylord! L'île Graciosa.

Lord Nettlewood considérait la figure de l'île, petite tache grise sur l'océan de papier blanc. Deux croix noires s'y montraient, l'une au Nord, l'autre à l'Ouest, avec, auprès d'elles, deux légendes : *Le Pic,* 692 m.; et *Le Puits, eau potable.*

— Qu'est-ce, cette île Graciosa? — dit encore lord Nettlewood.

— Une île très déserte, et absolument isolée, comme vous pouvez voir, mylord, — expliqua O'Kennedy, déroulant la carte dans toute sa largeur. — La côte la plus proche est à deux cents milles dans le S.-E.; et les fonds sont si creux qu'on ne voit jamais de pêcheurs autour de Graciosa. Il s'y trouve une aiguade... Vous voyez, mylord? *Le Puits, eau potable.* Les Instructions Nautiques disent même que ce puits-là est un fameux puits... puits naturel, foré en pleine lave, et dont la sonde n'a jamais trouvé le fond. L'eau, d'ailleurs, est excellente... Il y a toute chance pour que ce puits soit une des anciennes bouches du volcan.

Lord Nettlewood s'étonna :

— Il y a un volcan sur Graciosa?

Le capitaine O'Kennedy rectifia :

— Il y a eu un volcan, mylord, autrefois. Il est éteint depuis des siècles. Mais le cratère est encore visible... tenez, sur la carte, cette autre croix... C'est ça... *Le Pic, 692 m.* J'ai connu un camarade qui avait débarqué là, et fait l'ascension, autrefois...

Sa Seigneurie réfléchissait :

— Vous pouvez mouiller sous l'île?

— Non, mylord, — fit O'Kennedy, secouant la tête, — impossible! Voyez les côtes de la carte : c'est trop accore à toucher l'île, il y a partout

200 mètres ou 300... et fond de roche... je perdrais mon ancre, à coup sûr... Mais si Votre Seigneurie veut visiter l'île, nous n'avons pas besoin de mouiller pour cela : j'abriterai le yacht sous le vent du Pic et je débarquerai la vedette, qui pourra très bien accoster... ici, par exemple... dans cette espèce de crique...

Lord Nettlewood s'était penché sur la carte :

— Oui, — dit-il.

Il se releva, sortit de la chambre, fit quelques pas sur la dunette. Le capitaine O'Kennedy le suivait respectueusement.

Sa Seigneurie vint en abord, s'accouda face au vent, et regarda au hasard.

A perte de vue, l'Océan bleu resplendissait sous le ciel bleu. Le soleil déjà haut faisait ruisseler d'est en ouest, sur toute la mer, une énorme coulée d'or fondu.

La houle creuse de l'Atlantique poussait ses lames; et la *Feuille de Rose* roulait assez bas, par grands coups profonds et lents.

Lord Nettlewood se retourna vers son capitaine :

— Le roulis ne vous gênera pas pour débarquer la vedette?

O'Kennedy allongea les lèvres, puis haussa les épaules :

— Non, mylord. Pas sérieusement. C'est plutôt pour accoster la terre que la vedette risquera d'être ennuyée, oui... parce que là-bas, ça doit déferler dur... mais dans cette petite crique, qui justement s'ouvre sous le vent, et bien abritée... ça ira.

— Eh bien! voici, — fit le lord : — si nous pouvons toucher à Graciosa avant qu'il soit midi piqué, j'emmènerai volontiers mes hôtes à terre, histoire de déjeuner sur le plancher des vaches... Qu'en pensez-vous, O'Kennedy?

O'Kennedy s'étonna :

— Mon Dieu, mylord, la chose peut se faire... et nous serons certainement sous l'île avant l'heure que vous dites... Mais, si Votre Seigneurie m'autorise... à mon goût, manger chaud vaut mieux que manger froid; et du moment que personne à bord n'a le mal de mer, pas même les dames?...

— J'entends bien manger chaud, à terre comme à bord, — prononça Sa Seigneurie, sèchement. — Cela donc ne fait pas matière. Gouvernez sur Graciosa. Une promenade ne sera pas désagréable. Pour le cuisinier, prévenez-le, et dites-lui mon plaisir : on servira comme d'habitude...je dis comme d'habitude, exactement!... mais à terre. Et je n'admettrai aucune excuse. Au revoir, capitaine.

O'Kennedy salua, tandis que lord Nettlewood s'en retournait vers le panneau de descente. Le capitaine, osant alors inspecter d'un coup d'œil le dos de Sa Seigneurie, constata qu'elle était montée sur le pont tout au saut du lit, et seulement vêtue d'un pyjama de tussor, avec, aux pieds, des sandales de paille japonaise.

L'île au Grand Pic et au Grand Puits, — Graciosa, — apparaissait maintenant tant bien que mal. Le capitaine O'Kennedy, pour tout dire, ne la voyait pas, ses yeux n'étant pas des meilleurs. Mais le gabier Kerrec la voyait. Et appelé à la rescousse, il la désigna d'un index affirmatif. C'était à quelque quatre quarts par bâbord devant. Et le vent soufflait de tribord : une petite brise de quatre mètres, qui gonflait joliment la haute voilure du yacht. La *Feuille de Rose* était gréée en trois-mâts pieu, et portait pour l'heure à peu près toute sa toile, sauf les flèches et le clin foc. Le capitaine O'Kennedy « arriva » donc de quatre quarts, et fit choquer ses écoutes. Sur quoi la *Feuille de Rose* allongea l'allure,

cependant que l'eau, tranchée par l'étrave, écumait en frissonnant tout le long de la coque.

II

La cloche du bord ayant piqué six, — soit, en langage de terriens, onze heures du matin, — la *Feuille de Rose* fut dans les eaux de l'île, et la rangea d'assez près. Lors, les hôtes de lord Nettlewood parurent, et commencèrent d'échanger les salutations matinales, tout en considérant, non sans curiosité, la haute falaise volcanique de Graciosa, qui défilait maintenant, à contre-bord du yacht.

Vint d'abord le prince Alghero, qui avait cinquante ans, et que lord Nettlewood aimait de prédilection, parce qu'ils étaient l'un et l'autre également grands seigneurs, quoique l'un fût puissamment riche, et l'autre fort gueux. De quoi résultait d'ailleurs que, si Nettlewood, multimillionnaire, chérissait Alghero, parasite, Alghero chérissait moins tendrement son hôte et bienfaiteur.

Vinrent ensuite, ensemble le peintre espagnol Juan Bazan, un peu plus âgé que n'était le prince italien, et le comte français Henry de la Cadière, beaucoup plus jeune : La Cadière n'avait pas trente-cinq ans, et n'en paraissait pas vingt-cinq. Suivit l'honorable Reginald Ashton, qui n'avait point d'âge, et jouait avec une correction parfaite, — en apparence, — les maris parfaitement insignifiants. Reggie Asthon jouait encore, mais seulement pour l'usage de lord Nettlewood, les confidents discrets; les complaisants aussi. Derrière lui les dames se montrèrent, en groupe : Mme d'Aiguillon, la marquise douairière, affolée de voyages et d'exotisme; Mme de Trèves, la toute petite comtesse bébé, que son mari nom-

mait la Punaise, parce que sa poitrine n'avait pas encore poussé... (elle s'en vengeait en le nommant, lui, le Pou; et ils étaient d'ailleurs le plus amusant ménage, fort épris, — tout le monde le jurait, — mais en querelle éternelle; et n'ayant pas, à eux deux, quarante ans additionnés). Enfin, bonnes dernières, Mrs Ashton, qui s'appelait Grace, et méritait son nom, vint au bras de Mme Francheville, qui s'appelait Germaine, mais qui eût dû s'appeler Beauté. Ces deux dames, différemment mais également séduisantes, constituaient la principale gloire du yacht et le principal orgueil de lord Nettlewood. Et, rivales d'esprit, de charme et de jeunesse épanouie, — trente ans chacune, de l'aveu de toutes leurs amies, — elles l'étaient encore, chuchotait la chronique, de plus d'une autre façon. Il n'empêchait que, irréprochablement élevées toutes deux, elles attrapaient au vol, en toutes circonstances, avec une adresse et un à-propos exquis, les occasions de se prodiguer l'une à l'autre prévenances, attentions, gentillesses et sourires, — comme faisaient au temps jadis les chevaliers des tournois, luttant toujours à armes courtoises, — luttant tout de même, d'ailleurs, et luttant sans pitié... C'était d'ailleurs le plus charmant spectacle, que voir ainsi, côte à côte, la toute belle Germaine Francheville, qui était brune, alerte et fine, et la toute gracieuse Grace Ashton, qui était blonde, langoureuse et délicate...

C'était aussi le plus charmant spectacle que contempler, par delà la rambarde de chêne poli, par delà les profondes lames qui s'enroulaient, paisibles, sur la mer lisse, la fière falaise de l'île au Grand Pic et au Grand Puits, d'instant en instant plus proche... Au-dessus de l'eau bleue, frangée d'écume blanche, surgissait une formidable muraille fauve, hérissée d'étranges blocs noirs,

Cela montait droit, d'un seul jet, jusqu'en plein ciel. Et le Pic, masqué maintenant par cet écran coulé en lave, ne s'apercevait plus. Tout cela, certes, eût pu sembler un peu bien farouche, si le soleil splendide des Tropiques ne l'eût noyé de lumière vive, et si tant et tant d'or n'eût ruisselé du ciel sur la mer et sur l'île. Il semblait qu'on regardât quelqu'une de ces images pieuses que vénèrent les Orthodoxes icônolâtres, quelqu'une de ces images, où tout est doré, personnages, décors, lointains fonds!

— Comme c'est délicieux ! — s'était tout de suite exclamée Mrs Ashton.

Et Mme Francheville, penchant vite la tête de côté, comme pour mieux admirer, ensemble, et la vue délicieuse, et sa délicieuse amie :

— Et comme c'est fait exprès pour vous encadrer, petite merveille que vous êtes! — s'écria-t-elle, absolument sincère et ravie.

A quatre pas d'elles deux, le comte de la Cadière, qui les admirait, leur fit un grand salut à toutes deux, avant de leur venir baiser la main, à l'une et à l'autre.

III

Le yacht de lord Nettlewood avait quitté Cowes, trois semaines plus tôt, à destination du Ferrol, de Cadix, de Funchal, de Las Palmas, de Santa Cruz et de La Praya. Croisière d'automne. Il est courant, en effet, qu'en septembre le Golfe de Gascogne est moins féroce qu'à l'ordinaire, et qu'en octobre on retrouve, au sud de Gibraltar, la chaude saison juste évadée d'Europe. Lord Netlewood, qui ne l'ignorait pas, avait ainsi choisi l'époque d'emmener une dizaine d'amis visiter les archipels de l'Atlantique africain. Pittoresque promenade, dont personne à bord n'était encore las,

même après trois semaines. Pour tout dire, la mer est un merveilleux refuge pour quiconque a connu sur terre des heures trop pleines d'ardeurs et trop lourdes de soucis. Or, les hôtes de lord Nettlewood avaient eu, tant de ceux-là que de celles-ci, plus que leur compte, avant de se réfugier, pour y trouver paix et repos, à bord de la *Feuille de Rose*.

Car, sans même parler de Mmes Francheville, Ashton, de Trêves, voire d'Aiguillon, desquelles il sied de parler avec discrétion... comme de toutes femmes : secrets féminins ne peuvent être que secrets d'amour; et secrets d'amour se dévoilent d'eux-mêmes; à quoi bon, par conséquent, les dévoiler? Ce serait pis qu'abominable : naïf!... Sans donc parler des dames que j'ai dites, la *Feuille de Rose* abritait dans ses logis, délicatement confortables, force gens à qui repos et paix n'étaient point superflus...

N'y avait-il pas en effet, d'abord et surtout, lord Nettlewood lui-même, qui, propriétaire de quinze ou vingt journaux anglais et propriétaire aussi de quinze ou vingt domaines d'Irlande, voyait la crise politique du moment compromettre le plus dangereusement du monde la vente de ses papiers et le rendement de ses terres, c'est-à-dire ses revenus les plus opulents? Et n'y avait-il pas aussi l'honorable Reginald Ashton, dont toute la fortune était placée selon les directives de lord Nettlewood, afin qu'elle rendît du 15 0/0 et non du 5? N'y avait-il pas, enfin, le comte français, Henry de la Cadière, dont les ambitions politiques étaient notoires, et qui, depuis son ralliement éclatant à la République, était en butte aux attaques dépitées de tout son ancien parti, le monarchiste, et aux défiances sournoises de son parti nouveau, le radical? N'y avait-il même pas le pauvre comte de Trêves, que sa femme, Arménienne d'origine,

avait persuadé jadis de s'inscrire à la *Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen Arménien*, et qui s'apercevait peu à peu, quoique n'ayant que de faibles lueurs sur la vérité des choses orientales, de l'iniquité d'une cause qu'il s'était bien légèrement obligé à défendre? Tout cela, sans préjuger du cas de Juan Bazan, peintre espagnol, et de Carlo Alghero, prince gênois, lesquels s'efforçaient aux yeux du monde d'avoir l'air, celui-ci, d'admettre contre les préjugés ancrés de toute sa race « noire » la déchéance irrémédiable des papes souverains de Rome, et celui-là, de reconnaître contre la foi carliste de tous ses ancêtres, la légitimité absolue de don Alfonso, treizième du nom, roi des Castilles, de Léon, de Navarre et d'Aragon? A tous ces gens qui s'en allaient ordinairement par des routes que n'approuvaient ni leurs vrais intérêts, ni leurs scrupules de conscience, la mer était un favorable prétexte à oubli. Et c'était la plus amusante réduction du monde, tel que l'a recréé le mensonge social, que cette *Feuille de Rose*, habitat d'une sélection de gens que leurs goûts, leurs affinités et leurs instincts avaient groupés, pour une saison, hors ce mensonge social qui était leur vie courante, voire leur raison de vivre...

Hors ce mensonge?... Au fait... non!

Le mensonge social avait embarqué, lui aussi, à bord de la *Feuille de Rose!* et, cela, dès la première heure. En vérité, comment n'en eût-il pas été ainsi? Dans ce décor infiniment luxueux, le plus luxueux des décors, — un yacht de milliardaire! — comment des hommes eussent-ils oublié que l'armature du monde social est une armature d'argent, et que nos servitudes réciproques ont mis à la bouche de l'humanité un mors qui étincelle, mais qui, tout de même, est le plus brutal, et le plus rudoyant?

Ainsi s'en allait... non pas au gré des vents, car le vaisseau à voiles sait, plus intelligemment que le vaisseau à vapeur, réagir contre les forces brutes qui l'entourent, mais au gré de ceux qui le menaient, lesquels étaient menés par d'autres forces, impondérables... ainsi s'en allait vers sa destinée le yacht de lord Nettlewood... Ainsi s'en allait-il, de Funchal la Madéroise à la Luz des Canaries, — quand, ce matin d'octobre 19.., Graciosa, surgissant de l'horizon rond, l'avait happé au passage. Et, docile au Destin, la *Feuille de Rose* maintenant se hâtait vers son mouillage... je veux dire vers le point de la carte où elle devait, sans mouiller, stopper et débarquer sa vedette : à savoir, la petite crique de l'île au Grand Pic et au Grand Puits, dite Graciosa...

IV

— Eh bien ! — proclama Germaine Francheville, rendant au comte de la Cadière ses jumelles marines, — mon opinion est faite : cette petite crique est adorable. Et je découvre un véritable sentier qui, parti du bord de l'eau, s'élève très confortablement jusqu'au plus haut de la falaise, c'est-à-dire jusqu'à l'intérieur de l'île. Rien ne sera donc plus facile, comme vous le désirez, lord Nettlewood, que de grimper par là, nous, nos gens et nos provisions. Nous déjeunerons donc tout à l'heure au pied même de ce Grand Pic dont on voyait naguère la cime par-dessus les nuages !

— Il n'y avait pas de nuages, — fit observer la petite comtesse de Trêves, innocente.

— C'est une manière de parler, — expliqua Mme Francheville, condescendante.

— Et d'ailleurs, s'il n'y en avait pas, il y en a,

— constata Henry de la Cadière, péremptoire. (En toutes circonstances, celui-ci s'efforçait à soutenir les faits et dits de Germaine Francheville. A telles enseignes que Mrs Ashton en concevait parfois, — mais secrètement, — une humeur qui ressemblait parfois à de la jalousie.)

Par le fait, l'horizon du Sud-Est, c'est-à-dire l'horizon sous le vent, quoiqu'ayant été jusqu'alors, comme tout le reste du ciel, du bleu le plus azuré, commençait dès ce moment, à s'obscurcir; — comme si des nuages méchants, et rebelles à toutes les lois normales, se fussent fait un jeu baroque et difficultueux de remonter contre la brise, et d'envahir le firmament précisément du côté opposé à tout ce qu'on eût pu raisonnablement attendre.

Les courants aériens d'en haut n'allaient donc pas comme les courants aériens d'en bas... Et peut-être y avait-il tourbillon?...

— Heu! — prononçait dans le même temps le capitaine O'Kennedy, parlant sur son banc de quart, et pour soi seul, — heu!... M'est avis qu'il vaut mieux débarquer la vedette tout de suite et qu'il vaudra mieux la rembarquer avant la Saint-Glinglin : rapport que le temps changerait, d'ici qu'il soit l'âge d'un cochon de lait, sans que j'en fusse outrancièrement surpris, nom de Dieu! J'oserais même jurer que la journée ne s'achèvera pas comme elle commença... oui, j'oserais même en jurer, nom de Dieu! si je n'étais point un franc presbytérien, et si ma secte ne m'interdisait expressément de jamais jurer, n'importe quand, comment, pourquoi ni parce que, nom de Dieu!

V

Le flirt de Germaine Francheville et d'Henry de la Cadière avait commencé trois semaines

plus tôt, le soir même de l'appareillage du yacht de lord Nettlewood, hors les passes de Cowes.

Henry de la Cadière, depuis je ne sais combien d'éternités, — mettons six mois, ou dix, ou huit trois quarts, si vous avez le goût de l'exactitude, — était l'amant attitré, le *patito,* comme on dit en Italie, — mais le patito récompensé, — de Mrs. Ashton... Le *patito?*... Au fait, pourquoi pas? La *Feuille de Rose* eût-elle pas pu s'appeler *Cosmopolis?* France, Angleterre, Italie, Espagne, — la moitié de l'Europe n'y figurait-elle pas, et fort avantageusement? Mrs Ashton avait donc jadis rencontré La Cadière à Cannes, durant un carnaval, et leur liaison s'y était assez promptement nouée. Mrs Ashton, quoique du monde le plus correct, était de ces Anglaises qui jugent volontiers pervertie la société parisiene, et qui, d'autre part, en bonnes voyageuses qu'elles sont, ne dédaignent pas de se conformer aux mœurs supposées des pays qu'elles hantent. Vertueuse à Londres, Mrs Ashton avait donc estimé convenable de l'être moins à Cannes. Et ç'avait été pour le plus grand profit du comte de la Cadière. Ainsi, voilà pour eux, pour dire comme les conteurs arabes d'autrefois.

Le plus singulier d'une intrigue commencée de la sorte, à peu près sous le masque, et entre deux partenaires qui s'étaient vus pour la première fois dans une redoute et pour la seconde fois à une bataille de fleurs, c'est que cette intrigue avait duré. Le même carnaval n'en avait point vu le commencement et la fin. Tout au contraire, Henry de la Cadière et Grace Ashton, s'étant rencontrés et pris tout à fait par hasard, s'étaient tout de même liés l'un à l'autre assez durablement. Pour tout dire, ils en avaient eu quelques bonnes raisons, s'étant découvert réciproquement beaucoup de goûts, beaucoup d'idées et surtout beaucoup de défauts, voire de menus vices com-

muns, et s'étant d'abord reconnus l'un et l'autre d'éducations pareilles et de races égales. Point n'en faut davantage, le plus souvent, pour changer en douce et forte habitude ce qui n'avait été dans l'origine qu'un caprice partagé. Ainsi s'étaient donc liés la toute exquise Mrs. Ashton, qui comptait parmi les perles les plus fines de la *season* de Londres, et le très élégant comte de la Cadière, dont tous les journaux mondains de Paris signalaient avec religion les moindres déplacements et villégiatures. Et Paris, comme Londres, vite et dûment avertis de ladite liaison — très seyante, à la vérité, en nos époques d'ententes cordiales, — l'avaient fort approuvée, voire servie.

Il n'empêche qu'au soir même de l'appareillage de la *Feuille de Rose* hors les passes de Cowes, Henry de la Cadière s'était pris à flirter avec Germaine Francheville. Et, si Mrs. Ashton l'avait vraisemblablement trouvé mauvais, elle avait eu grand soin de n'en rien laisser voir, prouvant ainsi qu'elle était femme de bon goût et femme de bonne tête. La jalousie, pour retenir l'amant le plus incertain, fut toujours la plus déplorable tactique, et n'a jamais servi qu'à lasser la patience des hommes, en excitant leur fatuité. Or, face à face avec Germaine Francheville, Grace Ashton n'avait certes aucune faute à commettre, même légère. Car, en cette escrime raffinée qu'est le flirt, toute Française qu'elle était, Germaine Francheville n'eût trouvé son maître ni à Londres ni à New-York. Et Dieu sait si l'on y sait flirter plus hardiment qu'à Paris!

Mme Francheville, veuve à vingt ans, n'avait jamais daigné se remarier. Très jolie et très riche, elle avait jugé superflu d'aliéner la moindre part d'une liberté que la société moderne mesure aux femmes mariées comme aux jeunes

filles, mais prodigue aux veuves autant qu'aux divorcées. A cet égard, Mrs. Ashton, d'ailleurs, ne le cédait à sa rivale qu'en apparence, l'honorable Reginald Ashton n'ayant jamais pu passer nulle part, même s'il l'eût souhaité, pour un mari encombrant. Malgré quoi, Grace Ashton, toute libre qu'elle fût dans tous ses mouvements, n'avait su s'opposer au flirt naissant de Germaine Francheville et d'Henry de la Cadière.

Et celui-ci pourtant n'était nullement las de sa maîtresse. Il n'en avait pas moins divisé ses soins entre l'avenir et le présent. Hélas! telles sont les fragilités amoureuses de toute la gent humaine! Las, mon Dieu! quoi de mieux quand on y songe, pour nous distraire des cheveux blonds, — voire, pour nous les embellir, que les cheveux noirs? Grace Ashton était dorée comme une moisson, et Germaine Francheville si brune qu'en la regardant on songeait à l'encre frais versée d'un encrier sur une feuille de papier rose. Tout cela, pour excuser le comte de la Cadière. Si tant est qu'un chasseur d'à peine plus que trente ans ait besoin d'excuse pour courir deux biches à la fois.

Du reste, en l'occurrence, la biche blonde était forcée depuis beau temps. Mais la biche brune continuait d'aller d'un pied leste, et quoique peu à peu pressée par le chasseur, le défiait encore assez allègrement.

VI

— A débarquer la vedette! — avait commandé Patrick O'Kennedy, capitaine du yacht.

— Hûûûitt! — avait répliqué du plus aigu de son sifflet d'argent le gabier Kerrec, pour l'heure maître de quart.

Et la bordée tribord s'était ruée à la manœuvre.

Le yacht roulait assez bas. Par chance, comme l'avait dit naguère le capitaine O'Kennedy, parlant à lord Nettlewood, personne à bord ne souffrait du mal de mer; et les dames mêmes, confortablement arc-boutées aux rembardes, considéraient en toute paix de corps et d'esprit l'opération délicate à quoi s'appliquait pour débarquer la vedette du yacht, les tribordais de la *Feuille de Rose.*

Les bossoirs avaient pivoté, les sangles étaient largues. Les garants, correctement tournés autour des poupées du treuil électrique, se déroulèrent. En fin de compte la lame, qui se gonflait au flanc du yacht, vint effleurer de son dos la quille de la vedette presque amenée. Et le capitaine O'Kennedy cria : « Lâche tout! » Ce qui fut fait. Alors, libre et flottant sur la crête des vagues, la vedette s'écarta tout de suite du bord, pour éviter d'y être tassée, écrasée peut-être, et attendit, son hélice tourbillonnant par intervalles, le bon plaisir de lord Nettlewood et de ses hôtes. Ce ne fut pas longtemps.

La cloche avait « piqué huit » : midi. A la coupée, dont on venait d'amener l'échelle, quatre grands paniers, voilés de serviettes blanches, attendaient aussi, comme la vedette.

— Embarquez d'abord tout le matériel avec tous les gens d'office, — ordonna lord Nettlewood, et nous embarquerons nous-mêmes ensuite. Don Juan, que pensez-vous de ce tableau?

Il montrait Graciosa et sa crique, distants d'à peine un quart de mille; et il les montrait à Juan Bazan, le peintre espagnol, qui s'approchait de la coupée, ses jumelles à la main.

Or, Juan Bazan, qui était d'humeur caustique,

et qui se piquait d'indépendance, répliqua tout de suite, assez ironiquement :

— Mylord, c'est plus haut que votre falaise de Galloway. Mais j'ose dire que ce n'est pas plus riche.

Tant soit peu vexée, Sa Seigneurie fit demi-tour, et n'insista pas.

Lord Nettlewood comptait parmi les plus opulents propriétaires d'Irlande; parmi les plus durs aussi. Ses ancêtres y avaient gagné des biens immenses, aux temps rouges d'Élisabeth et de Cromwell. Par la suite, ils s'y étaient maintenus, à force de rigueurs et de sauvageries, à force d'hypocrisie aussi, jetant le nom de rebelles et le nom d'anarchistes à ces paysans irlandais, dépossédés de leur propre patrie, dépossédés de leurs biens par-dessus le marché, et dont on arrachait les humbles toits quand la grêle, l'usure ou l'oppression anglaises, ayant définitivement ruiné Paddy, Paddy ne pouvait plus payer impôts ni redevances. Seulement, des toits arrachés n'engendrent pas la prospérité sur une terre. Et rien n'était plus misérablement pauvre, sur toute la planète ronde, que les domaines irlandais de lord Nettlewood.

Un peu plus tard, dans la vedette qui avait enfin poussé du yacht, le prince Alghero qui regardait le sillage, releva tout à coup la tête pour demander à lord Nettlewood :

— Au fait, mon noble ami, avez-vous capté le sans-fil de Reuter, ce matin? Quelles nouvelles?

— Rien d'Italie, — répondit le lord, — mais les plus déplorables renseignements sur les récents troubles d'Irlande. Quand ces malheureux du Sinn Fein comprendront-ils que l'Angleterre est leur vraie et seule mère de cœur et d'origine,

et que tout attentat contre elle tient à la fois de la démence, du sacrilège et du nihilisme?

Le prince Alghero, souriant à l'italienne, d'un sourire tout courtois, mais tout secret, ne répliqua pas un mot. Ce fut le peintre Juan Bazan qui, ayant considéré assez ironiquement le noble lord, son hôte, lança cette réflexion comme *a parte* :

— Nihilisme, sacrilège et démence... C'est bien ce que je me disais à moi-même, tout en réfléchissant aux économies irlandaises... A telles enscignes que je n'oserai jamais vous demander, mon cher lord et ami, quel intérêt ont les Anglais, propriétaires de domaines royaux dans la Verte Erin, à désespérer, comme de parti pris, au lieu de les aider, au lieu de les favoriser, les naturels du pays, tenanciers héréditaires desdits domaines, et facteurs directs de l'opulence desdits propriétaires anglais...

Mais lord Nettlewood le regarda sévèrement :

— Quel intérêt?... Mais nul autre, mon illustre ami, que celui d'une civilisation supérieure et d'une humanité agrandie!

— Ainsi soit-il! — confirma froidement don Juan Bazan, qui se proclamait volontiers élève de Francisco Goya, et qui, comme tel, savait ce qu'humanité et civilisation veulent dire.

VII

Maintenant, dans la vedette qui faisait route droit sur l'entrée de la crique, ils étaient tous assis, les hôtes de lord Nettlewood, avec lord Nettlewood lui-même : Mmes d'Aiguillon, Ashton, Francheville, de Trêves; MM. de la Cadière, Bazan, Ashton, de Trêves et le prince Alghero. Et déjà la terre approchait tellement que le patron

de l'embarcation s'était haussé sur la pointe des pieds, pour choisir mieux à l'aise son point d'atterrissage.

Tout le monde, d'instinct, se taisait. A l'avant de la vedette, l'un des deux brigadiers plongeait par intervalles une longue gaffe dans l'eau, en manière de coup de sonde. Et jamais le fer de la gaffe n'avait encore touché le fond, tant la falaise de l'île s'enfonçait verticale dans la mer, et tant Graciosa jaillissait hors l'abîme énorme de l'Atlantique comme jaillit du sol une colonne ou un pilier.

— Attention devant! — commanda, bref, le patron de la vedette.

On venait de doubler le promontoire nord, qui fermait l'entrée de la crique, laquelle n'était pas profonde de trois cents mètres. Et la vedette piquait maintenant vers le creux de la petite baie, plutôt pareille, de par l'étrange et raide hauteur de son littoral, à quelque fiord des mers scandinaves. Là-bas s'offrait, en manière de débarcadère, un éboulis de rocs dont les plus bas avaient roulé jusque dans la mer. Une crique s'arrondissait, bordée de pierres plates, et n'importe qui d'à peu près agile pouvait sauter facilement sur ces pierres. C'est de là que partait le sentier naturel tout à l'heure aperçu par Mme Francheville, lequel sentier, s'élevant tout le long de l'éboulis, atteignait au plus haut de la falaise même et permettait d'accéder à l'intérieur de l'île au Grand Puits.

La vedette approchait du débarcadère supposé. Et le patron, parmi le silence respectueux des passagers, qui n'avaient garde de troubler la manœuvre, ordonnait l'atterrissage :

— Stop!... En arrière!... Les gaffes! Stop!... Accoste l'arrière!

Comme les brigadiers s'affairaient, il questionna :

— Sondez voir le fond?...

— Pas de fond! — répondit l'homme de tribord, après avoir vainement tâté, du bout de sa gaffe, lancée droit, la profondeur de l'eau, merveilleusement bleue.

— C'est un gouffre! — prononça, mi-haut, mibas, lord Nettlewood.

Un petit rire fusa. L'honorable Reginald Ashton, discret et secret, se réjouissait en soi-même. Et sa femme, curieuse, s'en étonna :

— Reggie, cher! pourquoi êtes-vous si gai?

Mr. Ashton considéra Mrs. Ashton :

— Je pense, Grace, chère... je pense au Grand Puits, qui est dans cette île...

— Est-ce si drôle?

— Eh! oui... parce que vous avez entendu notre noble ami, lord Nettlewood : il pense que cette île au Grand Puits est érigée au-dessus d'un gouffre véritable... donc, que l'eau de la mer, — l'eau salée, — entoure les bases de l'île, les fondations, si j'ose dire, jusqu'à je ne sais quelles profondeurs... l'abîme de l'Apocalypse, chère!... songez-y... Or, d'autre part, le capitaine Patrick O'Kennedy, Dieu le sauve! m'a dit tout à l'heure, et vous a dit à vous-même, devant moi, que cette même île enferme un puits d'eau douce, donc, un puits qui ne communique pas avec l'eau salée de la mer... et que ce puits est si profond qu'on n'a jamais pu le sonder jusqu'au bout... tellement que ce puits s'appelle le Grand Puits, et que l'île en a tiré son surnom...

— Oui dà? Eh bien donc? c'est cela que vous trouvez risible?

— En vérité, c'est cela même! affirma Mr. Ashton, qui ne riait plus que du bout des lèvres : parce que j'ai songé tout à coup qu'un tel grand puits pouvait bien être, Dieu nous sauve! le propre Grand Puits de la Vérité!

— Ho! — s'exclama la toute gracieuse Grace Ashton, qui ne s'attendait à rien de pareil.

— Quand même? — fit observer sur-le-champ le comte Henry de la Cadière, lequel considéra l'honorable Reginald Ashton avec plus d'attention que la frivolité du propos n'en semblait nécessaire : — quand même la Vérité sortirait-elle de ce Puits, cher monsieur... et sortirait-elle même toute nue?... qu'aurions-nous à en craindre, nous, honnêtes gens, tous tant que nous sommes?...

— Rien, certes! — protesta Reginald Ashton. — Mais je pense, ce néanmoins, que la Vérité toute nue n'est pas bonne à regarder par de simples hommes, comme nous voilà... et, peut-être, son Puits non plus...

VIII

Sur le sentier qui escaladait la falaise, les hôtes de lord Nettlewood s'espaçaient à la queue leu leu. Avaient sauté à terre, les premiers, Mme et M. de Trêves; puis, les suivant, Mmes Ashton et Francheville, à qui s'étaient empressés d'offrir la main MM. de la Cadière et Ashton.

Déjà le ménage de Trêves s'éloignait, courant à toutes jambes, et gagnant vers le sommet de la falaise. Derrière lui s'en vinrent, fort légèrement aussi, Mrs. Ashton, qui s'appuyait parfois sur le bras d'Henry de la Cadière; puis Mme Francheville, avec l'honorable Reginald Ashton. Or, ceux-ci demeurèrent en arrière, tandis que ceux-là gagnaient de l'avant, sur les traces des premiers débarqués, qui atteignaient déjà le plus haut du sentier.

— Mr Ashton, — déclara, toute souriante, Germaine Francheville, — nous n'allons pas, vous et

moi, gambader comme ces enfants-là? Soyez persuadé que je suis d'avance très lasse.

Mr. Ashton, très courtoisement, s'arrêta net, et ne donna qu'un coup d'œil en avant.

— Vous cherchez Mrs. Ashton? — demanda Mme Francheville, innocente. — N'ayez crainte pour elle! M. de la Cadière est là pour l'aider, s'il est besoin...

— C'est vrai, — répondit, très rassuré, Reginald Ashton. — Et, d'ailleurs, les Trêves sont devant eux.

Mme Francheville considéra son cavalier :

— Vous n'êtes pas jaloux, j'imagine, cher monsieur?

— Dieu non! — protesta Reginald Ashton : — pas plus que vous ne fûtes jamais, vous, chère madame, jalouse!

— Pas très civilisée, la jalousie! — conclut Germaine Francheville, dédaigneuse.

Elle s'était assise sur un banc de roc. Elle se releva, sans hâte, mit une main sur l'épaule de Reginald Ashton; et tous deux, à petits pas, commencèrent de grimper le sentier.

Un quart de mille plus loin, on débouchait entre deux blocs de lave, plantés obliquement, sur un plateau très vaste et très nu. La Cadière et Mrs. Ashton, la main dans la main, y parvinrent ensemble, et seuls : loin devant, la petite comtesse de Trêves et son mari s'en allaient, courant toujours; loin derrière, le reste de la société s'essoufflait. Mrs. Ashton, alors, vérifia d'un coup d'œil cette solitude, et s'arrêta. Les deux blocs de lave la cachaient absolument à tous regards venus de n'importe où. Elle attira brusquement à soi Henry de la Cadière et lui prit, hardiment, un baiser bouche à bouche.

— Henry, — murmura-t-elle, très passionnée, — dites que vous m'aimez! dites que vous n'aimez que moi!

Henry de la Cadière, très passionnément aussi, rendit baiser pour baiser. Puis, riant à sa maîtresse :

— Certes, — dit-il, taquin, — je ne dirai rien de pareil! je ne vous aime pas du tout, absurde chérie que vous êtes! et j'irai plus loin : j'en aime peut-être beaucoup d'autres!... Qui sait?...

Leurs bouches se mêlèrent encore. Contente du geste, sinon des mots, Grace Ashton n'insista pas davantage. D'autant que des pas résonnaient dans le sentier, derrière les grands blocs. On marchait assez bruyamment, et on parlait fort. Germaine Francheville parut dans l'instant, précédant Reginald Ashton.

— Oh! — fit-elle, comme toute surprise de se trouver si près de La Cadière et de Grace Ashton : — vous étiez là, tous deux?

— Nous vous attendions, — affirma La Cadière, qui riait toujours.

Et comme le plateau de l'île, sur lequel tous marchaient maintenant, n'était rien moins qu'uni, Mrs. Ashton, pour ne pas trébucher, prit le bras de son mari, tandis que Mme Francheville, laissant Mr. Ashton à sa femme, sollicitait l'aide du comte de la Cadière

IX

Du plateau, l'île se découvrait assez largement et la vue s'étendait sans obstacle, à peu près de tous côtés, sauf toutefois vers l'horizon du sud, que le Pic masquait entier, de sa haute silhouette aiguë. Le coup d'œil était donc vaste, mais monotone, car ce n'était, de l'ouest à l'est — en passant par le nord — que laves brunes et sables gris. Pas un arbre, pas un buisson, pas un cactus. Pas une motte de terre où la moindre graine

eût germé; donc, pas un brin d'herbe. Des roches, des roches, des roches. Et, sur leurs arêtes nettes, le brutal soleil des Tropiques, le Tout-Puissant. Une chaleur frémissante jaillissait de tout ce désert torréfié. Et l'on voyait partout l'air vaciller, au contact des pierres brûlantes, comme il vacille au-dessus d'une cheminée d'usine allumée.

Le Pic, lui, se perdait en plein ciel, formidable. Une réplique, — rapetissée, énorme tout de même, — du Pic de Ténériffe, la montagne du monde qui fit toujours l'effet d'être la plus haute. Cela montait tout droit, cône d'ombre sur fond d'éblouissante clarté. Et rien d'autre, nulle part, que ce bouillonnement de l'air sur ces laves et sur ce sable, et que ce Pic dardé droit parmi tout cet air bouillonnant.

X

Lord Nettlewood, qui maintenant guidait la caravane des promeneurs, hésita d'abord dans le dédale des coulées de lave, qui, serpentant au flanc du Pic par longs ruisseaux pétrifiés, s'enchevêtraient bizarrement les uns dans les autres, au pied du grand cône. Mais bientôt lord Nettlewood n'hésita plus. Un bizarre entassement de blocs cyclopéens s'étageait, en contrebas de la coulée la plus large. Et une façon de caverne, point très profonde, mais assez large et assez haute, s'ouvrait entre ces blocs entassés. Là, sitôt le seuil franchi, une fissure géante coupait le sol. Et c'était l'orifice d'un véritable abîme dont le fond ne s'entrevoyait même pas : le Puits.

Toute la compagnie s'était arrêtée net. Derechef, le petit rire de Reggie Ashton chevrota, parmi l'écho des basaltes amoncelés :

— Le Puits de la Vérité!

Quelqu'un murmura :

— On dirait qu'elle va surgir soudain...

La petite voix de Mme de Trêves s'éleva. Mme de Trêves parlait à son mari. Elle lui dit :

— Pou! si la Vérité sort, crois-tu qu'elle sortira toute nue?

Grace Ashton qui était à droite d'Henry de la Cadière, lui glissa, tendrement, dans l'oreille :

— Chéri! la Vérité toute nue?... crois-tu qu'elle me ressemble?

Cependant que Germaine Francheville, qui était à gauche d'Henry de la Cadière, lui soufflait, lestement, dans l'oreille aussi, dans l'autre :

— Chéri! la Vérité toute nue?... crois-tu qu'elle ait une jolie poitrine?

Or, s'il était une chose à peu près inconnue de tout le monde, mais seulement à peu près, c'est que le buste de Germaine Francheville l'emportait sur le buste de Grace Ashton. Henry de la Cadière savait cela... Il regarda donc d'abord à sa droite, ensuite à sa gauche, puis se tut...

Cependant M. de Trêves avait répondu à sa femme :

— Punaise! je te prie sérieusement de ne point dire d'inconvenances...

Lord Nettlewood avait ramassé une pierre. Il la jeta dans le Puits. On vit tomber cette pierre. Puis un temps s'écoula, énormément long, sans qu'on entendît rien. Enfin le son de l'eau heurtée par le caillou remonta de l'abîme. Le niveau du Puits était beaucoup plus bas qu'on n'eût osé l'imaginer.

— Le Puits de la Vérité! — dit encore Mr. Ashton.

Il ricanait, de son petit ricanement sec.

La compagnie, sans plus insister, s'en fut. Seulement, comme les derniers sortaient de

l'ombre, — le peintre espagnol Bazan et le prince italien Alghero, qui étaient fort bons amis et causaient volontiers ensemble, seul à seul, avec intimité et en secret, — l'un dit à l'autre, sans plus y songer :

— Cher, avez-vous remarqué comme le sable est fin, sous cette voûte rocheuse?

Et l'autre répondit :

— On y coucherait!

Dans l'instant, une façon de rafale enveloppa la cime du Pic, secouant assez brutalement l'air chaud et vibrant qui enveloppait les arêtes du roc. Et le vent miaula comme un chat terrifié. Cependant, cela s'apaisa tout de suite. La rafale passée, le temps retomba, mystérieusement, au beau fixe. Et les valets de lord Nettlewood s'occupèrent de choisir une place agréable pour le déjeuner. Car il était une heure après-midi, voire un peu davantage.

XI

On avait dressé le couvert du déjeuner non loin de la caverne au Puits. Un soupçon d'ombre s'allongeait là, parce qu'une aiguille de roc, très longue, et assez large quant à la base, y surgissait, oblique, d'entre les sables. Comme un valet approchait du couvert, le prince Alghero, revenu on ne sait pourquoi, interpella ce valet :

— Oh! Markham... donnez-moi un verre de sherry, pour que je sois d'une humeur suffisamment amène, et que je puisse sans déshonneur déjeuner agréablement à la table de Sa Seigneurie...

Le valet s'empressa.

— A votre santé! — toasta le prince Alghero,

choquant de son verre le verre du peintre Balzan revenu avec lui. — Don Juan, quel est votre premier souhait sur cette terre bougrement inhospitalière?

— Que nous en revenions tous meilleurs, ayant tous vu, face à face, la Vérité, dont le puits est ici près! — proclama le peintre Bazan, qui regarda assez ironiquement le prince Alghero, son compère.

Ils s'étaient liés de longue date, se chérissaient aussi tendrement que peuvent faire deux vieux hommes très avertis de toutes choses, et se tenaient l'un l'autre au courant de tout ce qu'il advenait de singulier ou de pittoresque dans la société où le hasard les avait réunis.

— Don Juan, — répéta le prince Alghero, — vous êtes un grand seigneur des Arts et de la Peinture, donc, de l'Immortalité... c'est pourquoi j'ai ferme confiance en votre jugement et en votre intuition... Pourquoi donc, je vous en prie, avez-vous, tout à l'heure, exaspéré sciemment le pauvre lord Nettlewood à propos de sa falaise de Galloway, et des brutes d'Irlandais du Sinn Fein? Cela ne nous regarde pas, cher! Nous autres, simples pique-assiettes, et tributaires obligatoires des géants de ce monde, pourquoi diantre irions-nous à l'encontre des lords et des magnats, de tous ceux, bref, qui détiennent une quelconque bribe de la Toute-Puissance Aurifère, souveraine de cette médiocre planète? Don Juan, vous et moi, nous ne sommes que deux très pauvres bougres. A quoi bon jouer les pots de terre contre les innombrables pots de fer qui martèlent l'humanité?

Le fait est que don Juan Bazan et que ser Carlo, prince Alghero, étaient des hommes sans fortune aucune, et dont la vie s'écoulait à tâcher d'exister aux dépens d'autres hommes plus fortunés qu'eux-mêmes. C'est peut-être pourquoi

don Juan Bazan répondit sur-le-champ à ser Carlo, prince Alghero :

— Ami, nous n'irons pas, à Dieu ne plaise! contre les géants que vous dites. Mais, s'il plaît à Dieu, sans aller contre eux, nous les jugerons et nous aurons leur aune. Je vous en supplie, pensez-y : qu'est un lord Nettlewood, sauf une souriante espèce de bourreau, dont toute l'hypocrisie ne voilera pas la bourrelerie (1)?

A quoi ser Carlo, prince Alghero, répliqua :

— Il est notre hôte!

Et don Juan Bazan de riposter, tout aussitôt :

— Dieu donc le bénisse, si tant est que son déjeuner de tout à l'heure vaille notre bénédiction! Sinon, le Diable l'emporte! Carlo, mon vieil ami, n'exagérons jamais la reconnaissance envers des gens qui ne nous en auraient aucune, si le hasard voulait que nous fussions un jour leurs bienfaiteurs, et qu'ils fussent, eux, nos obligés!... Par ailleurs, ce Puits de la Vérité m'inspire!... Et, véritablement, il est comique de songer que nous voilà, vous, moi, et les autres, au seuil d'une telle caverne, et que nous n'avons pas encore jeté bas le fardeau des mensonges énormes que nous portons tous, tant que nous sommes, sur nos épaules, et traînons derrière nous...

— Quels mensonges tellement énormes? — demanda, souriant, ironique peut-être, le prince ser Carlo.

— Quels mensonges? — répéta, ironique, souriant peut-être, le peintre don Juan : — mais tous les mensonges de la vie! ni plus, ni moins! Et, ni plus, ni moins, cela fait beaucoup, très

(1) *Bourrelerie*, à en croire Littré, signifierait seulement le métier, le commerce du bourrelier. A mon avis, cela peut, cela doit même signifier aussi le métier, les usages et les instincts du bourreau. — C. F.

cher! bien plus que vous et moi ne saurions imaginer...

— Senor, — déclara ser Carlo, bouffonnant et grave, — je vous somme de m'expliquer, avec tous les détails, ce que Votre Suprématie Picturale prétend dire, quand Elle parle de tous les mensonges de la vie!

— Ser Carlo, — riposta don Juan Bazan, sinistre et bouffonnant, — je suis à la disposition de Votre Grâce! Et je vais tout vous expliquer, par le menu, comme Elle daigne m'en prier!

— Qui, « Elle » ? — demanda le prince gênois, qui en oubliait son italien.

— Votre Grâce! autrement dit : Vous-même, — précisa le peintre espagnol : — je parle la langue que vous me faites l'honneur de parler; la langue des Cours, telle que tout chacun la parle à Rome et à Madrid, à Grenade et à Gênes. Au diable le français et ses formes démocratiques! Il n'importe d'ailleurs. J'obéis sur-le-champ à votre commandement, et je commence :

Il toussa pour s'éclaircir la voix. Puis :

— A bord de ce yacht de bénédiction, nous ne sommes tous que de merveilleux menteurs. Oui! vous, moi, les autres... Hommes, femmes, enfants... Encore n'y a-t-il pas d'enfants, sauf, à la rigueur, si Votre Grâce l'autorise, ce comte et cette comtesse de Trêves, qui ne sont guère que deux tout-petits... Mais passons! Ici, même les tout-petits mentent, mieux et pis qu'arracheurs de dents.

— Comment l'entendez-vous? — demanda, amusé, le prince italien.

— Ainsi, — expliqua le peintre espagnol, — ainsi l'entends-je : que le plus sincère, que le plus loyal d'entre nous cache en son pardedans des trésors de duplicité, et que, sous prétexte de politesse, de savoir-vivre ou de réciproque tolérance, nous nous engeignons les uns les autres

avec la plus candide et la plus innocente mauvaise foi! Voyons! ser Carlo, songez donc seulement que Mrs. Ashton, qui feint d'adorer son mari, ne déteste pas M. de la Cadière; que Mme Francheville, qui feint de n'adorer personne, adore celui que Mrs. Ashton ne déteste pas; que M. de Trêves, qui proclame à tous vents son amour conjugal, le proclame probablement pour s'en persuader soi-même; que Mme de Trêves, qui n'a d'yeux que pour son époux, a dans sa poche des yeux de rechange, dont elle regardera tôt ou tard qui lui chantera; que lord Nettlewood, dont le Sinn Fein détient pratiquement le domaine irlandais, parle tout le temps d'équité et de justice, mais fait en sous-main condamner à mort ses paysans, coupables de revendiquer leur titre à posséder leurs champs héréditaires et leur droit à s'enorgueillir de leur patrie ancestrale. Songez aussi que Mr. Ashton, qui fait mine d'ignorer, dur comme fer, que sa femme connut, de-ci de-là, au cours de sa vie conjugale, diverses distractions qui ne l'étaient point, n'en ignore vraisemblablement rien, et sut toujours fermer les yeux sur tout, sauf à y trouver son bénéfice... Songez enfin, cher prince et ami, que la vieille Mme d'Aiguillon, de parti pris, n'a jamais cessé de nous croire tous, tant que nous sommes, plus vertueux que les Saints du Saint des Saints, et qu'elle n'est, ce nonobstant, nullement idiote... Quant à vous et quant à moi, la courtoisie la plus honnête et la plus puérile m'interdit de nous mêler en rien à la discussion présente. Mais je n'en conclus pas, pour si peu de chose, que nous ne sachions, moi comme vous, mentir aussi bien qu'homme d'Espagne et d'Italie, ou de France, ou d'Angleterre... et que nous ne fassions usage, aussi souvent qu'il faut, de cette science du mensonge que nous enseigna la vie...

— Ah! qu'en termes galants vous débitez ces choses! — admira le prince italien, qui se prit à rire; — et quelle grâce vous savez mettre à nous traiter, vous et moi, d'infâmes menteurs!...

Or, le peintre espagnol protesta :

— Menteurs? certes! mais infâmes? non! Très cher, pourquoi diantre d'aussi gros mots? — et, ce disant, il feignait d'être scandalisé grandement. — Ser Carlo, nul au monde n'a le droit excessif d'appeler les chats des chats, non plus que de fourrer à tout chacun le nez dans sa vérité. Par Saint Jacques de Compostelle! le Puits de la Vérité vous a fâcheusement tapé sur la coloquinte...

Dans l'instant, non loin, la voix de lord Nettlewood criant : « A table! » appela tous ses hôtes au déjeuner qu'on venait de servir.

XII

— Il y aura deux plats chauds! — avait affirmé, parlant à lord Nettlewood, son maître d'hôtel. — Sa Seigneurie pourra donc être glorieuse, si Elle daigne songer que pour apporter le déjeuner jusqu'à cette terrasse, nous avons dû faire beaucoup d'efforts, et monter la vaisselle par palans et poulies. Bref, cent difficultés dont je n'oserais jamais parler, par égard pour Mylord, qui a certes d'autres soucis en tête. N'importe : s'il manque quoi que ce soit, je supplie Sa Seigneurie d'excuser le service... on a fait tout ce qu'on a pu...

— S'il manque quoi que ce soit, les responsables seront châtiés, comme il est juste, — avait nettement décrété le noble lord, propriétaire du yacht *Feuille de Rose*.

Et, confus, le maître d'hôtel, sur-le-champ,

s'était rejeté sur tout son personnel et l'avait rudoyé tant qu'il avait pu pour que le couvert, au moins, fut dressé impeccablement.

On commença, comme d'usage, par des hors-d'œuvre. Les croustades à la reine alternèrent avec les tartines de caviar. Après quoi il y eut une entrée; des quenelles de bonites — premier plat chaud! — (les bonites sont des poissons qu'on pêche assez communément dans l'Atlantique Tropical.) Ensuite vint le relevé : une bouillabaisse en gelée, d'un assaisonnement providentiel. Le second plat chaud succéda : des côtes de moufflon à la diable. On avait cueilli ces moufflons sur les hauteurs de Madère, six jours plus tôt; et, depuis, leurs côtelettes mûrissaient dans une marinade énormément poivrée, qui les avait attendries à miracle. Enfin, un aspic de foies de goélands (il y a des goélands partout, et quelques très rares cuisiniers savent accommoder le goéland à toutes les sauces les plus gastronomiques) terminait assez savoureusement ce déjeuner, auquel rien, en vérité, ne manquait, et dont Sa Seigneurie put tout de bon s'estimer glorieuse.

— Mylord, — affirma le peintre espagnol don Juan Bazan, — nous nous sommes, toujours, sous la présidence de Votre Seigneurie, nourris de pure ambroisie. Mais, s'il m'était permis de choisir cependant, et de préférer, j'oserais affirmer qu'aujourd'hui, parmi la lave et le basalte de cette île au Grand Puits, la chère fut plus délectable encore qu'à l'ordinaire, entre le teck et l'érable des boiseries du yacht *Feuille de Rose!...*

— Vous êtes, — prononça tout souriant lord Nettlewood, — un flatteur de l'espèce la plus vile.

— Il n'importe d'ailleurs en rien, — trancha le prince Alghero : — mylord, quelque mépris que Votre Seigneurie puisse affecter à l'égard de mon excellent et talentueux ami don Juan Bazan,

je certifie qu'en l'occurrence il a raison, et que nous venons de déjeuner comme personne jamais déjeuna, ni ne déjeunera, sur cette île Graciosa, si bien surnommée... Or donc... Holà?...

Dans l'instant que ser Carlo, prince Alghero, poursuivait ainsi son discours, un bruit inattendu l'avait interrompu brutalement : le houhouhouhou d'une seconde rafale, sifflant parmi les rocs et les sables... Et, la minute d'après, le lourd soleil qui pesait si despotiquement depuis l'aurore sur toute l'île et sur toute la mer, se voila d'un coup : un nuage, surgi du fond de l'azur, passait entre la terre et le soleil.

Il fit alors terne, quoique chaud toujours. Le soleil tropical n'a pas besoin d'être visible pour être meurtrier. Et plus de gens sont morts de sa faute, entre Ténériffe et Formose, par temps couvert que par ciel bleu. En l'occurrence, il fit donc soudain blafard et mat, alors que, l'instant d'avant, il avait fait brillant et doré. Cependant, lord Nettlewood n'en leva pas moins son verre, plein d'un champagne de Reims, goût américain, avant de toaster :

— Mesdames, messieurs, chères belles amies, chers bons amis... en l'honneur de cette île favorable qui nous permet de déjeuner, par hasard, sans tangage ni roulis, je porte ce toast...

— En l'honneur, — compléta Mr. Ashton, — en l'honneur aussi de notre hôte, qui nous a permis, tout à l'heure, de contempler face à face le Grand Puits de ladite île... le Puits de la Vérité, autant dire...

— Oui, certes! — confirma Mme d'Aiguillon qui souriait, tout sucre et miel : — en l'honneur de cette Vérité que nous venons, somme toute, d'apercevoir pour la première fois et qui n'a jamais, elle, aperçu des gens plus dignes que nous de ses véridiques regards...

Un silence suivit, souligné de sourires. Mais

le vent répliqua, d'une troisième rafale : Hou hou hou hou hou... Et, d'instinct, chacun se tut.

Alors, inquiet tout d'un coup, lord Nettlewood oublia la courtoisie et se leva de table avant que la bouteille eût circulé :

— Pourvu, — dit-il, — qu'au moins ces risées imprévues n'aillent pas gêner notre bon capitaine O'Kennedy dans sa manœuvre... Il serait ennuyeux qu'on ne pût pas rembarquer tout à l'heure aussi facilement qu'on a débarqué.

On avait déjeuné à l'abri d'une saillie du roc, dans l'ouest de l'un des contreforts du grand Pic. La vue de là, ne s'étendait pas loin. Mais, cette saillie dépassée, une façon de plateau tranchait horizontalement la montagne. Et sitôt qu'on y était parvenu, on en pouvait apercevoir quelque deux cents degrés l'horizon, sans nul obstacle.

C'est là qu'inquiet du mauvais temps possible, inquiet de son yacht, inquiet des incidents peut-être survenus entre ledit yacht et ledit mauvais temps, lord Nettlewood, s'étant levé de table, se hâta d'aller tout d'abord. Et ce fut de là qu'avant même de souffler il examina l'horizon.

— Holà! — s'exclama-t-il alors.

Derrière lui arrivaient, ayant couru comme lui, le prince Alghero, le peintre Bazan, le comte de Trêves, Henry de la Cadière et, le dernier, Mr. Ashton.

— Qu'est-ce à dire, mylord? — demanda Henry de la Cadière, devançant la compagnie.

— C'est à dire, — répondit, la voix étranglée, lord Nettlewood, — c'est à dire que je serais infiniment reconnaissant à qui m'indiquera où est actuellement la *Feuille de Rose*...

Un silence ahuri suivit.

— La *Feuille de Rose?* — répéta, fort étonné, le comte de la Cadière, au bout d'un temps; — la *Feuille de Rose?*... Mais elle était, tout à l'heure, là...

Il montrait la mer, au large de la crique; de la crique, on ne peut mieux visible du plateau où l'on venait d'arriver. Mais, sur cette mer, de *Feuille de Rose* on n'apercevait plus trace... A perte de vue, l'Atlantique apparaissait rigoureusement désert...

— Vous pouvèz voir, — précisa lord Nettlewood... — vous pouvez voir...

Tous pouvaient voir, et nul ne vit rien. Un silence brutal suivit.

Le fait était, hélas, patent. La *Feuille de Rose* qui, trois heures plus tôt, avait mis à terre, pour un joyeux déjeuner tous ses passagers, et qui aurait dû se retrouver à point nommé, pour les recueillir, et les emporter derechef confortablement et sûrement, vers la suite et vers la fin de la croisière, la *Feuille de Rose,* mystérieusement disparue, n'était plus nulle part...

XIII

— Çà? — s'écria, tout éberlué, le peintre Juan Bazan — où diable a pu passer ce feu follet de bateau?

Et le comte de Trêves, que sa femme, qui aimait les romans-feuilletons, avait accoutumé aux plus formidables péripéties, fournit immédiatement la plus rude hypothèse :

— Il a dû couler bas, corps et biens!

Un cri d'horreur partit du clan des dames, qui, effarées, se pressaient sur le plateau.—

— N'exagérons rien! — rectifia le prince Alghero, lequel. Gênois, savait ce que mer et marin veulent dire : — la *Feuille de Rose* a pu tout bonnement dérader, c'est-à-dire prendre un peu de large. Voyez la brise ; elle souffle dru : toute la côte n'est qu'une frange d'écume blanche. Le capitaine O'Kennedy ne s'est probablement pas

soucié de tenir le plus près à proximité d'un rocher tout à fait inhospitalier, comme celui-ci. Et il a doublé quelque cap, par là ou par ici...

— Soit! — consentit don Juan Bazan. — Mais, soit par là, soit par ici, comment, d'où nous sommes, n'apercevons-nous rien? Il faudrait que le yacht fût au diable, voyons!

— Il est peut-être derrière le Pic, — fit observer assez raisonnablement le comte de la Cadière.

Pas une des femmes ne soufflait plus mot. Et toutes écoutaient, tremblantes comme feuilles.

— Si la *Feuille de Rose* est derrière le Pic, ce qui est parfaitement admissible, — répliqua sur-le-champ lord Nettlewood, qui réfléchissait et considérait la mer, la bouche très pincée, les sourcils assez bas, — il importe d'abord de s'en assurer. Car la chose est, somme toute, assez grave et vaut qu'on y prenne garde. Monsieur de Trêves, Monsieur de la Cadière... vous êtes, m'est avis, les plus jeunes hommes et les plus ingambes d'entre nous... Faites l'ascension du Pic... ou faites-en le tour... Mais allez, n'importe comment, du côté où nous ne sommes pas, pour découvrir, de là-bas, le secteur d'horizon que nous ne découvrons pas d'ici... Et retrouvez la *Feuille de Rose*...

— Nous lui ferons les signaux! — proposa le comte de Trêves, qui continuait à se souvenir des lectures favorites de la comtesse. (Car, dans les romans des écrivains spéciaux, jamais un naufragé ne manque de faire des signaux au navire sauveteur. Voire, on a vu, principalement dans les livres de telles romancières des plus parisiennes, de pauvres gens, abordant à la nage sur un récif rigoureusement aride, y planter d'emblée, un mât gigantesque, support d'un immense pavillon; — le tout sans doute par l'opération du Saint-Esprit, fabricant en bois et toiles...)

— Des signaux? — répéta lord Nettlewood,

ahuri : — pourquoi faire? Si la *Feuille de Rose* est en vue, quelque part, il est au moins superflu de lui signaler notre présence ici : elle n'en ignore rien... Non, non! Si vous avez la chance d'apercevoir le yacht, vous viendrez nous le dire, sans plus, et tout ira bien... Nous n'aurons plus ici qu'à nous organiser pour attendre paisiblement son retour... Si, par contre, la *Feuille de Rose* n'est en vue nulle part...

— Eh bien? — demanda La Cadière.

— Eh bien! — répondit après hésitation Sa Seigneurie, déconcertée, — si la *Feuille de Rose* n'est nulle part en vue... revenez tout de même... et nous examinerons à loisir l'extraordinaire situation qui deviendrait alors la nôtre... Car il m'apparaît bien qu'en cette occurrence, que je ne veux d'ailleurs pas même envisager quant à présent, nous serions, pour ainsi dire, abandonnés à nous-mêmes, et peut-être privés de tout secours humain...

— Mon Dieu! — constata le prince Alghero, — il est indiscutable que si le yacht a disparu, autrement dit, s'il a péri...

— Juste Ciel! — exclama la bonne Mme d'Aiguillon qui, la première, traduisit en précisions les préoccupations coufuses de l'ensemble de la compagnic. — Juste Ciel! reste-t-il au moins de quoi dîner sur ce que les gens auront laissé du déjeuner?

Le peintre don Juan Bazan mit les choses au point, non sans brutalité :

— Si tant est qu'il nous faille devenir naufragés, ce n'est pas tant du dîner de ce soir que du déjeuner de demain, et puis des repas qui suivront, qu'il conviendrait de s'inquiéter tout de suite...

— Avons-nous ce qu'il faut pour chasser? — demanda le comte de Trèves, toujours romanesque : — fusils, cartouches?

— Non! — répliqua tout de go le comte de la Cadière. Nous n'avons pas de quoi chasser. Il n'importe d'ailleurs en rien, car nous n'avons pas non plus quoi chasser : il n'y a visiblement point de gibier dans l'île.

— Bref! un grand Puits pour tout potage! — affirma, imperturbable, l'une des dames, Germaine Francheville.

— Au moins, — prononça, assez grave, Mrs Ashton, — le bon de cela est que nous ne manquerions point d'eau douce...

— Nous manquerions assez d'autres choses, — riposta lord Nettlewood, infiniment vexé : son péché le plus fréquent n'était pas de boire de l'eau. — Mais ne parlons pas au conditionnel! Nous avons mieux à faire. Trêves, la Cadière! je vous en conjure! allez, et vérifiez que la *Feuille de Rose*, comme j'en ai la conviction, est de l'autre côté du Pic...

XIV

— Mon cher! — affirma violemment le comte de Trêves, parlant au comte de la Cadière, tandis qu'ils se hissaient, l'un aidant l'autre, le long des contreforts du Pic, pour atteindre au mieux et le plus haut possible le versant opposé de la montagne,—mon cher! Vous, homme libre et célibataire, qui galopez par le monde, sans avoir une Punaise accrochée à votre veston, vous avez dans la vie tant d'avantages, sur le pauvre imbécile d'homme marié que je suis, qu'en vérité je ne sais s'il m'apparaît tout à fait certain que j'ai raison, quand je vous soutiens qu'il serait plus avantageux pour nous, simples bipèdes que nous sommes, de nous faufiler, telles des chèvres capripèdes, le long de ces pentes abruptes, pour

gagner l'autre versant du Pic, plutôt que d'escalader, comme vous m'avez entraîné à le faire, cette abominable arête de lave qui conduit au sommet fabuleusement élevé de ce Pic. Mon cher! tout de bon? vous croyez avantageux d'ascensionner le Pic lui-même?... *Pikum ipsud*?

— Aïe!... — protesta, les nerfs à vif, le comte de la Cadière, qui se piquait de latinité. — Mon cher! j'ai peur que vous n'ayez pas absolument saisi le réel intérêt de la mission impressionnante qui nous fut confiée par Son Excellente Seigneurie lord Nettlewood, notre bon hôte... Sans nulle exagération j'ose affirmer, Toto, qu'il ne nous est pas absolument indifférent, à vous, à Mme de Trêves, à moi-même...

— Et à Mmes Ashton et Francheville, — ponctua ledit Toto, comte de Trêves, l'air fort innocent...

Henry de la Cadière ne se fâcha pas pour si peu.

—Aux deux dames que vous dites, aux autres dames que vous ne dites pas, et à tous les messieurs que nous ne disons ni l'un ni l'autre; bref, à tout ce que la fuyante *Feuille de Rose* voulut bien déposer sur ces rivages d'une fertilité très relative... Oui! j'ose affirmer qu'à tous, tant que nous sommes, il ne nous est pas indifférent de savoir si, oui ou non, la susdite *Feuille de Rose* existe encore ou n'existe plus. Car, dans le premier cas, rien, ou pas grand' chose ne serait changé à nos us et habitudes; tandis que, dans le second, nous deviendrions tout de go, comme l'a si nettement défini notre excellent ami don Juan Bazan, des robinsons...

— Ce qui serait roulant! — commenta Toto, comte de Trêves, dit par sa femme le Pou, et qui avait l'hilarité facile.

— Ou...i, — consentit Henry de la Cadière qui s'amusait moins vite. — Ce serait en effet rou-

lant... comme vous dites si bien... mais seulement jusqu'à l'heure qu'il nous faudrait indiscutablement cesser de nous rouler, je veux dire jusqu'à l'heure où nous serions morts de faim!

— Mon cher! — protesta, riant de tout son cœur, le mari de la comtesse de Trêves, dite, par lui, la Punaise...

L'autre, cependant, concluait :

— Il nous faudra donc, bon gré mal gré, grimper tant haut qu'il sera nécessaire, bref grimper jusqu'au point d'où nous pourrons convenablement observer la mer... Vous admettrez que la question est assez importante pour exiger une réponse sans aléa... Grimpons donc, et courage!...

Or, au sommet de l'arête que M. de Trêves s'était plaint de trouver trop raide, une pente plus douce, triangulaire, s'allongeait obliquement. Au delà l'énorme paroi du cratère surgissait à pic, tel un mur de marbre, à base arrondie. Un véritable chemin de ronde contournait cette paroi, périmètre extérieur de l'ancien volcan; un chemin à peine indiqué. Au-dessus surplombait, hallucinante, la masse démesurée du Pic. Sur ce chemin s'engagèrent La Cadière et Trêves, l'un suivant l'autre. Et ils marchèrent ainsi, à peu près silencieux, jusqu'à ce que le chemin de ronde eût doublé le principal promontoire de l'île, au delà duquel une anse, largement creusée, découvrait toute cette mer jusqu'alors invisible, toute cette mer, où la *Feuille de Rose* eût, à la rigueur, pu se réfugier, pour fuir les rudesses de l'autre mer, de celle qui était au vent du Pic, au vent de l'île...

Or, là non plus que là-bas, il n'était pas de *Feuille de Rose*. Et, jusqu'à l'horizon, l'Atlantique, encore, n'était qu'une solitude absolue...

— Hé là!... — s'exclama le comte de Trêves, impressionné, quoi qu'il eût d'abord dit...

— Oui! — constata, sans un mot de plus, le comte de la Cadière, après qu'il eût dûment vérifié que la *Feuille de Rose*, pas plus de ce côté-ci de l'île que de l'autre côté, n'était indiscutablement pas...

Le paysage apparaissait d'ailleurs inouï de splendeur : la mer, couleur de lapis, s'étalait, telle une plaine de métal fondu et frissonnant, sous le ciel, telle une voûte infinie, couleur de lumière.

Ils n'admirèrent l'un ni l'autre, La Cadière ni Trêves; et ils s'en furent, muets.

XV

Ils étaient assez lourdement redescendus, tous les deux, M. de Trêves et M. de la Cadière; ils étaient redescendus, le long des flancs du Pic, jusqu'à l'orée de la caverne au Grand Puits. Là, ils avaient retrouvé toute la compagnie, tous les hôtes du yacht, devenus les naufragés de Graciosa. Naufragés sans naufrage; naufragés tout de même. La Cadière n'en cacha rien, tout de go, à lord Nettlewood :

— Mylord, — déclara-t-il sans préambule, — il n'y a pas plus de *Feuille de Rose* de l'autre côté de la montagne qu'il n'y en a de ce côté-ci, ou sur ma main.

Un silence déplorable suivit. Après quoi le prince Alghero, le premier, liquida la situation :

— Si la *Feuille de Rose* a péri... et je ne vois guère d'autre hypothèse... il nous reste à périr aussi, nous, de faim...

— Ah! Non! — protesta vivement la vieille marquise d'Aiguillon. — Mon cher monsieur, ne dites pas de bêtises!...

La bonne dame était très Française; optimiste donc d'instinct, courageuse de race et, qui mieux est, farcie de bon sens.

— Vous ne me persuaderez pas, — continua-t-elle, — que nous courions sérieusement un tel danger, ici... dans une île déserte, soit, mais toute proche d'un tas de lieux habités!... et, d'ailleurs, dans une île où nous a déposés cette bonne *Feuille de Rose* que vous avez vraiment tous trop vite fait d'enterrer!...

— Je crois pourtant, — objecta don Juan Bazan, — qu'à cet égard nous ne pouvons pas conserver beaucoup d'illusion...

— Eh! monsieur! — coupa la vieille Française, très dédaigneuse, — parlez peinture, et laissez-nous tranquilles, quand il s'agit non de barbouiller, mais de vivre!

L'Espagnol se tut tout net, et l'Italien comme lui.

Lord Nettlewood, seul, qui avait eu le temps de méditer, répondit à La Cadière, et répondit par une question :

— Vous êtes très sûr?

— Comme d'être ici, et de parler à vous, — affirma l'autre.

Un deuxième silence s'abattit.

Puis, hésitant, l'honorable Reginald Ashton risqua :

— Pour ce soir, nous dînerons. Il reste largement de tout ce qu'il faut...

— Et demain, il fera jour! — proclama presque souriant le comte de Trêves qui, n'ayant d'ailleurs jamais su conserver dix minutes de suite la même idée, prétendait lutter contre la mélancolie générale.

Tout de suite, sa femme, l'ayant entendu, se hérissa :

— Il fera jour, grâce à quoi nous nous verrons mourir de faim! Pou, si c'est là tout ce que

tu sais trouver d'intéressant dans la situation, je te prie sérieusement d'être moins imbécile!

Mais M. de Trêves se rebiffa :

— Si nous devons mourir de faim, il sera plus convenable de profiter, pour ne plus déraisonner, des quelques heures qui nous restent à vivre. Donc, Punaise, tais-toi. Un point, c'est tout.

— Mon Dieu! — murmura Alghero, parlant à Bazan, — voilà un puits que je ne sais qui, tout à l'heure, a prétendu s'appeler le Puits de la Vérité. Si oui, m'est avis que la Déesse en pourrait très bien sortir avant peu, maintenant qu'Elle sait que nous voilà, de par la mystérieuse disparition de la *Feuille de Rose*, devenus ses sujets et réduits à sa discrétion. A telles enseignes que M. de Trêves, naguère si courtois envers Mme de Trêves, et si doux mari, vient de laisser percer l'autorité plutôt brusque qu'il cachait sous cette douceur et sous cette courtoisie.

Dans le même temps, lord Nettlewood, luttant contre l'évidence, répliquait au comte de la Cadière :

— Il est tout de même inadmissible qu'un bateau bien bâti, bien armé, bien commandé, disparaisse comme une muscade entre deux gobelets!

— D'accord! — en convint M. de la Cadière, conciliant. — Toutefois...

Or, ce fut le vent qui l'interrompit, pour le confirmer. Un brusque hurlement de tempête passait sur l'île. Et la bourrasque, heurtant le Pic au passage, et rebondissant contre lui, se vint émietter, en furieux jets d'air, épars, et s'entrechoquant les uns les autres, contre les blocs de la caverne au Grand Puits. Tout en tressaillit, tout en vibra. Dans le même temps, le soleil crépusculaire chut d'un seul coup dans la mer, verticalement, comme il advient toujours sous les

Tropiques, n'importe la saison. La nuit, impétueusement, se jeta alors sur le jour et l'étrangla incontinent. Il fit très sombre, après qu'il eut fait, l'instant d'avant, très clair. Et le gémissement profond de la rafale, qui se déchirait à tous les rocs de Graciosa, en résonna mystérieusement, plus lugubre, plus glacé, plus rauque. Il apparut, à tous ceux qui écoutaient, que par une nuit si noire et si bruyante, les cris du vent et de la mer composaient une réponse assez péremptoire aux hommes qui osaient s'enquérir du sort que la tempête, inopinément survenue, pouvait avoir réservé à un pauvre fragile bateau...

XVI

Alors, ce fut, sur toute l'île, l'effroyable déferlement d'un ouragan fabuleux, tel que les blocs de granit eux-mêmes en frémirent sur leurs bases millénaires. La tempête, comme il arrive souvent sur l'Atlantique, était partie d'abord de très bas, avait rasé la mer en en faisant jaillir des flots d'embrun, pareils à d'extravagants geysers. Nulle difficulté à ce qu'un bâtiment, et surtout un bâtiment à voiles, eût été surpris, stupéfait, déconcerté par une telle alerte, et qu'il s'en fût trouvé, tout d'un coup, hors de combat et rejeté Dieu sait où. Ensuite, le vent s'était élevé, bouleversant la brise ordinaire en ces lieux, celle qu'on nomme l'Alisé. Un tohu-bohu de grains entremêlés s'en était suivi, dans quoi Borée lui-même n'eût pas su retrouver ses petits, si tant est qu'il en eût jamais eu... Alors les nuages suspendus sur l'île au Grand Puits crevèrent et une pluie torrentielle s'effondra. Mais les pluies tropicales sont brèves. Une heure ne s'était pas

écoulée que tous les nuages du ciel étaient morts, disparus, inexistants. Derechef, la lune éblouissante régnait sur le ciel, derechef éblouissant. Cependant que le cyclone — c'en était un... c'en avait été un : les cyclones passent vite — fuyait, tourbillonnant, vers d'autres lieux, plus froids, moins purs, mieux propices : vers le Nord-Atlantique, où stagnent les brumes impénétrables et le brouillard froid qui pèse éternellement sur le mortel océan polaire, sur toutes les eaux et sur toutes les terres arctiques, sur Hudson, et Davis, et Baffin, sur Terre-Neuve, et Groënland, et Spitzberg, sur le Pôle...

La queue du cyclone demeurait encore, tournoyant d'est en ouest et de nord en sud, et ravageant toute l'île au Grand Pic et au Grand Puits. Elle se heurtait, s'accrochait et s'échevelait à tout ce que les rocs offraient de pointes, d'angles, de caps, de sommets, et les déchirait, les arrachait, et les effritait, et s'en faisait une terrifiante auréole de poussières, de lave et de miettes de granit. Epouvantés, au fond de la caverne qui, naguère, leur avait servi de salle à manger, les hôtes de lord Nettlewood comprenaient enfin qu'il n'était pas très surprenant que la *Feuille de Rose* fût, à l'heure actuelle, très, très loin de son ci-devant mouillage, si tant est que jamais elle s'en dût rapprocher, dans les temps à venir... comprenaient aussi que, les choses étant ce qu'elles étaient, nulle puissance humaine n'y pouvait désormais plus changer grand' chose, et que, bon gré mal gré, Mmes d'Aiguillon, de Trêves, Ashton, Francheville, et lord Nettlewood, et don Juan Bazan, et le prince Alghero, et MM. de la Cadière, Ahston, de Trêves, en devenaient d'ores et déjà autant de robinsonnes et autant de robinsons...

XVII

Ayant donc compris, comme tout le monde, lord Nettlewood, s'estimant toujours le chef des naufragés de l'île au Grand Puits, comme il avait été le chef des passagers de la *Feuille de Rose*, parla :

— De toutes façons, — dit-il, — il nous reste un repas. La plus simple prudence exige que nous le réservions pour la faim à venir. Je précise : ce soir, donc, on ne dînera pas.

— Hein? — questionna, stupéfait, le prince Alghero.

Il avait parlé beaucoup plus haut qu'il ne parlait à l'ordinaire. Lord Nettlewood, imperceptiblement choqué (il n'aimait pas que personne, jamais, parlant après lui, n'élevât la voix; il n'aimait d'ailleurs pas l'élever lui-même...) lord Nettlewood, ayant regardé tout le monde, en rond, sans arrêter son regard sur aucun, interpella comme au hasard :

— Par hasard, quelqu'un ne serait-il pas, ici, de mon avis?

La réplique vint tout de suite, énergique :

— Mais assurément, oui! quelqu'un, mon cher lord : moi... moi, qui ne suis du tout de votre avis!... Moi, Carlo, prince Alghero...

Tout ensemble déconcertée et froissée, Sa Seigneurie considérait l'hôte rebelle. Mais Alghero, alerte, redoubla :

— Il y a moi, oui!... Et je m'explique : mon cher lord, le plus simple bon sens m'ordonne de vous affirmer que, pour parler d'abord des plats chauds dont, ce tantôt, nous nous délectâmes, il ne saurait être question de rien réserver ni des quenelles de bonites, ni des côtes de mouflon à la diable : autant réserver pour cette faim à venir,

que si bien vous avez nommée, de prochaines pourritures. Et quant à la bouillabaisse, et quant aux foies de goélands, et quand à tout ce que j'oublie, on en pourrait dire autant. Il est infiniment sage et traditionnel, dans la situation où nous sommes — dans la situation où vous nous avez mis — de nous rappeler Robinson Crusoé et le Robinson Suisse, et les miraculeux naufragés de l'*Ile Mystérieuse*, du bon Jules Verne. Mais, en toutes choses, il y a à prendre et à laisser, comme l'affirma le même Jules Verne luimême, dans un autre de ses livres... S'il vous plaît donc, mylord... et même s'il ne vous plaisait pas... ce soir, on dînera. Nous dînerons, mylord !

Il l'affirma, net, gouailleur presque. Il l'affirma si péremptoirement que le propriétaire de la feue *Feuille de Rose* s'en irrita, et tout de go, entreprit de restaurer son autorité compromise en matant l'inattendue rébellion :

— Prince! je vous en prie!... Vous n'avez probablement pas songé que... dans les circonstances... redoutables... qui viennent de survenir... vous n'avez pas songé que... notre yacht nous ayant quittés...

— Votre yacht, mylord! — rectifia, sec, ser Carlo Alghero.

— Oui... — consentit lord Nettlewood, n'ayant peut-être pas compris... — oui... vous n'avez évidemment pas songé que, par le fait même de notre mésaventure et des périls qui peuvent s'en suivre, un ordre... une discipline... une hiérarchie, j'ose dire... sont nécessaires... sont même obligatoires... et doivent régner, indispensablement, sous peine d'anarchie finale, et de mort conséquente..

— Peuh! — coupa Alghero, infiniment détaché : — « anarchie finale et mort conséquente? » mais, mon cher lord, nous touchons à tout cela!... Il n'importe donc pas le moins du monde, à

l'heure qu'il est, que vos hôtes d'hier conservent pour vous le moindre respect, ni la plus petite déférence. Houst! excusez-moi : sept heures doivent avoir sonné, et j'ai faim...

Don Juan Bazan qui avait écouté, s'avança :

— Tiens! — fit Alghero, content comme d'un renfort; — tiens! vous tombez à pic, don Juan!... car je suppose, que vous avez faim, comme moi?...

— Comme vous, oui! — prononça don Juan, laconique.

— Dînons donc, cher ami, encore qu'il plaise à notre excellent ami, lord Nettlewood, de n'en rien faire. Tant mieux, d'ailleurs! Le repas n'en sera que plus copieux.

Sur la table du déjeuner, que l'on n'avait point desservie, les plats entamés étaient restés, seulement recouverts de leurs cloches. Délibérément, ser Carlo Alghero y mit la main, et servit don Juan Bazan, et se servit soi...

Exaspéré tout à coup, lord Nettlewood fit deux pas en avant :

— Ser Carlo! s'il vous plaît!... Je crois être le maître, ici...

Mais l'autre, gouailleur :

— Le maître, ici, vous? Par exemple! quelle erreur est la vôtre, mon pauvre lord!... Si vraiment à l'heure qu'il est, vous donnez dans de telles fariboles, vous irez plus loin que vous n'imaginez! Le maître! le maître de qui, voyons? Pas de nous, hein? Il est déjà bien gentil que vous nous ayez enfoncés, comme vous avez fait, dans une aventure abominable, et que vous soyez responsable de tout ce qui va nous arriver dorénavant... Tenez, milord, précisons... m'est avis, aussi bien, qu'une telle précision n'est pas superflue : Ce qui va dorénavant nous arriver ne saurait guère s'appeler d'un autre nom que celui-ci : « mort... », « mort par inanition... » Nous

allons donc crever, si j'ose n'être plus parlementaire... Et la situation m'excuse surabondamment de m'y résoudre. Mylord, que Votre Seigneurie me pardonne donc, si je la conjure de vouloir bien, à partir de cette heure, nous foutre la paix...

Et, s'étant retourné vers don Juan Bazan qui, durant les précédentes répliques échangées, n'avait point parlé, mais avait agi :

— Don Juan, cher camarade... depuis que vous travaillez en silence, avez-vous prélevé, sur ces aliments communs... je veux dire sur ces aliments, bien de la communauté... notre part, à vous et à moi?... de quoi souper, nous deux, bref?

— Oui-da! — affirma don Juan Bazan; — voire, de quoi bien souper, ser Carlo!

— Emportons donc! — conclut, d'un ton fort assuré, le prince Alghero, qui peut-être, dans cette seconde, se souvint de ses ancêtres, lesquels, *amiraux* méditerranéens, avaient, plus que probablement, à l'imitation de leurs magnifiques rivaux, les *émirs* corsaires d'Alger, de Tunis et de Salé, prélevé leurs parts, — larges, — sur toutes cargaisons de leurs temps... — Emportons donc, don Juan! et, n'en parlons plus!... Lord Nettlewood, je suis votre serviteur... et vous prie d'agréer mes respects... mes respects, oui bien, mylord!... et mes remerciements aussi... le tout ensemble...

Il se tut un moment. Contrairement à ce qu'eût exigé la logique, il n'était pas, prêt à sortir de la caverne, à proximité de son orifice. Bien au contraire : il s'en était tenu jusqu'alors aussi loin que possible, c'est-à-dire à toucher le Grand Puits. Ayant dit ce qu'il avait dit, et reculant d'un pas, il heurta donc le rebord de lave qui formait en quelque sorte, la margelle de ce Puits, de ce Puits que quelqu'un, tout à l'heure, avait, si

bizarrement nommé — de son vrai nom, qui sait? — « Puits de la Vérité »...

Or, à cette heure, peut-être un invisible Fantôme sortait-il, mystérieusement, de ce mystérieux Puits... le Fantôme d'une Femme trop nue, et trop grande, et trop limpide, et trop au-dessus de toutes choses humaines pour que toutes humaines gens la puissent jamais apercevoir... ainsi donc, à cette heure, le Fantôme de l'inimaginable Vérité sortait-il de son Puits. Et, s'envolant hors nos espaces, hors notre terre, hors nos Trois Dimensions, il ne pouvait guère ne pas effleurer au passage, d'un coup d'aile, ser Carlo, prince Alghero, puisque ser Carlo s'adossait alors au rebord de lave faisant margelle. La nuit tombait, très noire. Et les derniers remous de la queue du cyclone enfui continuaient de battre les airs, et les mers, et les terres, tout alentour de l'île. Dans ce tumulte, nul doute que la Vérité se pût envoler si vite, et si haut, que personne n'eût le temps d'en rien apercevoir... Tout de même, au passage, les ailes battantes avaient sûrement frôlé d'abord Alghero, puis tous les autres, tous ceux qui étaient là, tous ceux que le hasard venait de jeter, bien contre leur gré, et bien mal à propos, sur cette île redoutable, l'île de la Vérité, l'île au Grand Puits...

Lors, la Vérité, — malgré que s'étant enfuie, horrifiée probablement par tant de mensonges épars alentour, — tout de suite commença de sévir parmi ces gens malencontreux et menteurs.

Ser Carlo, prince Alghero, fut la première victime. Quittant dans l'instant la margelle de lave, il marcha vers l'orifice de la caverne. Mais la Vérité, l'ayant touché la seconde d'avant, l'imprégnait terriblement. Bon gré mal gré, le pauvre prince se retourna donc et fit face à lord Nettle-

wood, lequel, assez ahuri, contemplait, bouche bée, cette désertion de deux hommes, — ser Carlo et don Juan, — qu'il avait, de toujours, considérés comme les plus sûrs comparses de sa table, de son yacht et de ses fantaisies.

— Mylord, — prononça assez solennellement l'homme véridique, — nous avons donc, à l'heure qu'il est, le regret de vous quitter, don Juan Bazan et moi. Croyez qu'il nous en coûte infiniment... ou, plus exactement, croyez qu'il nous en coûte assez peu... Oh! je ne nie pas que depuis l'origine de notre amitié, nous n'ayons, l'un et l'autre, très agréablement profité de votre munificence... Vous avez été pour nous, mylord, la meilleure des vaches à lait... encore que nous vous ayons, au fur et à mesure, payé beaucoup de ce que nous vous devions, — lui, grâce à ses pinceaux et à sa célébrité mondiale... moi, grâce à mes ancêtres, et au nom mondial aussi qu'ils m'ont légué... Il n'importe! Si nous vous sommes encore redevables de quoi que ce soit, ayez la générosité de nous en donner quittance. Car, à l'heure qu'il est, il faut bien, mylord, tout liquider... puisqu'il faut mourir... Et, pour cette suprême et presque grave formalité, don Juan Bazan et moi désirons être seuls. Oui : nous estimons que c'est mieux. Mylord, sous le prétexte discutable d'une promenade en mer — laquelle devait être exempte de tous dangers, voire de tous aléas, — vous nous avez conduit, assez sottement, à notre dernier jour... Or, j'ai toujours décidé de mourir autant que possible comme il me plairait et loin des gens qui ne me plaisent pas. Fort mal à propos, il est de ces gens-là dans votre compagnie. Souffrez donc que je m'éloigne d'elle. Don Juan Bazan qui, là-dessus, partage mon sentiment, s'éloignera comme moi. N'en parlons plus. Cela fera, tout uniment, deux mâles de moins dans votre pha-

lanstère. Et d'autant mieux pour votre tranquillité : car ces dames, mylord, telles que je les connais, et même nous deux absents, sont encore très capables de vous donner du tintouin. Je désire me tromper; je passe outre; et je vous souhaite le bonsoir. Nous nous reverrons sous peu, d'ailleurs, mesdames, mylord et messieurs : dès que nous serons morts. Ce qui ne saurait tarder, car on ne vit guère longtemps sans manger.

Il se tourna vers son complice, — don Juan Bazan, — qui déjà prenait le large, une assiette sur chaque main :

— Très cher, vous y êtes?

La réponse vint, qui s'éloignait déjà :

— Très cher, j'y suis : je vous précède!

Alghero, sur-le-champ, s'en alla. Du seuil, pardessus l'épaule, il jeta simplement un dernier adieu, bref :

— Mesdames, mylord, messieurs, bonne mort!

XVIII

— Il est inouï..., balbutia, après un silence, lord Nettlewood, — il est inouï qu'en de telles et si déplorables circonstances, deux de nos compagnons... et des plus chers!... aient cru pouvoir nous quitter... nous fuir... déserter!... comme ils ont fait!...

Lors, assez brusquement, le comte de la Cadière le coupa :

— Mylord, excusez-moi : mais, d'une part, les gens qui préfèrent aller mourir ailleurs sont dans leur droit; et, d'autre part, ils ne nous intéressent pas le moins du monde, par ce fait même qu'ils se désintéressent de nous. Je supplie donc Votre Seigneurie de n'y pas songer une seconde

de plus. D'autres gens nous doivent occuper, et rien qu'eux; à savoir les gens qui sont ici : vous, nous, moi!

Il se tut. Et lord Nettlewood, tout consterné, demeurait coi.

Une immense minute se traîna. M. de la Cadière, homme de bonne compagnie, respectait la visible désolation de son hôte. Ce néanmoins, il reprit, après le temps qu'exigeait la décence, et il reprit fort allègrement :

— Mylord, je vous conjure de tout prendre au tragique... si le repos de votre conscience est à ce prix... mais je vous conjure aussi de ne rien prendre au sérieux. Question d'honneur, d'abord! Mettons les choses au mieux, ou au pis, si vous préférez : mettons qu'il s'agisse, pour vous, pour nous, pour moi, de mourir de faim, sans aléa, voire, sans délai... Eh bien! si la chose est obligatoire, sachons l'accepter élégamment. Voici Mme la marquise d'Aiguillon, notre bonne fée, notre gracieuse marraine à tous, qui sera, j'en suis sûr, la première, — ses paroles de tantôt m'en sont garant, — à nous montrer le chemin d'un trépas correct, orgueilleux, dédaigneux... digne, si j'ose dire, de vous, de nous, de moi. Mylord, vous, nous, moi, sommes fils ou filles de gens honorables, et qui surent en leur temps se faire tuer honorablement dès qu'il a fallu, et tant qu'il a fallu. Noblesse oblige! Faisons comme nos ancêtres ont fait... D'autant que, si notre aventure n'est au contraire qu'une plaisanterie, qu'une manière de farce machinée à notre intention par le doux seigneur Pluton, ou par la bonne dame Proserpine, alors il sied de nous garder à trèfle, et de ne pas tomber dans le panneau. Quelle honte, mylord, s'il nous fallait, demain, vivants et continuant de vivre, nous souvenir de n'avoir pas été, aujourd'hui,

suffisamment ironiques en présence d'un simulacre de mort! A Dieu ne plaise!

— A Dieu ne plaise, certes! — confirma, sans énergie, le maître et seigneur de la feue *Feuille de Rose*. — A Dieu ne plaise! Mais, mon cher comte, je n'ai peut-être pas tout à fait compris... Où voulez-vous en venir?

— Mon cher lord, à ceci, — précisa tout de go, M. de la Cadière, — que cette *naufrage-party*... à quoi le destin nous a si délicatement conviés peut finir très bien, ou très mal; mais, en tout cas, que nous n'y pouvons désormais plus rien.

— Comment? — protesta lord Nettlewood. — vous ne croyez réellement pas...

— Oh! non, — précisa bien clairement le comte de la Cadière, — je ne *crois* réellement pas : je suis *sûr* et j'affirme. Il est jadis arrivé, dans l'histoire ou dans le roman, que des robinsons se soient par eux-mêmes tirés d'affaire; mais c'était sur des îles propices, et c'étaient des robinsons faits exprès. Rien de pareil ici, mylord. Graciosa n'est qu'un désert d'effroyables cailloux, où pas un brin d'herbe jamais ne poussa; et, le susdit désert fût-il un terroir plus fertile que vos domaines héréditaires de Galloway, j'ose dire que, tels que nous voilà, vous, nous, moi, nous sommes mal propres à faire mieux, ici, que ne font, là-bas, vos paysans d'Irlande...

— Mais... —objecta, au hasard, le lord de Galloway, qui perdait assez facilement tout sang-froid dès qu'on lui jetait le Sinn-Fein à la tête...

— Mais c'est évident, — trancha La Cadière, bref. — Ne discutons donc pas. Ici, non secourus, nous mourrons de faim, sous trois jours. Il n'en est pas moins très possible qu'avant trois jours, ici, nous soyons secourus. Le certain, c'est que, en l'un comme en l'autre cas, — je reviens où j'étais tantôt, — tout effort de notre part est

superflu. Car tout ce que nous pourrions faire ou rien, ce sera pareil.

— Pardon, monsieur, — trancha à son tour, et non moins brève, Mme d'Aiguillon : — nous pouvons prier. Et cela ne sera pas rien. Ni superflu.

Les gens racés se reconnaissent entre eux, et surtout à ceci que, dans les pires occurrences, ils ont accoutumé de ne rien perdre de l'énergie que leur race a, en eux, accumulée. M. de la Cadière, qui savait à merveille respecter toutes dames dignes et désireuses de respect, salua bas :

— Vous avez infiniment raison, madame. Prions donc d'abord. Et, cela fait, faisons tout ce qu'il nous plaira, sans obstacle ni restriction, — puisque, quoi que nous fassions, il en ira de même. C'est là que j'en voulais venir, mylord! Ceux qui nous ont quittés ont eu tort, quant à la forme. Mais ils avaient raison, quant au fond, de souhaiter, pour ces trois jours... lesquels, mon Dieu! peuvent très bien être nos trois derniers jours... un relâchement des diverses disciplines dont la vie sociale nous tyrannisa jusqu'à présent. Je n'excuse pas nos déserteurs : j'explique leur geste. A nous, mylord, — qui sommes de meilleure compagnie, et qui, s'il faut mourir, n'avons nulle objection à mourir avec vous, ne sachant pas qu'il soit ailleurs gens qui nous plaisent davantage, — à nous, dis-je, vous concéderez assurément toutes les faveurs qu'ont usurpées, avant même d'en solliciter l'octroi, MM. Bazan et Alghero.

— A savoir? — demanda très naïvement lord Nettlewood, qu'un tel discours, et si confusément troussé, ahurissait.

— A savoir, — précisa négligemment la Cadière, — cette principale faveur d'être d'abord, et sans que personne y trouve à redire, déliés de toutes les vieilles règles sociales et de toutes les vieilles lunes morales; — de faire tout ce qui

nous tentera, de dire tout ce qui nous chantera, de boire quand nous aurons soif, de manger quand nous aurons faim, de nous coucher quand nous serons las... et ce, où nous voudrons... voire, avec qui voudra... J'en ai dit bien assez long, mon cher lord! En deux mots comme en cent, veuillez donc, eu égard à l'occurrence, abdiquer votre souveraineté d'hôte et de maître après Dieu. Car, tout bien considéré, la pauvre *Feuille de Rose* n'est plus là...

— Il est vrai, — consentit l'ex-maître après Dieu, quoique hésitant encore...

Tout le monde s'était tu. A telles enseignes que le dernier argument, en l'affaire, fut fourni par l'auditeur le plus silencieux d'ordinaire : par l'honorable Reginald Ashton lui-même. Avec ou sans arrière-pensée? c'est ce dont personne ne sut rien, jamais...

L'honorable Ashton, ayant toussé, prononça donc :

— A tout condamné à mort l'usage, évidemment, n'est pas de refuser la cigarette qu'il implore... brune, blonde ou noire, à sa fantaisie...

Un silence bizarre suivit. Puis, comme afin de rompre les chiens, tous ceux qui avaient faim profitèrent de la permission tacite, et s'en furent vers les reliefs du déjeuner, afin d'en dîner et d'en souper, tout ensemble, et une fois pour toutes, jusqu'à des jours meilleurs.

XIX

Maintenant la nuit était noire. Etoilée cependant. Etoilée à miracle. Le cyclone s'était décidément enfui; et, s'enfuyant, il avait proprement balayé le ciel. Derrière lui, la lourde chaleur des Tropiques, un moment remuée, s'était derechef

appesantie sur l'Atlantique et sur ses îles, et sur Graciosa pis qu'ailleurs. De toutes les disgrâces auxquelles leur naufragesque mésaventure condamnait inéluctablement les hôtes de la feue *Feuille de Rose*, la moindre était sans contredit l'obligation présente de coucher à la belle étoile. Nul refroidissement, nulle courbature et pas même le plus faible rhume de cerveau n'était, en l'occurrence, à craindre pour personne.

Par ailleurs, don Juan Bazan et ser Carlo Alghero avaient naguère constaté que, sous la voûte accueillante de la caverne au Grand Puits, le sable était si fin à la fois et si épais qu'on y pouvait coucher, voire coucher le plus confortablement du monde. (Ser Carlo et don Juan n'en étaient d'ailleurs que plus à blâmer, et plus à plaindre aussi, de s'être, dans le premier accès de leur mauvaise humeur, si légèrement écartés d'un dortoir si tentant.)

Au fait, quoique le dit dortoir fût certes d'assez bonne taille pour donner place à dix ou douze dormeurs, nul doute qu'il ne devînt d'autant plus logeable qu'on fût moins nombreux à s'y loger. Personne donc n'objecta rien — et pas même lord Nettlewood, quoique, défenseur et gardien de la morale, de la religion et de toutes les disciplines, — quand plusieurs des naufragés prétendirent, l'heure du repos ayant sonné, à se reposer hors la caverne, et chacun à part les autres.

Le luminaire manquait naturellement. Ce pourquoi, dès le coucher du soleil, il ne pouvait guère être question de beaucoup prolonger la veillée. De bonne heure, M. de la Cadière, lui le premier, annonça son intention de ne point dormir dans l'abri commun.

Il protesta en même temps de sa parfaite déférence envers toute la compagnie, et d'abord envers lord Nettlewood.

— Mais, — ajouta-t-il en manière d'explication, — dans l'intérêt même de chacun, et surtout pour la plus grande commodité des dames, il est bon que quelques-uns d'entre nous s'en aillent passer la nuit ailleurs, et procurent quelque solitude à celles qui ont bien le droit de ne pas dormir en trop grande société.

Ayant dit, il s'en fut, assez promptement.

Or, dans l'instant d'après, l'une après l'autre, Mme Francheville, d'abord, puis Mrs. Ashton exprimèrent, elles aussi, le désir de ne point gêner le reste de la compagnie.

— Il ne serait pas juste, dirent-elles, chacune à sa façon, — que notre qualité de femme chassât de la caverne tous ceux qui préfèrent y coucher. Mme d'Aiguillon, certes, a droit à tout ce qu'elle préférera. Mais elle seule. Nous, qui n'avons point de cheveux blancs, cédons volontiers le meilleur abri à lord Nettlewood, tout comme a fait M. de la Cadière à la marquise.

Cela n'alla pas sans protestation. Et le premier à protester fut Reginald Ashton. Ce dont tout le monde s'étonna considérablement: c'était, de mémoire d'homme présent, voire de mémoire de femme, la première fois que Mr. Ashton ne criait pas d'emblée : « Assomme! », dès que Grace Ashton avait crié : « Tue! »

En l'occurrence, il en alla tout autrement. Reginald Ashton commença par tousser deux ou trois coups, puis, d'un ton peut-être embarrassé, mais ferme tout de même, exposa que la théorie du comte de la Cadière était excellente pour les jeunes gens et pour les célibataires, mais que Mme d'Aiguillon elle-même aurait de quoi s'offenser si tous ses amis, et d'abord toutes ses amies, l'abandonnaient, telle une pestiférée.

— Ceux-ci surtout n'en ont pas le droit, — conclut-il, — que les convenances strictes n'obli-

gent pas à s'écarter. On ne peut laisser seule Mme d'Aiguillon. On ne peut laisser seul lord Nettlewood; et, pour demeurer auprès d'eux, sont tout désignés, d'abord, avec Mme et M. de Trèves, ma femme et moi, c'est-à-dire tout ce que la *Feuille de Rose* compta de gens mariés...

— Mon Dieu! — consentit la vieille marquise assez indifférente, faites tous comme il vous plaira. Mais n'allez pas vous croire obligés le moins du monde à dormir soit là, soit ailleurs, pour cette unique raison que moi, je dors ici.

Elle avait déjà choisi sa place. Elle s'y coucha sans plus d'embarras, la tête sur son bras :

— Et Dieu nous bénisse tous! — acheva-telle, tout à fait paisible : — bonsoir et bonne nuit!

— En vérité, — prononça M. de Trêves, qui avait parfois des réminiscences ancestrales, — nous sommes tous ici comme des condamnés à mort dans leurs cellules... et Mme d'Aiguillon prend la chose avec autant d'insouciance que firent les marquises, ses grand'mères, dans leurs prisons de 1793!

— Et voilà qui prouve fort élégamment, — fit Mr. Ashton, en s'inclinant, — que votre noblesse de France quoique sevrée, depuis près d'un siècle et demi, de tous ses privilèges, n'a cependant dégénéré d'aucune de ses vieilles vertus.

M. de Trêves s'inclina à son tour, flatté au bon endroit. Mais, plus Français encore qu'il n'était noble, il ne put s'empêcher de répondre, avec assez d'à-propos, et davantage de justice :

— Nos armées non plus, cher monsieur! quoique sevrées de combats depuis près d'un demi-siècle!... Et la chose fut déplorable en 1914, pour ces malencontreux Prussiens!...

Sur quoi, comme on n'y voyait plus du tout, — il n'y avait point de lune, — les naufragés s'organisèrent pour leur nuit.

XX

— Reggie, mon respectable ami, — affirma lord Nettlewood, soucieux, — je suis énormément triste de toute cette aventure, encore qu'elle soit incompréhensible... car j'estime encore, avec toutes bonnes raisons pour cela, que nous nous alarmons à tort, et que notre *Feuille de Rose* ne peut strictement pas être perdue.

— Je n'ai garde de contredire Votre Seigneurie! — proclama le petit mari de la belle Grace Ashton.

Ces dames, comme Reginald Ashton l'avait voulu, s'étaient toutes empressées à faire leur lit auprès du lit de Mme d'Aiguillon; laquelle, d'ailleurs, médiocrement sensible à cet empressement, n'en avait dormi que plus tôt, et de ce beau sommeil prompt et profond, que seules goûtent les vieilles dames assez sages pour ne jamais guetter leurs jeunes voisines et toujours mépriser le chien du jardinier.

Ainsi s'étaient donc groupées, avec un enthousiasme provisoire, mais correct, Mmes Ashton, de Trêves et Francheville; pendant que toute la gent masculine se promenait hors la caverne, afin de mieux respecter les pudeurs possibles du sexe opposé.

. . .

Henry de la Cadière s'était éloigné. M. de Trêves piétinait, au contraire, à toucher l'orée de la caverne. Lord Nettlewood et Reginald Ashton, « le bras dans le bras », se promenaient sur le plateau de l'île, pestant parfois l'un et l'autre contre les cailloux qui heurtaient leurs pieds. Car le sol était tout ce qu'on voulait, sauf uni.

Un temps, les cailloux firent néanmoins trêve. Et, tels le héros Æneas et son fidèle Achates, Net-

tlewood et Ashton marchèrent silencieux dans l'ombre de la nuit solitaire. En fin de rêverie, Nettlewood-Æneas se reprit à deviser :

— Reggie, il n'empêche que tous les hommes sont sujets à l'erreur. Je puis donc errer, moi, comme n'importe quel autre. Auquel cas tous, tant que nous sommes, nous serions bel et bien au seuil de l'éternité.

— Indubitablement, — acquiesça Achates-Ashton,; — indubitablement. Votre Seigneurie voit réellement la chose comme elle est, ni mieux, ni pis.

Et, les cailloux s'y prêtant encore, un autre temps de silence s'ensuivit.

— Reggie... — lord Nettlewood après avoir songé tant qu'il avait pu, se résolvait à prendre un confident de ses anxiétés trop lancinantes — — Reggie... avez-vous quelquefois songé à la mort?

— Fréquentes fois, mylord! — affirma l'honorable Reginald Ashton; — fréquentes fois, en vérité! et jamais sans déplaisir.

— Hélas! nous y touchons peut-être — murmura Sa très malheureuse Seigneurie. — Or, si nous y touchons, nous touchons à l'au-delà... Formidable contact! — Que pensez-vous de l'au-delà, Reggie?

— Mylord, — avoua, tout de go, Reggie Ashton, — je n'en pense pas grand'chose à l'heure actuelle et j'ai peur de n'en avoir jamais pensé davantage, à n'importe quelle heure!

Il s'interrompit, médita, puis, dans l'instant que lord Nettlewood, lassé d'un silence trop long, rouvrait la bouche :

— Au fait, mylord, excusez-moi si je vous interromps d'avance... Mais, vous-même?... quelles sont vos idées là-dessus?... L'au-delà, dame! tout le monde en parle, et, d'abord, nos saints

ministres, en tous leurs prêches... mais j'ai toujours trouvé que tout le monde, et surtout nos saints ministres, en parlent comme les aveugles des couleurs!... Ah! vous souriez, mylord! et c'est donc que vous trouvez comme je trouve... Mylord, mylord, les papistes qui ne raisonnent point, refusent de comprendre et croient *quia absurdum*, sont moins niais que nous. Et je me réjouis de voir que Votre Seigneurie n'en doute nullement. Ma foi, si vos fermiers de Galloway savaient cela, le Sinn Fein ferait peut-être grâce à vos récoltes... Au fait, pardon!...

Vexé (on avait parlé du Sinn Fein!), lord Nettlewood toussait, sèchement.

— Ce n'est rien, ce n'est rien! — affirma Reggie Ahston, une pichenette au bout des doigts. — Secouez le Sinn Fein, mylord! L'essentiel est ceci, que vous comme moi, moi comme vous, sommes bel et bien contraints de confesser, sur ce diantre d'au-delà, notre crasse ignorance... Bon, voilà qui est acquis. Mais, dès lors, je ne vois pas pourquoi nous irions nous casser le nez contre ce mur? Qui vivra verra, qui mourra saura... Et secouez, mylord! secouez toujours, secouez l'au-delà! il faut tout secouer... Reste la mort, il est vrai... Et secouer la mort... hem!... Tout de même, mylord, veuillez y bien songer : mourir est sûrement la chose au monde la plus facile, puisque, depuis l'origine des origines, personne n'a manqué à réussir cette chose-là! Par Saint Georges, par Saint André, par Saint Patrick même, Votre Seigneurie aurait donc vraiment trop grand tort de se préoccuper d'une si pauvre performance, à la portée des plus imbéciles comme des plus maladroits. J'irai plus loin, mylord : nos ancêtres sont morts, j'imagine? Où le père a passé, passera bien l'enfant!

Lord Nettlewood, étonné, considérait l'honorable Reggie Ashton :

— Par Jupiter! Reggie, je ne vous aurais jamais cru à ce point philosophe! Cela tombe, d'ailleurs, à merveille! et vous êtes aujourd'hui, j'en jure Dieu! le *right man in the right place!*... le spécialiste dans sa spécialité!... l'homme qu'il me faut, pour m'aider, maintenant qu'il faut, à bien mourir!... Reggie, je vous dois beaucoup d'excuses : je vous avais toujours pris pour un bon homme, bien simple et sans malice... content d'être riche, assez... content d'avoir une femme jolie, très... content d'avoir de braves amis, d'avoir un fort patron...

— Vous, mylord! — précisa Reginald Ashton, souriant de coin...

— Moi, oui... moi, Reggie, content d'ailleurs aussi, puisque je m'étais souvent appuyé, pareillement, moi sur vous, ni plus ni moins que vous sur moi... Mais du diable si j'aurais jamais imaginé que, le plus dur des durs moments venu, je vous trouverais comme je vous trouve! Car je vous trouve! et je vous le dis : Reggie, vieux camarade! vous êtes un damné fier compagnon pour l'heure de la mort!

Reggie Ashton, maintenant, se frottait les mains l'une contre l'autre, d'un geste très ecclésiastique. Une hypocrisie considérable faisait le fond de son caractère. Et, même ici, dans l'île au Grand Puits, dans l'île de la Vérité, cette hypocrisie lui restait collée à tous les gestes. Malgré quoi, le sortilège du lieu aidant, la même hypocrisie avait quitté son cœur; et, pour la première fois de sa vie, l'honorable Reginald Ashton parlait peut-être sans mensonge...

Par le fait, il fut, dans l'instant qui suivit, brutalement sincère. Lord Nettlewood, obstinément soucieux, s'était repris à hocher la tête. Et voilà qu'il disait :

— Ashton, Ashton! il n'empêche que, si la mort n'est rien, l'au-delà, quoique inconnu, est

quelque chose! Aussi bien vous êtes-vous trompé, et ce n'était pas de la mort que je vous parlais tantôt... Nous autres, gens nés, savons par atavisme la regarder en face, et la regarder sans émoi... Je vous parlais de l'au-delà, Reggie!... Et j'y reviens, quoique vous ayez fort bien dit... quoique, en effet, nous ne sachions rien de cet au-delà... rien! ni vous, ni moi... J'y reviens cependant, parce que, malgré notre ignorance réellement absolue, nous avons tout de même, vous comme moi, moi comme vous, vécu, selon la Loi du Seigneur, en vrais chrétiens, en bons protestants... et parce que donc nous croyons à Dieu, et au Jugement, et au Paradis, et à... à l'Autre Endroit... Reggie, Reggie, j'ai peur... J'ai peur abominablement!... Vous-même, n'avez-vous pas peur aussi, peur comme moi?...

Etonné, Reginald Ashton considérait son patron, son « fort » patron, ainsi décomposé :

— Mylord?... est-ce tout de bon?... Votre conscience est si lourde?

Mais le lord de Galloway baissait le front, bas, bas :

— Elle est plus lourde encore, Reggie! Elle est trop lourde, et j'en suis écrasé! Reggie, Reggie, vous ne vous en doutiez donc pas? vous n'avez donc jamais songé à rien? vous n'avez donc jamais vu, en rêve, l'Irlande, mon Irlande, mon Irlande épouvantable? ni le Sinn-Fein? ni les oppressions, ni les expulsions, ni les représailles? ni les exécutions?...

Il hoquetait.

Ashton, le menton haut, écarta, d'une pichenette encore, toutes ces visions :

— N'est-ce que cela, vieux cher garçon?

— C'est cela, surtout... et tant d'autres choses qui s'ensuivent...

...Le Puits de la Vérité exhalait ses miasmes formidables...

Reggie Ashton, qui n'était pas méchant, sauf quand il estimait profitable de l'être, protesta généreusement :

— Nettlewood! *cheer up!* Ne jetez pas ainsi le manche après la hache!... Quoi? l'Irlande, le Sinn-Fein et tout ce qui s'ensuit? Et bien?... Vous avez été dur pour toute cette racaille, soit!... l'Enfer et l'Irlande se ressemblent d'assez près, d'accord!... et la vieille Russie, sous ses tsars, connaissait certes plus de liberté que la verte Erin sous ses landlords... Mais quoi! vous n'en aviez que plus de raisons pour lutter, d'avance, contre un bolchevisme probable... Et puis, et surtout, vous n'avez rien inventé en fait d'horreurs : vos ancêtres vous avaient tout appris... Vous avez imité, sans davantage... vous avez même adouci. Rappelez-vous Cromwell, et le carnage de Drogheda : on ouvrit le ventre des femmes enceintes, pour tuer jusqu'aux Irlandais à naître... Et rappelez-vous aussi votre pure vierge-reine, cette grande Elisabeth, la Jeanne d'Arc d'Angleterre...

— Reggie! — cria le lord de Galloway, — Reggie! ne blasphémez pas!...

...Le Puits de la Vérité s'en mêlait sûrement encore, et pis que jamais...

Et, comme Reggie, tout stupéfait, demeurait bouche ouverte, et ne blasphémait plus :

— Reggie, — répéta, une fois de plus, lord Nettlewood, qui semblait s'accrocher au prénom de son confident comme un noyé s'accroche à n'importe quelle branche, fût-elle un serpent, — Reggie, ne mentons plus! l'heure est trop grave! Ne mentons pas et ne mettons pas dans un même sac la sainte martyre française, — assassinée par

nous, Anglais, — avec notre nationale b... (1), Elisabeth la Sanglante... Celle-ci, je vous le dis en vérité, et quoique notre hypocrisie la vénère, valut moins que sa sœur la Brûlante (2), et moins que le vieux Noll, fils du vieux Nick (3). Est-ce donc là tout ce que vous me trouvez d'excuses, Reggie? n'avoir pas fait pis que l'atroce bourreau Cromwell, n'avoir fait pis que la tigresse Bessie?... Ho...

Il se tut, comme on suffoque.

Mais Ashton haussait les épaules :

— Tck! tck! tck!... mylord, vous n'avez ni tué — j'entends de vos mains, — ni brûlé, ni violé...

— J'ai permis tout cela! et je l'ai approuvé! et j'ai glorifié les criminels!...

(1) « b... » pour « *bitch* », — *chienne*. — La pudeur anglaise interdit qu'on nomme jamais la femelle du chien. — Il convient décemment de dire a « *she-dog* », — une *elle-chien*. — L'initiale *b*..., en Angleterre, correspond donc fort exactement à l'initiale *p*..., chez nous, et le sens est identique.

(2) Marie Tudor, moins féroce qu'Elisabeth, mais catholique, est un objet d'exécration pour les historiens officiels anglais.

(3) *Le vieux Noll*, — Cromwell — *le vieux Nick*, — Satan. — Lord Nettlewood fait ici le plus incroyable effort de véracité en reniant pêle-mêle tous les mensonges officiels de l'Histoire d'Angleterre. Pour les historiens anglais, et pour la société anglaise, et pour le peuple anglais, et pour ses proverbes et pour ses dictons et pour sa légende même, il n'existe qu'un critérium à distinguer le mal du bien : le critérium du succès. *Victrix causa diis placuit, et Britannicis*. Les vainqueurs, dans tout le Royaume-Uni, sont *persona grata sanctaque*. La Reine Elisabeth, le roi Henri VIII et même l'ignoble Cumberland comptent pour autant de héros, voire de quasi martyrs. La Reine Marie-Stuart, le roi Richard III, et même le prodigieux Cromwell sont marqués d'infamie. — Pour que lord Nettlewood ait pu abdiquer, dans son angoisse soudaine, l'hypocrisie nationale dont toute l'Angleterre fut toujours affublée, il faut assurément que l'île Graciosa soit surnaturelle, et que la Vérité sorte irrésistiblement, et plus nue que nature, du terrible Grand Puits marqué sur les cartes.

— Alors, toute l'Angleterre avec vous!...

— Hélas! Ashton... il est bien vrai!... Mais croyez-vous que toute l'Angleterre, si elle était ici, ne tremblerait pas comme je tremble?...

— Elle a des excuses : l'Irlande, mylord, avait trahi l'Angleterre, dans la récente guerre contre les Allemands...

— Trahi, Ashton? Dieu vous pardonne ce mensonge, le pire des mensonges anglais! On ne peut trahir que son propre parti. Et le parti de l'Irlande n'était pas, ne pouvait pas être le parti de l'Angleterre... Il n'y eut qu'un peuple traître lors de la guerre que vous dites : le peuple grec, qui commença par trahir le peuple serbe, son allié, et finit par trahir le peuple français, son bienfaiteur... Et, certes, je suis une bien basse créature, Reggie! mais, tout de même, j'aimerais mieux être quatre fois plus vil que je ne suis, plutôt que d'être Grec...

— Mylord, mylord! qui songerait, même parmi les Sinn-Feiners, à flétrir d'un tel nom Votre Seigneurie?

— Personne, il est vrai! pas un seul d'entre eux... Et je n'en suis que plus honteux : car l'éponge irlandaise, ainsi, fut, envers moi, équitable!... envers moi, Reggie! envers moi qui l'ai tant pressée, tant exprimée...

— Bah! — fit Ashton, cavalier : — le moyen, mylord, de presser moins fort une si pauvre éponge?

— Une si pauvre éponge, Reggie? Par Jupiter, vous parlez sans savoir, et c'est le contraire que vous devriez dire, vieux cher garçon! Une riche, une très riche éponge, oui! voilà ce qu'était l'éponge irlandaise, avant que les landlords tels que moi l'eussent épuisée, desséchée, écrasée!... O Ashton, tel est mon pire remords, à cette heure... Car le Seigneur me pardonnera ou ne me pardonnera pas, que sais-je?

— Bah! — fit encore Ashton : — puisque vous vous repentez, mylord!

— Je me repens, certes, — affirma lord Nettlewood, — je me repens! mais j'ai peur de me repentir principalement parce que notre *Feuille de Rose* a coulé bas... Car, si la mort n'était pas devant nous, si le jugement ne menaçait pas... bref, si demain, au lieu d'être, à côté de vous, Ashton, un pauvre naufragé sans ressource, je me retrouvais là-bas, sur ma vieille falaise, avec mes paysans à mes pieds, ou dans la bonne facile London, avec le Sinn-Fein vaincu et pantelant sous notre botte...

— Eh bien?... mylord?...

— Eh bien!... Ashton... je me repentirais peut-être moins.

Dans l'instant, des cris sauvages éveillèrent tous les échos d'alentour.

XXI

Lord Nettlewood et son complice, l'honorable Reggie, se promenaient et devisaient comme on a vu, hors la caverne, cependant que Mme d'Aiguillon, dans la caverne, s'était innocemment endormie, et qu'auprès d'elle Mme de Trêves, aidée par son mari, tâchait à s'organiser une alcôve Par ailleurs, MM. Bazan et Alghero s'étant, depuis belle lurette, fort éloignés du reste de la compagnie; et, M. de la Cadière ayant fait ensuite la même chose,seules demeuraient, oisives, Mmes Ashton et Francheville, qui se considéraient l'une l'autre avec une toute mondaine aménité.

— Grace, ma toute jolie, — attaqua Germaine Francheville, — je vous plains vraiment à cause de la tyrannie de Mr. Ashton... Tout de bon, il

n'est pas ragoûtant de coucher dans cette caverne, avec la vieille d'Aiguillon, et le vieux lord, et le ménage Trêves, qui ne dort peut-être pas silencieux... Grâce charmante, il est bon quelquefois de n'avoir point de mari! Moi, je dormirai tout à l'heure mieux que là-dedans : car je dormirai à la belle étoile...

Par le fait, les étoiles étaient belles, belles à miracle! Le ciel nocturne, purifié par l'ouragan, éblouissait.

Cependant Mrs. Ashton souriait à Mme Francheville :

— Germaine, ma très chérie! avez-vous cru, tout de bon, que la tyrannie de Mr. Ashton jamais me tyranniserait?

Et, Mme Francheville demeurant coite, Mrs. Ashton insista :

— Germaine, adorable petite chose que vous êtes... avez-vous un instant supposé que, dans les dures circonstances où nous voilà, je subirais la loi stupidement jalouse et jalousement féroce de ce tout petit imbécile, mon mari?

Elle respira très fort, puis, se répondant à soi-même, proclama :

— Non!

Et Germaine Francheville, encore que vaguement déçue, ne se retint pas de considérer « sa toute jolie ».

La caverne s'ouvrait à quelques pas. Le seuil de sable fin s'étendait assez loin, tant en long qu'en large. Au-delà, le plateau ondulait jusqu'aux falaises de l'île. Et le Pic, à peine visible parmi la nuit, jetait partout son ombre immense, tel un manteau opaque sur la transparence tropicale.

— Donc, — constata gravement Germaine Francheville, — vous avez pris votre parti, et vous

secouez le joug conjugal? *Alas, poor Yorick!!...* Dieu me garde, petite merveille, d'une critique ou d'une objection!... Tout de même, s'il est vrai que nos affaires aillent mal... S'il est vrai que la *Feuille de Rose* soit perdue... et que nous soyons, nous, perdus comme elle, et à cause d'elle... Grace adorable, ne pensez-vous pas que l'heure est impropre pour déchirer tous les contrats, pour briser tous les pactes... et pour qu'une épouse refuse l'obéissance obligatoire due à l'époux?...

Or, assez narquoise Grace Ashton répliqua, tout de go :

— Germaine, ma toute mignonne! ne vous moquez pas de moi, ce serait tellement mieux!... S'il est précisément une heure qui nous doit affranchir de toutes les servitudes, et surtout de celles que vous avez dite, j'imagine bien que c'est l'heure d'à présent, si proche de notre dernière heure! Voyons, songez-y : tant que tenait la grande convention sociale, celle qui lie les rois et les peuples, les maîtres et les servants, les femmes et les maris, bon! je me soumettais... l'avenir était là, pour me persuader... car je ne fus jamais assez sotte pour sacrifier tout demain à la moitié d'aujourd'hui... Mais ce soir, patatras! voilà que demain s'écroule! Il n'y a plus de demain. C'est aujourd'hui qui est notre dernier jour... Germaine, ma trop jolie! pensez à cela!... Ce seul jour, cette seule nuit, pour mieux dire, voilà peut-être tout ce que nous vivrons encore, avant de, strictement, ne plus vivre... tout ce qui nous sépare de la fin, du néant, du rien absolu...

— Oh! — protesta d'un jet Germaine la trop jolie, suffoquée un brin...

Car les femmes, et surtout les plus sceptiques, se résignent mal à n'être pas immortelles. Et il n'en est presque aucune qui ne refuse, avec une obstination — qui peut-être pourrait s'appeler

sagesse —, de jamais admettre qu'après elles, comme après nous, le néant, probablement, succédera.

Tout de même, il est des exceptions. Peut-être Grace Ashton en était une...

Cependant, elle et Germaine Francheville se toisaient.

— Eh! pourquoi donc criez-vous? — demanda celle-là.

— Parce que, — répondit celle-ci, vous semblez tolérer l'idée de notre disparition définitive! J'ignore assurément quelle vie je vivrai, quand j'aurai fini de vivre la vie que je vis. Mais je sais bien que je vivrai une vie quelconque.

— Soit! — concéda Mrs. Ashton, qui, ce nonobstant, pratique et précise, ajouta : — il n'est tout de même rien que le présent.

Et du silence suivit.

— N'importe! — recommença Germaine Francheville : — au point où nous sommes, il me paraît réconfortant de penser à l'avenir et d'en espérer tout ce que le passé ne nous a pas donné...

— Pensez, espérez et réconfortez-vous tant qu'il vous plaira, — acquiesça Grace Ashton. — Mais, entre le passé et l'avenir, je vois encore la place pour quelques satisfactions immédiates quoique suprêmes... Et je vous assure que rien au monde, ni personne, ne m'empêchera de goûter ces satisfactions-là... Non-da! Pas même l'opposition de mon seigneur et maître, l'honorable Reggie... encore qu'il ait, tout à l'heure, essayé sur moi son autorité conjugale, quand il prétendit me contraindre à coucher là où il veut, là où je ne veux pas...

— J'avais bien entendu, — laissa tomber Germaine Francheville, songeuse.

Et du silence suivit encore.

— Coucher où l'on veut, — reprit Mme Francheville, au bout d'un petit temps, — c'est le droit de chacun... Est-ce que, justement, M. de la Cadière ne disait pas à lord Nettlewood quelque chose d'avoisinant?

— Vous l'avez remarqué? — questionna Mrs. Ashton, qui, penchant la tête à droite, leva le nez.

— Sans doute, — fit Mme Francheville, innocente : — rien de ce que dit M. de la Cadière n'est indifférent à personne...

Et, cette fois, le silence se prolongea.

Germaine Francheville, à la fin, le rompit pourtant, sur un ton tout câlin :

— Grace chérie, puisque vous êtes si bonne, dites-moi : où voulez-vous coucher, cette nuit?

Et Grace Ashton, penchant encore la tête à droite, leva le nez plus haut que ci-devant :

— Sais-je? — elle parlait tout à fait du bout des lèvres, après avoir pris tout son temps — sais-je où je voudrai? Je sais seulement que cela ne sera pas où Mr. Ashton eût voulu!... Au fait, chère jolie, vous-même?

— Moi-même? — jeta Germaine Francheville, insouciante de la tête aux pieds, — comment saurais-je mieux que vous?... C'est d'ailleurs très indifférent : il s'agit d'une nuit...

— Mais peut-être de la dernière nuit...

— Quelle horreur! — cria Mme Francheville : — imaginez-vous qu'alors nous n'aurions plus que quelques heures à nous voir, nous deux? quelques heures à nous aimer?

— Oh! beauté que vous êtes!...

Passionnément, ces dames s'embrassèrent sans se mordre du tout. Mais, l'embrassade parachevée :

— Au fait, — enchaîna Germaine Francheville, — M. de la Cadière, lui... de quel côté s'en est-il allé?

— Par là, — affirma tout de suite Grace Ashton.

Elle montrait le nord.

— Fort bien! — fit Germaine Francheville. — En ce cas, mon choix est fait, et je m'en vais dormir par ici...

Elle montra le sud.

— Hé! — fit Grace Ashton, déconcertée.

— Quoi? — Germaine Francheville riait de toutes ses dents : — vous voilà bien surprise! Alliez-vous croire que j'irais coucher, ce soir, avec M. de la Cadière?

— Hé... redit Grace Ashton.

— C'est aussi loin de ma pensée que de la vôtre! — affirma l'autre, qui riait de plus belle; un peu railleusement, qui sait?...

Sur quoi, enchaînant une fois de plus :

— Et puisque c'est par ici que M. de la Cadière ne couche pas... Bonsoir, mignonne! et rêvez d'amour!...

Elle s'en allait, alerte. L'autre lui courut après:

— Germaine chérie! pardon; j'aime mieux tout vous dire...

— Ho? — fit celle qui s'en allait, — vous ne me disiez donc pas tout?...

Elle s'arrêta, et elles se firent face.

— Ecoutez! — commença Grace Ashton : — je crois que M. de la Cadière n'est pas du côté que je vous ai dit...

— Tiens?

— Non... il est au contraire... Enfin...

...C'est très difficile de dire la vérité, quand on essaye pour la première fois. Et, si maladroits que soient les hommes à ce sport, les femmes y

sont plus maladroites encore. Le Grand Puits, par magique fortune, était là, tout près.

— Bref? — interrompit Mme Francheville, acide imperceptiblement.

— Bref, — bredouilla Mrs. Ashton, — M. de la Cadière est au contraire par là... et je vais le rejoindre...

— Ho! vous allez?...

— Oui! je...

Mrs. Ashton toussa; puis hardiment :

— Je vais, oui! Et je vais, parce que je veux!...

Alors, Mrs. Ashton fit un pas, comme afin de quitter la place, pour faire comme elle avait dit. Mais Mme Francheville l'arrêta :

— Fi! — s'écria-t-elle, se reprenant à rire de toutes ses forces : et Mr. Ashton?... lui qui, justement, ne veut pas?...

— Lui? — riposta assez crûment Mrs. Ashton : — hier encore, il voulait fort bien, n'est-ce pas?

— Que dites-vous là, chérie!

— Comme si vous ne le saviez pas, voyons, chérie! Au point où nous voilà, il n'est plus guère la peine de nous mentir à bouche que veux-tu!

— Mon Dieu! c'est un peu vrai, — avoua la belle Germaine, qui passait délicatement un bout de langue sur sa lèvre d'en haut.

— Bonsoir donc! — conclut lestement la gracieuse Grace : — Si cette nuit-ci doit être ma dernière nuit...

Un brin cynique, elle sourit, et fit la révérence. Mais on ne la lui rendit pas.

— J'y pense, — murmurait, un brin cynique aussi, Germaine Francheville : — c'est qu'alors, cette nuit-là serait aussi ma dernière nuit à moi...

Elles se regardèrent l'une et l'autre, toutes deux hésitant.

— Germaine, — prononça tout à coup Grace

Ashton, — excusez-moi : Henry de la Cadière m'attend.

— Heu ! — objecta vite Germaine Francheville, — êtes-vous réellement sûre, Grace, que c'est bien vous qu'il attend?

Elles se redressèrent, ensemble :

— Mais, — fit l'une, — j'imagine que vous savez aussi bien que moi depuis combien de temps...

— Depuis combien de temps, — fit l'autre, — vous et Henry trompez ce pauvre Ashton? Certes, je le sais! Mais j'imagine que vous savez aussi depuis combien de temps Henry en est las, et de quel poids cette tromperie-là lui pèse!

— Oh! je sais surtout depuis combien de temps vous lui faites, vous, la cour! Et je sais de quel bon cœur il en rit avec moi...

Il y eut pause. Les deux rivales se regardaient toujours. Mais c'était, maintenant, sans la moindre aménité.

La première, Germaine Francheville reprit une façon de sang-froid.

— Au fait, — reprit-elle — la plus simple des choses est celle-ci : vous l'aimez... oui?... je l'aime... oui!... qu'il choisisse! après tout, si cette nuit-ci est notre suprême nuit...

— J'ai mon droit! — cria Grace Ashton : — je suis la première.

— Raison de plus, — affirma Germaine Francheville : — vous n'allez pas vouloir être la seule!..

— Ce que vous dites-là est ignoble! — protesta Grace : — inconvenant, et dégoûtant!

— Mais ce que vous faites est pire! — riposta Germaine : — abominable et répugnant!

Elles se turent toutes deux une dernière fois; mais quatre secondes seulement.

— Voulez-vous me laisser la place? — interrogea Grace, tout net.

— Voulez-vous me laisser rire? — répliqua Germaine, tout court.

Et, l'autre allongeant une main, elle-même en allongea deux. Une poussée s'en suivit, puis une autre. Puis une chose. Puis une lutte, — furieuse, — féroce, — à corps perdu. — Une bataille...

XXII

... Une bataille qui dura.

Grace Ashton avait d'abord voulu seulement passer son chemin, et franchir l'obstacle vivant que lui était Germaine Francheville. Mais celle-ci la repoussant très brutalement, des coups, tout de suite, s'en suivirent. Or, rien n'est si féroce qu'une femme dans ses combats, parce que rien n'est si maladroit à combattre. Au lieu de frapper à poings fermés, une femme frappe à griffes ouvertes. C'est ensemble moins efficace et plus malfaisant. Mesdames Ashton et Francheville s'étant fait réciproquement très mal, tout de suite, tout de suite leur bataille s'exaspéra.

En vérité, pour la décrire, c'est Homère qu'il faudrait.

L'une chancela. L'autre tomba. Celle-ci égratigna celle-là. Celle-là échevela celle-ci. Toison brune et toison blonde se mêlèrent. Cependant que les deux bouches, rose-blond, rose-brun, si différentes, et pourtant si également charmantes, échangeaient des injures dont une poissarde se fût d'abord offusquée.

Alentour, il y avait l'île; — l'Ile au Grand Puits...

... L'île quaternaire, ou tertiaire, ou secondaire... l'île primitive, qui sait! sur laquelle, sans la changer d'un creux ni d'un angle, des siècles

de siècles de siècles avaient, un à un, déferlé : l'île sur quoi nos cyclones, ensuite, nos cyclones d'aujourd'hui avaient déferlé à leur tour; tous, dix mille fois dix mille, peut-être; et, tout cela, sur ce même bout de terre à peu près éternel que jamais les hommes n'avaient habité; sur ce bout de sol tout à fait désert, qui n'avait jamais rien su des hommes; sur l'île, que jamais n'avaient souillé les mensonges des hommes; à telle enseigne que la Vérité, un jour qu'on ne savait plus, ni qu'on ne saurait jamais, avait daigné forer, là, Son Puits...

... Pour que le mensonge, jamais, ne l'y troublât...

Deux femmes, certes, pouvaient se battre, pour un homme, sur cette île-là... et sans déchéance ni sacrilège. — Il n'est rien de plus vrai, ni rien de plus normal, que l'instinct, que le sexe, et que la loi du plus fort ou de la plus forte. — Germaine Francheville et Grace Ashton, luttant, en cette nuit qu'elles admettaient devoir être leur dernière nuit, et luttant pour l'amant qu'elles craignaient d'être leur dernier amant, n'offensaient pas la Vérité, même sortie de Son Puits, et trônant dans Son Ile...

Ce pourquoi elles luttèrent, ou plutôt se battirent, se meurtrirent et se déchirèrent, tant que la force ne leur manqua pas absolument; — tant que l'une, victorieuse, ne tint pas sous elle, l'autre vaincue.

Cela n'avait pas été sans péripéties.

Grace Ashton, la première, était tombée. Et Germaine Francheville n'en profita pas pour tout de suite, l'accabler et l'écraser : parce que c'était au début du duel; Germaine Francheville, alors, n'avait pas perdu toute amitié pour sa rivale; la voyant à bas, elle s'empressa de la relever.

Elle s'écria même :

— Je vous ai fait mal?

Mais l'autre, à peine relevée, lui fit mal à son tour : d'un furieux coup, en plein nez, dont Germaine saigna.

Auquel coup Germaine riposta furieusement. Et cela continua comme de règle : par des griffures et des morsures; par des coups de pieds, de poings et de genoux; par des cris, des pleurs, des grincements et des hurlements; par une double étreinte enfin, au bout de laquelle Grace Ashton, plus faible, fut terrassée, et Germaine Francheville l'emporta.

Ces dames, ainsi confondues, par terre, l'une dessus, l'autre dessous, n'usèrent alors, d'ailleurs, d'aucune modération.

Grace, abîmée, impuissante, cria du fond de sa haine :

— Saleté! fille!

Cependant que Germaine, triomphante, mais essoufflée, lui renvoyait :

— Ordure! traînée!

Mots que ni l'une ni l'autre n'avaient peut-être, de leur vie, prononcés... mais qu'elles avaient probablement lus, — lus dans ces très vilains livres, et plus ineptes encore que vilains, qu'on nomme à Paris livres belges, et à Londres livres français; — livres qu'on devrait, d'ailleurs, nommer partout, livres allemands; car ils le sont.

Sur quoi, reprenant haleine, la victorieuse, qui tenait à deux mains les deux poignets de la vaincue, et l'écrasait par surcroît d'un genou au ventre, gronda :

— Tu as eu ton compte, hein? — elle haletait encore; et de grosses gouttes de sueur perlaient à son front, cruellement égratigné; — tu as eu ton compte? si je te lâche, seras-tu sage, et t'en retourneras-tu à la caverne, sans t'inquiéter de moi, et sans revenir?

— Lâche-moi d'abord, — essaya la vaincue, qui songeait aux revanches possibles.

— Tu t'en retourneras? tu promets? tu jures?..

— Je...

Elles étaient, somme toute, deux très honnêtes femmes.

Grace, donc, qui n'avait pas envie de tenir, ne voulut pas promettre. Elle tordit ses bras, s'arracha des doigts de Germaine, la saisit à son tour et la mordit. Mais Germaine eut encore le meilleur dans cette suprême lutte, plutôt pareille à une convulsion. Et alors, Grace, domptée et sanglotante, se résigna, céda, jura, et se releva, sans force cette fois pour recommencer la bataille, et sans envie de rien, sauf de pleurer son saoul.

Elle s'en fut, selon les termes du traité dicté par sa rivale, vers la caverne. Et Germaine Francheville, la regardant s'en aller, souriait, assez glorieusement, et remettait quelque ordre dans sa coiffure, fort endommagée par le combat...

Après quoi, ayant songé, elle s'en fut aussi, mais du côté opposé; du côté que Grace Ashton eût choisi, si ç'avait été Grace Ashton qui, victorieuse, eût pu choisir, et Germaine Francheville qui, vaincue, eût dû réintégrer la chaste caverne au Grand Puits.

A cent pas au-delà, Henry de la Cadière attendait...

En vérité fut-il, ne fut-il pas surpris de recevoir la brune alors qu'il attendait la blonde? C'est ce qu'il serait indécent d'envisager. Une femme et un homme, l'un seul avec l'une, ont à l'ordinaire à s'entre-confier des secrets tellement particuliers qu'il faudrait être tout le contraire d'un honnête conteur pour vouloir les jamais redire. Le plus convenable est donc de n'en pas souffler mot, et d'en remplacer la narration, comme firent toujours, en pareille occurrence, tous les bons au-

teurs, par autant de lignes de points que l'ensemble des secrets en question a pu comporter, au plus juste, d'épisodes. Pas un lecteur de bonne foi ne s'avisera jamais de réclamer contre une coutume si correcte et si légitime à la fois. — Plaçons donc ici, pour bien faire les choses, six, huit, dix, ou douze de ces lignes de points tant évocatrices . . . .

... etc...

. . . .

Et ne précisons qu'un détail, celui-ci :

Il advint, au cours de l'une des lignes de points ci-dessus figurés, que Mme Francheville se prit à pousser de tels cris, — lesquels n'étaient pas des cris de douleur, — que M. de la Cadière en eut, tout net, le fil de sa harangue coupé. Ce pourquoi, vexé, il ne se retint pas de demander :

— Mignonne! vous me faites peur... je vous en supplie!... pourquoi tant de bruit?

Lors, Mme Francheville, s'interrompant tout net à son tour, dans le fracas de sa bruyante approbation, répondit :

— Chéri! mais pour qu'elle entende, l'autre!... du fond de sa caverne, là-bas...

Il est connu de tous les biologistes que les combats d'animaux femelles, n'importent la classe, l'ordre, la famille, le genre, l'espèce ou la variété des combattantes, sont plus cruels que les combats d'animaux mâles.

XXIII

Au ciel tropical, la cohue des étoiles foisonnait. Il faisait mieux que calme : calme plat; calme blanc; calme mort. — Ainsi nomment les marins ces temps immobiles qui verraient un duvet d'oisillon, jeté haut en l'air, retomber verticalement sur celui qui l'aurait lancé.

Or, la nuit passa sur l'île au Grand Puits tout mollement, et nul ne perçut le bruit de ses nocturnes ailes. En cette nuit, paisible à miracle, on put seulement entendre, dans la caverne, les pleurs de Mrs. Ashton, qui, Dieu sait pourquoi, semblait inconsolable d'être contrainte à faire, par hasard, chambre commune avec son époux; et, en écho, hors la caverne, les cris de Mme Francheville, qui paraissait, elle, prendre toute la terre à témoin d'un bonheur décemment incompréhensible, — et qu'elle s'efforçait de ne pas contenir. — Quant aux autres habitants de Graciosa, les uns dormirent en silence, les autres firent semblant; et peut-être y eut-il de ceux-ci plus que de ceux-là. Car force gens dorment mal, s'ils croient dormir pour la dernière ou l'avant-dernière fois. Seule, peut-être, Mme la marquise d'Aiguillon ne s'en soucia guère, et fit tous les rêves que Dieu voulut : bon chien chasse de race; et feu Mme la marquise d'Aiguillon, bisaïeule de celle-ci, avait dormi tout son saoul, la veille du jour que Samson la guillotina, sur la place Louis XV. — Il n'était d'ailleurs là rien d'extraordinaire : les femmes de France ont accoutumé d'être braves; et Turenne, qui s'endormit sur l'affût d'un canon, la veille de sa première bataille, n'était rien de mieux, somme toute, que le fils d'une Française...

Minuit sonnant, lord Nettlewood, qui, lui, dormait mal... tout le monde ne peut pas être Français! et honni soit qui mal pense de ceux que leur destin condamne, faute d'être cela, à être autre chose!... minuit sonnant, donc, lord Nettlewood, s'étant levé de sa couche de sable, et se promenant, çà et là, par la caverne, se heurta à l'honorable Reginald Ashton, qui, sans raison apparente, se promenait aussi.

— Reggie! — appela Sa Seigneurie : — c'est vous?

— C'est moi, mylord! — affirma M. Ashton.

— Reggie! — reprit le lord de Galloway, — je dors mal.

— Moi, mylord, — repartit le mari de Mrs. Ashton, — je ne dors pas du tout. Ma femme m'en empêcherait si j'en avais envie : elle est, ce soir, bruyante... Mais...

— Toutes les femmes sont bruyantes, toujours! — avait interrompu lord Nettlewood.

— Mais, — continuait Reggie Ashton, — je n'en ai d'ailleurs pas envie. Non, mylord! En vérité, je n'ai pas envie de dormir...

Ils se turent l'un et l'autre en même temps; et cependant, ils continuaient de marcher par la caverne, côte à côte, mélancoliques et muets; et ils allaient ainsi de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est, successivement...

L'instant d'après, quelqu'un, qui se promenait comme eux, dans l'obscurité, se heurta contre eux, comme eux-mêmes s'étaient, un peu plus tôt, heurtés l'un contre l'autre. Et ce quelqu'un n'était rien d'autre que le comte de Trêves, dit par sa femme le Pou.

— Vrai Dieu! — jura Reginald Ashton, qui, assez naturellement, devina ce dont il retournait: — vous aussi, comte!

— Moi aussi? — répéta l'autre, interrogatif et maussade.

— Vous aussi! — redit Ashton : — j'entends vous comme moi, vous ne dormez pas, parce qu'une femme vous empêche de dormir?

— D'honneur, — fit Trêves, — c'est vrai à moitié... mais seulement à moitié, Sir Reggie! Car je viens de vous entendre, et vous avez dit à Sa Seigneurie que vous n'aviez pas envie de dormir, encore que, si vous aviez eu cette envie, Mrs Ashton se fût chargée de vous l'ôter. Pareillement a fait, pour moi, Mme de Trêves. Mais je

vous jure qu'elle a dû, pour me chasser du lit, s'employer, si j'ose dire, toute! car ce n'est pas envie, c'est besoin, que j'avais, de dormir. Et tel que vous me voyez je crève encore de sommeil tout bêtement!

Il bâilla, en manière d'illustration, d'une oreille à l'autre.

— Bah? — demanda Ashton : — et qu'avait donc votre femme, cher ami? des vapeurs, comme la mienne?

— Des vapeurs? non! des remords, oui! — affirma, avec la plus invraisemblable sincérité M. de Trêves, qui leva très haut les épaules, ce dont d'ailleurs personne, dans la nuit où l'on était, ne risquait de rien voir.

— Des remords? — répéta, tout ahuri, lord Nettlewood; et tant il s'étonna qu'il suivit alors le bon conseil d'Ashton, et secoua du coup ses remords à soi : — des remords ... Trêves, mon cher enfant... que voulez-vous dire?

— Mylord, — répondit le mari de la repentante Punaise, — je veux dire ce que j'ai dit : à savoir que Mme Trêves, s'estimant, non sans quelque apparence de raison, à deux doigts du Dernier Jugement, s'est avisée tout d'un coup de l'énormité de ses crimes...

— De ses crimes? — interrompit le lord, bouche bée :

— De ses crimes, à elle, plus innocente aujourd'hui qu'elle ne fut jamais, et même au jour de son baptême?

— Mylord, — précisa Trêves, — ce n'est pas à un protestant tel que vous qu'il faut rappeler les Ecritures : chaque fils porte la faute de tous ses pères, de tous ses grands'pères, et de tous ses autres ascendants, jusqu'à la septième génération... D'autre part, vous n'ignorez pas que j'ai épousé une Arménienne...

— Ah!... exclama Ashton, qui comprit le premier.

— Et vous n'ignorez pas, — continuait Trêves, — que les Arméniens, qui tant et tant se prétendirent massacrés par les Turcs, et qui d'ailleurs l'ont réellement été deux ou trois fois, en cinq cents ans, ont eux-mêmes, tout le temps et de tout temps, par la plus ignoble et la plus féroce usure ruiné, dépouillé, affamé leurs prétendus bourreaux, lesquels, tout de bon, n'eurent jamais recours à la violence qu'à bout de malheur, de misère et de désespoir...

— Oh! — fit Nettlewood, négligent, — j'ai voyagé en Arménie... Vous êtes au-dessous du vrai, mon pauvre Trêves.

Ashton, silencieux, opinait du front.

— Mais vous ignorez peut-être, — reprit le piteux époux de l'Arménienne, — que mes beaux-grands-pères ne s'en sont pas tenus là et qu'en outre, chaque fois qu'ils en ont eu l'occasion, chaque fois qu'ils ont eu quelques Turcs en leur pouvoir, et qu'ils ont pu les attaquer à dix ou quinze contre un... à Erzeroum, par exemple, en 1916, et en Cilicie, vers 1919... les dits Turcs furent insultés, torturés, mutilés, violés, tués, dépecés et déchiquetés. A tel point qu'on ouvrit le ventre des musulmanes enceintes, pour voir ce qu'il y avait dedans. — Curiosités arméniennes! Pas un Arménien, au fond de soi-même n'en doute, ni n'en a jamais douté, ni n'ose le nier du fond du cœur. Et ma femme qui est, hélas! de cette race regrettable, se souvient aujourd'hui des atrocités sans nombre dans quoi ses ancêtres ont trempé leurs mains... Elle trouve ce fardeau-là bien lourd, à l'instant d'en rendre compte au Grand Juge...

Ashton se taisait, Lord Nettlewood ouvrit la bouche. Mais ce fut de fort mauvaise grâce :

— Votre femme est folle, et vous êtes plus fou

qu'elle! Trêves, — affirma-t-il, sèchement. — Tous ces remords-là pour quelques Turcs supprimés?...

— Pour quelques millions de Turcs, mylord! rectifia l'Arménien par alliance.

— Tant qu'il vous plaira! — consentit l'Irlandais par adoption. — Mais alors que dirais-je, moi, qui ai, sans conteste, ruiné aussi, et dépouillé, et affamé, voire parfois tué, et torturé peut-être, tout ce que le Sinn Fein m'offrit jamais de victimes, hommes, femmes, enfants, bétail, et jusqu'aux chiens et jusqu'aux chats! Allez, pauvre petit Trêves que vous êtes, nous compterions plus de pièces irlandaises à notre tableau d'Angleterre que, vous et les vôtres, de pièces turques à votre tableau arménien!

Or, tandis qu'il prononçait ces paroles sincères, — épouvantables même, à force de sincérité — un bruit singulier naquit, parmi l'absolu silence nocturne : le bruit d'une série de risées folles, qui semblaient s'élever du sud et du nord tour à tour... comme si je ne sais quelle paire de géantes ailes eût battu dans la nuit, s'approchant de la caverne, s'approchant du Grand Puits...

Brusquement, le souffle mystérieux s'engouffra sous la voûte des rocs...

Sans doute, à cette même heure, l'invisible Fantôme de l'Inimaginable Vérité... de la Vérité trop limpide, et trop grande, trop nue, et trop au-dessus de toutes choses humaines pour que toutes humaines gens la puissent jamais apercevoir... — à cette même heure, ce prodigieux Fantôme rentrait-il, peut-être, dans son Puits... Revenant ainsi en notre Terre, et se renfonçant entre nos Trois Dimensions, il ne pouvait guère ne pas effleurer, au passage, d'un coup d'aile, lord Nettlewood, Reggie Ashton et le comte de Trêves. Il fit pis, et les frappa tous trois ensemble, au vol. L'aube,

dans le même instant, naissait, très blanche. Mais, dans la dernière obscurité de la nuit, nul doute que le Fantôme... ou la Vérité, — c'est tout un... — eut si tôt fait de disparaître au plus creux de son Repaire que personne, non plus au retour qu'à l'aller, ne soupçonna le moindre rien de cette fabuleuse et funeste randonnée.

Trois secondes durant, néanmoins, Trêves, Ashton, Nettlewood, non plus frôlés, cette fois, mais battus, battus à toute volée par l'aile trop véridique, furent sincères, comme on vient de voir, sincères jusqu'à l'horreur et l'abomination. Mais ce ne fut, grâce à tous les dieux, que durant trois secondes.

Après quoi, toujours grâce à tous les dieux, ils en perdirent jusqu'à la mémoire, — et oublièrent tout ce qu'il fallait oublier. — A telles enseignes, même, qu'ils continuèrent de vénérer la Vérité, et de déplorer, en toute candeur, qu'Elle soit, le plus souvent, absente de notre pauvre monde.

En tout cas, dès l'instant, cette Vérité, revenue, comme on a vu, et tout de suite disparue au fond de son Puits, loin des Hommes, — horrifiée probablement pas trop de mensonges qu'Elle avait rencontrés n'importe où, par le monde, — cessa tout de suite de sévir parmi ces pauvres gens de la *Feuille de Rose,* naguère si véridiques et si malencontreux.

CHAPITRE XXIV

Immobiles, au seuil de la caverne, lord Nettlewood, Ashton et Trêves s'étaient arrêtés, en triangle. — Que Quelque Chose fût, dans l'instant, rentré dans ce Puits; que Quelque Chose en fût même jamais sorti, c'est bien ce dont aucun des trois n'avait jamais eu soupçon, ni souci. Ils ne s'en taisaient pas moins, maintenant, comme

ils avaient bavardé tout à l'heure. Et, tous, confusément se découvraient confus d'avoir jeté au vent tant de paroles véridiques dont ils se souvenaient, pour tout dire, assez mal déjà, mais qu'ils sentaient bien avoir été des paroles inconvenantes, intolérables, insupportables...

Et tant les gênait, maintenant, cette sincérité, si momentanée pourtant, qui naguère avait en quelque sorte jailli hors d'eux-mêmes, qu'ils se tournèrent vite le dos les uns aux autres, et feignirent d'inspecter, chacun, son tiers d'horizon.

L'aube couleur de perle ayant d'abord remplacé la nuit couleur de saphir, l'aurore, couleur d'églantine l'avait remplacée à son tour. Et, comme à l'horizon de l'est, le soleil levant commençait de jeter, par dessus la limite circulaire, des rayons déjà ponceau, un bruit inattendu s'en vint frapper aux oreilles Trêves, Ashton et Nettlewood, tous dos à dos. D'un même sursaut, ils se firent face, les yeux ronds, la bouche ouverte, et le cœur déjà dilaté d'espoir.

On galopait sur la lande. Soudain, à l'orée de la caverne, surgirent les deux déserteurs de la veille, ceux-là, certes, dont on espérait le moins : ser Carlo Alghero et don Juan Bazan.

— Mylord! — criaient-ils ensemble, du plus loin qu'on pouvait être entendu...

— Hein? — lord Nettlewood répondait le premier, toute rancune envolée.

Et les deux déserteurs bondissaient, criant de plus belle :

— Mylord! mylord!....

— Qu'est-ce donc? interrogea anxieux, Ashton, cependant que M. de Trêves n'avait point encore refermé sa bouche arrondie.

— Eh bien! — prononça tant bien que mal, Alghero, moins essouflé que Bazan, — eh bien!... mylord... la *Feuille de Rose* est là...

— Hein? — lord Nettlewood se répétait; mais, déjà, ce n'était plus du tout sur le même ton.

— La *Feuille de Rose* est là! — confirma Bazan qui reprenait haleine. Et tout de suite, Alghero expliqua :

— Elle avait probablement déradé, à cause du mauvais temps... Mais elle est revenue. Et nous venons de l'apercevoir, à l'orée de la crique où nous avons débarqué hier. Nul doute que, tout à l'heure, le capitaine O'Kennedy nous envoie la vedette... Nous déjeunerons tout à l'heure à votre bord, mylord!...

Vaguement inquiet, dont Juan Bazan insinuait :

— Car j'espère, mylord, que vous n'en voudrez ni à ser Carlo, ni à moi... de nos... inconvenances d'hier?... On est si facilement nerveux, à l'instant d'agoniser...

Mais, des inconvenances en cause, lord Nettlewood avait perdu tout souvenir.

Et, d'ailleurs, Sa Seigneurie n'avait rien entendu; Sa Seigneurie n'écoutait plus rien, depuis que ses oreilles avaient transmis à son cerveau les mots éblouissants, les mots libérateurs : « la *Feuille de Rose* est là... »

Tout de suite, sa joie fut si brutale qu'il se jeta, lui, lord Nettlewood, dans les bras de l'homme qui lui apportait cette joie; dans les bras de Carlo, prince Alghero. Et, l'étreignant, il le suppliait de redire, de redire encore :

— Ser Carlo! je vous en conjure! ne me mentez pas : la *Feuille de Rose?*

— La *Feuille de Rose,* mylord, est à vos ordres, comme moi-même. Et trop ravi suis-je d'être le premier à vous l'annoncer, d'autant que...

Il allait compléter ses excuses; il allait dire :

— ...D'autant qu'hier je crois me souvenir d'avoir manqué à Votre Seigneurie...

Mais lors Nettlewood le coupa :

— D'autant que vous saviez fort bien, — proclama-t-il, solennel, — d'autant que vous saviez à merveille, ser Carlo, la joie plus grande encore que je ressens d'une si bienfaisante nouvelle, lorsqu'elle m'est apportée par vous, mon vieil ami bien-aimé, et par vous aussi, — il se tournait vers don Juan Bazan, — et par vous aussi, mon cher grand peintre!

— Mylord, — murmura, délicieusement servile, le fier Espagnol, — mylord... je suis tellement, tellement à vous!...

Un quart d'heure plus tard, sur une saillie du grand plateau de lave d'où l'on pouvait apercevoir tout l'horizon du nord :

— Voici la vedette! — criait, oubliant tout cant, lors Nettlewood lui-même : — la vedette de notre *Feuille de Rose,* que nous envoie le capitaine O'Kennedy...

— Avec le capitaine O'Kennedy en personne : car c'est lui qui est à la barre! — affirma le comte de Trêves, dit, par sa femme, le Pou; lequel Pou avait des yeux de faucon.

Et la bonne vieille marquise d'Aiguillon, qui arrivait, — ayant à ses deux bras, pour l'aider à mieux marcher, par le chemin très difficile, Mme de Francheville, à gauche, et Mrs. Ashton, à droite, lesquelles n'étaient, l'une pour l'autre, que prévenances et que sourires, — la bonne marquise d'Aiguillon, prit tout son temps pour proclamer :

— Mon cher lord, vous avais-je bien dit qu'il n'est jamais temps de désespérer? Pour moi, simple chrétienne, je savais d'avance que Dieu ne me ferait l'injure de m'obliger à mourir ici, sans confession.

Le quart d'heure après, la vedette avait accosté le quai naturel du fond de la crique. Et l'on vit venir le capitaine O'Kennedy, qui aborda, cas-

quette au poing, son maître et seigneur, — après Dieu :

— Mylord, — déclara le brave marin, — si j'étais demeuré, hier soir, au vent de l'île Graciosa, mon bateau s'y fut infailliblement brisé, et déchiqueté. J'ai vivement tiré trois bords, et fui où j'ai pu, vent arrière, et cyclone en poupe... Je savais que Votre Seigneurie avait de quoi souper... Je ne l'aurais d'ailleurs pas su que j'aurais fait pareil : il me fallait d'abord sauver le bateau que Votre Seigneurie m'avait fait l'honneur de me confier...

— Vous avez à peu près bien fait, — consentit le lord de Galloway, qui avait, tout de suite, ressaisi sa dignité, avec tout ce qu'elle exigeait d'exagération et d'injustice, — le tout, d'ailleurs raisonnablement utile à la chose publique.

Trois ou quatre minutes passèrent. Le comte de Trêves avait pris sa femme entre ses bras :

—Mon chéri! — murmura-t-il, à l'oreille de la dame, qui sanglotait de joie : les Arméniennes ont une très grande horreur de la mort : — mon chéri, vos pauvres Arméniens!... si nous étions morts, qui les eût défendus contre leurs bourreaux!...

Elle ne sut qu'approuver, même d'un mot : elle pleurait trop, — de bonheur. — Elle embrassa son Pou, à pleines lèvres.

Au fond du Grand Puits, quelques âmes de Turcs morts de faim considéraient peut-être la Vérité redescendue... Et les âmes des Turcs ruinés, avilis, suicidés et massacrés, qui rôdaient alentour, n'eurent qu'à se réfugier au plus profond du Puits de la Vérité.

Cependant, quatre pas plus loin, Mrs. Ashton et Mme Francheville étaient tombées dans les bras l'une de l'autre :

— Ma chérie! — proclamait celle-ci : — si

nous avions dû mourir ici, je ne m'en serais consolée que par l'idée de mourir avec vous.

— De même! — affirmait celle-là : — par l'idée de mourir cœur à cœur avec vous, mon cher cœur...

Le comte de la Cadière, discrètement écarté, admirait tant de tendresse fraternelle, et s'en promettait probablement des plaisirs à venir...

— Il se pourrait, — insinua bientôt dans l'oreille du lord, son noble maître, le capitaine O'Kennedy, assez fin marin, — il se pourrait que le mauvais temps revînt, mylord, et, ce, d'ici qu'il soit l'âge d'un cochon de lait. Si donc vous et votre compagnie vouliez bien vous rembarquer sans plus attendre...

— Certes, nous voulons, — consentit lord Nettlewood, affable et hâtif.

Une heure plus tard, l'île au Grand Puits n'était plus qu'une menue tache bleu pâle sur le bleu foncé de l'horizon du nord-est.

Et la Vérité s'était, nul doute, dans toutes les mémoires, comme dans son propre Puits, enfouie, à d'infinies profondeurs...

L'île fut aperçue, pour la dernière fois, vers huit heures du soir, par le gabier Kerrec, qu'on avait envoyé aux barres d'artimon, afin d'y faire parer la drisse du pavillon de poupe, engagée.

Claude FARRÈRE.

Paris, ramazan 1339 *de l'hégire.*

Un Rêve[1]

Poème inédit

par

EDMOND ROSTAND

J'étais seul, sur un grand plateau, sous un ciel sombre,
Seul au milieu des morts et des mourants sans nombre
Et des blessés criant : « Je ne veux pas mourir! »
J'avais là des milliers de gens à secourir.
Je me tordais les mains d'être seul, si débile.
Plus d'un qui remuait devenait immobile.
Je devinais qu'ils étaient là depuis des jours,
Qu'on n'aurait plus longtemps à leur porter secours.
Je montai sur un tertre et, dans les ombres bleues,
Je vis qu'il en mourait ainsi pendant des lieues!
Et je tendais les bras vers eux tous, désolé,
Souffrant affreusement d'être en vain appelé
D'un bout à l'autre bout de ce champ de bataille!

Et j'entendais : « Un peu d'eau fraîche à mon entaille!
— J'ai soif! viens me passer la gourde de ce mort!
— Prêtez-moi votre main pour un dernier effort!

(1) Ce poème inédit retrouvé dans de très anciens manuscrits constitue une vraie curiosité littéraire. Quelques vers en ont été repris plus tard par Edmond Rostand, dans le cinquième acte de l'*Aiglon*.

— Du rhum! je meurs! — Veux-tu me cueillir une touffe
De ces fleurs? — Otez-moi ce cadavre, il m'étouffe!
— A boire! — Je m'endors, secouez ma torpeur!
— A ce vol de corbeaux, venez donc faire peur!
Elle revient toujours sur moi leur bande noire!
— Soulève-moi la tête avec un sac! — A boire!
— Là, cherche dans ma poche un portrait effacé...
— Regarde et dis-moi donc ce que j'ai de cassé.
— Ton manteau! — Va chercher les porteurs de civière! (1)
. . . .
— Viens retirer ma jambe, elle est sous mon cheval!
A boire! — Hé là! pour moi ne ferez-vous... j'ai mal!...
Ce qu'on eût fait pour vous en détresse pareille?
— Un coup de pistolet, par pitié, dans l'oreille!
A moi! — Non, non! à moi! — Je vais mourir! — Je meurs!
A boire! — A boire! » *Hélas! et bien d'autres rumeurs!*

Le temps passait. Les cris s'affaiblissaient. L'horrible
Etait que je sentais qu'il était très possible
D'en sauver. Je pouvais en sauver deux ou trois.
Mais mon cœur ne pouvait se résigner au choix.
J'allais de-ci, de-là, ne sachant plus que faire.
Je murmurais : « *Grand Dieu! faut-il que je préfère?*
Oh! lesquels secourir? » *Je ne décidais pas;*
Et la pitié faisait vagabonder mes pas!
Je craignais de commettre une injustice énorme,
D'en soigner un, peut-être, en voyant l'uniforme
Ami, de négliger quelqu'un des ennemis!
Pourquoi cet officier galonné, si bien mis,
Plutôt que ce soldat sans souliers et sans grade?
J'avance brusquement, et puis je rétrograde!
Un enfant m'attendrit, — j'aperçois un aïeul!
Je pense trop à tous pour m'occuper d'un seul!

(1) Ici un alexandrin manque.

Enfin, désespéré devant la tâche immense,
Ne sachant plus par quel il faut que je commence,
Estimant qu'en sauver deux ou trois serait vain,
Je me laisse tomber sur les bords d'un ravin,
Et sanglotant, criant : « Que faut-il que je fasse? »
Couvrant éperdument de mes deux mains ma face? »
Je demeure écroulé, gémissant, inactif,
Désespéré.
J'entends un murmure plaintif.
J'ouvre les yeux. Je vois, dans l'atroce herbe brune,
Sinuer un ruisseau tout argenté de lune,
Lequel s'est, par hasard, et bien que traversant
Tous ces corps emmêlés, conservé pur de sang.
Un homme va et vient, met les genoux en terre,
Puis à ce ruisselet s'élance, désaltère
Un blessé, puis revient, trempe un linge dans l'eau
Et va panser le front d'un malheureux nouveau.

Il est seul comme moi. Que fera-t-il? N'importe!
Il soulève des fronts, encourage, transporte,
Soigne, abreuve. Il s'est mis près du premier qui gît.
Il est seul, comme moi. Nul ne l'aide. Il agit.
Il sauve ceux qu'il peut. Les autres, s'il y pense,
Ne le distrayent pas des quelques-uns qu'il panse.
Il verse un cordial, puis prend l'air satisfait...
Comme si, dans ce mal, ça comptait, ce qu'il fait!
Et je le reconnais : c'est un être vulgaire,
Un homme, justement, que moi je n'aime guère
Parce qu'il appartient aux médiocres esprits
De qui tout ce que j'aime, ou presque, est incompris.
Sa raison est pesante, et son style comme elle.
D'où vient que ce bonhomme à mon rêve se mêle?
C'est un simple. Toujours, j'en ai fait peu de cas.
On ne peut le ranger parmi les délicats.

Ironiques, souvent nous l'avons pris pour cible.
Il n'a pas l'âme tendre et pas le nerf sensible.
Il ne s'émeut de rien, oh! maladivement.
Sa banale pitié n'éprouve en ce moment
Aucun des raffinés et douloureux scrupules
De la mienne. Il n'est pas l'homme des crépuscules,
Des nuances, n'a pas souffert quand je souffrais.
A deux ou trois blessés il tend son linge frais.
Ça lui suffit. Pas de regret, d'intime lutte.
Il peut agir tranquille et posé, cette brute!

Le jour vient. Plus un cri. Tous les mourants sont morts.
J'erre, et je sens en moi comme un vague remords :
Et, voyant trois soldats debout dans l'aube rose,
Je trouve qu'après tout il a fait quelque chose,
Cet homme; et tous les morts cessent de me hanter
Lorsque j'entends les trois qui survirent chanter!
Lui, grave, les regarde. (1)
Il a, dans ses yeux gris et doux, du bonheur presque
En regardant les trois qu'il a, seul, pu sauver.

Et ce rêve, depuis m'a fait beaucoup rêver.

1894. EDMOND ROSTAND.

(1) Ici un hémistiche manque.

Myrrhine

Courtisane et martyre

ROMAN INÉDIT

par

PIERRE MILLE

.....Ces petites flammes sulfureuses, courant sur la face de la mer, mauves, roses, parfois d'un bleu qui tournait au vert, elles étaient comme des fleurs, un immense parterre de fleurs, des violettes, des jacinthes, des roses : vivantes, et qui, dans l'ombre incendiée, se fussent déplacées pour rirc et pour jouer sur les champs infinis de l'eau stérile. C'était une bien grande fête, merveilleuse! Voilà ce que fit observer Myrrhine à son ami Théoctène. A ces fleurs il ne manquait que le parfum. Même l'odeur qui montait des vagues prenait à la gorge et suffoquait la poitrine. Pourtant Myrrhine n'éprouvait aucune peur. Est-il possible d'avoir peur des choses qui semblent faites pour le plaisir des yeux?... Tous deux étaient assis sous les oliviers, qui à cet endroit descendaient presque jusqu'au bord de la falaise, et l'herbe était gonflée de cailloux aux angles rudes, que leurs pieds détachaient par jeu, pour les faire rouler, cent pieds plus bas, dans les invisibles flots du golfe d'Egine. Cependant, de minute en minute, de même qu'un forgeron frappant sur son fer assombri en fait jaillir des étincelles, plus loin, bien plus loin que ces langues de feu, une gerbe



de flammes illuminait tout à coup l'horizon — si haut qu'on discernait un instant, de l'autre côté du golfe, la chaîne des monts Mégariens, et, vers l'orient, des masses sombres qui étaient des îles : les Diaporées, sans doute, et peut-être Salamine même. On entendait un grand bruit, on distinguait une énorme nuée, dont la cime transpercée d'éclairs s'allait perdre dans le ciel : le volcan sorti de la mer! Et derrière eux leurs porteurs de litière, de vigoureux Cappadociens, claquaient des dents, tandis qu'une foule qu'ils apercevaient plus nettement, dans l'obscurité un moment amoindrie, exhalait un murmure d'épouvante.

Théoctène, encore qu'il se montrât curieux de tous les phénomènes que peut offrir la nature, n'était pas loin de partager leurs sentiments : cette île, qui, depuis quelques jours, venait de jaillir des flots, environnée de foudres et de feux, dans l'incessant éclat du tonnerre, n'était-ce point un présage qu'envoyaient aux Corinthiens les dieux irrités? Le temps des désastres n'était-il pas arrivé pour l'Hellénie, et pour tout l'Empire? Déjà, moins d'un demi-siècle auparavant, des barbares avaient dévasté Corinthe, après avoir pillé la Thessalie, l'Attique même. C'étaient des Hérules et des Bastarnes, appartenant à la race populeuse des Sauromates, parlant un langage qui sonnait comme celui des Germains, bien qu'ils se prétendissent anciennement issus du commerce des Amazones avec des hommes de Scythie. Ces sauvages, petits, trapus, mais la barbe blonde et les yeux clairs, s'étaient précipités nombreux sur la Grèce, montés sur de petits chevaux à longs poils, ou conduisant des chariots dont les roues en bois plein, sans moyeux, résistaient aux pistes les plus mal tracées. Quelques-unes de leurs tribus, au grand étonnement des Hellènes qui, de même que les Asiatiques, gardaient leurs épouses dans des gynécées,

étaient commandées par des femmes, habiles à tirer l'arc et galopant à cru, telles des hommes. Mais ils emmenaient également dans leurs migrations des êtres étranges, dont la voix était toute féminine, les membres ronds et gracieux: espèce de gitons sans sexe, qu'ils se procuraient en attachant des jeunes enfants mâles, de longues heures, durant de longues années, sur des chevaux sans selle dont l'échine, peu à peu, leur flétrissait les génitoires. Cinquante ans plus tard cette sorte d'eunuques dépravés était encore de mode à Corinthe : à cette cité, la plus voluptueuse de la Grèce, ils avaient inculqué de nouveaux vices. Possidius, homme riche, bien que connu pour son avarice, Romain de race patricienne, ayant du goût pour eux en comptait plusieurs parmi ses mignons.

Et puis un jour ils étaient partis, sans qu'on pût savoir pourquoi : mais on avait fait hommage de leur retraite aux victoires que Marc-Aurèle, empereur, divin, auguste, avait remportées dans leur propre pays, au pied des monts que nous appelons aujourd'hui les Karpathes. On avait célébré ces victoires. En grande pompe les flamines municipaux avaient procédé à la purification des temples; il y avait eu, en leur présence, des prostitutions rituelles devant l'image d'Aphrodite, au sommet de l'Acro-Corinthe. Un de ces flamines, pourtant, s'était abstenu de paraître à ces cérémonies solennelles; et l'on murmurait que celui-ci, ayant abjuré les dieux, avait payé fort cher le gouverneur Pérégrinus pour qu'il fermât les yeux sur son abstention. Mais Théoctène n'ignorait point que les succès impériaux n'avaient eu que peu de durée. Aurélien, pour conserver le reste de l'Empire, avait dû, quelques années auparavant, reculer la frontière jusque derrière le Rhin, jusqu'en deçà le Danube, livrant à des peuples sans nom une par-

tie de la Germanie romanisée, la Dacie, les deux Mésies. On disait que Dioclétien songeait à abdiquer pour aller vivre, vieilli, malade, découragé, dans le palais qu'il venait de se faire construire sur les rives de la mer Illyrienne. On ne parlait presque plus de Rome, dont le Sénat, pourtant dès longtemps sans influence, et méprisé, portait encore ombrage aux Tétrarques; Constance le Pâle, Maximien, Galère, qui se jalousaient, quand ils voulaient rencontrer Dioclétien-Jovien, chef de l'Empire et dieu vivant, l'allaient retrouver à Nicomédie, ou bien se retrouvaient à Milan — et les barbares, de nouveau, franchissaient les frontières rétrécies, à cette heure même où l'on voyait, dans le ciel et sur les flots, des signes effrayants.

— ...Regarde, dit tout à coup Myrrhine, regarde ces barques qui sortent des môles de Cenchrées. Cent barques au moins, on ne saurait les compter. Et de tout petits canots, encore! Il y en a, il y en a! Tous avec des lanternes allumées, et des hommes qui se penchent. Il en est qui font le geste de lancer comme des harpons; mais on ne voit pas les harpons : ils sont trop loin, et la nuit est trop noire. D'autres qui jettent dans la mer des filets, et qui les retirent, sans doute. Que font-ils donc, Théoctène?

Théoctène n'en savait rien. Un des Cappadociens, dont la vue était perçante, répondit :

— Ils ramènent les poissons! les milliers de poissons qu'il a tués, ce grand feu qui sort de l'eau!

Myrrhine battit des mains. Elle voulut que cet homme descendît jusque sur le môle, pour en acheter aux pêcheurs. Il revint avec des dorades dans un couffin de joncs, et un congre, une couleuvre de mer aussi grande que lui, suspendu à son cou. Il dit qu'il y avait aussi des thons énormes, si lourds que deux hommes ne les pou-

vaient lever... Ces bêtes marines étaient inertes; l'esclave fit remarquer que leurs yeux étaient brûlés; ils étaient comme bouillis déjà, et presque bons à manger.

Remontés dans leurs litières, ils prirent le chemin des carriers, qui de Cenchrées devait les ramener à Corinthe. Sous les pieds de leurs porteurs la terre frémissait, à peine moins inquiète que l'océan, troublée, jusque dans ses profondeurs, d'une mystérieuse agitation souterraine. Comme ils allaient dépasser les carrières, ce furent tout à coup, dans l'ombre épaisse des caroubiers dont les feuillages s'unissaient au-dessus de la route, des taches blanches qui hennissaient : les chevaux sacrés du Poséidon, le grand temple dédié à Neptune, à l'entrée de l'Isthme, que leurs prêtres avaient ordonné de conduire à Corinthe, car ils craignaient un tremblement de terre : eux-mêmes ne pénétraient plus dans la *cella*, où se dressait l'effigie colossale du dieu, de peur que celle-ci ne s'effondrât sur leurs têtes. Mais ces chevaux, ignorants des appréhensions humaines, essayaient d'atteindre, pour les brouter, les jeunes pousses qui croissaient sur les talus de la piste creuse; ils résistaient à l'effort des valets du dieu tirant sur leur licol pour les faire avancer. Agrippés au sol de leurs quatre sabots non ferrés, peints d'un rouge vif, ils portaient au front une étoile d'or; et, le regard de leurs larges orbites brillant également dans la nuit, comme Zeus ils avaient trois yeux! La fraîcheur de l'air, l'odeur résineuse des caroubiers et des lentisques semblaient les griser; ils s'ébrouaient en renâclant, faisant passer par leurs narines et leurs gencives un souffle sonore. C'étaient des bêtes splendides, presque indomptées, nées dans les haras du temple, et qui jamais n'avaient porté de cavaliers. Myrrhine, en passant, les admira. Mais les gens, autour d'elle, son-

geaient : « Que se passe-t-il donc, que Poséidon-Hippios lui-même ne puisse défendre ses chevaux contre les fureurs d'Héphaïstos? Sans doute c'est qu'il ne le veut point : les dieux se détournent de l'Hellénie. Ou bien serait-il vrai qu'ils ne sont plus maîtres du monde : il en est qui le disent!... » Jusqu'à Théoctène sentait une angoisse l'opprimer.

— Que t'importe? interrogea Myrrhine, toujours insoucieuse. Ces dieux-là sont-ils encore les tiens? Les purifications qu'impose Isis, ne les as-tu pas faites avec moi; la Mère-Vierge ne saurait-elle nous protéger?

Théoctène n'en était pas sûr. Il croyait, avec les Néo-Platoniciens dont il avait adopté la doctrine, que de l'essence du Dieu unique, inconnaissable, est sortie toute une famille d'Eons qui sont les dieux de l'Olympe, et dont chacun préside à une tâche spéciale, possède, dans un domaine séparé, un pouvoir particulier. Mithra et Isis savent assurer, au « double » spirituel de ceux qui accomplissent les rites de leurs cultes, une existence heureuse, de même que se baigner dans certaines eaux préserve des maladies. Leur puissance s'arrête là; elle se borne aux âmes, à qui elle garantit le salut par la purification des corps. Mais sans doute ils ne régissent point l'univers physique; et, sachant assurer l'immortalité, ne peuvent rien contre la mort, ni les catastrophes. D'ailleurs, intérieurement, Théoctène redoutait : « Ils ne sont point Hellènes : de quel peu de souci leur est sans doute l'Hellénie et l'Empire? » Pourtant il se garda de communiquer ses inquiétudes à Myrrhine. Peut-être se dissimulait-il à lui-même qu'en la persuadant que la Mère-Vierge était la plus grande déesse, il l'avait surtout voulu détourner du culte de l'Aphrodite asiatique, tel que, depuis plus de deux mille ans, on le pratiquait en ces

lieux, et des prostitutions religieuses auxquelles sa maîtresse, jadis hétaïre esclave et consacrée au temple de l'Acro-Corinthe, aurait dû s'abandonner. Se souvenant du passé, sentant combien il avait changé dans le fond de son cœur, il s'émerveilla.



Voilà six mois qu'il avait rencontré Myrrhine, environ vers l'heure de sixte, un peu devant que les lumières allassent commencer de briller dans les demeures. C'était une toute jeune fille, qui portait au front le bijou des prostituées consacrées à la Déesse, presque nue sous un chiton léger, car les chaleurs, cette année, étaient devenues cuisantes dès les ides de mars. Par le grand escalier qui part des bains d'Aphrodite, elle descendait vers le port du Léchéon, les grands magasins de pierre et les quais que Jules César, quatre cents ans auparavant, quand il reconstruisit la ville détruite par Mummius, éleva sur le golfe de Corinthe : là même où l'apôtre Paul avait travaillé, de son métier de dresseur d'auvents en toile pour les boutiques. Elle sortait du bain, toute rafraîchie par l'eau : une rose qu'on vient de mouiller. Ses petits seins, si jeunes, ne tenaient pas plus de place, sous l'étoffe de lin, que deux nids de roitelets; et visiblement elle ne songeait pas encore à la chasse aux clients, car elle tenait un filet dans la main gauche, s'arrêtant aux boutiques des verdurières. Il lui dit :

— Le salut sur toi, petite fille!

— Le salut sur toi, seigneur.

— Comment t'appelles-tu?

— A quoi cela te pourrait-il servir de le savoir? En as-tu bien besoin?

— As-tu quelqu'un? demanda brusquement Théoctène.

Il sentait monter en lui un désir subit, qu'il voulait sur l'heure apaiser.

— Quelqu'un? fit-elle; celui qui me voudra.

— Alors, moi?

— Si tu veux.

— Ton prix?

— Ce que tu voudras.

— Tu es bien généreuse, ou bien imprudente!

— C'est que je sais ce que je vaux — et ce que je mérite!

— Où demeures-tu? Partons!

— Oh! c'est loin encore... Tiens, là-bas!

— Et quand peux-tu?...

— Tout de suite.

Elle restait paisible, sûre d'elle-même, pudique à force de tranquille impudeur. Depuis qu'elle était née — et de qui, d'une autre hiérodoule du temple ? —n'avait-elle pas été destinée, religieusement, aux joies nécessaires à l'homme, au geste éternel qu'elle devait présenter, comme une offrande, à la déesse? Ils s'étaient arrêtés au bas des degrés. La rue de Léchéon s'ouvrait devant eux, plus large que cet escalier, dallée de pierres plates. Entre les colonnes à feuilles d'acanthe de ses portiques se dressaient sur des piédestaux des priapes ostentatoires. Sous les galeries, derrière ces portiques, les marchands, dans leurs cellules carrées, allumaient leurs petites lampes de terre cuite ou de cuivre. Sur la chaussée, mais à demi engagés dans un trottoir élevé, apparaissaient tout près d'eux quelques-uns de ces abris de pierre, franchement ornés d'emblèmes significatifs, que plus d'un siècle déjà auparavant la municipalité corinthienne avait dû faire édifier dans l'intérêt des mœurs : les marins du Léchéon sont des hommes rudes, insoucieux des délicatesses de la décence, lorsque, rencontrant une belle fille, facile et de leur goût, l'envie les prend de goûter avec

elle un instant de plaisir; ces réduits leur étaient destinés, ainsi qu'à leurs compagnes. C'est là que Théoctène entraîna Myrrhine, pour la première fois de sa vie sacrifiant à la Vénus triviale : car il était riche, sa famille des meilleures; d'ordinaire il exigeait de l'amour des délices plus longs et plus raffinés. Quelques moments plus tard il regrettait cette impulsion : ayant joui de Myrrhine il ne se souvenait plus que de sa beauté, non d'une volupté qu'il avait à peine ressentie. Il ignorait sa demeure, elle avait dit seulement : « C'est loin... par là... » Corinthe est bien grande. Sans l'oublier tout à fait, il ne l'avait pas cherchée.

Et voilà qu'un jour qu'il menait son lévrier à la chasse, celui-ci tomba sur un lièvre qui le conduisit jusqu'aux sources chaudes, vers le golfe Eginète tout près du lieu d'où ils venaient de contempler le merveilleux et inquiétant spectacle de cette île enflammée vomie par la mer. De ces sources, les unes jaillissent au niveau de la plage; on en avait fait des thermes couverts d'un dôme asiatique. Mais d'autres encore bouillonnent plus haut, parmi les oliviers. Le lévrier couleur d'argent bondit au cœur des broussailles; Théoctène, se hâtant pour le suivre, découvrit tout à coup, derrière un fourré de lentisques, une petite fille nue, toute claire dans cette verdure un peu noire, qui prenant l'eau fumante dans le creux de sa main, en arrosait les toutes petites pommes de ses seins. Elle se tourna, voyant un homme, et cachant, avec la colline blonde qui le dominait, ce que le poète Rufin, en de semblables circonstances, appela « le petit fleuve Eurotas » — bien justement, puisqu'aux mortels chagrins l'antre où il prend sa source sait donner quelques instants d'oubli : car les femmes, quand elles sont surprises, quelles qu'elles soient, reprennent leur modestie. Tout

d'abord Théoctène ne se rappela point son visage, n'ayant d'yeux que pour ce qu'elle voulait dissimuler. Mais elle, le reconnaissant, sourit, écarta naïvement sa main pour ouvrir les bras, et prononça :

— C'est vous, seigneur?...

Puis, par un mouvement contraire, ayant rougi, elle s'accroupit dans l'eau pour y trouver un refuge :

— C'était il y a quinze jours, dans la rue du Léchéon...

Elle non plus n'avait pas oublié cette seule et pauvre fois! C'était donc la volonté d'Aphrodite! Elle se donna, près de cette source dont la buée réchauffait l'ardeur de leurs corps. Tous deux revinrent ensemble vers Corinthe : passant sa langue sur ses crocs pour y goûter encore une saveur sanglante, le lévrier bondissait à leurs côtés; puis il venait flairer cette femme, dont l'odeur, pour lui, était nouvelle.

Myrrhine avait conduit Théoctène dans sa cellule, l'une des vingt que louait, aux filles de sa sorte, Eurynome, matrone dont le commerce était devenu plus fructueux depuis que les Hérules avaient détruit le couvent des hétaïres sacrées. C'était une chambre étroite et bien humble, où l'on ne voyait qu'un lit bas, des murs tendus d'étoffe rouge, deux sièges d'osier, et une poupée de bois vêtue comme un enfant au berceau.

— Reste avec moi, dit Théoctène le lendemain. Tu auras une maison et des esclaves.

— Des esclaves, fit Myrrhine éblouie : et je pourrai les commander pour qu'ils te servent?

— Oui.

— Je veux bien. Mais n'as-tu pas une maîtresse?

— Certes. Je la renverrai, s'il te plaît.

— Renvoie-la. Tu peux me chasser quand tu

voudras. Je le sais. Mais tant que tu m'auras, tu n'auras que moi.

Elle était jalouse à la manière des jeunes animaux qui ne peuvent souffrir qu'on caresse devant eux un rival, et comme eux trépignait quand seulement, en sa présence, Théoctène faisait allusion à une autre femme. Elle pensait devoir, quand elle se donnait, affecter de la gravité, pour que ce ne fut pas comme avec les autres, et puisqu'il était son amant, son seul amant, elle-même était une espèce d'épouse. Il en fut agacé d'abord, puis, à la réflexion, comme attendri. Parfois au début de leur liaison, quand il ne la pouvait joindre le soir, une amie de Myrrhine venait passer la nuit avec elle. Le matin, quand il rencontrait Philénis, Théoctène ne songeait point à s'en offusquer. A la fin pourtant elle disparut. Il s'informa.

— Je lui ai dit de ne pas revenir, expliqua Myrrhine, sérieusement : ce sont des jeux de petite fille...

Théoctène s'était mis à l'aimer plus encore comme une enfant que comme une maîtresse, sans se douter qu'un tel amour est de tous le plus puissant, le plus difficile à s'arracher du cœur.



Comme il agitait ces souvenirs, Myrrhine cria aux Cappadociens d'arrêter les litières. Il lui avait pris fantaisie de vouloir souper, de la chair de ces poissons miraculeux, avant de rentrer à Corinthe. Théoctène y consentit volontiers. Mais où trouver un traiteur? Il ne se rappelait aux environs qu'Hermès, l'ancien chef des cuisines du gouverneur Pérégrinus. Affranchi par son maître depuis plusieurs années, ce

Syrien de nom grec s'était établi dans le faubourg, non loin de la porte de Cenchrées. Sa maison était connue des jeunes gens de la ville, qui assez souvent y menaient leurs amies. Il était expérimenté dans son art; on trouvait chez lui non seulement les vins de Chios et de Lesbos, ceux d'Italie, que les Hellènes avaient appris à goûter, mais un hydromel sec et capiteux qui datait de la retraite des Hérules, ces barbares n'ayant rien laissé dans les caves qui put dater d'avant leur passage. Myrrhine repoussa cette proposition : ils avaient fait une partie de campagne, elle voulait souper à la campagne. Un des porteurs cappadociens — ils étaient seize, huit pour chaque litière, qui se relayaient tous les deux cents pas, quatre par quatre, en courant toujours — suggéra :

— Il y a la taverne du Chrétien!

Cette taverne était située sur le bord de la route, assez près de l'endroit où ils étaient parvenus, dans des vignes qui descendaient jusqu'à la petite rivière Leuka, au pied de l'aqueduc qui conduit à Corinthe les sources du mont Onéion. Le Cappadocien avait dit « le Chrétien », en parlant d'Agapios, son tenancier, comme il eut dit « le Phrygien » ou « le Paphlagonien » : pour définir un homme qu'il connaissait bien, qui vivait dans le pays, et pourtant se marquait d'un caractère particulier. La plupart des chrétiens, sauf ceux qui appartenaient aux plus hautes classes sociales, ne se cachaient plus. Ils s'assemblaient publiquement dans leurs basiliques; certains même, pour imiter l'apôtre Paul, ou dans la sincère ardeur de leur prosélytisme, allaient prêcher sur le port, bien que l'évêque Onésime eut déconseillé depuis plusieurs années cet excès de zèle; enfin la plupart des changeurs de la ville pouvaient nommer les diacres chargés de percevoir les taxes volontaires que percevaient les

« anciens » autant pour l'entretien des églises et le soulagement des pauvres que pour subvenir à tous les besoins d'une organisation compliquée, d'une administration vaste et régulière, superposée à celle de l'Empire. Les marchands d'argent avaient souvent affaire à ces collecteurs chrétiens qui venaient négocier chez eux des billets sur d'autres villes, spéculaient même, ingénieusement, sur l'agio des différentes monnaies.

Agapios, le « Chrétien » était aubergiste et cabaretier. L'Eglise, par égard aux précieux services qu'il pouvait rendre, montrait de l'indulgence pour les péchés de toute nature que sa profession favorise, et que, sous ses yeux, commettaient ses clients : à condition qu'il ne les commît point lui-même, observât les jeûnes, assistât aux assemblées, n'accomplît l'acte de chair que dans les liens du mariage. Car un aubergiste et un vendeur de vin voit beaucoup de gens, apprend bien des nouvelles; et c'était aussi chez Agapios que descendaient, auparavant que de pénétrer dans Corinthe, les émissaires et tous les apôtres itinérants — à cette époque on disait encore en Orient, populairement, « les prophètes » — qui parfois arrivaient des contrées les plus lointaines, partaient de Rome, ou même d'Asie, pour courir jusque dans les Gaules, jusque chez les Bataves ou dans l'île de Bretagne. La conviction mystique, et qui d'ailleurs reposait sur un sentiment équitable, que le règne du Christ, — redescendu dans sa gloire pour instituer en ce monde le triomphe définitif des élus — ne pouvait advenir que le jour où tous les hommes de la terre auraient eu connaissance de sa doctrine, excitait l'ardeur passionnée de la propagande; et, dès ce moment, l'Eglise se nommait, et voulait être, Universelle.

Théoctène et Myrrhine ne trouvèrent dans la taverne que deux ribaudes, l'une évidemment

d'origine syrienne, l'autre blonde, gigantesque et molle, issue d'une mère frisonne jadis vendue en Grèce par un de ces capitaines marchands qui faisaient métier d'aller, jusque dans les îles de mer germanique, acheter l'ambre, l'ivoire marin — et des captifs, quand ils en trouvaient. Attablées avec le maître des machines et le surveillant du plus voisin pressoir à huile, elles buvaient d'un gros vin de Rhodes, et crachaient des noyaux d'olives, servies par la femme d'Agapios, chrétienne comme son mari, et qui considérait avec une indifférence professionnelle le scandale de leurs attitudes et de leurs propos.

Théoctène donna ordre qu'on accommodât les poissons, il commanda le meilleur vin. Les Cappadociens, accroupis sous l'auvent de bois extérieur, sorte de pergola rustique, où s'enlaçaient des vignes, furent régalés de poutargue cyrénaïque et de vin de Rhodes. Comme allait s'achever ce repas nocturne, Théoctène, non sans un certain étonnement, à cette heure tardive, vit pénétrer dans l'auberge le courtier Elisaphat, grécisé sous le nom d'Aristodème, mais demeuré l'un des membres les plus importants de la communauté juive de Corinthe. Car les Juifs, dès cette époque, se renfermaient, dans la ville, en un quartier réservé ; on disait « la nation juive » de Corinthe. Ils avaient leurs propres magistrats, jouissaient de privilèges spéciaux, tout en se tenant à l'écart des citoyens, de leur volonté comme de celle de l'Empereur. Et c'était comme si, n'appartenant à aucun pays, ne possédant plus de patrie depuis la chute et la destruction de Jérusalem, ce fût à la seule personne de César, ou de ses fonctionnaires, qu'ils acceptassent d'obéir, faisant payer leurs services et leur dévouement d'avantages lucratifs.

Le courtier sembla lui-même déçu, un instant, de trouver là des gens qui le pouvaient connaître.

Mais résigné bientôt, et comme sans embarras, à une situation qu'il ne pouvait éviter, il vint à eux d'un air assuré, leur présenta de courtois hommages, assistant même à la fin de leur souper, sans toutefois y prendre part : il ne pouvait partager ni le vin des gentils, ni leurs mets, préparés dans des vases impurs.

La porte de l'auberge était demeurée ouverte. Les Cappadociens échangeaient avec gaîté des propos puérils. L'air de la nuit était très doux, sans trop de fraîcheur. Mais ce fut bientôt, derrière l'auberge, le bruit d'une porte refermée, et deux hommes, accompagnés d'Agapios, rejoignirent la route, apparemment sortis par le jardin. Quatre des Cappadociens, s'étant levés précipitamment, coururent à l'un d'eux, cherchant avec respect à baiser le phélonion violet dont il était vêtu. Mais Agapios ayant fait un geste pour montrer que l'auberge n'était pas vide, ce personnage parut leur intimer l'ordre qu'ils n'eussent point à le reconnaître. Pourtant le Juif Aristodème avait distingué ses traits :

— Synésios, l'évêque chrétien de Thessalonique !

Puis il se tut, réfléchissant profondément. Ignorant dans quelles intentions Agapios l'avait ainsi mandé chez lui, l'avertissant d'entourer sa visite d'un certain mystère, il se demandait si l'arrivée de ces voyageurs n'avait point quelque rapport avec l'affaire qu'il aurait à traiter. Il essayait, déjà, d'en tirer les conséquences.

En effet, dès que ces étrangers se furent éloignés, Agapios lui fit signe de le venir joindre, et l'entretint assez longuement sur la route.

Pendant ce temps Myrrhine et Théoctène remontaient dans leurs litières. Un feu subtil, qu'excitait encore l'allégresse du vin, courait dans leurs veines. Ils avaient hâte de retrouver la ville, leur chambre, la lampe où Myrrhine

viendrait jeter voluptueusement quelques graines d'encens avant de s'étendre, nue, aux côtés de son amant... Aristodème s'approcha :

— Vous ne savez pas la nouvelle, dit-il, fort animé : l'édit impérial de poursuites contre les chrétiens va être publié à Corinthe. Voilà ce qu'est venu annoncer Synésios, qui a devancé le messager augustal. Et il fuyait... Le principe, c'est que les chefs doivent éviter, autant qu'ils le peuvent, d'entrer en conflit avec les magistrats : ils se conservent libres, pour soutenir et diriger le troupeau. Mais à Thessalonique une douzaine de chrétiens et trois jeunes filles, Irène, Agapé, Chioné, ont déjà passé par le bûcher : une affaire de livres servant à cette secte et qu'on a trouvés chez elles. D'autres chrétiens, en grand nombre, sont en prison : Agathon-Porphyridès, entre autres. Je crois que vous le connaissez : c'est le fils d'un ancien ami de votre père. Je ne nomme que les personnes de la bonne société; beaucoup de gens du petit peuple ont été exécutés, naturellement. Et en Phrygie, les choses vont plus fort : Galère a toujours tenu pour les mesures énergiques; c'est un soldat! Il paraît qu'il y a une ville où l'on a entassé tous les chrétiens dans leurs basiliques, et puis on a mis le feu. Ils ont été brûlés, tous brûlés!

Il débitait ces nouvelles avec la fierté d'un informateur de première main, et sans déplaisir. Jadis, sous Epiphane, les juifs aussi avaient été décapités, grillés, mis sur le chevalet. A cette heure ils avaient fait leur paix avec l'Empire. Même ils le protégeaient! C'était le tour des chrétiens, qu'ils considéraient comme des déserteurs de sa foi.

— On ne brûlera personne à Corinthe! répondit Théoctène.

Il ne pouvait croire, en vérité, qu'il se rencontrât quelqu'un, dans cette ville aimable, pour

affronter la torture, ni le bûcher. Quant à livrer les chrétiens aux bêtes, il n'en pouvait être question : dans la douce Hellénie, Rome n'était point parvenue à introduire même les combats de gladiateurs.

— Vous verrez! fit Aristodème.

Il n'ajouta point qu'il venait de traiter avec Agapios une excellente affaire, pour le succès de laquelle les poursuites contre les chrétiens étaient nécessaires. Il était d'usage, de la part des autorités, lorsqu'elles interdisaient la pratique de certains cultes déclarés illégaux, de consacrer aux dieux, en masse, avant de les exposer en vente, toutes les denrées indispensables à la nourriture : de telle sorte que les chrétiens devaient se résigner à souffrir de la faim, ou bien consentir à consommer des aliments pour eux abominables. L'aubergiste venait de conclure avec le courtier un marché pour la livraison d'une grosse quantité de vin et de blé qui, se trouvant chez lui soustraite à la consécration, pourrait suffire quelque temps à la nourriture de ses coreligionnaires. Ce marché leur devait laisser à tous deux un large bénéfice. C'est ainsi que les périodes de troubles extraordinaires peuvent être propices, pour ceux qui les savent prévoir ou en sont avertis, à des combinaisons avantageuses.



— ...Mais alors, Théoctène, fit tout à coup Myrrhine quelques instants après que le juif eut pris congé... alors, quatre de tes esclaves sont chrétiens! Les as-tu vus tout à l'heure, devant celui qu'Aristodème nomme Synésios?

— Par Hercule! tu as raison! Tu t'en doutais, Myrrh

— Non, comment veux-tu?...

— Moi non plus!

Un tiers de la population de Corinthe était chrétienne. Théoctène, s'il ignorait qu'il eût des esclaves chrétiens, avait rencontré au tribunal, à l'agora, aux lectures que donnaient les sophistes, des hommes et des femmes dont on disait qu'ils fréquentaient les assemblées chrétiennes. Et pourtant, de ce que voulaient et de ce que faisaient les chrétiens, il n'avait que l'idée la plus vague. Ceux-ci avaient réalisé ce miracle étonnant et paradoxal, maintenant qu'il y songeait, de multiplier leurs adeptes à travers l'Empire entier, de convertir presque toute l'Asie à leurs doctrines, d'achever plus qu'à moitié la conquête de cette Hellénie, domaine des dieux qui présidèrent à la civilisation dont il jouissait, l'admirant d'autant plus qu'il la sentait menacée — et de rester en même temps une société secrète! Une société secrète dont on ne savait pas ce qu'étaient ses mystères, puisque même les catéchumènes en étaient exclus, dont on ignorait les rites, les moyens d'action, les buts! C'était peut-être, justement, parce que ces chrétiens étaient trop près de lui. On s'accoutume à ce qu'on a perpétuellement sous les yeux, on ne s'en occupe plus. Théoctène s'inquiétait parfois de savoir ce que pouvaient bien être ces Barbares, Hérules, Goths, Vandales, dont on parlait tant, et qu'il n'avait jamais vus. Mais décidément il ne savait pas ce qu'étaient les chrétiens, il ne s'était jamais soucié de le savoir. Cette pensée, maintenant, le stupéfiait.

Il constata qu'en somme la seule idée qu'il s'en fit était celle d'une secte se refusant à vivre, sans qu'on pût bien concevoir pourquoi, comme on avait toujours vécu depuis qu'il y avait des Grecs, et surtout un Empire de plus en plus dirigé par des Grecs, avec un gouvernement, une

administration tutélaires aux personnes de sa classe — une secte de mauvaise compagnie, antisociale. Des personnes de son monde passaient pour avoir des connivences avec elle; il aurait eu bien souvent l'occasion de les interroger. Il s'en était abstenu parce qu'elles étaient ennuyeuses, et qu'on doit éviter de parler aux gens de celles de leurs faiblesses qui ne sont pas distinguées.

*
**

Comme ils allaient franchir la porte de Cenchrées, voici qu'une voix de femme dans l'ombre prit ses ailes : une mélodie singulière, heurtée, pathétique, et qui semblait l'âme tendre et troublée de la nuit.

— C'est toi, Ordula? interrogea Myrrhine.

N'aimant pas ce qui est triste, elle n'avait parlé que pour interrompre ce chant. Elle avait du goût pour la musique heureuse qui n'est qu'un appel à la danse, les chansons marines de la Méditerranée, obscènes et gaies, les hymnes hellènes ou latins, qui semblent le développement d'un discours généreux prononcé par un orateur dont on croirait apercevoir les gestes. Mais ces modulations étrangères lui paraissaient porter avec elles quelque chose de hors nature et de choquant. Sans les comprendre, elle s'en trouvait comme offensée.

— Pourquoi l'as-tu fait taire? reprocha Théoctène.

Moins simple que sa petite amie, il était plus sensible à ces accents extraordinaires. Son esprit cultivé se fatiguait vite de ce qu'il croyait déjà connaître. Pour parvenir jusqu'à son cœur, il fallait que l'émotion, chaque jour, prît un nouveau chemin.

Une femme sortit du fossé profond qui s'abî-

mait devant les murailles. Elle porta la main à sa poitrine, à son front, la tendit pour une aumône.

— C'est toi, Myrrhine?... Je chantais pour le distraire. Il a faim. Ses ulcères le font souffrir, et il ne dort pas...

— Rhétikos? C'est toujours lui?

La femme semblait plus vieille que son âge, avec des chairs flaccides sous des haillons de toile bleue qui eussent pu aussi bien convenir à un homme. Il n'y avait plus de jeune en elle que sa voix, cette voix infiniment souple et brûlante qui pouvait descendre des notes les plus claires de la flûte à des gémissements moins obscurs à peine que les cris du vent dans un grand bois. On la disait née plus loin encore que le pays des Sauromates, quelque part sur la terre immense et plate où les chevaux des Scythes, en hiver, creusent la neige de leurs sabots pour retrouver l'herbe. S'offrant, aux abords de la ville, aux esclaves des pressoirs, aux condamnés astreints par les autorités municipales à des travaux stercoraires, qui la payaient de quelques monnaies de cuivre, elle vendait aussi des charmes, avait pour clientes certaines dames de Corinthe, opulentes, et des courtisanes bien rentées qui la tenaient pour plus experte en nécromancie que les Thessaliennes; et, ne gardant presque rien pour elle, Ordula nourrissait un ancien esclave barbare, boîteux et pourri : ce Rhétikos que son maître Possidius, l'avare, avait eu la cruauté d'affranchir pour s'en débarrasser.

— Sais-tu qu'on va poursuivre les chrétiens?

Myrrhine était toute fière, à son tour, de répandre cette nouvelle.

— Les chrétiens? Vois, je crache sur eux! Ils disent que les morts ne sortent pas des lieux où ils les font garder par leur Christ, ou par Lucifer! Et les gens vont à eux parce qu'ils ont peur,

quand les morts reviennent! Moi, j'aime les morts, et leurs ombres. Je ne les crains pas. J'écoute leurs confidences, et j'en vis... Et je crache aussi sur vos dieux : il n'y a que les morts!... Mais la douleur des vivants aussi!

O Myrrhine, si tu connaissais l'étrange volupté de se pencher vers ceux qui souffrent. Par la pitié on est conduite à quelque chose de plus fort que l'amour, et qui le suscite.

— Alors, Rhétikos?...

— En connaîtrais-tu un plus misérable? Regarde!

Le mendiant sortait du fossé, comme en rampant. Il cagnait des deux jambes, ainsi qu'un chameau qui s'agenouille; une taie noirâtre couvrait un de ses yeux. Myrrhine se détourna. Elle ne pouvait contempler qu'avec répugnance la laideur et les maux qui frappent les mortels.

— Montre ta paume, fit Ordula, que je te dise ton destin.

— Pas maintenant. Il est tard. Viens un jour chez moi, tu sais ma demeure... Mais sans lui! ajouta-t-elle en frissonnant.

— Il ne m'accompagne jamais. Il mendie sur le marché quand je cours la ville... Donne-lui quelque chose, en attendant...



Fulvia, fille de Marius Fulvius Pérégrinus, patricien bien que de date récente, et gouverneur de Corinthe, avait épousé le Grec Romanisé Agabus, homme d'affaires expérimenté, procurateur pour Thessalonique des domaines particuliers que Sa Divinité l'Empereur Dioclétien possédait dans cette province : charge qui le devait mener à des fonctions plus éclatantes, assurant le titre de Clarissime. Dix-huit mois après

son mariage elle venait de lui donner un fils, ou, comme disaient les Romains fidèles à une vieille manière de dire qui signifiait la solidité, l'éternité de la famille incarnée dans son chef « Agabus s'était accru d'un fils ». Fulvia ayant quitté Thessalonique pour faire ses couches chez sa mère Hortensia, le palais du gouverneur était orné de guirlandes; tout ce que Corinthe comptait de dames prétendant à quelque distinction s'empressait d'aller saluer l'accouchée.

Théoctène avait promis à Myrrhine, six mois auparavant, qu'il renverrait sa maîtresse. Il n'avait pas eu cette peine : il ne lui avait fallu que rompre les relations presque discrètes qu'il entretenait avec Eutropia, épouse de Velléius Victor, personnage important, principal « notaire », c'est-à-dire secrétaire du gouverneur Pérégrinus, comme lui de naissance romaine, et même de famille plus ancienne, bien qu'il ne point patricien. Il en avait peu coûté à Théoctène : cette personne orgueilleuse de son origine, et qui n'était point de la première jeunesse, n'avait intéressé que sa vanité. Eutropia, pour sa part, lui eût plus aisément pardonné s'il ne l'eût — cela était public — abandonnée pour une esclave d'Aphrodite, et de la plus basse classe, que même il avait dû racheter à la Grande Prêtresse. Craignant qu'Eutropia ne fît saisir Myrrhine par ses gens, qui la battraient de verges, ou peut-être la précipiteraient un soir dans les eaux du port, sortes de vengeances qui n'étaient point sans précédents, il avait dû commander à ses Cappadociens de surveiller les abords de la maison qu'il avait donnée à son amie.

Eutropia, en raison de la situation de son mari, fut des premières à rendre visite à Fulvia. Hortensia, grand'mère de l'enfant, accueillait les compliments dans le gynécée, présentait le nou-

veau-né, raidi sous les bandelettes qui l'emmaillotaient, puis le remettait aux mains de sa nourrice phrygienne, à moins qu'il ne dormît dans un berceau en forme de nacelle, fait d'un bois de citronnier veiné, couleur d'or, incrusté d'ivoire et de nacre. Plus loin, gardant la porte de l'accouchée, trois hommes, selon le vieil usage latin que l'on continuait d'observer scrupuleusement dans cette famille, tenant l'un une hache, le second un javelot, en frappaient le sol par intervalles, tandis que le troisième promenait sur le seuil un balai : il s'agissait d'épouvanter et de faire fuir l'Incube, démon qui se cache sous le lit des jeunes mères avant leurs relevailles, et s'efforce de les posséder la nuit.

Lorsqu'on eut baisé sur la bouche et félicité la mère, les conversations prirent leur cours. Déjà la nouvelle de l'imminente proclamation de l'édit contre les chrétiens agitait la ville. Plusieurs visiteuses étaient intérieurement d'avis, suivant en cela l'opinion de leurs époux ou de leurs amants, que cela ne pouvait être à Corinthe qu'une manifestation de forme, ainsi qu'il en avait été sous Valérien et Aurélien. Mais elles gardaient le silence, attendant l'avis de cette sévère Hortensia, femme du gouverneur, qui devait connaître les décisions prises par son mari, et n'était pas sans exercer sur lui, disait-on, quelque influence.

Cette matrone affectait de l'austérité. Tandis qu'Eutropia, sous un chamarre dont le plumetis d'or, sur un fond de soie violette, figurait des fleurs et des feuillages, décorait son visage de mouches noires, en forme de croissant, taillées dans une peau très fine, Hortensia portait la stola des anciennes Romaines, seul vêtement qui fut interdit aux courtisanes : en laine blanche immaculée, sans ornements, toute droite, et qui tombait si bas qu'on voyait à peine l'extrémité



de sa chaussure légère, une simple semelle de cuir blanc, que des lanières également blanches, à peine rehaussées de quelques broderies d'argent, attachaient haut sur la jambe. Mais on sentait flotter autour d'elle le parfum violent d'amome et de costus qui dissimulait l'odeur de la pâte à base de graisse de brebis dont elle couvrait la nuit son visage afin de lui conserver une fraîcheur menacée; et chaque fois qu'elle tournait la tête, sous une chevelure qui resterait désormais perpétuellement blonde, on entendait s'entrechoquer ses crotales : trois chutes de trois perles, à chaque oreille, en forme de longues larmes, illuminées encore de gros diamants, et si lourdes que les lobes se distendaient. Ne s'abaissant plus à solliciter les hommages, dédaignant de sacrifier à la Fortune Virile, Hortensia prétendait à l'autorité. Mais une froide réserve, parfois, n'est-elle point le moyen le plus sûr d'affirmer celle-ci? Ce fut, en ce moment, son attitude. Si la Divinité de l'Empereur avait parlé, c'était un devoir pour le gouverneur d'exécuter ses ordres. Elle s'en tint là. On n'osa lui en demander davantage. Les poursuites contre les chrétiens ne furent plus envisagées que sous l'apparence d'une éventualité possible, à laquelle il convenait peut-être de se préparer. Mais Corinthe avait vécu jusque-là dans une telle paix intérieure, une si parfaite indifférence de ce qui n'était pas ses plaisirs et son commerce, que nulle, parmi les personnes présentes, n'avait une idée bien claire de la forme que ces poursuites pourraient prendre. On souhaitait interroger Hortensia. D'ailleurs, depuis plus de deux siècles que les mœurs asiatiques avaient pénétré dans l'Empire, bien des femmes voulaient s'intéresser aux événements politiques, et souvent les intrigues des gynécées n'avaient pas été sans influence sur les résolutions des divins augustes.

La plus ardente à s'informer ne fut toutefois aucune des Corinthiennes, d'origine hellène ou latine, venues en ce jour aux nouvelles sous couleur d'une visite de cérémonie, mais une jeune fille qui jusque-là, comme réfugiée près du lit de la jeune mère, avait gardé le silence. Fulvia, avant son mariage et son établissement à Thessalonique, lui montrait une amitié fervente. A son retour à Corinthe, elle l'avait retrouvée avec transports. Eutychia, vêtue habituellement d'une tunique blanche très simple, malgré la fortune de sa famille, sans un bijou, sinon le cercle d'or qui contenait ses cheveux, prenait part assez rarement aux conversations. Elle y semblait presque toujours indifférente; on s'expliquait mal l'affection presque passionnée qui la liait à la fille du gouverneur. Cette fois, paraissant sortir de sa réserve, elle mit de l'insistance et de la vivacité dans ses questions.

— ...Je ne sais trop comment les choses se pourraient passer, fit Hortensia d'un air d'indifférence. Comme sous l'Empereur Valérien, sans doute, au temps de ma jeunesse : avec la plus grande bienveillance. On fermerait les lieux d'assemblée des chrétiens, on séquestrerait, par voie d'arrêtés administratifs réguliers, les livres et les objets destinés à la célébration de leurs mystères. Et après avoir consacré aux dieux de la cité et à la divinité de l'Empereur les denrées indispensables à la nourriture des citoyens, on exigerait des adeptes qu'ils vinssent brûler, sur des autels légitimes, quelques grains d'encens. Voilà tout. On ne demande même pas aux chrétiens de renoncer à célébrer leurs rites, qu'on dit obscènes, dans leurs demeures particulières, s'ils rendent hommage en même temps aux dieux de l'Empire. Ce sont des mesures très douces.

— Mais, demanda Eutropia, s'ils refusent de sacrifier? S'ils prétendent enlever de ce qu'ils

appellent, je crois, leurs églises, les livres et les objets consacrés à leurs mystères, ou bien refusent de les abandonner au séquestre?

— Sous Valérien, on fut dans ce cas obligé de faire quelques exemples : moins qu'ils ne disent; pas assez; la multiplication des adeptes, depuis trente ans, ne le prouve que trop... Mais il faut que les lois de Sa Divinité Impériale soient obéies!...

Eutropia, dès la première allusion à la personne de l'Empereur divinisé, avait, selon le cérémonial en usage, salué en portant les mains en avant de son corps. En même temps un projet venait de germer dans son esprit. Les événements qu'on envisageait ne pourraient-ils servir la vengeance que jusqu'à ce jour elle avait dû remettre? Après une profonde inclination devant Hortensia, un baiser d'adieu à sa fille, étendue sur un lit de repos, des vœux pour l'enfant qui portait déjà, sur ses langes, la bulle d'or des jeunes patriciens, elle écartait quelques instants plus tard, les rideaux de sa litière :

— Tu connais, dit-elle à un esclave de sa suite, une Barbare, nécromancienne, qui s'appelle Ordula?

— Elle vient parfois dans ta maison, Maîtresse. Je la connais, et sais où la trouver.

— Va la chercher. Amène-la-moi — à l'heure de none. Fais-la passer par la porte des cuisines, donne-lui à manger. Et puis dis à une de mes femmes de la conduire jusqu'à mon gynécée. Ne parle de ceci à personne...



Le gouverneur Pérégrinus avait reçu en effet l'ordre d'exécuter l'édit. Durant qu'Hortensia accueillait les visiteuses venues pour honorer

l'accroissement de sa famille, il avait sous les yeux les termes du rescrit, tracés en onciales rouges sur un parchemin d'où pendait le sceau impérial : ils étaient pressants, ne semblaient laisser de place à nulle hésitaion. Velléius Victor, son *notarius*, qu'il avait mandé, attendait ses instructions; le gouverneur n'en donnait aucune; silencieux, ne sachant quoi décider. Et Velléius, le sachant d'ordinaire plus rapide en ses résolutions, s'étonnait.

— Evidemment, dit enfin Pérégrinus, il faut exécuter l'édit. Les ordres de Sa Divinité sont toujours vénérables; en cette occasion, ils sont précis. Cependant il est diverses manières d'y obéir. On y peut mettre avec une égale exactitude, plus ou moins de précipitation et de rigueur : publier l'édit, par exemple, et puis attendre quelques jours.

— Alors, observa Velléius, on trouvera les lieux d'assemblées des chrétiens dépouillés par eux des livres et des objets que nous devons confisquer pour rendre leurs réunions impossibles. Le séquestre s'exercera sur le vide, le parchemin de nos inventaires va demeurer une feuille blanche. Les plus ardents ou les plus compromis des chrétiens auront eu le temps de fuir. Il ne restera guère que ceux qui consentiront le plus volontiers à signer une formule d'abjuration.

— Justement, répondit Pérégrinus avec un sourire, justement! Tu es intelligent, Velléius, je te sais prudent, avisé, subtil. Laisse-moi donc m'ouvrir à toi, entièrement; la question que je te pose est celle-ci : que deviendrons-nous plus tard, toi et moi, si les mesures prévues par Dioclétien-Jovien, la volonté plus énergique encore de Galère, n'aboutissent point à détruire la faction chrétienne, à l'effacer du monde? Je dis la faction, non pas seulement la secte; je m'exprime en politique. Car c'est là que nous en

sommes : il s'agit d'une faction puissante, active, partout répandue. On peut bien en supprimer quelques membres, obtenir en apparence la soumission de certains, même, je le veux bien, de beaucoup d'autres. Mais après...

— Je ne saisis pas bien la pensée de ta Grandeur, osa dire Vélléius. Les chrétiens sont devenus, en Asie, plus nombreux que les fidèles des Olympiens. En Egypte, en Afrique, il en est de même, et dans une partie de l'Italie. L'Hellénie a mieux résisté. Pourtant, même à Corinthe, ils sont bien forts!

— Mais c'est pour cela, Vélléius, interrompit le gouverneur, c'est pour tout cela!... Dioclétien est vieux; il peut mourir; on dit qu'il veut abdiquer. Galère est animé contre les chrétiens; il est résolu contre eux à pousser la lutte jusqu'au bout, et c'est lui qui se trouve le plus près de nous, il est notre maître direct; je reconnais que cela est à considérer, j'en tiens compte. C'est un rude soldat... Pourtant il a plus d'impétuosité que de compréhension. Et, à l'autre bout de l'Empire, dans les Gaules, il y a la famille de Constance, il y a le fils de Constance, Constantin, qui préfère temporiser... Il attend! L'Empire ne peut rester divisé entre des tétrarques dont deux sont augustes, deux autres seulement césars : les césars chercheront toujours à obtenir le titre d'augustes, et l'un de ces augustes voudra devenir le seul Empereur. C'est inévitable. Eh bien, quelle force pourrait trouver un homme avisé, tel que Constantin, dans la faction chrétienne, pour concentrer tout l'Empire entre ses mains! Il doit y songer... Et alors, Vélléius, quelle sera ma situation, à moi Pérégrinus, ton avenir à toi, si les chrétiens sont un jour maîtres de l'Empire et se souviennent des rigueurs que nous aurions exercées à leur égard?... Il faut

réfléchir encore... Laisse-moi, et fais savoir à Hortensia que je désire lui parler.

Il savait qu'un courrier était arrivé pour la *domina* en même temps que pour lui; il espérait y trouver les éléments de sa décision. Hortensia entretenait une correspondance active avec les amies qu'elle conservait au gynécée de Dioclétien, à Nicomédie, et dans celui de Galère, qui se trouvait alors à Thessalonique.

Hortensia lui fit part des lettres qu'elle avait reçues. L'impression qui s'en dégageait pouvait paraître contradictoire. A Nicomédie quelques-unes des princesses penchaient en faveur des chrétiens, et c'était justement celles qui, avec du goût pour les débats sur l'essence de la Divinité et les cérémonies qu'il convient d'accomplir pour s'assurer contre les mauvaises chances de la vie future, montraient aussi du penchant à l'intrigue. Même il arrivait qu'elles laissassent trop entrevoir leurs sentiments — sans utilité en l'absence de Dioclétien. Cela ne faisait qu'exciter, chez l'aïeule de l'auguste Galère, à Thessalonique, l'animosité que celle-ci avait toujours nourrie contre la secte. Du gynécée européen au gynécée oriental, il était de règle qu'on se détestât. Celui de Galère, demeuré sous la domination d'une vieille femme, ardente en sa dévotion aux Olympiens, fidèle aux anciennes mœurs, devait puiser dans les traditions de la vieille Rome la volonté d'être impitoyable. Enfin on y haïssait, chez ces jeunes femmes de Nicomédie, à la fois leur jeunesse et le dérèglement de leurs curiosités.

Ses habitudes d'esprit avaient entraîné Pérégrinus à envisager l'affaire dans ses aspects lointains. Hortensia lui en fit voir les côtés les plus proches. D'ailleurs, partageant les passions de Thessalonique, elle venait, par un messager, d'assurer à Prisca, la mère de Galérius, qu'elle

emploierait ses efforts à lutter contre toutes les influences qui chercheraient à incliner le gouverneur vers la modération.

— Tu voudrais prévoir l'avenir, lui dit-elle, et tu n'es pas la Pythie! Occupe-toi du présent. Songe que Galère est plus près de toi que Dioclétien, qui lui-même sans cesse, à l'égard des chrétiens, passe de l'indulgence à la sévérité. Songe que c'est de Galère que tu tiens tes fonctions, et que, dès demain, il t'en peut priver. Ce qu'on fait à Thessalonique, sous ses yeux, si tu ne le fais à Corinthe, n'auras-tu pas l'air de blâmer ton maître? Et le croirais-tu capable d'ignorer ta conduite? Quand bien même il aurait omis — mais certes, ce n'est pas toi, fonctionnaire expérimenté, qui t'abuserais de cet espoir! — d'envoyer ici secrètement quelques-uns de ses familiers pour le renseigner sur ta conduite, comptes-tu pour rien Céphisodore le poète, Philomoros le platonicien, Pachybios le rhéteur qui, depuis vingt ans, déclame dans ses lectures contre les chrétiens? Peux-tu croire un seul instant qu'ils n'avertiraient point l'auguste : eux et cent autres! Et voici que, tel un vieillard qui se vanterait de lire l'heure, d'un stade, sur la clepsydre de l'agora, mais ne pourrait déchiffrer le parchemin, placé sous ses yeux, qui le condamne à mort, tu rêves de je ne sais quelle incroyable révolution qui viendrait on ne sait quand, du fond des Gaules, alors que tu ne pressens pas l'orage qui, de Thessalonique, peut rouler vers toi!

*
**

Quelques instants plus tard le gouverneur avait rappelé Vélléius.

— L'édit sera publié demain, lui dit-il. Fais-en

copier plusieurs exemplaires. Désigne les gardes qui devront veiller devant celles des copies qui seront affichées : les chrétiens les pourraient déchirer. Réunis les crieurs qui devront lire les autres sur les places et voies publiques... Ah! Fais-moi donner les rapports des stationnaires sur le nombre des chrétiens à Corinthe, leurs signalements nominatifs, et leurs domiciles...

— Tout ce travail de police est prêt depuis longtemps...

— Un garde, armé, devant la porte de chacun d'eux. Ils doivent se considérer comme prisonniers dans leurs maisons. Dès la proclamation de l'édit, s'assurer de la personne des principaux... Ces gens-là ont toute une hiérarchie de pasteurs, de diacres, d'employés de leurs *ecclesiæ* : ce sont eux qu'il faut arrêter d'abord... De plus, mettre une garde de quelques hommes, dans ces *ecclesiæ*, pour qu'on ne puisse rien détourner des livres et du mobilier cultuel qui doivent être séquestrés, et dont il faudra procéder à l'inventaire régulier dans le plus bref délai. Cela te concerne particulièrement, puisque tu as sous tes ordres le bureau des *notarii.*

— Bien.

— Ne t'en vas pas!... Je réfléchis : l'édit sera publié demain... En attendant fais un choix parmi les stationnaires employés au service secret. Tu en as de bons?

— Quelques-uns. Pas beaucoup : des Grecs et des Syriens. Tous les autres sont d'anciens soldats, barbares pour la plupart, généralement stupides, qui ont pris le métier pour devenir, à l'expiration de leurs années de service, bénéficiers de terres d'Empire.

— Enfin!... Fais la leçon à tes Grecs et à tes Syriens. Il faut qu'ils répandent l'opinion, parmi le peuple, que ce prodige apparu dans le golfe d'Egine, ce volcan sorti des eaux, et le tremble-

ment de terre qui vient de faire crouler le fronton du temple de Poséidon, est un avertissement des dieux irrités; il faut avoir pour soi l'opinion publique... A propos, il serait bon, surtout au début, de laisser piller les logis des chrétiens; cela intéressera la populace aux poursuites.

— Nous possédons dans nos archives, proposa Vélléius, le pamphlet que le rhéteur Pachybios a écrit contre les chrétiens. Ta Grandeur n'ignore pas que cet homme d'esprit fut, dans sa jeunesse, plus ou moins affilié à la secte. Plus tard il est revenu à d'autres sentiments. Ce pamphlet est intitulé : *Aux Chrétiens, un ami de la Vérité*. Pachybios y dénonce les mœurs de ses anciens amis. Le texte en est fort scandaleux, plausible pour ce que j'ignore, véritable pour certains faits venus à ma connaissance.

— Fais-en tirer des copies par tes scribes. Qu'on le répande. Cela est excellent... Dépêche : nous n'avons pas trop de temps... J'oubliais : les exécuteurs et leurs valets doivent tenir prêts leurs appareils, afin de donner la question aux accusés — leurs instruments aussi pour les exécutions capitales. Mais autant que possible il ne faudrait pas en venir jusque-là. J'aimerais mieux réserver l'avenir, Vélléius, ne pas exciter, chez les chrétiens, une haine assez profonde pour qu'elle demeure dans leurs souvenirs : je t'ai dit pourquoi...

*
**

Vélléius, comme le surlendemain il sortait du palais pour surveiller l'accomplissement des différentes missions dont il était chargé, aperçut Eutychia, au moment qu'elle en allait franchir le seuil : sans doute, ainsi que de coutume, elle venait s'entretenir avec son amie Fulvia, qui n'était

point encore relevée de ses couches. Il salua cette jeune fille de maison distinguée, de réputation intacte, par quelques mots de courtoisie familière, amicale — puis n'y pensa plus.

— ...Eutychia, disait Fulvia quelques instants plus tard, écoute! Ma mère ne savait pas toute la vérité, quand tu l'interrogeas, ou plutôt sans doute la voulait-elle dissimuler : les poursuites sont décidées; elle-même y a poussé. Tu la connais, il s'y fallait attendre. Demain, peut-être aujourd'hui, elles vont commencer. Il faut prévenir tes amis, le plus vite que tu pourras. Dis à Onésime et à tous les « anciens » consacrés par l'évêque, qu'ils s'éloignent. Il y a de bonnes retraites aux alentours du lac Stymphale; on n'ira pas les y chercher, peut-être ne le désire-t-on point. Dis-leur aussi qu'on va faire l'inventaire des *Ecclesiæ*, qu'ils emportent avec eux ou qu'ils cachent les livres et les choses des mystères. Vite! Vite! Toi-même tu seras soupçonnée... J'espère que Vélléius oubliera de lire ton nom sur les listes dressées par les stationnaires — si ce nom s'y trouve, comme je le pense — car c'est le métier de ces gens d'inscrire tous ceux qu'on leur signale, et ils laissent à de plus élevés le soin de décider. Pérégrinus sait l'affection qui nous lie, mais s'il lui arrive ensuite une dénonciation publique, en pleine agora? Cela se voit; il serait obligé d'agir, ou d'en avoir l'air... Prie ton père de te conduire dans votre *villa* de Phaistos : on n'ira pas t'y demander.

— Mais toi?

— Moi?... Je suis la fille de Pérégrinus : qui oserait me soupçonner? D'ailleurs, en vérité, je ne suis pas chrétienne. On me demanderait de brûler un boisseau d'encens sur l'autel des Olympiens que je n'y verrais nul inconvénient; je ne conçois pas, du reste, que vous vous refusiez à un geste de si peu d'importance... J'ai des sym-

pathies pour les chrétiens à cause de toi; c'est toi que j'aime en eux, voilà tout... Est-ce vrai que tu veux décidément devenir chez eux une vierge consacrée? Cela me paraît bien ridicule, et, pour moi, bien cruel : j'aurais tant aimé être ta *pronuba,* à te révéler les secrets qu'une fille doit connaître, le soir qu'elle attend son époux... Allons, mes plaintes seront pour une autre fois; va-t-en tout de suite, mais bien tranquillement, comme à l'ordinaire, que nul ne se puisse douter que je t'aie rien dit...

La fille de Pérégrinus ne savait pas que dans le même moment, aussitôt Vélléius éloigné, son père avait expédié un messager discret à Didyme, l'un des flamines de Corinthe, que cette magistrature, à la fois religieuse et municipale, obligeait de prendre part aux sacrifices, dans les circonstances solennelles. Depuis longtemps, sachant que Didyme était chrétien, il fermait les yeux sur ses absences en de telles occasions; et celui-ci, personnage opulent, qui faisait avec les ports d'Asie un grand commerce, savait reconnaître cette bénignité. Pérégrinus comptait bien qu'il en serait de même encore à cette heure... C'est ainsi qu'aux époques de crises ou de discordes civiles, il n'est pas sans exemple que les mesures les plus rigoureuses soient précédées d'actes de bienveillance ou d'indulgence individuelles, que dictent parfois l'intérêt, d'autres fois le dévouement de l'amitié, l'exaltation de l'amour.



Sans tarder, Eutychia avait couru avertir Onésime. L'évêque de Corinthe était un juif de Sichem en Palestine, mais entièrement hellénisé, philosophe platonicien converti au christianisme, pro-

pagandiste fort ardent, mais non sans prudence et sans adresse, montrant fort honnêtement deux attitudes, presque deux faces : en présence des gentils, insinuant sa foi par allusions d'abord indirectes et sous couleur de débats philosophiques, puis la prêchant aux convertis avec un enthousiasme où le prophétisme de sa race, eût-on dit, se pouvait encore déceler.

La ville entière s'agitait déjà dans le pressentiment de la nouvelle qui bientôt allait éclater. Matelots, esclaves, affranchis misérables, artisans qui vivaient aux abords des temples, et dont le commerce profitait de la piété des fidèles et des pèlerins, se félicitaient d'un événement qui flattait leurs passions ou leurs intérêts. Avant même que les agents du gouverneur eussent commencé de les animer, sincèrement, dans le fond de leur conscience, ils s'inquiétaient des présages apparus sur les flots, les imputant à la colère des Immortels contre les sacrilèges. La populace envisageait déjà les bénéfices que lui pourrait procurer le sac des maisons chrétiennes; pourtant elle attendait, avant de s'y livrer, la promesse d'une complicité tacite de la part des autorités. Le rhéteur Pachybios annonçait une lecture où il devait répéter, avec un surcroît d'anecdotes piquantes, les accusations de son pamphlet contre les chrétiens; et ceux-ci, de leur côté, se sentaient partagés entre le désir de s'assembler pour décider les mesures à prendre, encourager les hésitants, et la crainte de se signaler aux stationnaires, qui imputeraient ces assemblées à l'esprit de rébellion.

Onésime, depuis l'arrivée de l'évêque thessalonicien, était averti du danger. Toutefois, connaissant l'esprit de modération, la prudence temporisatrice du gouverneur, il ne croyait point que sa décision pût être immédiate et si brutale. Eutychia eut peine à le persuader que le temps

pressait. Mais alors le souvenir de crises semblables traversées par l'Eglise dicta ses résolutions.

Synésios, l'évêque de Thessalonique, avait déjà trouvé un refuge chez des vignerons, braves gens quoique païens, affranchis d'Eutychia. Son devoir était de conserver la direction du troupeau, non point d'affronter personnellement la lutte avec les fonctionnaires de l'Empire. Lui, Onésime, au risque d'être arrêté, devait rester dans Corinthe pour empêcher ses frères de faiblir, et confesser la foi. Il était bon pourtant d'assurer la liberté à quelques anciens régulièrement ordonnés, car la religion des chrétiens n'était pas seulement affaire de dogmes, de morale, de conduite individuelle, mais d'abord la célébration fréquente d'un mystère unissant l'adepte à son Dieu, et qui, faisant participer celui-ci aux mérites, même, en quelque sorte, à la nature divine du Christ, garantissait à son âme, en la purifiant, le salut éternel. De là, aussi, la nécessité de mettre à l'abri les objets indispensables à la célébration du mystère : les vases sacrés, les livres surtout révélant les paroles qu'il faut prononcer pour évoquer, susciter sur la terre la Divinité : donc, éviter à ces objets la confiscation! Onésime ne doutait pas du dévouement d'Eutychia. Elle était arrivée dans sa litière, avec ses propres esclaves. Il lui jeta les livres dans les mains :

— Emporte-les. Ta maison est sûre... Plus tard, on te fera connaître le lieu où il convient que tu les déposes.

— La maison de Pérégrinus est plus sûre encore! suggéra Eutychia, qui songeait à ses relations avec Fulvia.

L'évêque sourit. Le tour lui paraissait de bonne guerre, et spirituel. Il entassa les livres

dans la litière. Eutychia, les couvrant de son corps, dirigea ses porteurs vers le palais.

Ceux-ci, comme elle, étaient chrétiens. Elle les avait affranchis devant l'assemblée des fidèles, en les conservant à son service. Le petit peuple de Corinthe ignorait ordinairement le nom, ou bien au contraire les traits, ne les connaissant que de réputation, des personnes de la société appartenant à la secte. Mais il savait distinguer au visage les chrétiens que leur situation rapprochait de lui, qui vivaient de son existence, fréquentaient les mêmes rues, les mêmes tavernes. Si peu de temps qu'Eutychia eût mis à son entretien, il avait suffi pour que l'agitation s'accrût. Les agents de Vélléiüs avaient travaillé; on se disputait les copies du pamphlet de Pachybios; déjà l'on venait de piller quelques maisons chrétiennes, on courait à d'autres saccages. La populace n'arrêtait point les chrétiens : c'était l'affaire de la police; elle les insultait, les maltraitait; alors les stationnaires, intervenant, mettaient la main sur les victimes de ces sévices, sous prétexte de rétablir l'ordre. Le mendiant Rhétikos, cagneux, boiteux, hideux, ses ulcères encore enflammés par la course, faisait partie de cette bande. Il cachait sur sa poitrine un poisson d'or, l'ichtys révéré des chrétiens, trouvé dans une des demeures envahies; ses mains agrippaient des étoffes, des candélabres. Ordula le suivait, portant sur ses épaules un matelas de plumes. Dix-huit cents ans plus tard les chrétiens orthodoxes, issus des anciens Scythes, ne devaient pas tenir, à l'égard des juifs qui peuplaient leurs villes, une conduite fort différente. C'était un peuple animé contre les ennemis de l'Empire, brûlant de s'approprier leurs dépouilles.

Ils reconnurent les porteurs d'Eutychia :

— Des chrétiens! Encore des chrétiens!

On leur lança des pierres. L'équipe qui tenait la litière vacilla, un homme roula sur le sol, la litière bascula, s'abattit. Eutychia, épouvantée, meurtrie, se glissa hors des rideaux. En même temps les livres qu'elle avait dissimulés tombèrent sur les dalles. La canaille, d'abord, y fit peu attention :

— Des chrétiens! Des chrétiens!

On assommait ses porteurs. Eutychia, qui s'était remise debout, leva les mains pour implorer, ou pour les défendre. C'était, par son costume, une *domina*, même une vierge.

Il y eut un recul, de l'hésitation. Mais Rhétikos, toujours à l'affût d'un butin, ramassa quelques-uns des livres.

— Donne! lui dit Ordula, curieuse.

Elle déroula les volumes, y porta ses yeux, qui brillèrent, puis en cacha deux sous sa chemise de toile bleue, serrée à la taille d'une ceinture, rejetant les autres dans le tas, sur le pavé.

— Ce sont des livres chrétiens, ceux de leurs sorcelleries! La femme est chrétienne!

On savait Ordula sorcière. Elle devait s'y connaître! Et elle dénonçait une sorcellerie haïssable aux dieux. On se rapprocha de la jeune fille. Des mains noires laissèrent des traces sur sa tunique. Les stationnaires aussi avaient entendu. D'ailleurs, déplacer, dissimuler, « voler » des objets soumis au séquestre impérial était un crime — un crime qui, par lui-même, dénonçait la qualité de chrétienne, avec cette aggravation qu'il outrageait l'autorité, la majesté, la divinité de l'Empereur. Quand ils arrachèrent Eutychia aux poings qui la brutalisaient ce fut pour lui dire :

— Suis-nous.

Elle se nomma :

— Je suis Eutychia. Mon père est Eudémos,

armateur, édile. Je suis l'amie intime de Fulvia, fille du gouverneur. Qu'on s'informe au palais.

— On s'informera, firent-ils, indifférents. En attendant, suis-nous !...

***

Ordula, tout de suite, avait dit à Rhétikos :

— Reste ici... Continue de ramasser ce que tu pourras. Moi je te quitte : j'ai affaire. Tu me reverras ce soir à la porte de Cenchrées, comme d'habitude — à moins qu'on ne puisse travailler encore dans ce quartier; alors, je t'y chercherai.

Gardant toujours sous son vêtement les livres qu'elle avait pris, elle courut à la maison qu'habitait Myrrhine.

— Tu m'avais dit de venir, l'autre jour, dit-elle : me voici. Veux-tu encore que j'interroge pour toi la destinée? Donne tes mains... Mais ce n'est pas assez. Je ferai couler le sang d'un poulet... As-tu un poulet?

— Théoctène vient dîner ce soir, répondit Myrrhine, avec des amis : Philomoros le philosophe, Cléophon, qu'on appelle aussi Timarion, un nom de femme, parce que... d'autres encore, le poète Céphisodore. Je ne les connaissais point jusqu'à ces derniers jours : il a l'air un peu fou, mais il est amusant... Sûrement il y a des poulets! Je vais demander à l'esclave des cuisines...

— Laisse-moi d'abord regarder... Tu as une jolie maison, Myrrhine.

— Ce n'est pas une grande maison, mais elle est jolie!... Tu te rappelles la chambre que j'avais auparavant, chez Eurynome? Il y en avait vingt, toutes pareilles, pour vingt femmes! Quatre murs peints à la chaux; le sol était de terre battue, avec des nattes de joncs — excepté dans le coin où était le lit d'argile, couvert d'un tapis de

laine. Parfois, l'après-midi, quand j'étais couchée près d'un client, un rayon de soleil tombait sur ce lit, par l'unique ouverture du toit, tout droit, brillant comme une barre de verre. Je faisais exprès de le regarder si fort que je me prenais à loucher, et le client croyait que mes yeux tournaient de plaisir!

Elle rit.

— Et c'était tout. Plus rien. Rien que le vieux qui dormait dans la cour, contre la muraille, dans une ombre à peine plus large que son corps : un fou très saint, à qui les femmes donnent à manger pour que ses paroles portent chance; une odeur d'huile d'olive cuite, partout, celle aussi de l'encens qu'il convient de brûler devant l'image d'Aphrodite, avant l'amour; les gargoulettes pleines d'eau pour les ablutions; des tasses de cuivre sur une petite table basse; mon tambourin de terre cuite; le grand coffre où je mettais mes affaires, et ma poupée!... Je l'ai encore ma poupée, je te la montrerai. Et j'ai gardé le coffre, aussi, à cause des belles fleurs peintes sur le couvercle. Cela fait rire Théoctène.

— Tu as gardé le coffre?

— Oui, à cause des fleurs, je te dis. Tu te le rappelles? Veux-tu le voir? Tu verras aussi notre belle chambre... Viens!

C'était une chambre fraîche, dallée de marbre, avec une seule fenêtre qu'un treillis de bois très fin défendait contre le soleil. Le lit couvert de peaux de chèvres de Numidie était taillé dans quatre blocs de marbre. Du côté des coussins destinés à recevoir la tête des amants, sur la frise du chevet, un faune possédait une femme qui lui tendait sa croupe; au plafond, une triple lampe de cuivre, dont les réservoirs effilés en pointe pour la mèche semblaient soutenus, comme gardés, par des phallus à tête de chien.

Et la chambre, sauf pour ces choses, était presque nue.

— ...Le coffre est là, dans ce coin. Théoctène l'a couvert d'un tapis bithynien, mais c'est toujours le même...

— C'est là que tu mets tes bijoux?

— Non, répondit Myrrhine, soudain méfiante. Il n'y a rien dedans, que de vieilles choses. Vois plutôt.

Elle ouvrit le coffre, fermé d'un nœud de corde.

— Théoctène y met des livres : ce sont tous ces rouleaux... Mes affaires, à moi, n'y tiendraient plus, ajouta-t-elle, orgueilleuse. C'est mon Africaine qui les garde, dans une pièce, en haut. Je te les montrerai...

Ordula, négligemment, reparla du dîner que Myrrhine allait offrir le soir.

— Il y aura un esturgeon de l'Hébros, farci, annonça Myrrhine, et j'ai commandé des foies d'oie blanche, au miel, chez le cupédiaire romain.

— Et les poulets?...

— Tu m'y fais penser! Attends, je vais aller moi-même t'en choisir un beau, bien vivant!

Ordula était seule. Elle glissa dans le coffre, parmi les autres rouleaux, ceux qu'elle avait apportés, puis se hâta pour rejoindre Myrrhine dans une cour intérieure cernée d'un double rang de colonnes. Des esclaves y dressaient les préparatifs du souper sur une table basse : Théoctène et ses convives prenaient leurs repas assis sur des coussins; on ne voyait point de lits comme chez les Romains.

De l'autre côté de cette colonnade une statue d'Isis, la déesse que vénérait maintenant Myrrhine, montrait un visage tendre et pensif, qui mêlait, d'une manière qu'on ne connaissait point aux autres immortels, une douceur attentive et terrestre à de la volupté. Par un miracle

impénétrable et surprenant, tour à tour vierge, puis jointe éperduement au divin Osiris, vierge de nouveau pour pleurer cet amant massacré et mis en pièces, redevenant amante quand elle avait enfin réuni, pour les ressusciter, ces débris sanglants, Isis, qui avait compté parmi ses premiers fidèles les prostituées, se voyait maintenant adorée par bien des femmes irréprochables et beaucoup d'honnêtes gens; elle incarnait la lumière totale, une charité universelle, enseignant aux humains les rites purificateurs qui les pouvaient faire participer à son éternelle béatitude. Myrrhine avait pieusement vêtu l'image de marbre d'une robe de lin, croisé sur sa poitrine un manteau de soie bleue aux franges d'or, suspendu à ses oreilles de longues larmes de perles, à son cou le collier d'or qui jetait sur la gorge une croix de gemmes précieuses entourée d'un cercle d'émaux.

Ordula, d'un trait de couteau, ayant égorgé le poulet, regarda attentivement le sang qui aspergeait les dalles, ouvrit la poitrine bombée qui frémissait encore, interrogea les poumons, la cervelle. Myrrhine palpitait.

— Que veux-tu savoir? fit Ordula. Donne tes mains, à présent...

— D'abord tu comprends, si Théoctène m'aimera toujours?

— Il t'aimera jusqu'à ta mort!

— Comme ton sourire est bizarre : je ne veux pas mourir, je veux l'aimer... Mais il y a autre chose que je désire savoir... Ecoute! Tu te rappelles ma poupée, celle que j'avais déjà dans l'autre maison? Je disais toujours à Eurynome : « Comme j'en voudrais une vivante! J'aimerais tant jouer avec un vrai petit enfant! Ils agitent leurs membres bien ronds, quand on les lave, tout nus, et puis qu'on les habille; ils regardent, quand on chante, au delà de vous, du côté du

ciel. » Mais Eurynome répondait : « Plus tard! plus tard! Ce n'est pas une mauvaise idée, mais pas maintenant! Un enfant, une fille, dans ta profession, sera une bonne chose quand les hommes commenceront de te désirer pour ton expérience plus que pour ta jeunesse. Attends! Attends, dix années au moins encore : à cette heure tu n'es toi-même qu'une petite fille! »... Maintenant, je ne suis plus une petite fille puisque j'ai toutes les nuits et tous les jours le même amant, comme une dame. Je ne regarde presque plus la poupée : c'est la vénérable Isis, la Mère-Vierge, que j'habille. Tu as vu?... Allons, parle! Aurai-je ce que je voudrais tant posséder?

— Il me semble... mais il y a tant de choses auparavant!... Méfie-toi d'une place publique, où je vois un temple et un homme assis qui domine la foule. Il est l'ennemi de ton désir.

— Que peut-on contre ce destin?... Tu secoues la tête?... J'ai peur, maintenant... Ce n'est pas ta faute; tu dis ce qui est, n'est-ce pas?... Je te rends grâce, Ordula. Prends ceci et passe aux cuisines. Tu emporteras des choses pour ton Rhétikos.



Le poète Céphisodore était un petit homme de pure race hellène, et assez replet, bien qu'il fut pauvre. Il arriva le dernier, ce soir-là, chez Théoctène, tout en sueur; et, repoussant les poissons à la saumure, les petits dés de fromage de chèvres, les olives salées qu'on lui présentait — n'ayant, dit-il, nul besoin de toutes ces choses pour avoir soif — il engloutit d'une lampée le vin cuit de l'île de Chios que Myrrhine lui présentait mêlé de nard, de lentisque et d'absinthe, passé au travers d'un linge plein rempli de neige

crétoise pour le rafraîchir et lui enlever son excès d'ardeur.

— Vous êtes, dit-il aux convives, des personnes considérables, qui ne sauraient aller à pied. La foule se disperse devant vos litières, ou peut-être n'eûtes-vous point à traverser les mêmes quartiers de la ville : il vous fut permis d'arriver à l'heure. Mais il n'était point si commode à un piéton d'écarter des gens qui couraient de tous côtés, telles des fourmis qui se volent leurs œufs. L'édit est publié. Il m'a paru que pas mal de gens en savent profiter; eussé-je pu disposer de plus de temps et de quelque argent, j'aurais marchandé certain plat de cuivre, joliment habillé d'émaux qui m'ont semblé persans. Je l'aurais eu pour pas cher.

Telle fut d'abord la seule allusion aux événements du jour. A ces Corinthiens bien élevés, il convenait de ne point parler avec précipitation d'incidents trop actuels, et qui par là eussent présenté une apparence de matérielle grossièreté. A leurs côtés de jolies filles : Philénis, que Théoctène avait invitée, malgré Myrrhine, sachant qu'elle pourrait plaire à Céphisodore; Xanthô, que Philomoros, le rhéteur, avait amenée avec lui : son amie dont la bouche fraîche demeurait close d'ordinaire, sauf à l'heure des baisers; Philomoros l'estimait une personne de beaucoup d'esprit : elle écoutait bien. Mais Cléophon, que ses amants appelaient d'un nom de femme, Timarion, les joues fardées, des anneaux de cristal et d'or aux poignets, des boucles d'émeraude sous des cheveux blonds que le fer d'un cosmète avait délicatement ondulés, d'une beauté parfaite, aussi voluptueuse que celle de Dyonisios Vainqueur de l'Inde, était venu seul et, pour ménager son teint, ne buvait guère que de l'eau.

Céphisodore, tout en faisant honneur à l'esturgeon de l'Hébros, continuait de boire généreusement. Par instants les esclaves de la table, dont plusieurs avaient été loués, car Myrrhine ne possédait que fort peu de monde, aspergeaient les convives d'eau de rose et de menthe. La salle était presque trop fraîche, alors que, sous la liberté du ciel, les murailles des édifices restituaient à l'espace la chaleur dont, aux heures brûlantes du jour, le soleil les avait abreuvées. Céphisodore, sa chair sans doute réagissant contre les effets de la course qu'il venait d'accomplir, peut-être aussi sous l'influence du vin qu'il avait bu, éprouvait un frisson léger. Myrrhine, qui s'en aperçut, lui fit jeter sur les épaules un manteau de laine, cet « andromide » dont se couvrait Théoctène après les sueurs de l'étuve. Le poète loua la finesse de l'étoffe. Et, une image se représentant à sa mémoire :

— Le tissu de la *stola* que portait la fille d'Eudème m'a semblé pareil, tout à l'heure... Mais, par Bacchus! Il n'était plus aussi blanc! Comme la canaille l'avait salie!

— La fille d'Eudème, Eutychia? fit Théoctène, surpris : tu ne veux pas dire...

— Je dis ce que je dis; on l'avait jetée à bas de sa litière... et puis il est venu des stationnaires qui l'ont arrêtée comme chrétienne.

— Mais l'édit veut-il qu'on arrête tous les chrétiens avant qu'ils aient fait amende honorable?

— Il paraît qu'il y avait autre chose : une espèce de vol, un détournement d'objets séquestrés au nom de Sa Divinité Impériale... Je n'ai pas bien compris; et ce n'était pas le moment de s'informer.

— Voilà qui est curieux! dit Philomoros, comme amusé.

On entendit la voix de Cléophon. Très douce,

par volonté de garder toujours des accents féminins, elle était pénétrée d'une indignation qui étonna :

— C'est tout ce que tu trouves à dire, Philomoros?

— Et quoi de plus?...

— Il y a de plus qu'on ne devrait pas empoigner, jeter à l'ergastule, fût-ce pour une nuit, sur un simple soupçon, avant jugement, des personnes de notre monde!

On sourit. Nulle maison décente, à Corinthe, n'eût daigné accueillir Cléophon sous son toit. Il le savait et n'en avait souci. Ses mœurs étaient honteuses, ses fréquentations singulières. Pourtant il restait persuadé que ces mœurs et ces fréquentations, il en prenait le droit dans sa fortune et dans sa naissance; par surcroît, l'ostracisme où il était tenu lui semblant ridicule, il se montrait sensible à toutes les injustices, capable, avec un esprit délicat et subtil, d'élans généreux et spontanés.

— J'estime au contraire, répartit Philomoros, qu'il est bon parfois de faire des exemples notoires, et de frapper haut, si l'on veut frapper utilement.

Et tout à coup s'emportant :

— Maudits soient non seulement les chrétiens, mais tous ces rêveurs barbares de l'Asie et de l'Egypte qui, plus écoutés encore que nos déjà funestes philosophes, sont venus, depuis quatre siècles, empoisonner l'Hellénie et tout l'Empire de cette perfide chimère : la croyance à l'âme immortelle! Désormais le monde pourra-t-il connaître, je ne dis même pas le bonheur, mais la paix?... Nous, les hommes d'Hellénie, étions les seuls de l'Univers à ne point avoir peur de nos dieux! Nous les avions faits à notre image; ils prenaient part à nos banquets, s'asseyaient à nos tables, couchaient dans le lit

de nos femmes — mais nous le leur rendions! Sur les champs de bataille Olympiens et mortels s'affrontaient d'égal à égal ; le courage de l'homme triomphait souvent de la puissance du dieu, qui fuyait le combat en poussant de grands cris blessés. Sans méchanceté, par bonne humeur et par bon sens, par fierté d'être hommes, par conscience que rien ne doit rester au-dessus de l'homme, nous voulions qu'ils ne fussent rien que nous-mêmes, grandis, immortels, la glorification de nos instincts et des lois de l'univers. Quant à l'âme?... Nous n'y pouvions voir que ce qu'elle peut être, si elle existe : une ombre vaine, vague, molle, qui traîne un temps son existence misérable et médiocre, puis se dissout à jamais dans les obscurités de l'Hadès. Car, je vous le demande, que peut bien être une âme sans corps, un esprit sans organes? Ainsi le décidait notre simple et magnifique raison; c'est ainsi qu'alors on vivait sur cette terre, tranquilles, gais, voluptueux, faisant de belles choses — car la beauté n'est que l'apparence, rendue sensible, de la volupté — et actifs... Actifs! Créant pour ce monde, dans ce monde qui seul existait à nos yeux.

« Mais voilà qu'ils se sont précipités sur nous, ces rêveurs, ces malades et ces fous des races basses, les peuples de l'Afrique et de l'Asie qui ne vivent que pour les tombeaux! Tristes, stupides, ils croyaient à la survivance éternelle de cette inanité : une âme sans corps. Ils croyaient en elle, et la redoutaient. Ils voyaient les vivants assiégés, torturés par ces ombres inquiètes, exigeantes, malheureuses — et qui se voulaient venger d'être malheureuses! Leur premier souci fut de les apaiser. Puis ils songèrent : « Nous aussi, nous deviendrons comme elles; et c'est cela surtout qui même est à considérer ici-bas : on devient des ombres immortelles, cela seul importe.

La vie terrestre est une maladie (une maladie, la vie terrestre? O Zeus, Aphrodite, Apollon, vous tous grands dieux, une maladie! Je frémis de répéter ce blasphème!) et ses tares nous peuvent poursuivre durant notre immortalité. Comment arriver guéri sur l'autre bord? » Alors ils ont inventé des recettes, des rites de purification, avec de la musique, des chants, des cortèges somptueux, des appels incessants aux éléments inférieurs de l'être, et le mépris de ce que nous avions découvert et mis à la place qui lui revient, nous, les Hellènes : la divine et paisible Intelligence!... C'est pour cela que tu es un traître, ô Théoctène, notre hôte de ce soir, toi qui es allé chercher la cure de ton âme prétendue dans la fosse où coula sur toi le sang du taureau de Mithra, toi qui t'es barbouillé de ce sang comme un nègre éthiopien de minium! Un traître aussi pour avoir détourné Myrrhine d'Aphrodite, et l'avoir — puisque Mithra est un dieu mâle qui dédaigne les femmes — livrée au culte d'Isis. Tu n'es pas allé plus loin. Occupé avant tout de tes plaisirs, dans une voluptueuse insouciance, tu as ignoré les chrétiens : ce sont eux qui sont dans le vrai. Car n'est-il pas absurde — et cela ne serait-il point même plaisant? — de vouloir purifier l'âme, principe immatériel, par des rites qui n'atteignent que le corps? Vous prêtez à rire! Aujourd'hui, à Corinthe, il n'est pas un esclave, pas un imbécile qui ne le sente : les chrétiens sont plus logiques. C'est l'âme, cette âme hypothétique, imaginaire, qu'ils prétendent directement soigner, guérir, en s'adressant à elle, en lui imposant des devoirs, des restrictions, des pénitences. Avec toutes vos cérémonies, vous n'êtes que propres. Eux sont purs, ou veulent l'être.

— Mais alors?... interrompit Cléophon, comme touché singulièrement.

— Cela t'intéresse? fit presque brutalement Philomoros : toi, Cléophon, tout adonné aux plus étranges plaisirs, et qui, dans la jouissance de ces plaisirs, sans espoir de postérité, vis pour toi, rien que pour toi? Tu te dis qu'après les avoir épuisés il serait agréable, toute une vie sans fin, de t'en procurer d'autres — et pour toi encore, rien que pour toi?...

« Car il est là le formidable, l'écrasant péril pour l'Empire, et cette civilisation que les Hellènes et les Romains eurent tant de peine à dresser contre la laideur et la barbarie, il est là! O vous, Théoctène et Myrrhine, qui n'êtes pas chrétiens, qui ne savez ce que c'est que les chrétiens, et pourtant leur avez ouvert la voie, vous ignorez quel mal vous avez fait! L'homme n'avait pas le droit, aux nobles jours de la Cité antique, de penser à lui et au salut de cette âme qui d'ailleurs l'inquiétait si peu : un citoyen, c'était le serviteur de la cité et du dieu de la cité. A elle, à lui, il se dévouait tout entier, il leur devait un service quotidien, et jusqu'à sa vie. Il s'absorbait en eux. Telle fut la fière morale, la seule juste et la seule belle, qui nous a valu, à nous les peuples confondus de Grèce et d'Italie, la domination sur les Barbares.

« Mais ils se sont vengés. Ils nous ont apporté cette religion et cette morale égoïstes : « Homme, ne pense qu'à toi, qu'à ce qui est immortel en toi. Pour toi, que peut être l'existence terrestre, que peut valoir la cité, en comparaison d'éternelles félicités ou d'éternelles douleurs? Vis donc comme si la terre et la cité n'étaient point!... » Si cette doctrine triomphe, l'Empire qui a remplacé la cité, et avec lui tout ce qui fait la joie, la beauté, la valeur de l'existence, sont à jamais anéantis...

— Mais, fit Myrrhine tout à coup, comment ne pas s'occuper de cette âme immortelle, alors

qu'à cette heure tout le monde y croit, et qu'il ne restera rien que cela, puisque le monde va finir!

Ces hommes se regardèrent. Elle venait d'exprimer naïvement la croyance commune. C'était vrai : le monde allait finir! Tous en étaient persuadés; le monde tel qu'ils le connaissaient, et sans doute, avec lui, l'univers même. La race humaine dégénérait depuis l'âge d'or. La décadence allait, se précipitant, depuis trois siècles. Les familles s'éteignaient sans postérité. Les Barbares étaient partout victorieux; on ne pouvait plus se procurer de nouveaux captifs, puisque seules les victoires romaines ou hellènes en avaient su fournir. Et comment perpétuer, sans esclaves, une civilisation qu'on ne pouvait concevoir que fondée sur le travail servile? Les beaux jours avaient fui à jamais. La vie, telle qu'on l'estimait digne d'être vécue, allait devenir impossible. Le monde finirait! Le monde devait finir! Comment donc ne pas songer à ce qui demeurerait seul après cet effondrement inévitable : l'autre vie, éternelle, mystérieuse, pleine de terreurs si l'on ne pouvait prendre de garanties contre ses menaces; de délices si l'on parvenait à s'assurer le bonheur que pouvait promettre son infinie durée? Ils frissonnèrent, épouvantés.

Cependant Théoctène entreprit de se défendre :

— Si tu as dit vrai, Philomoros, c'est moi qui ai raison. L'Empire n'a-t-il pas depuis longtemps agréé nos dieux? Nous ne faisons rien, Myrrhine et moi, qu'il n'ait délibérément fait avant nous. Lui-même a senti que d'autres soucis chez les hommes ont produit d'autres croyances. Il est possible qu'elles ne vaillent point, pour lui, les anciennes; mais enfin il s'en accommode, et

ces croyances, d'autre part, peuvent suffire aux besoins des hommes.

— Tu crois? fit Céphisodore.

Il était, à cette heure, doucement et parfaitement ivre, lucide et délirant tout à la fois.

— Tu crois?... Tu te trompes, Théoctène : le monde ne saurait plus accepter tes dieux d'Asie et d'Egypte. Il a des scrupules nouveaux, des soucis de pudeur ridicules. Le moyen de vénérer Isis comme une vierge, alors qu'on sait qu'elle courait la terre à la recherche du membre fécondant du divin Osiris? Les nouveaux dieux, comme ceux de notre Olympe, ont le malheur d'avoir un passé. Le dieu des chrétiens n'en a pas. On ne sait rien de lui. La légende qu'on lui peut faire, qui peut-être est déjà faite, pourra se trouver conforme aux nouvelles délicatesses où sont parvenus les esprits. Toutefois, il paraît qu'on lui attribue un père, le dieu des juifs, je crois; mais justement il se trouve que celui-ci n'a jamais eu de femme, ni de femmes; il n'a pas même de figure, pas d'histoire. On en pourra faire tout ce qu'on veut : l'avenir est à lui.

Tous crièrent dans un grand rire :

— Fais-toi donc chrétien, Céphisodore! Bois encore un coup, et fais-toi chrétien!

Il contempla les traces huileuses que laissait dans sa coupe un vieux vin de Crète, épais comme une liqueur.

— De vous tous, je suis le seul qui ne le pourra jamais devenir. Car même toi, Philomoros, c'est à l'Empire que tu tiens, plus qu'aux dieux, et après avoir sacrifié les chrétiens à l'Empire tu serais capable de sacrifier l'Empire aux chrétiens, dans l'espérance de le conserver : de même qu'on pose un joug repeint au front d'un vieux bœuf à vendre. Mais moi! Je suis plus et moins qu'un poète : un homme qui aime les poètes. Toi, tu n'es qu'un philosophe... Et je

ne saurais penser sans horreur à ce que le monde aura perdu le jour où, lisant Homère, il ne verra plus qu'un mensonge dans l'ombre d'Athénè partout accompagnant Odysseus; ces vers divins, comment alors en pourra-t-on goûter toute la divinité?... C'est pourquoi je jure d'être, s'il le faut, le dernier fidèle des Olympiens.

— Et le dernier persécuteur des chrétiens!

— Ma foi non!... La politique n'est pas mon affaire.



Xanthô et Philénis, durant cette conversation trop grave pour elles, avaient disparu. Philomoros, se levant, partit à leur recherche. Il revint en souriant.

— Il ne faut point, dit-il, les déranger; elles nous reviendront... Il ne nous reste que la sage Myrrhine... O Myrrhine, le vieux Pline, qui savait tout, affirme que le cœur de la chouette, oiseau de Pallas, posé sur le sein gauche d'une fille qui sommeille, lui fait avouer le lendemain ses plus secrètes pensées. Veux-tu t'endormir? J'éprouverai le charme sur toi, je connaîtrai le nom de ton futur amant; comme celui de ce soir, il sera un homme heureux!

— Si c'est cela que tu cherches, tu n'as rien à apprendre. Tu n'entendrais que ceci : que demain soit comme hier!

— Je ne crois, observa Céphisodore, ni à ces enchantements, ni par contre à ce qu'elle dit. Ce n'est point qu'elle n'ait d'étranges lumières : elle vient d'éclairer à nos yeux, tout à l'heure, un fait immense, que nous n'apercevions pas. Il arrive ainsi que la voix d'une femme annonce une vérité sentie de tout un peuple, et que la philosophie perd de vue. Pourtant elle ne peut

se connaître elle-même, non plus qu'aucun mortel : nul ne sait jamais la vérité sur sa propre pensée, puisqu'il en peut changer.

— Non! fit Myrrhine.

— Je te salue, exception divine et salutaire! Et je te crois! Petite fille, l'amour est dans tes yeux, la volupté sur les deux roses de tes seins — et ailleurs, encore, ailleurs! Je te chanterai, sur le mode qu'inventa Sapho. Cependant l'orgueil d'être à un seul est un mauvais orgueil; c'est un péché contre Aphrodite : elle se vengera!

— Ne dis pas cela! Ce sont les paroles qu'on prononce en riant, ou sans y songer, qui portent malheur... Parfois, pourtant, j'ai la même idée, et je voudrais mourir avant d'avoir connu la vieillesse, non pas à cette heure. Mais tiens! je viens de jeter ce pépin de pomme au plafond, et il est retombé sans l'atteindre : c'est signe que ce vœu ne sera pas exaucé!

— Alors qu'Aphrodite détourne sur moi la funeste parole sortie de ma bouche. L'âge de Céphisodore est plus du double de celui de Myrrhine; qu'elle vienne jeter une coupe de vieux vin sur mon bûcher, cette libation sera chère à mes cendres. La vie est un don des Immortels : je t'aime, petite fille qui sais le prix de ce présent!

— Comment ne le goûterais-je point?

Et, malgré qu'elle regardait Théoctène, son amant se sentit jaloux.

— On m'a parlé, dit-il pour les interrompre, d'un pamphlet de Pachybios. Quelqu'un l'a-t-il lu?

— Moi, répondit Philomoros : il est très amusant! Il paraît que ce Jésus, dont les chrétiens veulent faire leur dieu, ne fut nullement crucifié comme ils y tiennent — pour quelle raison, je l'ignore : un dieu crucifié est dans une posture bien répugnante! — Il a couru la Palestine jus-

qu'à sa mort, qui fut naturelle, à la tête de quatre cents brigands.

— Quelle preuve serait-ce là contre sa divinité? Un dieu peut se permettre cette fantaisie...

— Son existence aurait été assez semblable à celle d'Apollonius de Tyane; il usait de prestiges et de charmes, ressuscitait les morts... Quant à ceux que les chrétiens nomment leurs évêques et leurs prêtres, il semble avéré que certains sont de pures canailles. Un de ces évêques, Purpurius, en Afrique, a fait assassiner les deux enfants de sa sœur afin d'en hériter. Un autre, Silvanus, a été condamné pour concussions. Il vendait à son profit le vinaigre que le gouvernement perçoit à titre d'impôt en nature : on a retrouvé les jarres dans son cellier. Pachybios en donne des preuves authentiques... Pour leurs fameuses vierges consacrées, qu'ils nomment aussi des veuves — veuves éternelles d'un époux qu'elles n'ont pas eu — Pachybios cite des écrits chrétiens qui démontrent que, si elles refusent le mariage, elles n'en dédaignent point les plaisirs : à Rome, plusieurs d'entre elles vivent dans la maison d'un ami, qu'elles appellent leur protecteur, et elles ne repoussent que les conséquences génératrices de ces relations. Ceci est presque devenu d'un usage courant.

— Et après, jeta brusquement Cléophon, qu'est-ce que cela prouve? Je voudrais bien savoir de quel droit on prétend empêcher les gens de faire ce qui les amuse? Et nous? Et nos dieux? Est-ce que nos vestales sont toutes vierges? Est-ce qu'Apollon n'a pas couché avec sa sœur? Est-ce que Zeus n'a pas couché avec toutes les femmes, et un beau garçon? Est-ce que l'Empereur Hadrien n'en a pas fait autant, et son Antinoüs n'a-t-il pas été rejoindre la divinité de Dyonisios pour jouir des mêmes hommages? Est-ce que Dionysios lui-même, dans

l'Inde, ne conquit point les faveurs de plusieurs jeunes hommes?

— De quoi tu l'honores! fit en riant Philomoros?

— De quoi je l'honore!... Mais je n'invoque même pas son exemple. Je ne me soucie d'aucun exemple, je me contente de faire ce qui me plaît. Et moi aussi, comme la sage Myrrhine et vous tous, je crois que le monde va finir! J'en conclus que ce que je fais ou ne fais pas n'a aucune importance. Et je dis que ce n'est pas de tout cela que meurt la foi aux Olympiens, mais d'une autre chose, probablement celle dont tu as parlé, Philomoros. Du reste, je m'en moque!... Mais ce que je prétends, et vous ne sauriez me contredire, c'est que la conduite des mortels ne prouve rien contre leurs doctrines! Qu'importe que le monde sache, à n'en pas douter, que tels hommes sont des concussionnaires, des assassins, des débauchés, que telles femmes, qui se disent vierges, ont un amant ou dix amants?... Qu'importe même que ces doctrines paraissent ruiner ce que vous appelez votre civilisation, si l'on se dit, en même temps : « Elles sont vraies! » Ou même simplement : « Elles répondent à mon désir. » Nous sommes tous menés par des idées ou par des sentiments, non par des faits, quand même ces faits nous crèveraient les yeux et nous sembleraient révoltants. Voici ce que je dis : Vous me faites rire; votre Pachybios est un imbécile!



A ce moment on entendit la voix apeurée des esclaves et le bruit lourd des caliges militaires. Ils dressèrent l'oreille, étonnés. Myrrhine sentit comme un grand froid par tout le corps: jadis elle avait appris à distinguer le pas des station-

naires. Ce n'était point que ces hommes de police eussent coutume de se montrer rudes aux personnes de sa profession — respectée à Corinthe, considérée même comme revêtue d'un caractère sacré. Pourtant il arrivait que des femmes fussent mêlées, dans les lieux qu'elles fréquentaient, à des contestations, à des rixes où ces gens intervenaient; et elle avait peur sans savoir pourquoi.

Ils étaient huit commandés par un centurion en cuirasse. Les autres ne portaient que le *sagum* romain, d'étoffe grossière, une épée courte au côté, un bâton dans la main. Leur nombre prouvait que l'affaire était sérieuse.

— Ordre de Sa Grandeur le Gouverneur Pérégrinus, dit le centurion, montrant un papier. C'est ici la demeure de la nommée Myrrhine, ancienne esclave d'Aphrodite?

Myrrhine l'admit en baissant la tête.

— Mon devoir, dit cet homme, est de faire des recherches dans ta maison.

Il ajouta que les personnes présentes devraient sortir, après avoir été fouillées, Myrrhine seule étant gardée pour assister aux perquisitions. Elle ne comprenait rien à ces choses, et, ne se sentant coupable de rien, craignait tout. Un instinct secret lui révélait qu'il s'agissait d'un danger mortel, d'une catastrophe mystérieuse où son bonheur et sa vie allaient sombrer. Elle cria :

— Théoctène!...

Et lui tendit les bras. Le centurion fit un geste; elle les laissa retomber. Mais comme son amant s'élançait pour la rejoindre :

— Ne dis rien! Ils te feraient du mal!

Alors le centurion poussa les autres, Théoctène, Céphisodore, Philomoros, Cléophon et les filles, dans la rue toute noire. Ils avaient fait valoir leur titre de citoyens romains, mais tout le monde, depuis deux siècles, était citoyen

romain à Corinthe, et l'on ne prêtait plus nulle attention à ce titre : un privilège que chacun possède n'étant plus un privilège. Myrrhine resta seule avec les stationnaires. Le centurion lui dit :

— Donne-nous les livres!

— Quels livres? demanda-t-elle stupéfaite.

— Les livres chrétiens que tu as en ta possession, et que tu as détournés du séquestre ordonné par Sa Divinité. La dénonciation est formelle.

— J'ignore, répondit-elle sincèrement, ce que vous voulez dire.

— On sait même où tu les caches!

Le centurion haussait les épaules. Il fit signe à l'un des stationnaires, Syrien dont le nez pendait comme une trompe, mais aux yeux aigus, qui différait des autres. S'étant fait indiquer la chambre de Myrrhine et de Théoctène, cet homme se dirigea, sans hésiter, vers le coffre.

— Voilà les livres! annonça-t-il presque tout de suite.

Les grands moments de la vie sont presque toujours les plus brefs. Celui-ci qui devait décider de l'existence de Myrrhine, n'avait pas duré plus de quelques minutes. On lui mit aux pieds une entrave de chanvre, et, à ses deux mains liées ensemble, une corde pour la tirer. C'est ainsi qu'on avait coutume de conduire au tribunal les personnes de condition inférieure. Elle ne versait que peu de larmes, mais pouvait à peine marcher, dans une telle angoisse qu'elle en avait presque perdu le sens.

On fouilla le reste de la maison. L'Africaine dut livrer le coffre aux bijoux, dont le centurion fit dresser un inventaire fort incomplet. Cela lui permit de garder les plus précieux qu'il partagea avec ses hommes, et surtout le Syrien : c'était le bénéfice de son métier.

Quand Myrrhine sortit, Théoctène se précipita. Ses amis ne l'avaient pas abandonné :

— Pourquoi t'emmène-t-on? Qu'as-tu fait? De quoi es-tu accusée?

— Ils disent que je suis chrétienne...

— Toi!

Cela parut si absurde à Céphisodore, qu'il poussa un grand éclat de rire. Mais comme Théoctène se répandait en protestations et en injures :

— Garde le silence, lui conseilla Philomoros. Tu te ferais arrêter aussi : en serait-elle plus avancée? Nous irons tous ensemble au tribunal, demain, porter notre témoignage. Cette enfant n'est pas plus chrétienne que moi, l'ennemi des chrétiens. Il s'agit d'une dénonciation stupide. Tu viendras avec nous, Céphisodore?

— Certes, dit le poète.

— Et moi! cria Cléophon.

Il était indigné. Rien ne lui paraissait plus monstrueux ni ridicule que cet événement.

— La seule chose que tu puisses faire maintenant, ajouta Philomoros, c'est d'envoyer un de tes esclaves porter à Myrrhine, dans l'ergastule, des vivres et des vêtements. Elle en aura besoin. Et demain, demain, je te promets...

— Théoctène! appela Myrrhine; Théoctène, ils me tueront!

Ce cri les déchira. Ils se ruèrent, repoussés par les bâtons des gardes. La foule amassée dans la nuit commençait de gronder contre la chrétienne. Après cette lutte inégale et courte, il n'y eut plus rien que la foule, du bruit et la nuit...



On voyait sur l'Agora, du côté qui regardait l'Acro-Corinthe et le temple d'Aphrodite, un petit édifice appelé l'Héroon. C'est là que siégeait le gouverneur Pérégrinus, juge unique, assisté

comme greffier principal — *commentariensis* — de Velléius Victor, chargé de lui soumettre les dossiers des chrétiens. Sous les colonnes du péristyle, devant une statue de Trajan qu'on avait décapitée pour enter sur ses épaules le chef de Dioclétien divinisé, il avait fait dresser l'autel des sacrifices, piédestal cannelé dont le chapiteau corinthien soutenait un bloc de marbre carré. Pérégrinus, portant le laticlave patricien, était assis dans une haute chaire incrustée d'ivoire. Velléius, ainsi que les scribes qui l'aidaient dans sa besogne et prenaient note des décisions du juge, était vêtu, par-dessus sa tunique blanche, comme les autres citoyens, d'une pièce d'étoffe laineuse, serrée à la taille par une ceinture, avec des ouvertures pratiquées au milieu et sur les côtés pour laisser passer la tête et les bras. Ce *phélonion* pour Velléius était teint de pourpre violette, ceux de ses subordonnés de couleur blanche ou brune. Cette place assez vaste, ceinte de tous côtés de hauts portiques, et, vers la baie de Corinthe, de propylées de marbre décorées à leur base de statues colossales aux musculatures excessives, était dominée par une terrasse que précédaient d'autres portiques, et la masse rectangulaire et nette du vénérable temple d'Apollon, vieux déjà de plus de huit siècles. La gravité presque nue de l'appareil judiciaire s'y chargeait d'une grandeur simple. On sentait en vérité veiller sur elle les dieux de Rome et de l'Hellénie. Là haut, sur les encoignures du temple, des acrotères en bronze doré éclataient dans l'air bleu.

Pérégrinus n'avait point, dans le fond, changé d'avis. Il souhaitait réserver l'avenir, et, obéissant à la lettre de l'édit, procéder à quelques exemples nécessaires, mais le moins possible, avec prudence et longanimité; enfin, ne pas se faire, des principaux parmi les chrétiens, d'irré-

conciliables ennemis. Quant aux masses populaires, il s'en souciait moins; elles sont rapidement oublieuses, ce n'est pas d'elles qu'il se faut inquiéter; n'écrivant point, vivant au jour le jour, il ne reste rien bientôt de leurs sentiments, qui se succèdent sans se ressembler.

En conséquence, il s'était résolu à convoquer d'abord les citoyens seulement imputés de christianisme, sans autres outrages à la divinité de l'Empereur, et qui n'avaient point été jugés assez intéressants pour mériter la prison: nous dirions aujourd'hui les prévenus libres. Assuré qu'il s'en trouverait un assez grand nombre dont les convictions n'étaient pas bien vives et n'ayant adhéré à la secte que par esprit d'imitation, non pas brûlant d'une ardeur passionnée, il ne doutait point d'obtenir assez aisément leur abjuration. Par le même motif, et non dans un esprit de cruauté, il ordonna qu'on fît comparaître devant lui les jeunes enfants de famille chrétienne. Il les interrogeait avant leurs parents. Si l'un d'eux s'obstinait, Pérégrinus passait bien vite au suivant, sans insister. Cette époque, comme toutes celles où l'humanité se fait peu féconde, estimait dans l'enfance quelque chose de rare et de précieux, lui était indulgente; et bien peu de ces tout petits furent condamnés au supplice, encore qu'il s'en puisse trouver des exemples. Mais d'ordinaire, une voix rude suffisait à les terrifier. Parfois aussi Velléius jetait lui-même sur l'autel quelques grains d'encens, disant : « Petit, vois comme cela sent bon! » Ils jouaient alors, insoucieusement, à provoquer cette vapeur odorante; enfin, ils subissaient l'entraînement de l'exemple : et l'un après l'autre faisait comme il avait vu faire au précédent. Làdessus Pérégrinus interpellait leurs pères, leurs mères : « Votre enfant s'est conduit d'une façon intelligente et sage. Ne l'imiterez-vous point? »

Et la plupart de ceux-ci, à leur tour, accomplissaient alors, devant l'autel, le sacrifice exigé.

C'était aussi une adresse de Pérégrinus, après leur avoir fait décliner leurs noms, de leur demander s'ils étaient « compétents », c'est-à-dire baptisés, ou bien seulement catéchumènes, comme c'était le cas de l'immense majorité; car, à cette époque, et bien plus tard encore, on retardait de recevoir le baptême jusqu'à l'heure de la mort, afin de s'assurer la grâce totale de cette suprême purification. De ceux-là, donnant pour raison qu'ils n'étaient pas véritablement chrétiens, le gouverneur n'exigeait point qu'ils signassent la formule d'abjuration, et se contentait du sacrifice. Il fermait également les yeux, le plus qu'il était possible, quand un chrétien riche et influent envoyait un parent ou un esclave païens répondre à l'appel de son nom, et sacrifier frauduleusement pour lui. D'autres cédaient à la simple menace de la question, ou du moins dès que, mis sur le chevalet, ils avaient senti sur leurs chevilles le premier coin enfoncé dans les brodequins de bois. Cette sorte de consentement presque universel aux volontés de l'édit imposait aux autres prévenus. Ils en arrivaient à douter de la possibilité, de l'utilité de toute résistance, et sacrifiaient à leur tour. Ainsi, la première audience de cet immense procès qui devait faire passer devant Pérégrinus plusieurs centaines de Corinthiens, se termina par la déroute et l'humiliation des chrétiens. Le gouverneur s'applaudissait de son habileté.

Mais sa modération même, et le succès qu'elle avait remporté, ne pouvaient manquer d'inquiéter les plus fervents. Beaucoup étaient connus, et avaient été appelés devant le tribunal. Ils s'exaspéraient de n'avoir pu, ce jour-là, confesser leur foi, n'étant point sans soupçonner un calcul dans ce délai. D'autres, et non parfois les

moins ardents, se trouvaient en liberté complète, n'ayant point été cités : quel que fût le soin mis par Velléius à la préparation des listes, il était inévitable qu'elles eussent laissé échapper bien des noms; et il se pouvait même que, pour les plus opulents et les plus considérables, à condition qu'ils n'eussent point de rang dans la hiérarchie des *Ecclesiæ* et ne fissent point de propagande, cette omission n'eût pas été involontaire. S'étant réunis en de secrets conciliabules, ils se demandèrent s'il ne fallait point lutter, même au péril de leur vie, contre ce courant général de soumission qui semblait devoir anéantir la communauté.

Onésime, évêque de Corinthe, s'était laissé arrêter, en vertu des décisions prises. Mais l'évêque de Thessalonique se cachait toujours dans les environs de la ville. Ils lui firent demander ses instructions. Synésios, considérant que la modération politique du gouverneur pouvait avoir en effet des conséquences graves, et même désastreuses, répondit que l'on devait accentuer les attitudes, créer au besoin des incidents devant le tribunal, pousser Pérégrinus à des mesures rigoureuses qui, si elles pouvaient épouvanter les faibles, inspireraient aux âmes indépendantes et fortes l'indignation que suscite habituellement la violence, provoque même parfois un revirement d'opinion.

Sans que les chrétiens l'eussent pu prévoir, l'accueil que reçut le gouverneur à son retour dans sa demeure prêta quelque appui aux résolutions extrêmes de l'évêque. Le palais, comme la ville, était partagé entre deux factions. La fille du gouverneur, indignée de l'arrestation d'Eutychia, insistait pour que son amie fût relâchée sans qu'on perdît un instant. Sans être chrétienne, elle penchait pour les chrétiens. Bien qu'il déplorât l'excès de zèle de sa police, Péré-

grinus hésitait à lui accorder une grâce qui serait taxée de faiblesse. Sa femme Hortensia déjà l'en accusait. Elle trouva une alliée dans Eutropia : la maîtresse abandonnée de Théoctène s'inquiétait d'une mansuétude qui lui donnait à penser que Myrrhine échapperait au piège tendu. Ordula lui avait fait savoir que cette rivale y était tombée; mais il ne suffisait point à Eutropia que Myrrhine fût en prison; il fallait qu'elle n'en sortît que pour la condamnation la plus lourde, qui assouvirait enfin sa rancune. Ces motifs, qu'elle ne pouvait avouer, l'opposaient à Fulvia. Et le gouverneur persistant à se féliciter des résultats de sa prudence, Hortensia n'eut pas de peine à persuader à l'ennemie de Myrrhine d'agir alors sur son mari Velléius. En sa qualité de greffier principal il pouvait préparer, pour l'audience du lendemain, les dossiers des chrétiens les plus résolus, les plus endurcis : et ceux-ci, par leur obstination, obligeraient Pérégrinus à des mesures de violence. On le savait plus subtil que courageux, soucieux de son avenir de fonctionnaire, mais plus encore de sa sécurité personnelle; on prévoyait qu'une fois qu'il aurait déchaîné contre lui la colère de la secte, il redouterait les conséquences lointaines de ce ressentiment : il ferait tout alors, au lieu de la ménager, pour que l'Empire en fût à jamais débarrassé par l'abjuration, par la destruction des églises, par les supplices.



Le grand nombre même des chrétiens impliqués dans l'affaire, le trouble qu'elle jetait dans la ville, avaient obligé Velléius, son personnel de police ne se trouvant point suffisant, à requérir le concours des quelques cohortes régulières

cantonnées dans la ville. Ce fut donc un détachement de Germains, mercenaires de l'Empire, qui le lendemain conduisit à l'Agora Onésime, Eutychia, Myrrhine et une cinquantaine d'autres chrétiens incarcérés préventivement. Théoctène, Céphisodore, Philomoros, Cléophon les suivaient, bien résolus à protester contre une erreur qu'ils savaient certaine, et dont ils ne doutaient point qu'elle ne fût reconnue sur l'heure. Même, désignant Myrrhine à la foule, ils essayèrent d'exciter à l'avance ses sympathies. « Elle n'est pas chrétienne! Reconnaissez-la, c'est une des servantes d'Aphrodite! » Mais les gens, d'ordinaire, haussaient les épaules. Certains même jetaient des pierres, visant plus particulièrement cette femme, par la seule raison qu'on la leur montrait; car la longanimité du gouverneur, la veille, les avait déçus; ils lui pardonnaient mal un spectacle dénué d'intérêt, dépourvu du ragoût du sang; d'un commun accord, ils déclaraient les dieux trahis. Les personnes riches ou de famille aristocratique, même païennes, s'étaient pour la plupart enfermées chez elles. Partageant les doutes que Pérégrinus nourrissait sur l'avenir, elles ne se voulaient point compromettre. Pourtant quelques-uns se dirigeaient vers le tribunal, silencieusement; Théoctène reconnut le juif Aristodème. L'air inquiet, il essayait au passage de distinguer les accusés. Il murmura :

— On dit qu'Agapios, — vous savez, ce cabaretier chez qui vous avez dîné l'autre jour — est arrêté : accaparement de vin et de froment soustraits à la consécration des flamines. Savez-vous?...

— Non... qu'est-ce que cela vous fait?

Aristodème, méfiant, s'éloigna sans répondre.

Théoctène s'efforçait de ne pas perdre de vue sa maîtresse. Parfois elle-même, à travers la file des légionnaires, essayait de l'apercevoir; par-

fois elle relevait un pan de sa tunique pour se préserver des pierres; on voyait la pointe de ses seins jeunes trembler comme une flèche qui palpite en pénétrant dans une porte de bois; et l'on n'eût su dire si c'était d'amour, ou de peur.

Fidèle au système judiciaire qui lui avait réussi la veille, Pérégrinus, avant d'interroger ces prisonniers, entrant avec eux dans le cœur du procès, voulait en finir avec les prévenus libres : il pensait les trouver aussi faciles à manier que la veille. Le hasard, aidé sans doute par Velléius, en décida autrement. Il y avait à Corinthe un groupe assez important de chrétiens donatistes, originaires de la province de Numidie. Pour ces exaltés, d'accord en cela du reste avec les orthodoxes, le martyre, ou plutôt, comme ils l'appelaient, le baptême du sang, les devait rendre pour l'éternité les compagnons célestes du Crucifié, les unissant à lui dans une gloire presque égale, en vertu d'un sort pareil. Ils n'aspiraient donc qu'au martyre, ils en étaient comme affamés.

Devant Pérégrinus ils frémissaient d'impatience. Peut-être aussi une haine séculaire animait-elle contre Rome ces Africains. Se regardant entre eux, ils ricanaient : « L'Empire? De quel droit veut-on nous imposer les lois de l'Empire? Il n'y a d'Empereur que Christ! » A l'interrogatoire bienveillant de Pérégrinus, ils ne répondirent que par des cris et des injures.

— Nous sommes chrétiens! Nous sommes chrétiens! Jette-nous à la torture! Fais-nous mourir! Nous sommes chrétiens!

Cependant Onésime, et avec lui tous les « anciens », tous les chrétiens même des *Ecclesiæ* régulières, les considéraient avec horreur. L'évêque interpella Pérégrinus :

— Seigneur, ils ne sont pas chrétiens. Ils mentent : nous les renions!

— Mais puisqu'ils le disent! interrogea le gouverneur étonné. Quel dieu adorent-ils donc?

— Le même que nous, et leur foi est la même, mais ils obéissent à un évêque indigne, qui a livré à la police les livres et les vases de ses églises. Pour ce crime il a été déclaré traître. Les prêtres qu'il a consacrés sont irrégulièrement ordonnés, et par conséquent ceux qui furent baptisés par eux, ou seulement les écoutent, ne peuvent être chrétiens!

Telle était dès lors la diffusion du christianisme, l'irrésistible mouvement qui vers lui entraînait les âmes, que les schismes, les hérésies s'étaient multipliés. Il en est ainsi de toutes les idées fortes qui s'imposent au monde : elles soulèvent des interprétations infinies; mais il était naturel que les chefs de l'Eglise orthodoxe voulussent maintenir l'unité du troupeau.

Les habitudes d'esprit de Pérégrinus l'engageaient à profiter de ces dissensions. Plus tard, l'empereur Julien adopta la même politique.

— La Divinité de l'Empereur, dit-il, n'a d'exigences et ne saurait porter de sanctions qu'à l'égard des véritables chrétiens... Si ceux-ci ne le sont point.,. Qu'on les remette en liberté.

Mais, parmi ces Circoncellions — on les nommait ainsi parce que, très pauvres gens pour la plupart, ils mendiaient et pillaient les moissons autour des masures des paysans, — ce fut une explosion de rage. Dans leur appétit dévorant de tortures et de mort, ils seraient déçus! Vomissant des blasphèmes inouïs, des mots orduriers, levant impudiquement leurs manteaux, ils esquissaient devant l'idole de l'Empereur divinisé un geste obscène; et leurs femmes — car il en était avec eux, hurlant comme les chiennes aboient — tournant le dos, lui montraient le derrière.

— Nous sommes chrétiens! Ce sont les autres

qui ne le sont pas! Nous crachons sur tes dieux. Tu mens; nous sommes chrétiens! Tue-nous! Jette nos corps aux chiens, ils ressusciteront! Invente des supplices. Christos! Christos! Christos! Gloire à Christos! Ton Empereur, dans la m.....!

Cléophon les regardait, palpitant. Une énergie si formidable, cette fureur généreuse, même si grossière, le faisaient trembler d'émotion, et comme, déjà, de volupté. Un de ces Numides, surtout!... Maigre, presque nu, ayant, dans sa frénésie, déchiré ses vêtements, sa crinière de cheveux noirs assemblée en petites tresses, à la mode africaine, sauvage et devenu fou! Il écumait, les yeux hors de la tête, ses mains convulsives à sa gorge comme s'il étouffait... Tout à coup cet homme bondit sur un des légionnaires germains, lui arracha l'arme qu'il portait au côté, avant qu'il se pût reconnaître, et sauta sur les marches du péristyle, vers Pérégrinus, le glaive levé.

— Vermine! Scorpion! Sperme de tortue! Je te tuerai! Alors, il faudra bien qu'on me tue!...

Pérégrinus s'étant jeté hors de sa chaire, se réfugiait entre les colonnes. La sueur coulait de son front jusque sur ses yeux apeurés, qu'elle aveuglait, jusqu'à ses joues blêmes. Les légionnaires, glaives tirés, cernaient le fanatique. Il en abattit deux avant de tomber, et, succombant, trouva la force encore d'ouvrir le ventre d'un de ces deux-là : il cracha dans la blessure. À la fin il fut lié; on le porta tout sanglant au bourreau, qui se tenait près de l'autel, avec ses aides. Il ne résistait pas. Il chantait, et tous les Circoncellions accompagnaient son chant. Il parlait de fontaines d'eau pure, intarissables, de palmes, de jardins dans les palmes, de banquets sans fin, où l'on mange sans jamais parvenir à se rassasier; — de tout ce qu'il avait désiré sans en pouvoir

jouir, dans son existence misérable, cet homme des déserts arides! Un aide du bourreau, le jetant sur les genoux, lui courba la tête vers le sol en tirant sur les cheveux. Il chantait toujours, ivre d'extase et de fureur. Le chef des tortionnaires, chassant l'air de sa poitrine avec un sifflement qu'on entendit à travers ce chant, fit tournoyer son glaive lourd, à deux tranchants, que des cordelettes de chanvre, rouiées sur la poignée, lui mettaient bien en main. Les autres Circoncellions continuèrent le chant... La tête tomba. Un gamin tout nu, qui s'était mis à cheval sur l'arête aiguë du temple, pour mieux voir, lui lança, dans un jet de salive, les pépins de la grenade qu'il épluchait. Les Circoncellions poussèrent un grand cri de triomphe et de joie :

— Il est martyr! Il est martyr! Gloire à Pérennius le martyr! A notre tour!

L'évêque Onésime et les autres chrétiens protestaient :

— C'est faux! Les chiens ne vont pas au paradis! Les schismatiques ne peuvent mériter la couronne céleste.

Donatistes et chrétiens de l'Obédience commencèrent de se battre sur l'Agora. Ils n'avaient pas d'armes, mais les hommes se sautaient à la gorge, et les femmes se déchiraient des ongles. Les légionnaires eurent beaucoup de peine à les séparer. Pérégrinus décida que tous ceux qu'ils avaient pu appréhender, quelle que fût leur secte, seraient astreints à exécuter les prescriptions de l'Edit, ou punis de mort. La foule avait enfin ce qu'elle souhaitait. Ayant senti l'odeur du sang, elle attendait que le reste du spectacle fût digne de ce début.

Pérégrinus en avait si bien conscience qu'il fit décapiter, séance tenante, plusieurs chrétiens du petit peuple. Il se vengeait aussi de la peur qu'il venait d'éprouver.

Les interrogatoires se poursuivirent dans une atmosphère de violence que les inspirateurs et les dirigeants des chrétiens ne cherchaient point à calmer. Ils poussaient en avant les exaltés, ils encourageaient les hésitants, leur faisaient honte de leur lâcheté. C'est qu'ils n'ignoraient point où bientôt ils allaient acculer l'Empire. Si la machine ne pouvait marcher sans eux, il faudrait qu'elle marchât avec eux : telle était déjà l'impression, à la cour des Tétrarques, des politiques les plus avisés, secrètement favorables aux chrétiens, et qui n'attendaient qu'une occasion pour se déclarer. C'était la dernière bataille : il fallait tenir, il fallait s'affirmer, quitte à perdre des soldats, et à mourir soi-même. Ces hommes étaient braves, enthousiastes, ils réclamaient pour eux cette couronne du martyre qu'ils promettaient aux fidèles. D'autre part, les plus distingués parmi ceux des Corinthiens qui s'étaient décidés à se rendre à l'audience — surtout Théoctène et ses amis, pour des motifs personnels — s'inquiétaient et s'indignaient d'une répression maintenant excessive, déploraient le manque de sang-froid de Pérégrinus, et ne se cachaient point pour l'en blâmer.

Les hautes classes, à cette époque, étaient parvenues à un degré de mépris singulier à l'égard des fonctionnaires. En concentrant toute puissance sur leur personne, les derniers empereurs, qui déjà inauguraient le système de leurs successeurs byzantins, venaient d'affaiblir dangereusement le respect qu'on portait à leurs délégués. Un gouverneur tel que Pérégrinus avait en apparence tous les pouvoirs des anciens proconsuls : la réalité était fort différente. Et dans la décadence de l'Empire, qui avait à cette heure bien de la peine à se défendre après être si longtemps apparu comme un perpétuel conquérant, les provinces de langue non latine éprouvaient

un désir, non point d'indépendance, mais de fronde, souhaitaient des administrateurs qui fussent de leur race, et non plus Romains : l'Orient de la Méditerranée déjà tendait à se séparer de l'Occident.

Ainsi de part et d'autre, on accueillait les arrêts de Pérégrinus par des murmures ou des dérisions. Assez intelligent pour le prévoir, il n'avait pas eu l'esprit assez vigoureux pour soutenir sa première attitude. Il dérivait, ballotté par des courants contraires. De tous côtés on lui lançait des brocards. Il était décontenancé. Son irritation s'en accroissait, et sa rancune.

Cléophon s'était jeté au premier rang de ces railleurs. La délicatesse de ses nerfs efféminés répugnait à la vue et à l'odeur du sang, et toutefois ce sang, ce tumulte, la brutalité des chocs que lui faisaient subir les alternatives des débats, le précipitaient dans une sorte d'exaltation singulière. Jamais il n'avait ressenti des impressions si fortes. Il était comme fouetté de lanières invisibles qui lui rendaient la virilité. Myrrhine et Eutychia se tenaient toujours debout devant le tribunal. Seules femmes maintenant parmi les prévenus, d'un mouvement instinctif elles s'étaient serrées l'une contre l'autre, et parfois échangeaient quelques mots. Pour Eutychia, Myrrhine était une chrétienne; cela lui suffisait. Et Myrrhine, la voyant si ferme, se rapprochait d'elle avec une confiance puérile. Le père d'Eutychia, Eudème, accompagnait sa fille. Païen, il comptait bien affirmer ses sentiments, jurer qu'on s'était trompé sur ceux de son enfant, et consentait à payer, pour la légèreté dont elle s'était rendue coupable — car il ne pouvait s'agir que d'une légèreté — la plus grosse amende, sans discuter.

Quand il entendit appeler Eutychia, il voulut parler, et s'avança pour elle.

— Elle n'est pas chrétienne, Seigneur, elle n'est pas chrétienne! Elle adore toujours les Immortels. Vois, elle va sacrifier, je te le jure!

Il avait pris la main d'Eutychia. S'efforçant d'y introduire quelques grains d'encens, il la traînait jusqu'à l'autel.

— Laisse-toi faire, malheureuse! Puisque je t'y oblige, tu n'y es pour rien.

Il lui maintenait le bras au-dessus de la flamme, quitte à la brûler, à se brûler lui-même. Son visage respirait un désespoir furieux. C'était un vieil homme, simple et bon; il avait passé sa vie aux pieds de cette enfant unique, seul bien qu'il estimât au monde. Elle se dégagea si rudement qu'il dut reculer jusque dans la foule. Non, elle ne sacrifierait pas, elle ne signerait pas la formule; elle avouerait avoir détourné les livres, volé l'Empereur, qui était un voleur; elle se glorifierait de sa conduite. Son cœur était brûlant d'enthousiasme, son visage immobile et froid. Déjà elle vivait hors du monde, assurée, au prix du martyre, d'un bonheur inouï, céleste, éternel. C'était la même foi qui tout à l'heure enflammait les Donatistes, épurée dans une âme noble.

Pérégrinus la connaissait bien. Il savait quelle amitié sa fille lui portait. Revenant à la modération, même à la bienveillance :

— Jeune fille, tu as agi sans discernement, ton acte est grave. Je ne saurais l'absoudre... mais il te reste le droit d'en appeler à l'Empereur, qui statuera dans sa toute-puissance, et, tu peux l'espérer, dans sa miséricorde. Il suffit pour l'instant que tu fasses amende honorable pour une erreur où des méchants entraînèrent ta jeunesse. Sacrifie donc : ton vénérable père t'y engage.

— De quel Empereur parles-tu? répondit Eutychia d'une voix passionnée. Je ne le connais pas : ce vieux fou, qui a des varices, qui vomit

chaque jour les aliments de son repas, qui va mourir — et qui veut faire croire qu'il est dieu?... Me prends-tu, moi, pour une folle?

Les chrétiens poussèrent une acclamation. Onésime leva les bras pour la bénir. Elle venait de donner au procès son véritable caractère : les chrétiens ne pouvaient obéir, encore moins sacrifier, à un maître qui n'était pas chrétien. Mais, pour cette raison même, l'insulte à la divinité de l'Empereur ne se pouvait ni dissimuler, ni pardonner. S'il l'eût supporté, Pérégrinus encourait la destitution, peut-être la déportation.

— Les tortionnaires, dit-il, sauront te rendre la raison... Quelque chose de bénin, pour commencer. Ils t'arracheront les cils, les sourcils et les ongles. Cela ne t'embellira pas.

— Va... Crois-tu que je tienne aux apparences de ce corps? Il est fait pour se flétrir : mais l'âme des justifiés demeure éternellement belle, et tu ne peux l'atteindre.

— Que ta Grandeur, protesta son père, se souvienne qu'elle est de condition noble!

— Préfères-tu pour elle le lupanar? Tu ne dis rien?... C'est entendu. Demain matin, elle aura peut-être changé d'idée.

C'était un usage, depuis les plus anciennes persécutions, d'abandonner les vierges chrétiennes au stupre anonyme des lieux infâmes. Une conception, qui subsista longtemps encore, attribuait à la virginité des pouvoirs spéciaux, de nature magique : on présumait qu'en effet les dieux devaient choisir de préférence les corps de femmes les plus purs, et, par leur entremise, pouvaient alors manifester des prodiges. Livrer cette femme à des mortels, c'était d'abord outrager le dieu, mais aussi déposséder la vierge des dons extraordinaires qu'elle tenait de lui : car il fuyait ce tabernacle profané. Les chrétiens mêmes le croyaient. Le respect qu'on portait à

la mémoire de ces vierges, le culte de vénération qu'on leur vouait, faisait de plus qu'ils ne pouvaient supporter de croire qu'elles eussent été souillées. On imagina donc que, par un étrange miracle, les hommes qui tentaient de profiter de leur condamnation pour les approcher se trouvaient subitement frappés de terreur, perdaient leur virilité. En fait, les pasteurs de l'Église considéraient seulement, avec juste raison, qu'un acte où la volonté n'est pour rien est inexistant. Peut-être, dans son scepticisme d'homme du monde et d'homme mûr, Pérégrinus partageait-il cette opinion; et il préférait livrer pour quelques heures une jeune fille à des violences qui ne laisseraient point de traces affligeantes, qui même le faisaient sourire, plutôt qu'au bourreau.

Mais au prononcé de cet arrêt Cléophon donna des signes de la plus vive émotion, puis d'une colère où il perdit toute mesure. Pour des motifs sur lesquels il convient de ne pas insister, tout ce qui suggérait à son imagination les réalités naturelles et normales de l'amour lui faisait horreur. Il les tenait pour dégoûtantes, abominables; elles lui levaient le cœur; et cependant il goûtait d'une façon désintéressée la beauté des femmes, presque, eût-on dit, comme s'il eût appartenu à leur sexe. D'ailleurs tout, dans cet attirail de répression, dans ces poursuites mêmes, lui apparaissait obscène et révoltant. De sa vie il n'avait pu concevoir qu'on empêchât les gens de faire ce qui leur convenait, quand cela ne faisait de mal à personne, et qu'on les châtiât pour l'avoir fait. Ainsi, pour d'autres causes que Pérégrinus, il n'avait pas davantage gardé l'équilibre de sa raison. De la manière la plus injurieuse il l'invectiva :

— As-tu perdu le sens? Es-tu venu t'asseoir ivre au tribunal? Tu es encore plus bête que je

ne croyais, et plus ignorant! N'as-tu pas entendu que cette fille est de condition noble? De quel droit prétends-tu envoyer au bordel une femme libre de son corps? Cela ne se peut que pour les esclaves, et encore, si je le faisais, je me considérerais comme un coquin. Il est vrai que je ne suis qu'un homme ordinaire, et non pas un imbécile de gouverneur.

Sans s'émouvoir, cette fois, Pérégrinus avait levé les yeux; et reconnaissant à qui il avait affaire, éclata de rire :

— C'est toi, Cléophon? Toi dont on ne saurait dire, comme de Julius Cœsar, que tu es la femme de tous les maris, et le mari de toutes les femmes; car il n'y a que la première partie de la phrase, à ton égard, qui soit exacte... C'est toi qui te poses en défenseur des vierges?

Cette vieille plaisanterie amusa la populace. Cléophon, interdit, balbutiait. Les légionnaires, serrant leurs épaules d'un bloc et s'approchant de lui, le jetèrent au bas des degrés.

— Conduisez cette femme où j'ai dit, commanda Pérégrinus, d'un air excédé... A une autre, la nommée Myrrhine?...

— Que ta Grandeur, prononça Philomoros, écartant Théoctène, me permette de prendre devant toi la défense de cette femme. Il n'y a du reste que peu de mots à dire : l'erreur est évidente. Myrrhine est une ancienne esclave d'Aphrodite, une courtisane sacrée. Son jeune corps, dès son enfance, a célébré les rites les plus chers à la Grèce, les plus vénérables aux yeux de l'honnête homme. Si la Grande Prêtresse n'est pas ici pour réclamer Myrrhine, c'est que celle-ci a été rachetée par Théoctène, noble de Corinthe, citoyen romain, qui est à mes côtés, et son amant. Un enfant de deux ans, dans cette ville, en connaît plus que cette petite fille sur les mystères des chrétiens. Elle ne sait que faire

l'amour, aimer. Elle est aimée. Rends-la donc à celui qui l'aime, et à moi, Philomoros, et à Céphisodore que voilà, qui nous honorons d'être ses répondants et ses amis. Du reste, elle ne demande pas mieux que de sacrifier; et de plus, dès que ta parole, je ne dis pas généreuse, mais seulement équitable, l'aura rendue à la liberté, elle ira, j'en fais serment, et j'irai avec elle, immolèr une colombe sur l'autel de la divine Aphrodite. Veux-tu encore qu'elle signe la formule d'abjuration? Il n'en est pas besoin, puisque, je te le répète, elle n'est pas chrétienne; toutefois elle la signera.

— Oui! cria Myrrhine.

Son visage s'illuminait. Elle n'avait rien compris, jusque-là, à son étrange aventure, elle se croyait perdue, sans savoir comment; et voilà que Philomoros, d'une voix toute unie, paisible, lui révélait le moyen si simple, qui paraissait si sûr, de prouver son innocence.

— Si elle sacrifie... dit Pérégrinus.

— Seigneur, objecta Velléius Victor, cette fille est en effet une courtisane. Mais nous savons qu'il est des courtisanes chrétiennes. De plus, quand même elle sacrifierait!... Les fidèles des Olympiens qui ont servi de complices aux chrétiens, soit pour les aider à fuir, soit comme recéleurs des objets destinés à leurs mystères, sont, aux termes de l'Edit, passibles des même peine que les chrétiens eux-mêmes. La courtisane Myrrhine est coupable de recel : le rapport des stationnaires est précis.

Le crime dont Myrrhine était accusée était, en effet, le plus grave: l'administration romaine se rendait compte, assez exactement, que les chrétiens pouvaient revenir plus tard sur une abjuration, déclarer qu'ils n'avaient sacrifié aux dieux que par contrainte. Fermer ou même détruire leurs lieux d'assemblée ne suffisait pas

non plus : ils en pouvaient ailleurs rouvrir d'autres. Le seul moyen efficace d'anéantir la secte était d'empêcher celle-ci de célébrer les rites de purification — ce qu'on appela plus tard les sacrements — qui étaient devenus sa raison d'être. Pour cette célébration, certains objets, surtout les livres contenant des formules précises, invariables, considérées comme magiques, étaient nécessaires. De là le prix qu'on attachait à l'en priver. Velléius savait bien ce qu'il faisait en insistant sur ce point; et, à travers Myrrhine, il se félicitait d'atteindre Théoctène, auquel il gardait rancune, n'étant point sans avoir soupçonné que sa femme ne lui était pas restée indifférente. Il ne se doutait pas qu'au contraire, il s'associait ainsi à la vengeance d'Eutropia, qui par surcroît espérait reconquérir son amant quand Myrrhine aurait disparu. Ce sont des choses qui arrivent.

— Jeune fille, demanda Pérégrinus, qui t'a donné ces livres?

— Personne...

— Personne? Veux-tu dire que tu les as dérobés chez des chrétiens, ou trouvés par hasard?

—Hélas, pas davantage. J'ignorais qu'ils fussent chez moi.

Velléius fit entendre un petit rire : l'excuse était commode.

Théoctène, irrité, ne put garder plus longtemps le silence :

— Les gens qui prétendent gouverner Corinthe deviennent-ils fous? Voilà une enfant qui n'est pas chrétienne, qui est prête à le jurer, et ceux qui la connaissent sont prêts à confirmer son serment. Peut-on citer le nom d'un chrétien en relations avec elle? La possibilité d'une collusion avec la secte est-elle alors vraisemblable? Qui peut rester à l'abri d'une pareille aventure : n'importe quel esclave infidèle, soudoyé par un

ennemi, ou par pure méchanceté, a pu commettre cette trahison.

— Accuses-tu quelqu'un? demanda Pérégrinus.

— Qui puis-je accuser? Suis-je chargé de la police de la ville, est-ce moi qui commande aux stationnaires? Dis-leur de chercher, ils trouveront.

— Jeune homme, dit avec ironie et non sans quelque apparence de raison Pérégrinus, ma police ne saurait commencer une enquête sans l'ombre d'une indication. Retire-toi. Le recel est prouvé. La coupable subira les mêmes peines que les autres recéleurs... Où en sommes-nous?... Onésime, que l'on dit évêque?...

— Seigneur, fit Myrrhine, épargne-moi. Tu dois bien voir que je ne sais rien, et c'est parce que je ne sais rien que je n'ai rien à dire! Car il faudrait que je connusse quelque chose pour répondre, fût-ce par un mensonge. Je révère Aphrodite, Phoïbos-Apollon, tous les dieux, Isis... Ils sont donc impuissants, qu'ils ne font rien pour me défendre? Ne me punis pas, je n'ai pas fait de mal. Je te parlerais mieux, si je n'avais si peur!...

Elle était tombée sur les genoux, si mince que, du haut des portiques où ceux qui n'avaient pas trouvé place sur l'Agora étaient montés, on ne voyait qu'une petite tache blanche, comme un linge étendu.

— Mets-la en liberté, proposa Théoctène, je me porte caution de ma personne et sur mes biens. Cite une somme!

— J'ai dit! trancha Pérégrinus, importuné. Il ne peut être accepté de caution pour les crimes contre la Divinité Impériale, tu le sais bien... Qu'on l'emmène.

— Tu n'es qu'un mauvais juge! protesta Céphisodore. Cléophon n'avait pas tort.

— Oui, c'est un mauvais juge! cria Théoctène. Il ne faut plus qu'il juge!

Escaladant le péristyle, empoignant le gouverneur aux épaules, il le jeta debout, et, d'un coup de poing, l'envoya rouler au bas des degrés.

Tel était le discrédit dans lequel étaient tombés les fonctionnaires romains dans le pays de langue hellène, que dans la ville d'Alexandrie, à la même époque et dans une occasion pareille, un certain Ædésios, de bonne famille et de caractère habituellement paisible, sauta à la gorge du gouverneur Hiéroclès, lui donna deux grands soufflets, et, le jetant à terre, lui piétina le ventre. Comme dans Alexandrie, l'émeute, pour la seconde fois en quelques heures, se déchaîna sur Corinthe. Ces hommes sans armes recommencèrent de s'assommer, à coups de pierres et de bâtons. Plusieurs chrétiens profitèrent du désordre pour s'échapper. La police ne put capturer l'évêque Onésime qu'aux portes de Cenchrées. Encore ne le reconnut-elle que par hasard : elle avait cru en arrêter un autre.

Pour Théoctène, il avait été l'un des premiers à tomber dans cette échauffourée, sans trouver de défenseurs. Le traitement qu'il avait infligé à Pérégrinus le rendait passible du châtiment suprême. D'autre part les chrétiens l'abandonnèrent à son sort : il n'était point des leurs. Ainsi qu'à toutes les époques de désordre et d'indifférence politique, où il n'y a que des émeutes et nul mouvement national ou populaire de caractère général, l'armée demeurait le seul organisme fort et discipliné. Elle seule savait toujours ce qu'elle avait à faire, et la besogne ici était simple. Tandis qu'une partie de la cohorte germaine entourait le gouverneur et le reconduisait au palais, l'autre, sous le commandement de quelques centurions vigoureux, réduisait les mutins sans égard pour le sang qu'il fallait ver-

ser. Velléius Victor qui, demeuré sur les degrés de l'Héroon, dirigeait cette répression, aperçut fort bien le glaive qu'un Germain descendait sur la gorge de Théoctène abattu : le crime de ce jeune homme était certain, et le *notarius* n'éprouvait du reste à son égard aucune sympathie. Il le laissa, sur cette place, achever son destin. Myrrhine n'avait pas vu mourir son amant : dès que l'audience avait été suspendue, avec Eutychia et ceux des chrétiens qui n'avaient point cherché à fuir, elle avait été reconduite à la prison.



L'exposition d'Eutychia au lupanar ne devait pas avoir lieu avant l'heure de none. Cléophon, chassé le matin de l'Agora, avait couru la ville au hasard, ulcéré de l'injure qu'il avait reçue, toujours persuadé que lui seul avait raison dans cette affaire, et que décidément le monde est mené par de purs idiots, acharnés à se mêler de ce qui ne les regarde pas. Le jour était assez avancé lorsqu'il sentit la faim. Il entra dans une taverne du port, mal famée, que parfois il fréquentait : il se souvenait d'y avoir rencontré des matelots de l'archipel, des lutteurs Khazars, à la face aplatie mais aux larges épaules, dont il estimait la vigueur; des soldats et des centurions, qu'il admirait pour leur mâle beauté, leurs cuirasses aux écailles de bronze, et l'odeur, pour lui délicieuse, de leurs jambières en cuir de poulain, tanné en Scythie avec un mélange de fiente de cheval et de cendres de térébinthe. Mais la place était encore presque vide. Par exception à ses habitudes de sobriété, il demanda du vin; on lui servit des œufs durs, du congre coupé en morceaux dans une sauce au safran, des olives.

Un assez vieil homme, poilu et camus comme un faune, écrivait non loin de lui, assis à une table grossière, avec un style de roseau, sur des tablettes à l'ancienne mode, recouvertes de cire. Cet homme, s'adressant familièrement à lui :

— Il paraît qu'il y a eu des troubles aujourd'hui, pendant qu'on jugeait les chrétiens?

— Serais-tu chrétien? interrogea Cléophon.

Cette espèce de satyre se contenta de rire bonnement.

— Ce ne sont pas des choses à demander en ce moment. On pourrait croire que tu es de la police. Et tu n'en es pas! Je te connais, bien que tu ne me connaisses pas. C'est pour autre chose, à une autre heure, que tu viens d'ordinaire.

— Toi aussi?...

— Oh! moi... Si j'en avais l'occasion... La vérité est qu'on me laisse un lit pour deux oboles, après la fermeture. Je couche où d'autres ont déjà couché, mais je dors, moi, tout simplement.

— Et le jour, que fais-tu?

— Ce que je faisais tout à l'heure, quand tu es entré. J'écris. Pour moi, et pour les autres. Poète, et scribe... Veux-tu voir?

Cléophon lut :

— *La veille des calendes de mai, passion de douze martyrs, nos concitoyens. Il y avait Marianus et Zénon, diacres, Euryclès, qui vivait près des Bains d'Hélène. Saints de Dieu qui les accueillerez, nous ne connaissons que ces noms. Souvenez-vous des autres!*

— Mais alors, tu es chrétien?

— Non... Je suis poète et scribe, je te dis, et j'écris aussi purement en langue latine qu'en langue grecque. Les chrétiens ont confiance en moi. Ils ont recueilli les corps de ceux que Sa Grandeur a fait exécuter ce matin, et m'ont prié

de rédiger l'inscription qui sera gravée sur leur tombe, qu'ils cacheront...

Cléophon croyait comprendre. Sur ces douze martyrs, il y en avait neuf dont on ignorait les noms. Les trois autres étaient des diacres de l'Eglise, et cet Euryclès, relativement un homme d'importance, un propriétaire; mais les neuf autres? De pauvres diables : on n'avait pas eu le temps de s'informer. Dans la nécessité où l'on se trouvait de soustraire leur dépouille à la police, on faisait des martyrs anonymes. Alors : Saints de Dieu, souvenez-vous des autres!

Cléophon se sentit ému.

— Cela est beau! dit-il.

Il trouvait dans cette inscription un accent sublime et simple. L'homme au visage de faune reconnut :

— Je n'y suis pour rien. Ils m'ont dit ce qu'il fallait mettre. Seulement, je te le répète, ils avaient peur des solécismes. Mais en effet, cela est beau... Il y aura toujours de la beauté dans le monde, vois-tu!

Il récita ces vers d'une épigramme grecque :

Callirhoé sacrifie à Diane une boucle de ses cheveux; à Vénus, une colombe; à Héra, sa ceinture :

Parce qu'elle a passé honnêtement sa jeunesse;

Parce qu'elle a obtenu l'époux qu'elle désirait;

Et parce qu'elle eut de lui deux beaux garçons, qui vivent!

— Ils retrouveront cela un jour, les chrétiens, continua-t-il. Ils en diront autant, avec d'autres mots, d'une autre langue. Les hommes peuvent faire de la beauté, une certaine sorte de beauté, avec l'abnégation, avec le sacrifice, même avec la mort horrible; mais pour faire toute la beauté, il faut tous les sens et la sensualité, il faut

l'amour de la vie, qui est divine, et tout ce qu'un mortel apporte avec lui dès qu'il voit la lumière, et qu'il regarde, et qu'il aime, et qu'il jouit avec son corps et les organes de son corps.

— Tu crois?... fit Cléophon.

— J'en suis sûr.

— Tu ne crois pas aussi qu'il pourrait être une beauté terrible, unissant les délices de la sensualité à la douleur, à la mort même, comme si l'on se moquait d'elles, et si on leur disait : « Tu n'es pas »?

— Oui, certes! quelle idée! Je n'y avais point pensé. Serais-tu poète, toi aussi? Tu devrais écrire cela.

— Ce n'est point à écrire que je songe!

Durant qu'ils conversaient, la taverne, peu à peu, s'était remplie. Des filles, et aussi des jeunes hommes, y amenaient des clients. Les chambres coûtaient dix oboles. On payait d'avance. Innocemment, le fils du tavernier, un enfant de dix ans à peine, se levait avec un broc rempli d'eau, parfois un petit bol de graisse parfumée d'un peu de myrrhe, qu'il allait porter au couple disparu.

— C'est là que tu vis, tous les jours? demanda Cléophon au poète.

— Pourquoi pas? Qu'est-ce qui t'étonne? Les choses qu'à tout instant on garde sous les yeux sont comme si elles n'étaient point, on ne les voit plus. Je suis comme cet enfant...

Un centurion entra, cambré dans les écailles de sa cuirasse. Distinguant Cléophon, il lui fit signe :

— Tu es revenu?...

— Prête-moi, dit brusquement Cléophon, ta cuirasse, ton casque, tes jambières. On te les rapportera demain, dès l'aube.

— Tu veux changer de rôle?... A ton aise. Mais ma cuirasse ne t'irait pas. Compare-moi,

je suis un mâle... N'aie pas l'air si contrarié : j'ai près d'ici un collègue... Je vais l'appeler : Iacchos lui-même ! — et de ta taille. Tu pourras sûrement t'arranger avec lui.

Quelques minutes plus tard, Cléophon sortait vêtu comme un centurion, un casque sur la tête, le visage à moitié caché par le grand manteau de bure brune qui était d'ordonnance. Il allait au lupanar où la volonté du gouverneur venait d'enfermer Eutychia. Cette idée s'était imposée à lui dès le moment de sa condamnation; il n'aurait su dire pourquoi les quelques mots qu'il venait d'échanger avec ce bohème à face de faune l'avaient confirmée dans son esprit; et craignant, après le scandale dont tout à l'heure il avait été cause, qu'on eût quelque soupçon de ce qu'il voulait faire, il avait pris ce déguisement. Mais ce fut une affaire toute simple : le lupanar était situé dans le quartier du port, non loin de la taverne. Il y pénétra sans difficulté.

Eutychia n'y était pas arrivée depuis bien longtemps. Jusqu'à l'instant qu'elle en franchit la porte, elle avait gardé toute son exaltation et son impassibilité. Elle était sûre du miracle : l'Epoux tout-puissant saurait veiller sur son épouse, cela pour elle ne faisait aucun doute. La conviction s'en était enracinée, dès son adolescence, par les récits ardents et légendaires de l'esclave qui l'avait élevée; car c'était bien souvent par la contagion des milieux serviles, au fond des gynécées, que les enfants des meilleures familles devenaient chrétiens. Mais si solide que fût sa foi, si loin que celle-ci la pût emporter, elle n'en avait pas fait une de ces visionnaires dont l'imagination est assez forte pour leur dissimuler les réalités immédiates et brutales. Ses yeux y demeuraient ouverts; ils lui firent distinguer, d'un seul coup, ce qu'on peut accep-

ter de croire quand on n'est qu'une petite fille, et ce qui est, quand on est une femme.

En apparence, pourtant, cela était si différent de ce qu'elle prévoyait! La liberté de l'éducation orientale, les bas-reliefs significatifs que le temple d'Aphrodite avait empruntés aux traditions de l'Astarté asiatique, ne lui pouvaient laisser ignorer que peu de choses. C'était à ces choses qu'elle s'attendait, c'était entre elle et ces abominations que son Seigneur allait imposer sa toute-puissance; mais rien de tout cela, rien... Une salle assez grande, banale, avec des sortes de niches assez profondes dans la muraille, de distance en distance, qu'un rideau permettait de fermer; dans cette salle, des femmes vêtues, sinon comme elle, du moins d'une façon vulgairement décente, et qui travaillaient à des ouvrages de femme, paisiblement : la chambre des filles de service dans son propre gynécée, c'est à quoi cela ressemblait le plus. Les stationnaires qui l'avaient amenée s'étaient fait donner un reçu. Ils riaient de cet air stupide qu'elle avait déjà vu aux hommes, dans les noces... C'est cela même qui la fit désespérer : puisque tout était si semblable à ce qu'elle connaissait, le miracle n'était pas possible...



Lorsque Cléophon entra, elle était nue dans sa cella, comme les autres. Elle priait comme on lui avait enseigné à prier, mais sans ardeur : peut-être n'en était-il plus à cette heure comme aux premiers jours de la foi; peut-être qu'elle n'était pas digne de l'Epoux, et qu'il l'abandonnait. Il y avait aussi dans son cœur un sentiment atroce, qu'elle voulait repousser comme venant du démon, et qui lui disait : « Eh bien,

pourquoi pas?... » Eutychia était éclairée, au-dessus de sa tête, par une lampe en terre cuite; d'autres brûlaient plus bas, suspendues au plafond, au milieu de la salle. Et toutes les autres femmes étaient nues, comme elle, debout comme elle dans leurs *cellæ*. Dans sa honte pudique, elle refusait de se regarder; mais, ne pouvant s'empêcher de les voir, c'est elle-même qu'elle voyait en les regardant....

Cléophon s'était débarrassé de son manteau. Sous le casque et la cuirasse, il était aussi beau que la guerrière Artémis. Avec des promesses engageantes, une voix de femme le lui cria. Ses yeux, dans cette mauvaise lumière, cherchaient Eutychia sans la trouver : d'une femme nue, on ne voit d'abord que son corps et sa nudité, on ne la reconnaît point; et il ne se souvenait que de son visage. Il fit le tour de la salle. Sur son passage, les prostituées s'animaient, avec des gestes obscènes qui l'ennuyaient. Il fronçait les sourcils; cela donnait à ses traits trop délicats un dédain qui leur prêtait une sorte de férocité. Enfin il put distinguer Eutychia, justement à ce qu'elle était la seule qui s'efforçât, dans le fond de sa *cella*, de se dissimuler. Ses yeux, longuement, se fixèrent sur elle. La fille d'Eudème se sentit glacée; cependant une rougeur de feu montait de sa poitrine, à ses seins, à son visage; elle faisait le geste éternel et inutile de la pudeur. L'homme monta vers elle; et, reculant toujours, elle trébucha, sans le voir, jusqu'à la couche banale qui, depuis tant d'années, avait reçu tant d'enlacements abjects. Voici que la figure de l'homme était penchée vers elle : une figure subitement devenue très gaie, qui riait. Cela lui fit plus peur encore :

— Tu ne me reconnais pas : Cléophon!

...Elle se rappela le jeune homme qui tout à l'heure venait de prendre si singulièrement sa

défense devant le tribunal : un débauché de mœurs infâmes, le plus infâme de Corinthe. Sa réputation était venue jusqu'à elle; et c'étaient bien ses traits!

L'homme tira le rideau de la *cella*. Et toutes ces femmes, qui riaient!... Dans l'ombre Eutychia distingua le bruit d'une cuirasse qu'on posait à terre, de vêtements dépouillés à la hâte. Son cœur cessa de battre. Elle espéra mourir.

— Jeune fille, dit une voix qui n'était presque pas une voix d'homme, je ne te vois point, et tu ne vois point : ta pudeur n'a pas à s'offenser de ce que je suis nu. Donne-moi tes vêtements! Vite! On a dû les laisser dans cette cellule. Et prends cet attirail militaire : je t'aiderai.

Elle ne comprenait pas.

— Oui, oui... Tu vas sortir à ma place. Tu feras un beau centurion. Encore plus beau que moi!... Cléophon ne ferait pas ce compliment à tout le monde... Mais dépêche-toi donc! Ne dis rien : nous ne sommes pas ici pour causer. Enveloppe-toi dans ce manteau... Ah! tiens!... tu paieras la patronne; voilà ce qu'il faut. La somme est normale, et même généreuse : on ne t'en demandera pas davantage, tu pourras t'en aller sans parler à personne : les plus beaux soldats sont timides parfois, après!...

La générosité, avec l'espérance, revenait au cœur d'Eutychia :

— Mais toi, malheureux? As-tu songé... que t'arrivera-t-il?

— *Domina*, — c'est de ce nom, je crois, que tes frères appellent les vierges de ta sorte, comme nous faisons des vestales, — *Domina*, cette chose qui pour toi a tant d'importance, pour Cléophon n'en a guère... Et il est plus convenable que tu n'y penses point : cela s'arrangera...



Comme les prisonniers étaient trop nombreux pour que les ergastules ordinaires de la ville pussent les contenir, on avait transformé en geôle, à leur intention, un des anciens *téménoï* qui entouraient le temple d'Aphrodite, sur l'Acro-Corinthe. Ils y menaient une existence à la fois étrangement libre, pour peu qu'on la veuille comparer à celle des prévenus ou des condamnés de nos contemporaines maisons de force, et très misérable, dont seuls peuvent se rendre compte ceux qui, de nos jours, savent ce que c'est qu'une prison turque. Ils s'assemblaient à leur guise dans l'enceinte assez vaste où ils étaient parqués, dormant la nuit sous les portiques de bois, y choisissant une place à leur convenance; et il existait même, à l'une des extrémités de ce *téménos*, des chambres qu'ils partageaient avec la police. Mais l'administration impériale ne s'occupait point de leur nourriture. Ceux qui connaissaient un métier fabriquaient de menus objets, que leurs gardiens se chargeaient de vendre en percevant une redevance. Les autres étaient entretenus par la charité publique, et il se trouvait encore à Corinthe assez de chrétiens en liberté pour qu'ils ne fussent point affamés; d'autres aussi avaient des parents, demeurés païens, qui pouvaient ouvertement subvenir à leurs besoins.

Ils avaient pensé que leur procès se poursuivrait régulièrement. Mais le lendemain, ni les semaines suivantes, nul d'entre eux ne fut conduit au tribunal. Pérégrinus avait été repris de ses hésitations. Il avait envoyé à l'auguste Galère un rapport adroit, où, mettant en valeur les

mesures prises, il énumérait le nombre des abjurations obtenues, puis des exécutions, mentionnait la répression des troubles en atténuant leur importance, de manière à prouver qu'il continuait de tenir la ville et la province en main, ce qui n'était point inexact, mais aussi à faire comprendre que l'excitation des esprits pouvait devenir dangereuse. En ce qui concernait le reste des chrétiens arrêtés, il demandait, en conséquence, des instructions. Galère n'en donna aucune. Lui aussi en attendait de Dioclétien, que des influences contraires tiraillaient, et qui, de plus en plus accablé par la maladie, n'était pas loin d'imaginer que ses souffrances avaient pour cause la colère du dieu des chrétiens, ou les pratiques de sorcellerie de ses prêtres.

Les personnes d'intentions aumônières étaient conduites sur un chemin de ronde, au sommet d'une muraille d'où ils avaient vue sur cette sorte d'esplanade, et pouvaient jeter aux prisonniers, ou leur faire descendre au moyen d'une corde, les dons qu'ils avaient apportés. Myrrhine recevait ainsi, presque tous les jours, la visite de Céphisodore et de Philomoros, ou bien ceux-ci, quand ils ne pouvaient venir, lui envoyaient un esclave chargé d'aliments; c'est par eux qu'elle apprit la suspension indéfinie du procès, à laquelle, tout d'abord, les chrétiens se refusèrent à croire. Mais ses deux amis lui cachèrent la mort de Théoctène. Ils lui laissèrent penser que son amant, recherché par le gouverneur pour ses violences, avait pris la fuite et se cachait en Asie. Cette supposition, qui la rendit heureuse, lui parut vraisemblable. Bien d'autres avaient pu s'échapper, comme Eutychia, dont la police n'avait pu découvrir l'asile, de quoi Onésime, très généreusement, se félicitait. L'évêque, bien qu'il n'eût jamais aperçu Myrrhine dans les assemblées, la croyait chrétienne, ou du

moins près de le devenir. Le fait qu'elle avait voulu — car il en était aussi persuadé que les magistrats — soustraire au séquestre les livres d'une église, le lui donnait à imaginer. Il lui avait offert ses encouragements, l'invitant à suivre les cérémonies ouvertes aux cathéchumènes. Elle l'avait regardé d'un air étrange, et comme avec indignation, n'éprouvant que de l'horreur pour tous ces gens qui l'entouraient, et dont la sombre folie, pour elle incompréhensible, venait de la priver de toute la joie qu'elle avait connue en ce monde.



Parfois, cependant, on faisait sortir des prisonniers, choisis presque toujours parmi les petites gens, pour les envoyer aux mines d'Asie. Parfois aussi il en arrivait de nouveaux. L'un des premiers fut le mendiant Rhétikos. Il s'était subitement, de lui-même, dénoncé comme chrétien; et, voyant dans la conversion de ce persécuteur la marque d'une grâce unique, des personnes riches de Corinthe, favorables à la foi nouvelle, s'intéressaient à lui. Il fut bientôt suivi de Cléophon et du juif Aristodème, dont on n'avait pas tardé à découvrir la complicité avec le cabaretier Agapios, dans cette affaire d'accaparement de vin et de blé soustraits à la consécration des flamines.

Pour Cléophon, il s'était laissé arrêter sans résistance, et même en riant, après une nuit passée au lupanar, et sur les détails de laquelle il gardait un silence ironique. Son seul regret avait été de ne point retourner devant Pérégrinus, à qui, pensait-il, beaucoup de choses encore lui restaient à dire. Il s'enquit d'Eutychia auprès d'Onésime, et se montra fort satisfait qu'elle eût échappé. Il lui semblait avoir, de la sorte,

accompli le seul acte de son existence qui valût la peine qu'on se dérangeât; il s'en émerveillait, en éprouvait un plaisir singulier, d'un genre nouveau, qu'il ne cessait de savourer. Du reste, contrairement à Myrrhine, il aimait se mêler aux chrétiens, écoutait avec curiosité Onésime, et ne s'étonnait point que celui-ci, reconnaissant qu'il eût été, à l'égard d'Eutychia, l'agent du miracle espéré, le traitât avec considération, vît en lui un futur adepte, qu'un rayon d'en haut illuminait déjà. Tout lui paraissait joyeux et simple. Il ne s'était jamais senti plus pleinement heureux.

Pour l'instant, les chrétiens l'amusaient. A mesure que les semaines coulèrent, la conviction qu'on n'osait point les juger, que le jour de la victoire était proche, s'enracinait en eux, si forte qu'ils disputaient déjà sur l'exploitation de cette victoire. Fiers d'avoir tenu contre la persécution, ils méprisaient les apostats : « Nous les bannirons à jamais de l'Eglise, disaient-ils, nous leur fermerons les portes du ciel. »

Et d'autres répondaient :

— Non seulement à eux! Mais à tous les voluptueux, à tous les adultères, aux fornicateurs, à ceux qui ont convolé en secondes noces! »

Un jeune homme, tout pâle, s'approcha un jour de Cléophon, qui souriait :

— Je te connais, dit-il, je connais tes mœurs. Tu n'es pas indigne du bonheur éternel. Le mal n'est pas dans le plaisir, il est dans la génération. Anathème au mariage, ce refuge des faibles et des lâches! Anathème aussi à ceux qui, hors du mariage, se livrent à l'amour, naturellement, comme font les bêtes, puisqu'ils peuvent ainsi procréer. Puisque le monde doit finir, puisque le Seigneur va revenir dans sa gloire pour juger les vivants, qu'il ne trouve debout que des hommes et des femmes, non pas de misérables enfants encore sans intelligence de sa nature éter-

nelle. Mieux valent à ses yeux les pratiques de Sodome et de Gomorrhe, celles d'Onan. Je ne les blâme pas, ou les blâme moins : Origène avait raison. Pourtant, tous ceux-là sont encore attachés aux voluptés terrestres; ils seront au dernier rang des élus. Moi, j'ai fait comme Origène : regarde!

Il montrait la cicatrice de la blessure hideuse qu'il s'était faite pour s'arracher sa virilité. Cette doctrine atroce paraissait seulement ridicule à Cléophon. A d'autres, elle était abominable. Il y avait aussi des Artotyrites, qui offraient au Sauveur, en sacrifice, du pain et du fromage, par la raison qu'il est dit, dans la Bible, qu'on doit faire hommage au Seigneur des fruits de la terre, et de tout ce qui vient des brebis. Et aussi des Millénaires, à cette époque nombreux à Corinthe. Invoquant les prophéties d'Isaïe et d'Ezéchiel, confirmées par l'Apocalypse de Jean et les écrits des martyrs Justin et Irénée, d'après eux le Christ allait bientôt redescendre sur la terre pour y régner durant mille ans avec les Justes, qui ne mourraient plus pendant ce temps. Ils croyaient que les nations étrangères, conduites par leurs rois, viendraient rebâtir Jérusalem. Ils marquaient d'avance les limites et l'étendue de la ville, connaissaient l'emplacement et la somptuosité de ses édifices, et que tous les hommes s'y rendraient tour à tour afin d'y vénérer les Saints toujours vivants — les uns tous les samedis, les autres tous les mois, les plus éloignés une fois l'an. Ces saints mettraient à mort tous les ennemis des Chrétiens. Il coulerait à la fois des ruisseaux de sang, des ruisseaux de vin, d'huile et de miel. On pourrait boire et manger d'une façon extraordinaire, sans inconvénient, et les Justes jouiraient d'une virilité inextinguible. Après cette période de mille ans, le diable assemblerait les peuples de Scythie, qui sont Gog et Magog

de l'Ecriture, et que nous nommons aujourd'hui les Russes. Ils monteraient vers Jérusalem pour la détruire, mais seraient anéantis par une pluie de feu dégageant des gaz mortels; puis les méchants ressusciteraient, afin qu'on les pût éternellement torturer; et ce serait le jugement dernier, après lequel les Justes, devenus pareils aux anges, vivraient dans la volupté sans se reproduire.

Et bien d'autres hérétiques encore se trouvaient là : des Montanistes, des Priscillianistes, jusqu'à ces étranges disciples de Carpocrate qui pensaient que des Esprits sublimes président à tous les actes de l'humanité, même les plus infâmes, et que c'est avec certitude rendre hommage à l'un d'eux, qui devient un protecteur tout-puissant, que de s'abandonner aux stupres les plus immondes, aux rapprochements stériles d'homme à homme, de femme à femme. Car Pérégrinus, après avoir voulu d'abord s'appuyer sur ces dissidents contre les chrétiens, avait pris à la fin le parti de les mêler à eux pour compromettre ceux-ci, et susciter des querelles.

Mais Onésime, avec une grande modération jointe à une dialectique puissante, à l'empire qu'il savait exercer sur les âmes, à la pression aussi qu'opéraient l'exemple et la discipline des orthodoxes, les amenait peu à peu, sinon à renoncer formellement à leurs hérésies, du moins à en quitter les pratiques, à s'accorder sur les points qu'ils gardaient en commun avec les fidèles de la stricte observance, en taisant leurs différends. Il les dressait d'un bloc contre les sectateurs des Olympiens, ne se montrant intraitable, par une ancienne rancune, qu'à l'égard des tenants du schisme donatiste; et il refusa l'accès à la communion de Lucilia, veuve, belle et fervente, parce qu'elle baisait, avant de participer au mystère, les os d'un martyr donatiste, qu'elle

avait aimé. Cette femme, désespérée, se tua en se précipitant du haut des bâtiments du Téménos.

Ce qui contribuait à inspirer à tous ces gens la volonté de rester unis, c'était l'espoir qu'approchait l'heure définitive du triomphe. Tous en demeuraient convaincus. Cette persécution était le dernier effort des païens, leur suprême sursaut; et, s'il restait inefficace, la victoire appartiendrait aux chrétiens. Onésime alors détournait adroitement leurs débats sur ce qu'ils feraient, après cette victoire, contre les vaincus. « Nous détruirons les temples, tous les temples », disaient les uns : « Il y faudra un peu de prudence, répondaient d'autres, plus politiques. Il conviendrait pour commencer de s'attaquer seulement, à quelques-uns, pour des motifs de moralité : ceux, par exemple, où s'accomplissent les prostitutions sacrées : Aphaca, dans le Liban, les sanctuaires impurs de Cilicie, Héliopolis, en Syrie; et ici, à Corinthe, le temple d'Aphrodite. »

— Mais il faut aussi détruire Delphes. Trop de gens encore vont consulter l'oracle. Cela est dangereux. Et tous ces souvenirs de la religion hellénique, ces statues de marbre et d'ivoire : elles sont trop belles! Tant qu'elles existeront, on y restera trop attaché, on ne pourra les oublier. Il faut empêcher qu'on leur apporte des offrandes et qu'on leur sacrifie : le seul moyen est de les briser.

Cela paraissait criminel à Cléophon. S'il ne croyait pas aux dieux, il aimait l'image qu'en avait su former le génie des Hellènes. Il protesta, bien qu'avec la modération d'un homme de bonne compagnie.

— Beaucoup de gens, fit-il observer, sont comme moi. Ils tiennent à ces effigies pour leur beauté, non pour leur signification religieuse. Vous les allez indigner; ils vous prendront pour des barbares. Votre cause n'y gagnera rien.

— Alors, déclaraient les politiques, nous les transporterons à Rome, à Nicomédie, à cette Byzance que Sévère a commencé de bâtir sur l'une des rives de l'Hellespont. Nous en ornerons les places et les hippodromes : nous les laïciserons.

— De la sorte, j'y consens, répondit le jeune homme.

Pourtant il s'inquiétait encore d'autre chose.

—Vous prétendez, disait-il, devenir maîtres de l'Empire, et vous repoussez le service militaire. Si tous les sujets de César sont chrétiens et refusent de porter les armes, il n'y aura plus d'Empire. Celui-ci croulera. Il ne saurait s'opposer aux entreprises des barbares du Nord, et des Parthes.

Mais les chrétiens répondaient en riant :

— Nous refusons le service militaire à l'Empire parce que l'Empire est notre ennemi. Mais du jour qu'il nous appartiendra, ce sera bien différent. Nous lui servirons volontiers de soldats contre nos ennemis, qui seront les siens. Nous n'hésiterons pas à user du glaive contre les adorateurs des images et faire pénétrer notre foi chez ceux-ci en reculant les bornes de l'Empire. Il fallait savoir mourir pour remporter la victoire. Il faudra savoir mourir pour l'exploiter : nous ne l'ignorons point.

— Vous m'en direz tant! faisait Cléophon.

Il trouvait en cela les chrétiens assez intelligents et sympathiques.

Il s'étonnait du peu d'inquiétude que montrait le courtier Aristodème. Celui-ci, sans détours, lui en donna la raison : « Ce n'est pas, dit-il, comme chrétien que je fus arrêté. On sait que je suis juif, uniquement juif, et les juifs sont les amis de l'Empire. Je ne suis qu'accusé d'une opération que l'édit rendait illicite. Et, comme je suis riche, il ne s'agit que de me faire payer ma

liberté fort cher. Mais je ne m'en soucie pas autrement. Celui qui cherche à gagner doit savoir également se résigner à perdre. Je sortirai d'ici à la condition d'y mettre le prix, quand je le voudrai, exactement comme ce misérable Rhétikos.

— Rhétikos?...

— Il ne s'est laissé emprisonner, en proclamant sa conversion, que pour se faire nourrir, profiter des dons que les chrétiens riches font à ceux de leurs frères qui sont dans le besoin. Il abjurera, soyez-en sûr, quand il en aura assez. J'étais assez intelligent pour l'avoir compris. Il ne m'a pas cru assez bête pour me le vouloir cacher.

Du reste, le juif ne dissimulait pas son scepticisme à l'égard des espérances des chrétiens.

— S'ils obtiennent la victoire, cela ne leur servira de rien, car ils sont fous. Ils prétendent convertir la terre entière à leurs rites, à leurs magies, à leur religion. Pensez-vous que des hommes d'origine différente pourront avoir la même idée des choses? Nous autres, les juifs, nous resterons à part, et unis. Nul ne pénétrera parmi nous; nous serons les seuls élus, nous confondrons l'idée de peuple et celle de religion. Ainsi nous resterons la seule race pure et forte; il faudra bien alors qu'un jour nous dominions toutes les autres. Mais cela est encore bien loin, nous ne le verrons pas. Un homme tel que moi ne se doit occuper que de ce que, durant sa propre existence, le sort lui peut accorder, en s'efforçant que ce sort soit agréable.

Il invitait alors Cléophon à se rapprocher avec lui de Myrrhine, dont il jugeait la figure charmante, la douleur consolable; et son expérience lui suggérait qu'elle accepterait plus aisément, d'abord, les hommages courtois de deux hommes ensemble se présentant à elle, que d'un seul,

Myrrhine les accueillait avec une indifférence égale, ne songeant qu'à Théoctène dont elle continuait d'ignorer la mort. Aristodème n'avait pas eu le courage de la détromper et du reste se demandait s'il y trouverait quelque avantage. Ils voyaient souvent à ses côtés Onésime, qui ne concevait rien à l'obstination de Myrrhine à ne se point reconnaître chrétienne.

— En tout cas, lui disait-il, le malheur qui te frappe est sans doute une bénédiction céleste. Il est clair que le Seigneur a des intentions sur toi. Tu es déjà chrétienne par la souffrance, il le faut devenir par la volonté. Les délices que tu connus sont impures et passagères, celles que tu peux t'assurer seront éternelles et incomparables.

Voyant Cléophon curieux de raisonnements et de philosophie, il insistait sur les preuves de la mission du Sauveur. Il revenait, pour Myrrhine, à ces promesses d'un bonheur sublime auprès duquel toutes les jouissances terrestres n'apparaissaient que comme une goutte d'eau pour un homme altéré. Elle ne l'écoutait qu'avec impatience ou semblait, dans ses paroles, n'entendre rien que ce qui lui pouvait rappeler ce passé que la foi d'Onésime estimait si méprisable.

— Théoctène n'était toujours pas là, murmurait-elle. Il n'est pas là maintenant, voilà tout; et il m'est toujours présent... Parfois, à la tombée du jour, avant qu'il arrivât, j'allais en l'attendant m'asseoir sur la hauteur qui domine la baie de Corinthe. Je cherchais des yeux les vaisseaux qui entrent au port, ou en sortent, car je ne saurais contempler une mer sans navires; son visage est vide, cruel, comme affamé, il me fait peur. Mais il y en avait presque toujours, au moins des barques de pêcheurs. Avec leurs voiles rouges, entre l'eau transparente et le ciel clair, elles se tenaient comme suspendues; on eut dit

qu'elles étaient là de même que je mettais pour Lui, quand Il allait venir, à mes joues un peu de fard, un bijou dans ma chevelure. Parfois le golfe était tout bleu, d'un bleu téméraire, ardent, avec des étincelles sur les vagues. Parfois c'était un azur languide, sans un frisson, sans une lueur, comme ennuyé, dédaigneux... Cela faisait songer à une femme, une femme trop aimée, qui a eu trop d'amour, trop d'hommages, et s'est lassée de tout, même de sa beauté. Alors je songeais : « Je ne serai jamais cette femme-là ! Je ne serai jamais lasse qu'il m'aime, ni assez belle. Il est venu, je l'ai aimé, et une pensée subite, et le bleu de la mer, et le ciel sur les vagues, et l'odeur du varech exhalée par le vent — tout dans cet univers me rappelle et m'annonce ce que j'éprouverai tout à l'heure, dans les divins moments qu'il me possèdera.

« Il va venir ! Il va venir encore. Toute autre chose est impossible. Qu'il vienne à moi cette nuit, son corps contre le mien. Et descends avec lui, ô Désir, pourpre vin de la vie, coule à travers mes veines ! Prends-moi, roule-moi, jette-moi au maître : que je ne sois plus rien que Lui, Lui seul, écroulée dans ses bras !

Pourtant elle avait le respect de l'homme, quel qu'il fût. Toute sa vie elle avait été nourrie dans la soumission à sa voix et à ses volontés. Onésime, sans impatience, la laissait crier et pleurer. Il repartait ensuite avec une douceur toujours égale, puis, dès qu'elle paraissait tendre l'oreille, une ardeur qui peu à peu se changeait en violence. Il lui disait alors :

— Jusqu'à cette heure tu t'es méprise sur toi-même. Même ton désespoir le prouve. Et tu es appelée à un autre esclavage, à la servitude d'un amour divin, qui ne passera plus. Tout ce que tu as connu n'est rien. Tout ainsi que l'ombre d'un homme sur une muraille n'est que l'image incon-

sistante et déformée de son corps réel, de même les joies des sens ne sont que le reflet illusoire, affaibli, des extases de l'âme immortelle. Efforce-toi de concevoir ce que sera pour toi l'amour d'un Dieu éternel, qui est toute beauté, toute puissance, qui tient le monde entier dans sa main, comme l'ami dont tu parles eut pu tenir un caillou, et que ce Dieu daigne descendre en toi, pour t'emplir de sa présence.

Elle secoua la tête :

— Comme ce serait peu de choses! Tu crois à l'immortalité des âmes. Crois-tu aussi qu'elles se puissent réincarner? il en est qui me l'ont dit; parfois je m'en persuade. Alors je pense qu'il y a longtemps, très longtemps, une femme a aimé un homme comme j'aime celui-là. Peut-être était-ce une prostituée telle que je le fus. Peut-être, au contraire, une de celles que vous appelez vertueuses, parce qu'elles furent étourdies des illusions que tu me veux faire prendre pour la réalité. Et elle avait souhaité se donner à cet homme; mais elle n'en a pas eu le courage; elle s'est laissé tromper comme tu me voudrais tromper, et maintenant son âme brûle de tout le regret, de tout le remords, de toute la faim, de toute la soif de cet amour inassouvi; elle l'a voulu satisfaire par moi, à travers moi. J'aimais, je me donnais, pour elle et pour moi. J'aime pour toutes les femmes qui ont eu peur d'aimer.

— Ce sont là, répondait Onésime, des imaginations démoniaques...

— De quel côté se tient le démon du mensonge? Est-il en toi, ou en moi? On en pourra discuter durant des milliers d'années, comme de tous les rêves. Mais ce n'est pas un rêve que la vie des humains. Elle n'a qu'une loi, à laquelle se soumettre est un plaisir; elle est faite pour être vécue. On vit, on aime, on sent se détacher de soi des rameaux qui perpétuent la vie; et en

vérité alors on ne meurt pas. Voilà ce que j'ai toujours pensé. Tu me parles de l'immense volupté qu'inspire une possession divine. Moi, je ne regrette qu'une chose, hors l'absence de l'homme dont je suis la servante : qu'il n'ait point laissé une présence que j'eusse senti s'agiter en moi, et nous eût ressuscités l'un et l'autre. C'est en cela que les femmes de ma race ont toujours vu le bonheur et la vérité. Telle était la foi simple et certaine des Hellènes; et je sais que tout ce que tu me dis est une erreur, puisque ce n'est pas cela.

Onésime là-dessus l'abandonnait. Il la pouvait supporter quand elle paraissait folle seulement; il désespérait de l'amener à la foi quand il la trouvait ainsi résolue à borner ses désirs à la seule immortalité dont peuvent jouir les animaux par la chaîne sans fin de leurs générations: mais que les hommes, qui ont une âme, peuvent et doivent dédaigner.

Quand Onésime s'était éloigné, Aristodème, avec d'autres intentions, entreprenait Myrrhine. Il la louait subtilement d'aimer la vie, et de se refuser à croire qu'il en faille sacrifier les sûrs plaisirs à des promesses incertaines. Il l'aidait à en savourer la mémoire, pour elle demeurée si précieuse. Puis, avec une adroite perfidie, il insinuait que Théoctène n'avait pas été le seul à les lui faire connaître, espérant l'amener ainsi à concevoir que celui-ci même pouvait n'être pas le dernier. Elle répondait avec candeur :

— Il est vrai. Un grand nombre d'hommes ont joui de mon corps depuis mon enfance, et j'étais même si jeune, quand ma virginité fut immolée à la déesse, que je l'ai oublié. De tous ces hommes, ceux qui n'ont fait que passer, il ne me souvient pas non plus. Ils sont comme s'ils n'avaient jamais été. Les autres?... Oui, il en fut un — ou deux. Ceux-là, à compter du jour que

j'eus rencontré Théoctène, parfois, si tout à coup je me rappelais leur visage et leur corps — leur corps! — j'eusse voulu les tuer! Et puis d'autres fois, la mémoire me revenant d'une heure que j'avais été heureuse avec eux, il me semblait que ce n'avait pas été avec eux, mais avec Lui, dont ils n'avaient été que la préfiguration...

« Je vais même te confier une chose étrange. Un de ces hommes que j'avais cru aimer me laissa voir qu'il ne me trouvait point assez experte en amour, qu'il en avait connu d'autres, plus âgées, plus savantes. Avec quel mépris je l'écoutai, cet homme qui ne savait point apprécier le don de ma jeunesse! Mais maintenant, quand je pense à l'Autre, au Seul, et que ce reproche me revient, il me monte au cœur une inquiétude : « Si c'était vrai? Si j'eusse pu lui faire plus de plaisir? » Alors c'est pour moi que j'éprouve du mépris. Car je ne songe qu'à Lui, non à moi. Si j'ai pu lui donner un moment de bonheur, je suis contente. Tu me diras que mon imagination m'emporte, que je ne suis qu'une petite prostituée du Temple, indigne de Lui, moins que rien pour Lui, et qu'il m'eût quittée, quelque jour. Qu'importe cela... Si César, un jour d'orage, le grand César, maître de l'Empire, eut cherché abri dans ma petite maison, me fussé-je plainte que c'était la pluie, non pas mon mérite, qui l'avait arrêté? Eussé-je envié son palais, cru qu'il resterait toute sa vie dans les dix pieds carrés de ma chambre? Non : j'aurais été fière seulement, oh! bien fière, que ma chambre eût été là pour l'accueillir un instant; j'aurais su que, de toute éternité, elle avait été faite pour cette seule minute.

Ainsi pour Théoctène.



C'est ainsi qu'elle écoutait les propos d'Aristodème sans en discerner l'objet; il continuait à n'être pour elle qu'un homme à qui elle pouvait parler de la seule chose au monde qui l'intéressât.

— Tu couches donc seule toutes les nuits, fit-il un jour brusquement, perdant patience.

— L'autre soir, répondit-elle ingénuement, une femme est venue se glisser à mes côtés, comme je m'étendais sous les arcades. Mais ce n'était point pour ce que tu aurais cru, et que je croyais. Elle m'a dit : « Les Olympiens se figurent que nous adorons un âne. Ils sont bêtes; comment pourrait-on adorer un âne? Quelle raison... Mais il est légitime et profitable de rendre un culte à l'Abeille. Fais comme moi, adore l'Abeille, cette petite Abeille d'or que voici; je la porte toujours sur moi : l'Abeille, qui enfante sans avoir été fécondée, vierge et mère comme la mère du Christ, archétype de la mère du Christ. Lève-toi, et nous le prierons ensemble »... Ce sont de drôles de gens! Et il y a encore ici des femmes qui se prétendent évêques et prêtresses consacrées par les successeurs d'un grand saint qu'elles appellent Montanus. Elles disent que ce sont elles qui doivent diriger l'Eglise et en célébrer les mystères, étant seules capables d'inspirer aux hommes des sentiments violents, par conséquent d'exercer sur eux un empire salutaire... Me vois-tu évêque?...

Ces bizarreries étaient la seule chose qui la pussent divertir de sa peine. Quelques secondes elle s'en amusait comme une enfant, puis retombait dans une angoisse accrue. Il lui paraissait de mauvais augure que Théoctène, du lieu où on lui avait affirmé qu'il se cachait, n'eut pu lui

faire parvenir quelque message. Elle réclamait ce message à Philomoros et Céphisodore, toutes les fois qu'ils la venaient voir, et leur silence alors, leur visible embarras, l'épouvantaient.

*
**

Un jour les gardes poussèrent devant eux, dans le Téménos, une femme échevelée jetant de tous côtés des yeux sauvages et presque insolents. C'était Ordula qui, renversant sur le port, avec des injures, une image de Poséidon-Eurymédon, venait de se déclarer chrétienne. Cherchant Myrrhine, elle embrassa ses genoux.

— Tu es venue pour Rhétikos?

Cela paraissait si naturel à Myrrhine, qu'Ordula eût souhaité, à tout prix, rejoindre l'homme qu'elle aimait, fut-ce un mendiant infirme et hideux.

— Rhétikos? Que me fait ce lâche, qui n'est ici que pour se remplir la panse aux frais des chrétiens, comme jadis il se faisait nourrir par moi, m'abusant comme il les abuse? Il y a de plus grandes douleurs, les vôtres. Je suis chrétienne parce que c'est vous les douloureux, les persécutés... Et parce que c'est moi qui t'ai trahie, Myrrhine, que c'est par moi que tu es ici : voilà ce qu'il faut que tu saches! Alors, si tu meurs, je dois mourir!

C'est ainsi que Myrrhine apprit par quelles manœuvres Eutropia, l'ancienne maîtresse de Théoctène, l'avait su précipiter dans cette catastrophe. Ordula, dénonçant sa complicité, se roulait aux pieds de sa victime.

— Je veux mourir, répétait-elle. Mais ce ne me serait qu'une grande joie de mourir, et ne sau-

rait m'acquitter de mon crime. Souffrir et mourir n'est qu'un noir et profond délice. Il faut encore que tu me pardonnes.

— Si Théoctène te pardonne...

— Théoctène?... Mais il est mort!

Myrrhine n'eut pas un cri. Elle devint toute blanche.

— ...Comment, tu ne savais pas, on ne t'a rien dit? On l'a tué le jour même que tu passais devant le tribunal...

Myrrhine lui enfonça ses dix ongles dans les joues.

— Te pardonner! Te pardonner! Tu l'as tué, et tu veux que je te pardonne!

Elle s'acharnait, regardant couler le sang avec une avidité forcenée. Sans se défendre, Ordula levait la tête vers elle, comme ressentant, à se laisser déchirer, une abominable joie. Elle disait seulement, écartant les mains de son corps, offrant son visage à de nouvelles lacérations : « Oui, c'est cela, c'est cela... c'est ce qui doit être! »

Aristodème l'arracha des mains de Myrrhine. Il croyait distinguer les heureuses conséquences de cette révélation; il s'en applaudissait, n'ayant point de méchanceté dans l'âme. Il souhaitait que Myrrhine s'abandonnât à lui, la trouvant désirable, mais jugeait affreux qu'elle pût périr, entraînée dans un conflit absurde, qui ne lui était de rien.

— Comprends donc, cria-t-il, comprends donc! Tout s'explique, à cette heure, tout est clair. Puisque Ordula s'est déclarée chrétienne devant les magistrats le crime dont elle s'est rendue coupable à ton égard...

— Je l'ai déjà proclamé, dit Ordula, avant d'entrer ici.

— Tu seras libre, alors, Myrrhine!

Aristodème ajouta malgré lui :

— Nous serons libres ensemble!

— Théoctène est mort!... répondit Myrrhine, sans paraître l'entendre.

Philomoros et Céphisodore savaient déjà qu'Ordula s'était avouée coupable d'avoir tendu un piège à Myrrhine. Pleins d'espoir, ils avaient sur-le-champ rédigé une requête à Pérégrinus, pour obtenir la mise en liberté immédiate d'une innocente. Mais la reconnaissance de cette erreur aurait compromis l'honneur de la femme du principal notaire Velléius. Celui-ci fit valoir auprès du gouverneur qu'une imputation si noire portée contre sa propre épouse, et rejaillissant sur lui-même, était de nature à compromettre son autorité de magistrat; que d'ailleurs le prétendu aveu d'Ordula n'était de toute évidence qu'une diffamation gratuite, irrecevable de la part d'une femme perdue, auparavant adonnée à des pratiques de sorcellerie, et qui, se disant chrétienne, ne pouvait être crue dans son témoignage en faveur d'une autre chrétienne.

Pérégrinus arrêta qu'il ne pouvait être tenu compte de ces soi-disant révélations. D'ailleurs, après un long silence, une hésitation de plusieurs mois, Galère venait de décider de nouvelles rigueurs contre les chrétiens. Il avait lancé des ordres précis, irrévocables : il lui fallait en finir avec la secte par la raison même que son ennemi Constance et son fils Constantin semblaient plus disposés à s'appuyer sur elle. Priver les Césars des Gaules de ce concours en décapitant l'Eglise de ces principaux meneurs, en exterminant ou épouvantant le reste, lui apparaissait un acte nécessaire de politique. Avertis, la plupart des chrétiens qui demeuraient encore à Corinthe prirent la fuite. Les autres allèrent rejoindre à l'ergastule ceux qui, depuis si longtemps, et non sans avoir jusque-là gardé quelque espoir, y attendaient leur sort.

Pérégrinus n'avait plus qu'à obéir. D'ailleurs il était dans ses principes, s'il ne pouvait plus temporiser, d'anéantir.

Une partie des prisonniers fut envoyée aux mines; l'autre était destinée aux bourreaux. Il n'y eut plus d'interrogatoire, ni de jugement. Il en fut ainsi, à la même époque, en Thébaïde, où l'on mettait à mort, chaque jour, jusqu'à cent chrétiens. Chez ceux de Corinthe, l'imminence d'une fin véritable éteignit leurs dernières querelles. Il ne se trouva qu'un petit nombre de lâches. Bien peu — beaucoup moins qu'aux premiers jours des poursuites — osaient recourir à l'abjuration pour sauver leur vie. A envisager depuis si longtemps, et d'une façon quotidienne, la possibilité du supplice, on s'y était accoutumé. Mourir, bien mourir, était devenu l'objet des entretiens, le commun souci, parfois le désir, qui unissait entre eux ces hommes et ces femmes. Si plusieurs se sentaient moins fermes, ils eussent rougi de l'avouer. Les plus forts, les plus exaltés, donnaient le ton, faisaient la loi. On ne résistait plus à ces fanatiques. Cléophon se sentait porté vers eux par des élans où il y avait de l'admiration, un sentiment plus trouble, et jusqu'à l'appétit à la fois farouche et craintif de la rigueur des coups, de l'étreinte brutale des tortionnaires, des déchirements étranges qui précèdent la mort et la font souhaiter. D'ailleurs on ne lui parlait de la mort que comme d'une victoire. Double victoire : celle de l'Eglise, celle du chrétien qui succombait pour elle. On faisait partie d'une dernière cohorte sacrifiée pour achever le succès d'une bataille de trois siècles : gloire plus haute et plus éblouissante encore que celle des Trois Cents des Thermopyles. « Passant, va dire aux Lacédémoniens qu'ici nous gisons, pour obéir aux ordres! » Cléophon frémissait d'orgueil et d'envie au souvenir de la

sublime inscription. Et il n'y avait même pas à combattre, ce qui lui eut paru plus difficile, il n'y avait qu'à mourir. Et, après la mort, ce ne serait pas seulement la vie obscure et vaine des héros, dans l'Hadès hellénique : le triomphe total, définitif de l'âme glorifiée, plus vivante que sur terre, participant aux béatitudes éternelles d'un Dieu éternel. Il s'étonnait naïvement qu'un tel bonheur lui fut réservé; il y restait presque incrédule, s'en jugeant indigne pour si peu de choses. Aussi toucha-t-il l'évêque par la sincérité de ses craintes, que celui-ci nommait, non sans quelque apparence de raison, du repentir. Cléophon conviait Myrrhine à l'imiter, lui représentait avec ingénuité qu'elle n'avait point autre chose à faire.

— Car, lui disait-il, puisque tu ne saurais échapper au sort qui nous est commun, si tu dois mourir comme chrétienne, ne serait-il pas absurde, de ta part, de ne point chercher à retirer de la mort les avantages dont les chrétiens déclarent qu'ils sont assurés? Il n'est pas un homme de sens qui ne te le conseillerait.

Onésime approuvait ce raisonnement, l'estimant irréfutable. Mais Myrrhine demandait si cette éternité de délices, qu'on lui garantissait, elle la pourrait partager avec son amant.

— Je ne saurais te l'affirmer, répondit l'évêque. Les âmes des bienheureux martyrs disposent d'une singulière influence. Si Théoctène était vivant, il pourrait, à ton exemple, devenir chrétien. Notre histoire rapporte nombre de cas de ces conversions miraculeuses. Mais il est mort, et tout ce qu'on peut raisonnablement espérer, surtout dans les circonstances particulières où il succomba, victime de la rage des infidèles, c'est qu'une illumination particulière lui ouvrit les yeux, et qu'il est mort chrétien.

— Mais tu n'en es pas sûr! répliquait Myr-

rhine, obstinée. Il vous ignorait, et moi, qui maintenant vous connais, je vous hais! Si vous n'aviez pas existé, nous serions encore heureux, Théoctène et moi. C'est vous qui l'avez tué, bien plus qu'Ordula.

— Songe que pourtant, observa l'évêque, le martyre va laver cette même Ordula du crime qu'elle commît à ton égard, et de toutes les souillures de son existence. Tandis que toi... ce n'est pas possible!

— Tu l'as dit : ce n'est pas possible! Et je te croyais plus adroit, ou moins aveugle. Car s'il est une justice au royaume de ton Dieu, il ne saurait consacrer cette injustice. Et si c'était vrai... Si c'était vrai, et que je fusse chrétienne, je devrais durant toute l'éternité contempler le bonheur de cette femme qui a détruit mon bonheur. En pourrais-je alors éprouver? Va-t-en. Tu ne crois pas mentir, mais tu mens. Tu t'abuses, et tu abuses tous ces pauvres gens.

A ce moment un garde, du haut des bâtiments du Téménos, annonça « none ». Sans s'émouvoir des injures de Myrrhine, Onésime, d'une voix forte, entonna la prière de cette heure; car on priait en commun, quatre fois par jour : au dernier temps de la nuit, celui qui s'écoule entre le chant du coq et des premières lueurs de l'aube, qui est prime; au milieu du jour, à l'heure du repas, qui est tierce; à l'heure où le soleil se couche, où les lampes s'allument, qui est sixte; au moment du sommeil, qui est none...

— *Ades, pater supreme,* commença l'évêque. Et tous les chrétiens, assemblés pour la prière, répondirent en deux chœurs alternés. Les ascètes, nommés aussi « continents », les Parthènes, ou vierges sacrées, tenaient le premier rang, et l'on voyait, mêlées à elles, des femmes mariées qui avaient fait serment de s'abstenir

avec leurs époux de toutes relations charnelles. On les nommait « veuves », bien que ces époux fussent encore vivants, et les matrones qui n'avaient pas eu le courage de renoncer aux légitimes plaisirs d'une union terrestre venaient respectueusement leur baiser la main. Pour entretenir l'enthousiasme de son troupeau, Onésime multipliait les exercices religieux. Beaucoup de catéchumènes, qui avaient jusque-là suspendu leur résolution, sollicitaient la grâce du baptême. Avant d'y procéder, l'évêque, assisté de trois diacres, les exorcisait, puisqu'ils passaient pour demeurer encore sous l'influence du démon : « ...Donc, ô diable pervers, répétait à son tour chacun des diacres, accepte ta sentence, rends hommage au Dieu vivant et vrai, rends hommage à Jésus-Christ son fils, et à l'Eglise Sainte. Retire-toi de ces compagnons de Dieu, et ce signe de la Divine Croix, que nous leur imposons au front, ne tente jamais de le violer! »

Visibles ou invisibles, bourreaux terrestres ou esprits d'en bas, on sentait les puissances du mal assiéger les prisonniers; on luttait contre elles, on était sûr de les vaincre. Les jeûnes, les méditations solitaires, les prières en commun, les chants graves et sombres, ou d'une joie surhumaine, nourrissaient la fierté, le courage, la foi, les grandissaient jusqu'à l'extase; et les plus ardents, certains de la grâce, plus encore de leur indomptable énergie, criaient aux gardiens :

— Qu'est-ce donc qu'ils attendent, vos chefs! Pourquoi n'est-ce pas encore pour aujourd'hui?

Onésime devait retenir leur zèle. Mais Ordula l'écoutait sans l'approuver : sa religion n'était que l'appétit de la mort, de la mort partagée avec d'autres convives comme un repas suprême et somptueux.

Par les païens qui venaient chaque jour leur jeter des injures, les contempler du haut du

chemin de ronde, aussi par les rares amis qu'ils avaient conservés dans Corinthe, les chrétiens apprirent que la fin approchait. L'évêque, prévoyant qu'il serait alors l'un des premiers à subir le supplice, résolut de célébrer lui-même, une dernière fois, avec autant de majesté que le permettaient les circonstances, le mystère du Saint-Sacrifice.

On en fut averti par un hymne lent et solennel, sorte de leçon qu'un diacre chantait sur quelques notes seulement, semblable à la mélopée dont les acteurs tragiques de l'Hellénie accompagnaient leurs rôles. Toute l'assemblée reprit la dernière phrase, puis ce chœur se divisa en deux parties; et ces voix ardentes, profondes, passaient d'un frémissement d'angoisse à la sérénité d'une confiance sublime.

Myrrhine et Cléophon voulurent s'approcher; on les repoussa. Seuls les « compétents » baptisés étaient admis à participer au mystère. Les autres, simples catéchumènes, candidats au baptême, pénitents retranchés de la communion des fidèles jusqu'à l'expiration de leur peine, furent maintenus à l'extérieur du cercle. Tel était l'usage des chrétiens dans les édifices où ils tenaient leurs assemblées régulières. Mais cette fois la célébration du sacrifice avait lieu à l'air libre, dans la cour du Téménos, et ceux qui n'étaient point « compétents », les infidèles même, Myrrhine, Aristodème, purent, du sommet des portiques, assister de loin aux cérémonies.

Onésime, le célébrant, les mains croisées sur la poitrine, était assis sur un siège de bois. Un diacre, à ses côtés, implora la faveur céleste. Le mystère se développait comme une tragédie à laquelle tous prenaient part, et qui n'était jamais tout à fait la même. A cette époque, seules les principales péripéties en étaient fixées; les paroles en demeuraient pour la plus grande part

improvisées, et le génie ou la passion du célébrant, l'inspiration de son éloquence qui variait selon les sentiments dont il était pénétré, les événements funestes ou favorables, leur prêtait un caractère incessamment nouveau, parfois poignant comme à cette heure, toujours auguste.

« ...Pour la paix et le bonheur du monde disait le diacre... Pour la Sainte Eglise des Apôtres... Pour les prêtres, pour les néophytes, pour les petits enfants, pour nous, Seigneur, pour nous aujourd'hui dans l'angoisse, demain dans les supplices, en ta présence terrible, nous t'invoquons, Seigneur, Seigneur! »

Et les participants, la face écrasée sur le sol, répondaient en gémissant : « Seigneur, Seigneur, pitié! Relève-nous, sauve-nous, Seigneur! »

Déjà Cléophon frémissait d'une émotion brûlante, d'une impatience mystérieuse. Il était comme transporté; il attendait, le cœur bondissant, il ne savait quoi d'immense, d'impérieux, d'irrésistible.

— J'ai déjà vu tout cela dans nos synagogues! lui dit froidement Aristodème.

Un chrétien, près de lui, répliqua dédaigneusement :

— Attends! Depuis trois mille ans vous en étiez restés là : mais nous!

Les chrétiens s'étaient redressés. Dans la certitude qu'un événement sublime, ineffable, s'allait manifester, ils s'avançaient radieux les uns vers les autres; ils se donnaient le baiser de paix, sur la bouche, les hommes aux hommes, les femmes aux femmes. Attentifs, des serviteurs sacrés scrutaient leurs rangs. Il n'y devait rester personne d'indigne, ni d'impur. Ce qui allait se passer était le plus grand des mystères : seuls les mystes le pouvaient voir s'accomplir. Les acolytes repoussaient plus loin les incompétents. Ils conduisirent doucement hors du cercle un petit

enfant qui se voulait cramponner à sa mère. Sur un autel grossier, mais couvert d'une étoffe de lin immaculée, les diacres disposèrent le pain rituel, les calices déjà préparés, les cachèrent sous un voile blanc; et deux assistants, de chaque côté, des palmes à la main, chassaient les mouches, comme pour un souverain dont il est convenable d'assurer le repos.

Onésime avait revêtu une éclatante dalmatique :

— Mes frères, ne devons-nous pas rendre grâces au Maître?

— Il le faut, criaient les chrétiens. Il le faut! cela est nécessaire et juste! O Seigneur, seul Dieu qui réellement existe!...

Onésime commença l'invocation eucharistique. Ce Dieu tout-puissant, lui, prêtre consacré, doué d'un pouvoir à peine inférieur au sien, il l'appelait, le montrait, le faisait voir; il le glorifiait, avant de le rendre présent, dans son inaccessible majesté, dans ses bienfaits envers sa création, dans tous les miracles de l'Ancien Testament. Il résumait, illustrait son histoire, l'évoquait au milieu des Esprits, des *chérubim* monstrueux, des *séraphim*, de toute sa cour resplendissante, éternelle.

Et l'assemblée, dès lors persuadée de cette Présence, répondait :

— Oui, il est saint, il est saint! Saint, saint est le Seigneur!

L'invocation reprenait. C'étaient les mêmes choses que les chrétiens avaient déjà entendues, lors des célébrations précédentes, mais avec d'autres mots, une recherche acharnée, enivrée, de la réalité dans la vision, un poème inouï, plein de cris, aux images perpétuellement renouvelées :

« Ce Dieu sans bornes s'est donné des bornes il s'est fait chair, et s'est fait homme. A son d

nier repas, il a pris du pain et du vin, il a dit : « Ce pain et ce vin, ce sera moi, toutes les fois que m'appelleront ceux à qui j'en ai donné le pouvoir! » Puis on l'a torturé, il est mort, il est ressuscité, il est remonté dans son Royaume : il reviendra! Il reviendra, terrible et miséricordieux. Il reviendra, dans son incorruptible majesté. Mais d'abord il va revenir ici. Il va descendre et s'incorporer dans ce pain et ce vin. Viens, viens, viens! O Seigneur, viens!

L'évêque s'était prosterné, et tous ceux qui étaient là, non seulement les compétents, mais les catéchumènes, les pénitents, les infidèles même, et Cléophon, Myrrhine, Aristodème, comme écrasés de terreur et de désir mystiques, s'effondraient comme lui. Ce fut un silence formidable, où les cœurs palpitaient.

Tout à coup, Onésime, après s'être encore une fois prosterné, se relevant, se tourna vers les fidèles, étendit les bras, sans un mot. Son visage rayonnait : le miracle était accompli!

Ce fut dans cette foule un transport d'enthousiasme, une allégresse qui coula dans les veines comme un vin trop fort dont on ne saurait dissimuler l'ivresse. L'incroyable, l'impossible était vrai! Dieu venait de surgir sous leurs yeux, parmi eux. Il allait se donner avec sa chair, avec son sang, on participerait à son essence, à sa pureté, à sa force. Le même cri triomphal sortit en même temps de toutes les bouches, pour se changer bientôt en un chant de joie surhumaine, un hymne éclatant, lumineux, jeté, brandi vers le ciel comme une torche : origine et premier état de ce *Te Deum* que les chrétiens du rite latin, dans notre siècle, n'entendent plus qu'aux jours des victoires terrestres. Mais quelle victoire pouvait égaler celle-ci! Ce Dieu présent, ce corps et ce sang divins, ressuscités, durant que l'hymne formidable se déchaînait encore, les diacres, fré-

missants et comme en extase, l'ayant respectueusement placé sur une sorte de civière, le portèrent en ostentation à travers les rangs des fidèles. De nouveau, tous s'abîmant devant lui, baisèrent le sol de leurs lèvres.

Et Onésime, après avoir récité le *Pater*, improvisait encore une oraison passionnée, vertigineuse, où il les emportait à sa suite :

— Père invisible, source d'immortalité, source de toute lumière, de toute grâce, ami des hommes, ami des pauvres, je te vois, ô incréé, avec ton cortège de milliers de milliers, de myriades de myriades d'anges, d'archanges, de Trônes, de Seigneuries, de Puissances, et tes deux *séraphim* à six ailes : deux dont ils se cachent le visage devant ton insoutenable éclat, deux à leurs pieds, deux dont ils volent en criant que tu es Saint. Tu es là! Ton corps est dans ce pain, ton sang est dans ce vin, avec ton Esprit. Et tous ceux qui vont se partager cet aliment ineffable seront grandis en tout progrès, en toute vertu. Etaient-ils faibles, ils seront forts. Malades, ils seront guéris. Tu es là! Tu es là!... Je te prie pour notre sainte Eglise, répandue d'un bout de la terre à l'autre. Pour moi, qui ne suis rien. Pour ces prêtres, pour ces diacres. Pour tous les saints, les prophètes, les patriarches, les pauvres, les malades, les enfants, les esclaves. Pour l'Empereur, les magistrats, les soldats, tous ceux qui vont nous faire mourir!... O vous, qui en êtes dignes, ceci est son corps, ceci est son sang. Approchez pour le repas divin!



Parfois, au cours de cette cérémonie, jetée vers un désir d'action forcenée avec le sentiment

d'un irrésistible pouvoir qui s'exaltait en elle en cherchant un but; parfois, éprouvant l'impression d'un vide étrange, d'une sorte d'écroulement atroce et délicieux en même temps, Myrrhine n'avait pas échappé à ces émotions incomparables. Comme tous elle y avait ressenti, après des instants d'ardeur brûlante, l'angoisse effrénée, dans une passivité comblée, déchirante, d'un désir et d'une possession. Mais alors que ses compagnons rapportaient cette attente à une influence divine, cherchaient leur bonheur dans une présence immanente et céleste, son cœur terrestre n'évoquait que des joies terrestres, pour elle devenues inaccessibles.

— Il ne sera plus, jamais plus! disait-elle à Aristodème. Plus jamais je ne serai sienne, ses bras dans mes bras, son corps dans mon corps. Et j'avais tant de choses à lui demander, tant de choses! Je n'ai pas eu le temps, je ne saurai jamais, c'est fini : les choses qu'il avait vues, qu'il avait faites, les hommes qu'il a connus, les femmes qu'il a aimées; le monde, le monde entier à travers ses yeux, son esprit, ses sens, quelle sublime merveille! Il n'est plus, le monde est mort avec lui, et je ne suis plus rien...

C'était avec la sensation affreuse de rester sans force, anéantie, le déchaînement et le regret de souvenirs magnifiques dont tout son corps brûlait, alors que ses yeux versaient des larmes. Un immense amour, un désir vorace — et le vide.

La nuit était tombée. Des chrétiens dormaient sous les colonnes de bois. D'autres priaient, réunis, ou écoutaient l'un d'eux rappeler les supplices et le courage des anciens martyrs, déjà transfigurés par la légende. Quand il se taisait, on pouvait percevoir, dans le silence revenu, l'espèce de palpitation qui frémit, même dans leur sommeil, au cœur des grandes villes. Aristodème était étendu aux côtés de Myrrhine, au

fond d'un portique. Il lui parlait tendrement, lui-même attendri, sans qu'elle prêtât nulle attention à ses paroles; et comme elle ne bougeait point, hors d'elle-même, l'attirant dans ses bras, il la berçait doucement... Myrrhine se laissa prendre, d'abord sans résistance, puis avec emportement. Peut-être Théoctène lui-même n'avait-il jamais tenu contre sa poitrine une amante aussi passionnée, acharnée jusqu'à la frénésie aux curiosités suprêmes de l'impudeur. La lune montait dans le ciel, et comme ils s'étaient réfugiés dans l'ombre portée d'un pilier d'angle, l'obscurité, autour d'eux, se faisait plus profonde; ils ne se voyaient point. Mais l'astre, se déplaçant, éclaira le corps de Myrrhine abandonnée, presque nue. Toujours insoucieuse de ce qui n'était point le délire de ses sens, elle ne parut pas même regarder l'homme qui venait de la posséder. Mais Aristodème contempla longuement, avec ce plaisir reconnaissant des amants victorieux, le genou jeune et rond que cette lumière paisible et bleue montrait à travers les voiles dispersés. S'étant penché, il la baisa au front, avec respect, car il aimait véritablement la beauté des femmes, appliquant son admiration à des détails qu'eussent négligés des hommes de moins d'expérience, ou plus grossiers.

— Les genoux, dit-il, ont une figure, Myrrhine. Les tiens ont le sourire et la jeunesse de ceux d'Aphrodite quand elle sortit des flots. Bien fière peut être la femme qui les possède!

Ce ne fut qu'à cet instant que Myrrhine parut prendre conscience qu'il existait, qu'il était là, que c'était à lui qu'elle s'était donnée. Et ces paroles, ces paroles, elle les avait déjà entendues! C'étaient celles que prononçaient autrefois certains de ses amants, avant qu'elle connut Théoctène, ceux qui voulaient reconnaître d'un

peu d'élégance et de délicatesse — ne fut-ce que pour accroître l'illusion de leur plaisir — les enlacements qu'ils payaient. Tout son passé, ce passé dont elle croyait n'avoir même pas gardé le souvenir, tant il s'était confondu, dans ce qu'il avait de doux, ou de seulement supportable, avec les souvenirs que lui avait laissés Théoctène, venait de reparaître, de s'imposer, de lui faire horreur. Ce n'était donc pas Théoctène son dernier, son seul amant? Il y avait cet homme, devant elle. Tout était sali, tout était fini. Elle ne savait même plus maintenant à quoi ne plus vivre était bon. Elle n'était plus que Myrrhine. une petite courtisane, toujours une petite courtisane, une esclave de la Déesse et des mâles... Elle cria :

— Va-t-en! Va-t-en!

— Myrrhine...

— Va-t-en!

Plus jamais elle ne le voulut revoir, détournant les yeux quand il la voulait aborder. Du reste elle ne parla plus à personne, jusqu'au jour que les stationnaires de Pérégrinus la vinrent chercher, pour le supplice, avec les autres...



Jusqu'au moment que Myrrhine expira, elle ne prononça plus qu'un seul mot. Sans doute lui dut-elle son auréole.

Les chrétiens recevaient la mort non loin de Téménos, sur une sorte de terrasse naturelle où croissaient quelques vieux oliviers, et les païens de Corinthe, avec certaines personnes qui, sans l'oser manifester, penchaient pour la religion nouvelle, s'assemblaient alentour pour assister aux exécutions, groupés sur les ondulations pierreuses qui dévalent de l'Acro-Corinthe. Eutropia

était une trop grande dame pour que Myrrhine l'eût jamais aperçue, sans quoi celle-ci eut pu distinguer son visage parmi les spectateurs : car la femme de Velléius tint à rassasier ses regards des derniers moments de sa rivale. D'ailleurs la plupart des humains, au contraire des indifférents animaux, ressentent une volupté singulière à contempler les douleurs qu'ils ne partagent point, mais dont leur imagination leur suggère qu'ils les pourraient subir. Aristodème avait disparu : rien ne le retenait plus parmi les prisonniers depuis que Myrrhine le repoussait; il s'était décidé à payer d'une grosse somme sa mise en liberté, et c'était tout ce que Pérégrinus attendait de lui. Rhétikos, de son côté, s'était empressé de prononcer son abjuration solennelle.

Une espèce de caprice, des fantaisies cruelles, présidaient aux supplices infligés aux condamnés. Pour certains c'était la croix dont Constantin ne devait interdire l'usage qu'à la fin de son règne, près d'un quart de siècle plus tard. Pour d'autres, la potence, pour d'autres le fer. D'autres étaient pris pour cible par des archers. D'autres encore, surtout des femmes, étaient liés par les jambes à des branches d'arbre qu'on avait rapprochées de force par des câbles; on coupait ces liens, et les rameaux, se redressant, déchiraient la victime par le milieu de son corps délicat. Ce fut ainsi que périt Ordula. Ivre d'une inconcevable joie, elle ne semblait pas sentir la douleur, et son visage, quand il ne proférait pas des injures, ne trahissait qu'une ardeur fanatique. Cléophon considérait ces tortures avec une espèce d'avidité. Il essayait d'imaginer l'effet qu'elles produiraient dans sa propre chair; ses sens, à la fois affaiblis et exaspérés, finissaient par les désirer. Onésime, qui avait obtenu d'être sacrifié le dernier, afin de pouvoir jusqu'à ses

derniers moments réconforter son troupeau, n'eut pas besoin de l'encourager. Il attendait son tour avec impatience, prononçant des paroles confuses où l'attente de délices immortelles se mêlait à des images profanes. Du reste on se contenta de le suspendre, nu, par une jambe. Il mit plusieurs jours à mourir. D'abord il apparut sur ses traits une expression d'extase, puis il poussa des cris; enfin il s'anéantit dans une torpeur heureuse. Mais Myrrhine était épouvantée.

La souffrance et la mort lui semblaient également insupportables; sa chair se révoltait. Onésime avait renoncé depuis longtemps à la convaincre; il estimait détestable et satanique une obstination, un endurcissement qui la condamnaient au martyre sans qu'elle put espérer la récompense que les chrétiens en attendaient. Il la regardait d'un œil triste. Mais quand le bourreau s'approcha d'elle pour la décapiter, un glaive lourd dans les deux mains, Onésime l'entendit murmurer :

— O Mère-Vierge!

C'était, dans sa terreur, l'invocation à Isis qu'elle proférait ainsi machinalement, comme au temps de son bonheur, dans toutes les occasions de surprise, d'appréhension, de souffrance. Toutefois ce n'était point à Isis que l'évêque pouvait penser. Il songea que l'intercession de la mère du Sauveur, à l'heure suprême, venait d'illuminer cette âme. Levant les mains vers Myrrhine, il la bénit; tous ceux qui survivaient encore saluèrent comme une victoire, due à leurs prières et à leur propre martyre, la grâce qui venait de descendre... Le bourreau fit tomber d'un seul coup cette tête enfantine.

La nuit suivante, comme cela se pratiquait communément, les amis des chrétiens, ayant payé aux stationnaires de garde ce qu'il fallait

pour qu'ils y consentissent, vinrent chercher les corps des suppliciés afin de leur donner une sépulture honorable et pieuse. Philomoros et Céphisodore étaient présents. On leur demanda le nom de cette jeune fille. Ils répondirent qu'elle s'appelait Myrrhine, et c'est le nom que l'on grava sur son tombeau quand elle fut ensevelie avec les autres victimes de cette dernière persécution.

*
**

Près de mille ans plus tard, Guillaume-Guigues de Bocfozel, évêque de Riez en Provence, qui s'était croisé par piété avec Villehardouin, sénéchal de Champagne, Baudouin, comte de Flandres, Boniface, marquis de Montferrat, et venait d'enlever Constantinople aux schismatiques grecs, reçut en fief de son bon compagnon Guillaume de Champlitte, à cette heure comte de Morée, une partie de l'Achaïe. Cela lui plut grandement pour les forêts qu'on y peut voir, car il était aussi bon chasseur que plein de religion et preux homme d'armes. Ce prélat guerrier, qui venait d'acquérir plenté d'or et d'autres dépouilles au pillage de la ville des Empereurs, n'était pas moins ardent à se procurer des reliques saintes que des richesses temporelles. Débarqué à Corinthe, il apprit d'un Vénitien que, dans la crypte d'une église fort ancienne, du reste à son goût bien laide, se trouvait depuis près de dix siècles, à ce qu'on affirmait, la sépulture d'une martyre très révérée, miraculeuse. En effet, ayant ordonné qu'on levât les dalles qui formaient le plancher d'une chapelle souterraine, les esclaves à son service mirent à jour un caveau où reposait une pierre en forme de tombe, aux quatre parois taillées à tête de

diamant. Ils en ôtèrent le couvercle, au chevet duquel on lisait, en lettres helléniques, un nom :

MYPPINA

Cette pierre était, de part en part, traversée aux quatre coins de barres de fer bien rondes, cimentées dans leurs mortaises avec du plomb fondu qui la fixaient au rocher dont était fait le sol du caveau. Les ossements que contenaient cette tombe s'étaient affaissés, mais ils étaient intacts. La tête séparée des vertèbres avait été replacée près du col. Le myre et les prêtres qui accompagnaient Guigues de Bocfozel tombèrent d'accord que ce squelette était celui d'une femme encore jeune. Après une fervente prière, sur l'ordre de l'évêque ils commencèrent de recueillir débris par débris, prenant bien soin qu'il n'en put manquer un seul fragment, ces restes précieux d'une si grande sainte. Ayant retiré les côtes, qui étaient demeurées à la place que leur assigne la nature, ils distinguèrent tout au fond les restes d'un embryon de quelques mois.

Les experts religieux qui, sous les yeux de Guigues de Bocfozel, rédigèrent le procès-verbal de l'invention des reliques, déclarèrent que, puisqu'il ne se pouvait agir que d'une vierge, cette frêle chose qui, sous leurs doigts, s'était réduite en une impalpable poussière, ne pouvait provenir que d'une indue translation de corps, opérée par des mains injurieuses ou négligentes après l'inhumation de la bienheureuse. Mais il est aussi permis de croire que le grand désir de Myrrhine, qui aurait tant voulu, tant voulu, jouer avec un petit enfant, dans le moment que le bourreau lui trancha la tête était près de se réaliser.

Guillaume-Guigues de Bocfozel prit soin de faire parvenir les ossements sacrés de cette grande sainte au chapitre de son diocèse de Provence. Mais il mourut avant qu'ils arrivassent. Les chanoines de Riez, soucieux de ne point offrir à la vénération des fidèles des reliques qui ne fussent point authentiques, décidèrent, malgré les frais, d'envoyer un messager à Constantinople — car ils ne savaient pas bien où se trouvait l'Achaïe — afin de s'enquérir qui avait été cette Myrrhine. Leur délégué revint de son long voyage, près d'une année plus tard, avec l'information très certaine qu'elle avait été pieuse chrétienne, sainte insigne et reconnue, suppliciée par les païens, et la fille d'un roi de Corinthe.

Le nouvel évêque de Riez, Bertrand de Sennelier, décida que le corps de la bienheureuse martyre serait inclus dans une châsse richement orfévrée. Par testament il légua au chapitre de la cathédrale la somme d'un marc d'argent, afin qu'un cierge demeurât constamment allumé devant elle, considérant que cette princesse immolée par les païens, venant d'un pays de soleil devait aimer la lumière.

Mai 1920-1er Mars 1921.

PIERRE MILLE.

La Forêt [1]

par

HENRY BATAILLE

J'avais onze ans, je vivais seul avec ma mère, quand elle tomba, frappée de paralysie. La nature renversa les rôles. Ce fut la chère femme qui devint mon petit enfant : la rigidité des lèvres imprimait aux moindres mots qu'elle prononçait quelque chose d'indiciblement puéril et je me penchais sur le lit de douleur, comme on se penche sur un berceau... Souvent m'arrive-t-il encore de songer à ces premières solitudes à deux, et je les rapproche toujours de l'émouvante scène de Peer Gynt, où le fils berce la vieille mère dans son propre berceau d'autrefois, la dorlotte et la conduit tout doucement aux portes de la mort, en lui contant les mêmes histoires que celles qu'elle lui avait contées jadis, pour hâter le sommeil indocile... Ah! les grands yeux des malades tendres! Le silence de leurs yeux! Car il y a vraiment des yeux qui parlent, et d'autres qui se taisent...

Nous nous transportâmes à Barbizon. Une villa, près de l'haleine fraîche de la forêt, abrita le couple anormal... La grande cornette d'une sœur s'éveillait la nuit dans la chambre de la malade, comme un phalène qu'agite la lumière, mais dès l'aurore, je courais reprendre ma garde auprès de la mère adorée. L'après-midi, je traî-

(1) Chapitre inédit de l'*Enfance éternelle*.

nais sa voiturette d'infirme sur les routes de la forêt, et nul ne m'eût enlevé le charmant privilège de tirer, comme un petit âne, ce cher fardeau, trop prêt, hélas! à disparaître... Le poids m'en semblait si précieux! Et nous cheminions ainsi, l'enfant traînant la mère, sous les immenses chênes du Bas-Breau qui dominaient l'obscur Petit Poucet, attelé à sa charrette, de toute leur sollicitude dédaigneuse... Fatigué, je m'arrêtais : je cueillais une poignée de mûres pour ma convalescente... Les tendresses adorables et mouillées de larmes reprenaient leur charme naturel sous l'égide des arbres chanteurs. Les haltes étaient coupées d'embrassements... O forêt! forêt profonde où se sont perdues mes tendresses, tu as aspiré tout le souffle des baisers qu'ont échangés les êtres humains, sous tes ombrages éternels! Forêt d'Olympio, où a gémi Musset, où a rêvé Hugo, forêt des mélancolies, des jeunesses et des retours, forêt de Fontainebleau, si proche de la Ville terrible que chacun y apporta toujours un peu de ses amours, un peu de ses convalescences, un peu de son rêve, forêt de la fougère et du genévrier roux, moi aussi, je t'ai apporté mes premiers émois et confié mes premiers baisers! Ce furent d'abord ceux que je donnais aux mains pâlies et aux lèvres tordues de mon enfant, puisque c'est ainsi que je dois nommer celle qui me donna le jour... Quelques années après, je t'ai apporté mes amours légères de vingt ans, et tu as entendu claquer des baisers plus rieurs. Sous tes coupoles sonores, j'ai crié, comme les hommes des générations précédentes, et comme le feront ceux des générations futures, mes premières détresses, mes premières espérances de gloire et de bonheur. Tu m'as enivré de tes joies matinales, de tes gaîtés épanouies! J'ai couru, enfant, sur tes mousses; puis, bien après, quand j'eus

déchargé pour jamais le fardeau de la petite voiture, ivre de vent et d'espace, j'ai entendu contre les rayons de ma bicyclette sonner les élytres noires des cerfs-volants; j'ai entendu craquer, sous l'élan de mes roues d'acier, les mêmes petites branches sèches que, dix ans auparavant, j'écrasais de mes tristes pas d'enfant... A chaque amour nouveau ou dépité je suis revenu vers toi, forêt!... Tu contiens sous tes automnes accumulés les couches pourries de mon passé. Tu es remplie de mes tendresses, de mes chers fantômes, qui se sont succédé en toi, comme des arbres succèdent aux arbres, marquant les étapes progressives de ma vie... Plus tard, homme fait, je t'ai complètement abandonnée, las de tes accents épuisés; je t'ai laissé ma jeunesse, — et depuis, chaque fois qu'il m'est arrivé de franchir les arbres de l'orée, le porche formidable du Bas-Breau, avec son allée droite et processionnelle, mon cœur s'est serré comme si je retournais dans les ténèbres d'une cathédrale ancienne où j'aurais prononcé des vœux éternels, et éternellement violés...

*
* *

Pour mes regards de petit Méridional habitué à l'indigence végétale, on pense ce que fut la révélation de la forêt!... Cette capitale de la verdure, ce royaume des arbres, me donna ma première sensation d'infini, mais d'un infini spécial, inattendu de moi, l'infini *en profondeur plane*. Mon esprit catholique avait toujours, jusqu'à cet âge, conçu le vertige de l'infini, en hauteur, selon le rêve gothique, qui a dressé la voûte de la cathédrale vers les nues. Ceux qui ont prié connaissent tous cette aspiration orthodoxe de l'esprit dans le sens de la verticale. Ce sont là des conceptions arbitraires, des habitudes men-

tales, qui ne reposent, en fait, que sur des idées fausses et puériles, mais il n'en est pas moins vrai que nous y sommes attachés par habitude, par éducation, et lorsque plus tard, j'entrai dans la mosquée de Cordoue, j'éprouvai à nouveau, pour la seconde fois, cette sensation d'une habitude mentale contrariée. L'infini des colonnes s'ouvrait à nouveau, en profondeur plane et horizontale, un infini religieux qui ne tient plus compte du ciel et de l'altitude, l'infini du nombre, conception arabe, très opposée à la conception chrétienne... Eh bien, — atavisme lointain, peut-être, — que ce soit au seuil de la mosquée ou au seuil de la forêt, l'une calquée sur l'autre d'ailleurs, j'ai subitement éprouvé en les franchissant un bien-être, une quiétude étrange, comme si, dans quelque vie antérieure, un culte oriental eût formé mes origines et communiqué à mon esprit des manières de sentir et de prier très différentes de mon éducation catholique. Vous direz que la mer, elle aussi, elle avant tout, provoque ce vertige de l'étendue horizontale? Ce n'est pas exact. D'abord, la mer est dominée par la courbe du ciel. Ensuite, à la mer, il y a toujours précisément, et immédiate, cette ligne d'horizon qui représente la borne optique dans ce qu'elle a de plus formel. De plus, l'océan, on le voit de la rive, de cette autre ligne de démarcation qu'est la plage, en sorte qu'on pourrait définir la mer : de l'eau entre deux parallèles. On navigue sur sa surface, mais par rares échappées; on ne vit pas en elle, dans son élément, comme on vit dans la forêt. Surtout, elle ne déclenche en nous aucune impression réelle de solitude ou de mystère. Elle est toujours lisible, repérable, et habitée par de petites ou grandes embarcations, dont l'œil suit sans gêne les pérégrinations. Ce qu'elle suscite, c'est plutôt l'idée du voyage, du mouvement éternel. L'agitation de

l'eau est mécanique : c'est une impulsion, une vie, apparente, imprimée à la matière, mais qui ne vient pas d'elle-même. La forêt panthéique vit; elle vit comme un brahmane et prospère dans l'immobilité. Chaque arbre, sujet indépendant, personnel, capricieux, a son existence propre dans la république commune. Rien n'altère sa beauté secrète et orgueilleuse : il vit dans les profondeurs calmes, sereines et bienfaisantes; il s'épanouit, des fleurs à ses pieds, du ciel sur sa tête. Et au bord de la mer, songez qu'il n'y a pas d'oiseaux!... Existe-t-il rien de plus beau que le lever des oiseaux, le matin dans les futaies, ou leur coucher, rythmé par le roucoulement des ramiers, ce roucoulement qui est comme l'Angelus des forêts? Quelle existence édénique, obscure, insaisissable, que celle des animaux des bois et des taillis! Ce qui vit de la forêt! Un monde! Toutes les espèces du Paradis! Et toutes y habitent, dans la joie, dans la liberté, dans l'allégresse! On connaît la vie des marins, on connaît peu la vie des charbonniers forestiers, ces êtres perdus, un par un, au fond des solitudes. Ils ne viennent aux lisières, pour les provisions, qu'une fois tous les huit ou quinze jours, et le reste du temps conversent, comme Siegfried, avec l'oiseau, avec la bête. Ces êtres ont acquis, à assujettir la nature libre, une philosophie, en même temps qu'une causticité extraordinaires... J'en ai vu s'amuser, comme de grands enfants, des blagues qu'ils font aux animaux. Visiblement, ils portent en eux un peu de ce sarcasme baguenaudeur et méditatif qui hantait l'esprit de nos ancêtres dans les époques quaternaires, lorsqu'ils peignaient sur les murs de leurs grottes les expressions ahuries du mammouth, et de leurs grands adversaires. Wagner, à la réflexion, a fort bien décrit la gaîté solitaire du primitif... Nous autres, nous sommes trop ha-

bitués aux échanges de la parole, et nous n'éprouvons de plaisir qu'à la pensée exprimée. Les primitifs de la forêt, au contraire, se rapprochent de la jouissance incommuniquée et incommunicable de l'animal.

Mais je n'en finirais pas de parler d'Elle! D'elle, de son humide odeur, faite de toute l'essence de l'humus composée par des artistes millénaires qui ont nom : automne et printemps! Merveilleux parfum qui, chaque fois qu'il me souffle au visage, me fait pleurer d'attendrissement! Non, je n'en finirais pas de parler d'Elle, de sa flore, de ces premiers tapis d'anémones sauvages dont chaque cloche sonne l'avril prochain, de ces fleurs qui se succèdent dans un ordre et dans un rythme qui scandent, jour à jour, l'arrivée de la grande chose végétale! Les jacinthes, le muguet, la ronce, l'églantine, et dans les forêts alpestres, le rhododendron, la framboise et le myrtil... Certains éprouvent de l'oppression en forêt; ils se plaignent d'y étouffer. Certes! Nous tous, les amoureux des bois, nous ressentons cet étouffement. C'est l'oppression de l'infini, c'est l'oppression même de l'amour!... Il faut trembler un peu de solitude; dyspnée de la gorge, de l'esprit, angoisse légère, qui prépare mieux aux vastes aspirations dans la clairière, à cette invasion de la lumière et des grands espaces libres qui vous font frissonner d'aise lorsqu'on atteint un point de vue, au-dessus de la forêt, lorsqu'on voit déferler à ses pieds les armées majestueuses et ondoyantes du peuple vert, — car n'est-ce pas un spectacle sans égal que la forêt dominée, vaincue?... C'est le point d'orgue final, l'hosanna! Il n'existe pas d'impression comparable... Tous les jours, en été, je me rends, sur un belvédère naturel, au moment du crépuscule; un instant je médite, j'aspire le vent des cimes, puis je redescends, apaisé, contenté,

car après cette minute-là, si belle, si pathétique, il n'y a plus qu'à rentrer chez soi. Le spectacle est terminé.

***

Ce n'est pas que la forêt de Fontainebleau, avec laquelle si jeune j'ai lié amitié, soit une des plus belles forêts de France, — loin de là. C'est la plus commode, la plus aménagée, mais les villégiatures l'ont trop domestiquée, l'automobile l'a tuée! Combien lui sont supérieures certaines splendeurs domaniales moins connues : le gouffre du Huelgoat, par exemple, avec ses rochers ronds, amples de forme, ses lignes expressives, torturées, qui dépassent tellement la ligne molle des rochers de Franchard! Beaucoup d'autres forêts bretonnes, comme celle où coule la délicieuse et féerique Laïta, aussi la forêt vierge de la Sainte-Baume, près de Marseille, et aussi cette vieille forêt de Retz que j'ai choisie pour nid définitif, cette profondeur dramatique et moyenâgeuse qu'on dirait dessinée par Gustave Doré. Les sites de la forêt désormais populacière de Fontainebleau sont plus variés que partout ailleurs, je le reconnais, mais sa sécheresse, son aridité, son sable de grès brûlant, ne rivalisent pas avec la terre imbibée, argileuse, qui féconde inlassablement certaines hêtraies ou chênaies dont rien n'égale la froide majesté. Sa supériorité manifeste, par exemple, consiste dans l'extrême variété de ses essences d'arbres. Jadis, avant 1830, elle était toute en chêne et en bouleau, le bouleau, cher à Diaz, le chêne aimé de Th. Rousseau. Quand il vint à l'idée de l'administration de planter des pins dans les parties brûlées ou incultes, toute la colonie de Barbizon protesta. Furieux, les peintres échangèrent leurs pinceaux pour des allumettes, et ce fut à qui

anéantirait les plants d'arbres détestés. Vingt ans l'administration entêtée lutta contre ces iconoclastes, pied à pied. Comme toujours ce fut elle qui resta maîtresse du terrain; mais pour une fois l'administration avait eu raison contre les artistes, bien que les incendies qu'ils allumèrent volontairement dans le but de rendre la nature plus dépouillée, aient embelli singulièrement certains sites.... Quelle étrange chose que le goût changeant des époques, que cette négation ou cet enthousiasme à propos d'un même objet, se succédant à intervalles réguliers et se contredisant si parfaitement! Pour l'école de 1830, le roi, le potentat de la forêt était le chêne; le bouleau en était la jeune fille, une jeune fille un peu penchée, mais légèrement gâteuse, comme certaines démentes graciles de Shakespeare, et dont la robe blanche se tigrait immanquablement de taches de soleil!.... Les gens d'alors ne comprenaient rien à la beauté des pinèdes. Leur romantisme se gaussait de la ligne maigrelette du tronc, du japonisme des branches à aiguilles, et de ce qu'on appelle en peinture les « égalités de valeurs ». Ils haussaient les épaules devant ces faquins d'envahisseurs... Eh bien, ces parasites honnis devaient triompher quarante ans après : et il a fallu que vinssent d'autres groupes d'artistes, pour que fussent compris la beauté des pins, la poésie des coups de soleil roses sur les écorces et sur les cimes étagées, les sols plats sans herbes parasitaires, la rectitude des fûts à travers lesquels Puvis de Chavannes et Henri Martin ont fait voler si bas, si à ras de terre, les théories des belles muses à peplum... Aujourd'hui, le chêne est démonétisé; c'est une gros monarque ronflant, qu'on abandonne à l'équarrisseur... Bah! les pins passeront aussi de mode, à leur tour, au bénéfice de quelque beauté nouvelle que nous n'avons pas encore découverte — car

les beautés se renouvellent éternellement, et ce qui échappait aux siècles précédents devient lieu commun au bout de quelques générations. Il suffit que quelques yeux d'artistes et de poètes aient désigné tout à coup une beauté encore invisible, inédite, quoique apparente depuis le commencement du monde, pour que le goût des masses se l'approprie. Peut-être un jour prochain en sera-t-il du hêtre ce qui en a été, tout à coup, du chêne et du pin? Qui découvrira la beauté dédaignée du hêtre, aux flancs lisses et couleuvrins, le plus bel ornement des forêts du Valois?... Mais hêtre, chêne ou mélèze, l'homme qui les a le mieux compris tous ces rois de la solitude, dans leur ensemble hermétique, c'est le chantre génial de la forêt, c'est Gustave Doré, que je désignais tout à l'heure. Sans doute, ce qu'il a décrit, c'est la forêt primitive, avant les coupes organisées, c'est son épouvante, ce sont ses cloisons d'ombre, les coulées hautes de lumière, les escarboucles de soleil parmi les rampements de racines, — c'est sa sombre Idée, mais je l'ai souvent reconnue, la forêt de Doré, dans les labyrinthes de Villers-Cotterets, dans les épaisseurs de la tour Réaumont, et j'espère bien mourir en regardant, de ma fenêtre, l'immense lisière bleue enrobée de lune!

C'est curieux, cette emprise de l'arbre sur mon imagination... Il m'a toujours fallu des arbres autour de moi. Comme je comprends le mythe d'Antée qui ne retrouve sa force que lorsqu'il a touché la terre des épaules! A vingt ans je suis allé exprès écrire *La Belle au bois dormant*, et *La Lépreuse* dans le gouffre du Huelgoat. Plus tard, *L'Enchantement* fut conçu sous les ombrages du Bas-Breau. Cinq autres pièces : *Colibri*, *La Femme nue*, etc., virent le jour dans les bois de l'Epinay, à Forges-les-Eaux; le reste de ma production a poussé à tort et à travers [illegible]

futaies de Vivières, à Villers-Cotterets. Et encore maintenant que les nécessités théâtrales me condamnent à vivre une partie de l'année dans la banlieue parisienne, j'ai choisi pour résidence l'ancien belvédère de Joséphine, appuyé au bois de Saint-Cucufa. « Mettez-moi à l'ombre d'un chêne, et toujours je guérirai », écrivait Rousseau. Je partage cette confiance aveugle. Lorsque le Misanthrope parle de son « désert », je suis un des rares spectateurs qui ne sourient pas. Ce mot : désert, dans sa large acception Louis XIV, ne signifie pas savane ou sahara, mais retraite, ermitage. C'est déjà, désignés par l'homme aux rubans verts, Ermenonville, Ferney, ou la Chavonnière de P.-L. Courier... On peut vivre au fond d'un ermitage et rester en relation tout de même avec son époque, avec le cœur de ses contemporains. Un peu de recul est nécessaire. A un poète il suffit de quelques incursions dans la capitale pour n'y pas perdre pied; et moi qui n'ai jamais pu produire ailleurs que dans une maison des champs, cela m'a-t-il jamais empêché de donner à Paris, à la foule, un peu de sa pitance annuelle d'émotion et de pensée?... On se souvient si bien des hommes au milieu d'un bois profond!... D'ailleurs, ces alternatives d'existence active et de retraite ont toujours été très mal comprises de mes amis, de mes adversaires, et, en général, de ceux de mes contemporains qui ont bien voulu s'intéresser à moi : elles sont pourtant à l'image de ma nature véridique. Ce n'est pas que je me donne le ridicule de me prétendre méconnu ou inconnu... L'expression manque pour exprimer l'écart qui existe toujours entre l'homme authentique et sa légende... Il faudrait créer un substantif où le mot : connu serait précédé d'un a privatif... En fait, nul littérateur actif, et mêlé quelque peu à la vie contemporaine ou à la bataille des idées, n'a vécu

plus solitaire, plus indépendant que moi, à l'écart de toutes relations littéraires, adonné exclusivement à ma vie intime ou à mon travail. Dans ces conditions, il me fallait, pour sauvegarder cette indépendance, la compagnie des bois, et je les ai toujours hantés. Jeune, j'ai constitué le cercle de mes collaborateurs : le chêne, l'érable et le frêne. Aucun novateur de la politique ou des lettres, aucune grande figure du monde, et à coup sûr aucun génie n'a honoré de sa présence cet humble milieu recruté pourtant avec un soin minutieux. Je comprends fort bien ma prédestination. Au fond, j'étais un homme du XVIIIe siècle: il y a du Rousseau dans mon goût de l'évangile naturel et dans cet amour paisible de la terre. Il y a du Conventionnel dans la violence de mes idées, l'entêtement de mes convictions, dans ce sentiment insurrectionnel que m'ont légué peut-être mes farouches ancêtres albigeois. A cette antithèse d'idylle et de combat, d'apôtre et d'ermite amoureux, reconnaissez la mentalité française aux approches de 89... Après tout, c'est peut-être là l'état normal de tous les vrais indépendants, de ceux qui, par principe, ne vont pas à l'Académie et ne veulent d'autre verdure à leur chapeau qu'une touffe de lierre ou de chèvrefeuille... Pour écouter en soi les langages différents, mais confondus, de la méditation personnelle et de ces héros imaginaires qui nous possèdent, pour écouter les suggestions des idées abstraites, de notre foi politique, bref, les voix mêlées du rêve et de la réalité, il suffira éternellement à l'homme d'une clairière ronde où chante un rossignol en avril et où s'ébroue, à l'automne, ce cerf qui, là-bas, s'en va brâmant son amour et sa douleur...

Vivières.

HENRY BATAILLE.

Le Grand-Duc

COMÉDIE EN TROIS ACTES

par

SACHA GUITRY

Représentée pour la première fois
sur la scène du Théâtre Edouard VII
le 12 avril 1921

A mes admirables interprètes,
de tout mon cœur reconnaissant.
S. G.

PERSONNAGES :

LE GRAND-DUC FÉODOR MICHÆLOVITCH.	Lucien Guitry.
MICHEL ALEXIS	Sacha Guitry.
M. VERMILLON	Polin.
Mme MARTINET	Jeanne Granier.
MARIE VERMILLON	Yvonne Printemps.

PREMIER ACTE

Le premier acte se passe chez M. Vermillon, dans son salon. L'endroit est richement meublé. Les sièges sont en tapisserie et le piano est à queue. Il y a un bureau Louis XVI, une bibliothèque et des tableaux aux murs. Le tout fait bien, mais rien de tout cela n'est beau.

Au lever du rideau, M. Vermillon est seul en scène, assis à son bureau. Il a son livre de comptes et son lorgnon devant les yeux.

M. Vermillon. — 187.000 francs de rente en bons de la défense... 238.000 francs de rentes à 6 %... cela me fait 425.000 francs de rentes... d'une part. D'autre part, mes immeubles vont me faire dans les 300 à 350.000 francs par an... ce qui me permet de supposer que dans dix-huit mois... je n'aurai pas loin d'un bon petit million de rentes... qui ne devra rien à personne!... Hélas! Si, il devra quelque chose à quelqu'un... car il va falloir que j'en déclare au moins la moitié au fisc!... Les impôts deviennent écrasants!... (*Il décroche le récepteur d'un petit téléphone privé.*) Allo?... Voulez-vous prier Mademoiselle Marie de bien vouloir venir me rejoindre tout de suite au petit salon Louis XV ou Louis XVI... je ne sais jamais! (*Il raccroche le récepteur, puis il promène tout autour de lui, sur ses meubles et sur ses tableaux, un regard satisfait.*) Tout ça est très beau!... Tout ça est certainement très beau!... Pour mon goût personnel, j'aime mieux les larges fauteuils de cuir, mais il paraît que dans un salon il faut des sièges de tapisserie... soit... Ah! Il y a une chose qui continue à bien m'épater, par exemple... c'est la peinture!... Qu'on puisse s'intéresser à des tableaux... ça, ça me dépasse!... Qu'on puisse payer une toile, comme ils disent, plus de trois cents francs... ça, je n'en reviens pas!... Enfin... Il paraît qu'un jour je comprendrai... attendons!... (*Marie, sa fille, apparaît alors.*) Entrez, mon enfant...

Marie. — Vous m'avez fait demander, mon père.

M. Vermillon. — Oui. Asseyez-vous, ma fille, et écoutez-moi. Vous venez d'atteindre vos dix-huit ans, mon enfant, et le moment est venu de penser aux choses sérieuses...

Marie. — Bien, mon père.

M. Vermillon. — Vous ne pouvez pas ignorer

que... heu... on va se dire « tu »... pas?... ça ira plus vite...

MARIE. — Comme tu voudras, Papa...

M. VERMILLON. — Remarque bien que, si je m'écoutais, je te dirais toujours « tu »... car je trouve ça idiot de dire « vous » à sa fille... mais, enfin... il paraît que c'est mieux! Admettons-le... seulement, quand nous serons seuls, on se tutoiera, hein, tu veux bien?

MARIE. — Oh! Oui...

M. VERMILLON. — Bon!... Je te disais donc que le moment était venu de penser aux choses sérieuses!... Tu sais, n'est-ce pas, ce qu'on appelle « les choses sérieuses » pour une jeune fille?

MARIE. — Mon Dieu, je...

M. VERMILLON. — C'est le mariage...

MARIE. — Ah!...

M. VERMILLON. — Attends...

MARIE. — Oh! Je ne suis pas pressée...

M. VERMILLON. — Moi non plus!

MARIE. — Tant mieux.

M. VERMILLON. — Seulement, tout de même... il faut y penser... il faut en parler!... Tu me dis que tu n'es pas pressée et j'en suis doublement enchanté... parce que, premièrement, cela va me permettre de te faire suivre une ligne de conduite spéciale... et parce que, secondement, cela me prouve que tu n'as pas fait la bêtise de te fiancer à n'importe qui, sans m'avoir consulté...

MARIE. — Oh!...

M. VERMILLON. — Tu fais « Oh! »... et ce que je te dis te semble extraordinaire parce que cette bêtise tu ne l'as pas faite... mais si tu l'avais faite, elle te semblerait la chose la plus naturelle du monde!... Tu sais que ça arrive tous les jours, ça et dans les meilleures familles!... On se laisse embobiner par un jeune homme sincère, mais sans fortune et sans avenir... et, foncièrement, on n'a rien fait de mal... seulement, tout de même,

on a fait une bêtise!... Grâce à Dieu, j'arrive à temps!... J'arrive à temps pour t'apprendre une chose que tu ignores, mon enfant... et que je ne veux pas te laisser ignorer davantage. J'ai fait depuis cinq ans... va donc voir si la porte est fermée... (*Marie va jusqu'à la porte...*)

MARIE. — Elle est fermée... (*Elle revient reprendre sa place.*)

M. VERMILLON. — J'ai fait depuis cinq ans une grosse... une très grosse fortune...

MARIE. — Je m'en doutais.

M. VERMILLON. — Sois-en persuadée. Lorsque tu es venue au monde, j'étais pauvre... il y a cinq ans, je joignais les deux bouts... aujourd'hui, je suis riche!... et puisqu'à présent les choses sont rentrées dans l'ordre... j'estime que nous avons désormais le droit de vivre comme bon nous semble, sans ostentation, certes... mais sans hypocrisie non plus!... Nous sommes riches, vivons comme des gens riches!... Mais... tu as dû t'apercevoir comme moi qu'il n'était plus suffisant d'être riche pour ne pas être considéré...

MARIE. — Je t'avouerai même, Papa, que j'ai eu l'impression qu'il était actuellement suffisant d'être riche pour ne pas être considéré...

M. VERMILLON. — La raison en est toute simple... La plupart des nouveaux riches, comme on nous appelle, ne sont pas d'anciens ouvriers, comme la plupart des anciens riches... ce sont de récents ouvriers.

MARIE. — Quand on fait sa fortune en cinq ans, évidemment...

M. VERMILLON. — On n'a pas le temps de se faire les ongles et d'apprendre l'anglais!... On dit qu'avec tous nos millions nous ne parviendrons jamais à acquérir de l'éducation... et, dans le fond, vois-tu, je crois que c'est la vérité!... Nous autres, évidemment, c'est trop tard, c'est cuit!... On ne devient plus distingué à cinquante-sept ans. On a

beau se foutre des guêtres aux pieds, ça ne vous apprend pas à parler correctement!... Mais si nous ne sommes plus en âge d'apprendre quelque chose... il ne nous est peut-être pas interdit de faire tout apprendre à nos enfants... ou, en tous cas, de leur faire apprendre tout ce qui nous manque... et c'est déjà énorme... Voilà pourquoi, ma petite fille, je veux que tu sois élevée comme une princesse, comme une reine...

MARIE. — C'est peut-être beaucoup...

M. VERMILLON. — Il en restera toujours quelque chose!... Jusqu'à présent, je n'ai rien négligé pour ton instruction... et j'espère que de ce côté-là, ça va?

MARIE. — Ça va, oui...

M. VERMILLON. — L'écriture?

MARIE. — Je n'arrive pas encore à la faire aussi penchée que tu voudrais... mais enfin, j'ai bon espoir!

M. VERMILLON. — Applique-toi bien, pas? Tu seras gentille. Une femme du monde doit avoir l'écriture complètement penchée... presque illisible! Es-tu contente de ton Grand-Duc?

MARIE. — Oui, très. C'est un homme délicieux!

M. VERMILLON. — N'est-ce pas? Je te l'avais dit... il a quelque chose d'attirant, cet homme-là?... Et ça, c'est une veine d'être tombé sur un Grand-Duc dans la gêne pour t'apprendre les langues et les belles manières...

MARIE. — Tu crois vraiment qu'il est pauvre?...

M. VERMILLON. — Toutes proportions gardées, oui! Tous ses biens sont restés en Russie. Il m'a expliqué ça! Et où en es-tu des langues?

MARIE. — J'en suis toujours au russe.

M. VERMILLON. — Oh!... Encore?

MARIE. — Mais, Papa, il ne vient que depuis un mois...

M. VERMILLON. — Et il faut plus d'un mois pour apprendre le russe?...

MARIE. — Oh! Sûrement...

M. VERMILLON. — Mais, d'ailleurs, je lui avais demandé de t'apprendre d'abord l'anglais... Pourquoi n'a-t-il pas fait ce que j'ai voulu?

MARIE. — Il est Russe...

M. VERMILLON. — C'est possible... mais l'anglais est bien plus important que le russe. Il faut qu'il t'apprenne l'anglais... l'italien... l'espagnol... le roumain... le suédois... l'arabe... et ensuite le russe...

MARIE — Papa, crois-tu qu'il sache toutes ces langues-là?

M. VERMILLON. — Les étrangers parlent toutes les langues! Je lui en dirai deux mots.

MARIE. — Ne le blesse pas, surtout... il est si gentil. Et puis, enfin, c'est surtout comme professeur de belles manières que tu l'as engagé...

M. VERMILLON. — Mais pas du tout. D'ailleurs, c'est aujourd'hui la fin du mois et nous allons tirer cela au clair!... Nous allons préciser ses fonctions et en fixer le prix. Cette question n'a pas encore été soulevée... et elle est importante. D'après toi, combien faut-il que je lui donne?

MARIE. — Je ne me rends pas compte...

M. VERMILLON. — Parle-lui en donc adroitement...

MARIE. — Oh! Non, pas moi... fais ça toi-même!

M. VERMILLON. — Hé! Hé... les leçons d'éducation te profitent... tu en donnes déjà!

MARIE. — Je te demande pardon...

M. VERMILLON. — Et ce nouveau professeur de chant... est-ce qu'il te plaît?

MARIE. — Beaucoup, oui.

M. VERMILLON. — C'est une femme délicieuse. Elle m'a fait une très bonne impression!... Ah! C'est autre chose que celle que tu avais avant!... Quelle gourde, celle-là!... Tout le temps la même gamme... tout le temps... ah! je n'en pouvais

plus... Cette idée de te faire chanter toujours les mêmes notes pendant des heures!... Je suis sûr que celle-ci va te faire aller d'un bout à l'autre du piano!... Ce n'est pas la peine d'avoir un piano long comme ça pour se servir uniquement de cinq ou six malheureuses petites notes, au milieu!... Cette femme-là aussi, ton nouveau professeur, c'est sûrement une grande dame tombée dans la misère...

MARIE. — Je crois que tu en vois partout...

M. VERMILLON. — Non, non, je sens ça!... D'abord, elle ne m'aurait pas demandé deux cents francs par leçon si ce n'était pas une grande dame. Est-ce qu'elle t'a déjà appris une air?

MARIE. — Une... quoi?

M. VERMILLON. — Une air.

MARIE. — Pas encore, ça ne fait que deux fois qu'elle vient!

M. VERMILLON. — Eh! Bien?

MARIE. — Je pense qu'elle m'apportera aujourd'hui quelque chose à apprendre.

M. VERMILLON. — Tant mieux... ça m'amusera de t'entendre chanter!... Tiens, je veux que tu ailles jusque-là. (*Il s'est levé et il est allé toucher du doigt une des deux ou trois dernières notes du clavier, à droite.*)

MARIE. — Je crois que tu vas un peu loin, papa.

M. VERMILLON. — Ah! Je voudrais tellement que tu saches tout faire... et que tu sois la mieux... la mieux de toutes!... Je voudrais qu'à ton premier bal... ce soit comme un éblouissement!... Tu tâcheras de ne pas être trop gaie, ce soir-là... hein?

MARIE. — Trop gaie?

M. VERMILLON. — Oui, tu as une tendance à rire et à être gaie... il ne faut pas, ce n'est pas chic! Les gens chics ne sont jamais gais!... Applique-toi bien, pas?... Prends toutes les façons jolies de bien se tenir, de bien parler...

MARIE. — Mais qu'est-ce que j'ai donc, mon Dieu, de déplaisant, de vulgaire pour que tu veuilles à ce point me transformer!... Dis?... Qu'est-ce qu'il y a?... Tu ne me trouves donc pas bien?

M. VERMILLON. — Mais si... seulement... tu as dix-huit ans... et on ne voit que ça!... Ce n'est pas pour demain que je me tourmente... c'est pour dans vingt ans!... Je veux que tu prennes tout de suite de bonnes habitudes... je ne veux pas que tu sois à quarante ans comme était ta pauvre maman... là... Tu étais si gosse quand elle est partie, la chère femme, que tu ne peux pas t'en souvenir... mais, entre nous, elle n'était pas très distinguée!... A ce moment-là, je ne m'en rendais pas compte... et c'est seulement maintenant que je m'en aperçois!... Et puis alors, comme moi, d'un autre côté, je ne suis pas la fleur des pois... ça me fait un peu peur!... Tu comprends, je voudrais essayer de réparer le mal que nous t'avons peut-être fait sans le vouloir!

MARIE. — S'il était irréparable, ce mal... je te jure que je ne vous en voudrais pas!

M. VERMILLON. — Hum!...

MARIE. — Oh! Papa...

M. VERMILLON. — Alors, ne me donne pas de leçon, comme tout à l'heure... pour moi, les leçons, c'est trop tard!... Je vais m'habiller!... (*Il lui envoie un baiser et sort.*)

MARIE, *seule.* — Pauvre Papa!...

(*Un instant plus tard, la porte du fond s'ouvre.*)

LE VALET DE PIED, *annonçant.* — Son Altesse Impériale le Grand-Duc Féodor.

(*Le Grand-Duc fait son entrée et le valet de pied se retire.*)

LE GRAND-DUC. — Je vous présente mes hommages, Mademoiselle...

MARIE. — Bonjour, Monseigneur.

Le Grand-Duc. — Comment se porte Monsieur votre Père?

Marie. — Bien.

Le Grand-Duc. — J'en suis ravi. Quel joli temps il fait!... Dieu me damne, on se croirait sur la Côte d'Azur!... Que c'est loin, la Côte d'Azur...

Marie. — Vingt-deux heures, je crois...

Le Grand-Duc. — Pour moi, c'est bien plus loin que ça! Pour moi, c'est à sept ou huit ans d'ici!... Ah! Quelle horrible chose que tout cela, mon Dieu!... Quelle tristesse... Pauvre famille, dont il ne reste plus que quelques épaves!... Pardon! Il y a des mots qui remuent le souvenir, n'est-ce pas?... Côte d'Azur a remué beaucoup en moi!... J'ai revu des visages dans du soleil... j'ai entendu de gros rires... pardon!... Du reste, il faut que je me surveille avec vous, j'ai remarqué...

Marie. — Pourquoi?

Le Grand-Duc. — Parce que... vos yeux!

Marie. — Qu'est-ce qu'ils ont donc, mes yeux?

Le Grand-Duc. — Ils attirent... et ils donnent confiance...

Marie. — Et alors?

Le Grand-Duc. — Alors, il faut se méfier!

Marie. — De quoi?

Le Grand-Duc. — De soi-même!... J'ai toujours envie de me laisser aller avec vous... et de vous dire des choses... de vous raconter des petites et des grandes histoires...

Marie. — Eh bien?... Vous me croyez donc indiscrète?

Le Grand-Duc. — Dieu préserve... mais j'ai peur de vous ennuyer...

Marie. — Oh!... En voilà une idée!

Le Grand-Duc. — Fausse idée?

Marie. — Complètement fausse!

Le Grand-Duc. — Vous m'aimez?

MARIE. — Heu...

LE GRAND-DUC. — Non, non, pardon... je veux dire : vous m'aimez un peu?...

MARIE. — Beaucoup!

LE GRAND-DUC. — C'est la même chose!... Moi aussi, je vous aime beaucoup! Vous m'aviez tellement plu à ce dîner chez la Comtesse. Vous étiez si fraîche parmi ces antiques personnes... La vieille qui était à côté de moi, quelle épouvante!... Moi seul, je vous ai été sympathique... ne dites pas non... Je suis sûr, je l'ai vu dans vos yeux, c'est pour ça que je viens causer avec vous tous les jours comme ça!... Ah! Vos sacrés yeux... comme ils ne sont pas méchants!... Dites, maintenant qu'on se connaît mieux, qu'est-ce que vous pensez de moi?

MARIE. — Je...

LE GRAND-DUC. — Non... pas de pitié!... Vos sourcils ont fait chapeau pointu... chut... autre chose... De quoi voulez-vous que nous parlions aujourd'hui?

MARIE. — D'une grande chose pour moi!

LE GRAND-DUC. — C'est-à-dire?

MARIE. — De mon mariage...

LE GRAND-DUC. — Ciel! vous allez vous marier!

MARIE. -- Non... de mon mariage... futur!

Le GRAND-DUC. — Ah! Bon!... Monsieur votre Père sait-il que vous allez me parler de cela?

MARIE. — Ah! Non... D'abord, je vous dirai que Papa ne sait pas que nous parlons d'un tas de choses... Papa, lui, il n'a qu'une idée : c'est que vous m'appreniez l'anglais plutôt que le russe...

LE GRAND-DUC. — Ah!...

MARIE. — Ça ne vous dit rien?

LE GRAND-DUC. — Si... seulement... voilà... l'anglais est une langue très difficile à apprendre...

MARIE. — Et comme, en plus, je ne dois pas être une bien bonne élève...

LE GRAND-DUC. — Il n'est pas question de vous, mademoiselle, il est question de moi... J'ai essayé d'apprendre l'anglais...

MARIE. — A des jeunes filles?

LE GRAND-DUC. — Non... à un grand-duc!...

MARIE. — Ah?...

LE GRAND-DUC — Oui... au grand-duc Féodor Michaëlowich...

MARIE. — A vous?

LE GRAND-DUC. — Oui... j'ai essayé depuis un mois d'apprendre l'anglais, je ne peux pas y arriver! Je vais à Berlitz tous les matins... pour vous... en me disant : cet après-midi, je lui apprendrai ce que j'aurai appris ce matin... Mais le temps de déjeuner... c'est fini... j'ai oublié! (*Marie se met à rire.*) Ça vous fait rire?... mais c'est très triste... Qu'est-ce que je vais dire à monsieur votre Père?

MARIE. — Rien du tout!

LE GRAND-DUC. — Vous croyez que ça lui suffira?

MARIE. — Mais oui!... D'abord, tous les Anglais parlent français.

LE GRAND-DUC. — C'est très exact... de plus en plus!

MARIE. — Et ce serait presque leur faire une injure que de ne pas leur parler français!

LE GRAND-DUC. — N'est-ce pas?... A tout hasard, j'avais acheté une petite grammaire anglaise...

MARIE. — Eh! Bien, mais, avec ça... nous allons nous en tirer très bien. Faites voir... C'est très commode... il y a la prononciation en face... c'est admirable... (*Lisant.*) « Have iou é dog!... Dites ça...

LE GRAND-DUC. — Have iou é dog!

MARIE. — Eh! Bien, vous voyez!... Tenez, je

vous parie que dans un mois je vous aurai appris l'anglais!

Le Grand-Duc. — Vous, oui... peut-être!... Vous en seriez bien capable... vous êtes tellement mieux que madame Berlitz!... Mais vous alliez me parler d'une chose qui m'intéresse bien plus que l'anglais...

Marie. — Moi aussi!

Le Grand-Duc. — Qu'est-ce que c'est que ce mariage?

Marie. — Ce sera mon mariage... Et je dis exprès « mon » mariage... car je n'ai pas du tout l'intention de me marier tous les ans!... Donnez-moi un conseil?...

Le Grand-Duc. — Tak vouï mnié pazvolti kouritt?

Marie. — Oui et non.

Le Grand-Duc. — Il faut que ce soit oui ou non, car ce que je vous demande, c'est la permission de fumer.

Marie. — Oh! Pardon. Je vous en prie, fumez!

Le Grand-Duc. — Eh! Bien... si vous étiez un homme, je vous dirais : « Ne vous mariez pas... » Mais vous êtes une femme et vous êtes obligée de vous marier... alors, je vous dis : « Mariez-vous... et n'oubliez pas qu'il y a deux façons de comprendre le mariage : en n'y attachant aucune importance... ou bien en y attachant une importance considérable! Les deux peuvent être exactes... cela dépend de vous!... On peut considérer que la personne qu'on épouse est un être plus ou moins vivant... avec des défauts et des qualités... tout le monde en a, et à côté de qui on regardera passer la vie!... Mais on peut également considérer que la vie n'est pas un spectacle que l'on regarde... mais bien plutôt un spectacle qu'on offre aux autres... ça, c'est l'amour!... Si vous voulez voir passer les trains, prenez n'importe qui, tout le monde est

pareil... mais si vous voulez voyager, choisissez votre compagnon. Pour regarder, on se met à côté l'un de l'autre... pour voyager, on se met l'un en face l'autre!

MARIE. — J'aimerais voyager...

LE GRAND-DUC. — Alors... agissez à votre idée... uniquement à votre idée...

MARIE. — Ah...

LE GRAND-DUC. — Mais vous n'avez peut-être pas d'idée, encore?

MARIE. — Non...

LE GRAND-DUC. — Alors, attendez!... Vous n'avez pas de prédilection pour un type?

MARIE. — Pour un type?

LE GRAND-DUC. — Pour un type d'homme, je veux dire!... grand, petit, gros... chauve... bossu...

MARIE. — Non, non... je n'ai pas de préférence...

LE GRAND-DUC. — C'est préférable!...

MARIE. — Vous me permettrez de vous en reparler... et de vous tenir au courant?...

LE GRAND-DUC. — Avec grand plaisir!

(M. Vermillon entre.)

MARIE. — « Have iou é dog!... »

LE GRAND-DUC. — « Have iou é dog... »

MARIE. — « Have iou é dog... »

M. VERMILLON. — Mais c'est de l'anglais, ça?

MARIE. — Mais oui, papa.

M. VERMILLON. — Bonjour, Monseigneur.

LE GRAND-DUC. — Bonjour, cher monsieur Vermillon...

M. VERMILLON. — Je suis content de vous voir attaquer l'anglais... ça c'est très bien!... Je ne vous interromps que pendant une seconde... *(Il s'assied à son bureau.)* Monseigneur?

LE GRAND-DUC. — Cher monsieur Vermillon?

M. VERMILLON, *qui vient de signer un chèque.* — Tenez... permettez, Monseigneur.

Le Grand-Duc. — Qu'est-ce que c'est que ça?

M. Vermillon. — C'est un chèque...

Le Grand-Duc. — Un chèque?...

M. Vermillon. — Oui, un chèque de cinq mille francs pour votre mois...

Le Grand-Duc. — Heu... non!...

(Il le repousse.)

M. Vermillon. — Comment, « non »?

Le Grand-Duc. — Non!... Comme ça, pour le plaisir... ça m'amuse... mais comme ça, ça m'ennuie...

M. Vermillon. — Mais, voyons, il était convenu... entre nous...

Le Grand-Duc. — Rien n'a été convenu entre nous!

M. Vermillon. — Mais cependant... vous venez ici tous les jours...

Le Grand-Duc. — Oui... pour mon plaisir!... Gardez cela!

M. Vermillon. — Mais qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?...

Le Grand-Duc. — Donnez-le à des pauvres!... Il y a tant de pauvres et vous êtes si riche!... Et c'est si agréable de pouvoir donner! Donnez, vous verrez... sans le dire à personne... sans mettre votre nom... C'est excellent pour le moral!... Donner aux autres, c'est se donner à soi-même du crédit... je me comprends!...

M. Vermillon. — Vous voulez que je donne les cinq mille francs d'un seul coup?

Le Grand-Duc. — Mais oui... qu'est-ce que c'est que ça, cinq mille francs? Ce n'est rien!

M. Vermillon. — Hum! Hum!... Rien!... Cent francs, ce n'est rien... mais...

Le Grand-Duc. — Eh! Bien, vous donnez cinquante fois rien!!!

Marie. — « Aï have é dog, beutt, maï fazeur as not é hatt... »

Le Grand-Duc. — Qu'elle est gentille!...

M. Vermillon. — Je voudrais, d'ailleurs, vous demander un conseil à son sujet...

Le Grand-Duc. — Vraiment?

M. Vermillon. — J'ai une idée de mariage pour elle...

Le Grand-Duc. — Ah! Ah!...

M. Vermillon. — Oui... un ministre!...

Le Grand-Duc. — Un ministre... Quelle drôle d'idée!... Un ministre!

M. Vermillon. — C'est beau...

Le Grand Duc. — Ribot? Le vieux Ribot?

M. Vermillon. — Mais non, je dis : C'est beau!...

Le Grand-Duc. — Ah!... Mais non, ce n'est pas beau!... Pourquoi un ministre?

M. Vermillon. — Chut! Pas devant elle...

Le valet de pied, *ouvrant la porte.* — Mlle Martinet demande si elle peut monter.

M. Vermillon. — C'est son nouveau professeur de chant!... Faites monter!

Marie. — Et ma leçon d'anglais?

M. Vermillon. — Tu la reprendras dans une heure... j'ai deux mots à dire au Grand-Duc!... Monseigneur, vous voulez bien passer au fumoir...

Le Grand-Duc. — Certainement!... Je vous suis...Je prends mon chapeau.

(M. Vermillon sort.)

Le Grand-Duc. — Vous aimeriez épouser un ministre?

Marie. — Un ministre? Ah! Non, par exemple!... C'est une idée de papa?

Le Grand-Duc. — Oui... il veut me parler de votre mariage... Dites-moi en deux mots ce que vous voulez...

Marie. — Je ne sais pas ce que je veux... Mais je sais ce que je ne veux pas!... Je ne veux pas être échangée contre une situation... Je ne veux pas être considérée comme un paquet de titres

de rentes qu'on pourra donner un jour en échange qu'un autre titre quel qu'il soit... Je ne veux pas que...

Le Grand-Duc. — Vott dourak padleitz y nakhal. Onn kotchitt ministra! Ministra y bolche nitchevo! Ministra? Tschto!!! Ja hotchinn karacho ponimaï... you yisli bouil skazal ya katchou Briand... hach Briand... zamitchaïtelné... Briand, kak... Barthou... staritchok y génils... Viviani, toge y samouï. Ministra? Takda, vazmitié Lafferre... Oh! Mon Dieu, quelle affaire!!! (*Et il sort.*)

(*Aussitôt après la sortie du grand-duc, le valet de pied ouvre la porte et il annonce Mlle Martinet.*)

Mlle Martinet. — Bonjour, mon enfant... Vous allez bien? Monsieur votre père va bien?

Marie. — Merci, mademoiselle.

Mlle Martinet. — Je vous ai apporté quelque chose qui va vous amuser... (*Elle lui passe une partition qu'elle avait sous le bras en entrant.*)

Marie. — « La Petite Mariée »...

Mlle Martinet. — Oui. Vous allez voir, c'est ravissant!

Marie. — J'en suis sûre...

Mlle Martinet. — Je vais vous apprendre le duo du second acte... Nous le chanterons à nous deux!

Marie. — Quel rôle que je fais, moi?

Mlle Martinet. — Fais-je!

Marie. — Le rôle de Fège.

Mlle Martinet. — Non, quel rôle fais-je?

Marie. — On peut dire « fais-je »!

Mlle Martinet. — On doit dire fais-je! Le rôle de la petite mariée!... Ça ne doit pas vous déplaire, un rôle de petite mariée... vous qui êtes destinée à le jouer réellement un jour ce rôle...

Marie. — Il en était question, justement tout à l'heure...

Mlle Martinet. — Allons donc?... L'heureux jeune homme est en vue déjà?

Marie. — Non, pas encore...

Mlle Martinet. — Ne vous pressez surtout pas!

Marie. — Je vous le jure...

Mlle Martinet. — Et puis, vous savez, ma petite... de l'amour, hein?... Parce que la vie, sans amour... ce n'est pas grand'chose!... Il vaut mieux en mourir que de mourir sans l'avoir connu!...

Marie. — Je suis bien de votre avis!... Et pour l'instant faisons seulement semblant d'être une petite mariée!... (*Mlle Martinet se met au piano.*)

Mlle Martinet. — Un peu de gammes d'abord, vous voulez bien?...

Marie. — Avec plaisir...

(*Mlle Martinet fait faire à Marie quelques gammes.*)

Mlle Martinet. — Ah! Dites donc... J'aime autant vous consulter d'abord... car je ne cherche qu'à vous être agréable, vous le savez... et si vous avez besoin d'être conseillée pour votre mariage... allez-y... ne vous gênez pas... je ne donne pas mon amitié à tort et à travers... mais quand je la donne, on peut compter dessus!

Marie. — Merci!

Mlle Martinet. — Maintenant, voilà ce que je voulais vous demander : avez-vous un professeur de danse?

Marie. — Non...

Mlle Martinet. — Ça vous amuserait-il d'apprendre à danser?

Marie. — Oh! Oui...

Mlle Martinet. — N'est-ce pas? Il me semble que c'est devenu nécessaire?... Eh! Bien, je viens de faire la connaissance d'un garçon extraordinaire... qui est professeur de danse et de gym-

nastique! Voulez-vous que j'en parle à Monsieur votre père?

MARIE. — Mais je pense bien... et tout de suite!... Papa... Papa... Viens une minute... (*Elle est allée ouvrir la porte à son père qui entre.*)

M. VERMILLON. — Qu'est-ce qu'il y a donc?... Bonjour, Mademoiselle, comment vous portez-vous?

Mlle MARTINET. — Très bien, je vous remercie...

M. VERMILLON. — Tant mieux!

MARIE. — Papa, Mlle Martinet a quelque chose à te demander.

M. VERMILLON. — Je vous écoute!

Mlle MARTINET. — Votre charmante fille me dit qu'elle n'a pas de professeur de danse?

M. VERMILLON. — Non, en effet...

Mlle MARTINET. — Eh! Bien, je me permets de vous signaler un garçon unique en Europe... parce qu'il est à la fois professeur de danse... ce qui est agréable... et, ce qui est utile, de gymnastique et de maintien!... C'est un homme que les gens du monde s'arrachent en ce moment...

M. VERMILLON. — Ah?...

Mlle MARTINET. — Oui!... C'est la coqueluche!

M. VERMILLON. — Oh! Le malheureux, il a la coqueluche?

Mlle MARTINET. — Non, je dis que c'est la coqueluche de Paris...

M. VERMILLON, *à Marie.* — Ah! Oui. C'est un nouveau mot.

Mlle MARTINET. — De plus, c'est un garçon fort bien élevé... et érudit! Il est bachelier ès-lettres et il parle l'anglais!... Si vous voulez le faire venir et causer avec lui, je crois que vous en aurez toute satisfaction! Je ne l'ai vu qu'une fois, mais ce que j'ai entendu dire de lui m'encourage à vous le signaler! D'ailleurs, il n'est pas au courant de ma démarche... et je n'agis

que dans l'intérêt de ma délicieuse élève, dont les épaules ne sont peut-être pas assez développées. Je crois qu'il n'est pas mauvais de lutter un peu contre l'influence de la mode actuelle qui tend à faire complètement disparaître les avantages de la femme.

M. VERMILLON. — Ce qui est un crime!... Eh! Bien, mais... dites à ce Monsieur que je suis disposé à le voir! Il n'a qu'à se présenter de votre part et je le recevrai.

Mlle MARTINET. — Entendu.

MARIE. — Merci, papa!...

M. VERMILLON. — A tout à l'heure... Travaillez bien!... (*A sa fille distraitement.*) Elle a des yeux épatants...

MARIE. — Qui ça?

M. VERMILLON. — Hein?... Heu... Allez, va... et ne prend pas froid! (*Il s'en va.*)

Mlle MARTINET. — Quel brave homme!... Au travail!...

(*Mlle Martinet fait faire quelques exercices à Marie qui a les yeux fixés sur le téléphone.*)

Mlle MARTINET. — Vous vous éteignez, mon enfant!

MARIE. — Dites donc, Mademoiselle... Est-ce qu'il a le téléphone.

Mlle MARTINET. — Qui donc?

MARIE. — Le danseur...

Mlle MARTINET. — Heu... oui... dans l'immeuble, je crois...

MARIE. — Connaissez-vous son adresse?

Mlle MARTINET. — Vous voulez que je lui téléphone d'ici, je vois ça.

Mlle MARIE. — Si ça ne vous ennuie pas.

Mlle MARTINET. — Pas du tout... Attendez... Je vais chercher... donnez... (*Mlle Martinet a pris l'annuaire et cherche.*)

MARIE. — Ah! J'adorerais savoir danser...

Mlle Martinet. — C'est si joli pour une jeune fille!... Oui, il l'a... Allo?... Allo?... Wagram 84-13!... (*A Marie qui appuie sur le téléphone*) Oh! non, ne les énervez pas, elles ne répondront plus du tout... Qu'est-ce que vous voulez que je lui dise?

Marie. — Dites que papa l'attend...

Mlle Martinet. — Quand ça?

Marie. — Tout de suite.

Mlle Martinet. — Aujourd'hui?

Marie. — Pourquoi pas?

Mlle Martinet. — Bon! Bon! Oh! Moi, je veux bien! Seulement lui, je ne sais pas s'il pourra venir... Allo?... Chez M. Alexis...? Merci... On sonne chez lui... Hum! Il n'a pas l'air d'être là...

Marie. — Oh...

Mlle Martinet. — Ah!... Si... Allo? C'est vous Monsieur Alexis?... C'est moi, Mlle Martinet. Oui... dites-moi... pourriez-vous venir...

Marie. — Tout de suite...

Mlle Martinet. — Tout de suite... Chez M. Vermillon, 30, rue Alphonse-de-Neuville... Oui... Oui... C'est au sujet de leçons de danse et de gymnastique qu'il voudrait faire prendre à sa fille... Oui!... Parfait!... Eh! Bien, il vous attend... Entendu!... Au revoir, cher Monsieur! (*Elle raccroche le récepteur.*) Il sera là dans un quart d'heure!

Marie. — Oh! Merci... (*Elle lui saute au cou et l'embrasse.*)

Mlle Martinet. — Oh! Mon Dieu... mais je ne pensais pas que je vous ferais un tel plaisir...

Marie. — Et puis, vous savez, c'est bien grâce à vous si papa a dit « oui » tout de suite!... Parce que je peux bien vous l'avouer maintenant, à plusieurs reprises je lui avais demandé

d'apprendre le tango... et il ne voulait rien savoir!... A vous, il n'a pas osé refuser!

Mlle MARTINET. — Vous m'accordez un pouvoir que...

MARIE. — Mademoiselle, je crois que vous lui faites une grande impression à papa...

Mlle MARTINET. — Vous vous moquez?

MARIE. — Non!... Je connais papa... et je sais ce que je dis!...

Mlle MARTINET. — Comme c'est curieux!... Allons, allons... travaillons,,, et attaquons le duo! (*Elle plaque un accord. A ce moment on entend le rire puissant du grand-duc.*)

Mlle MARTINET. — Qui est-ce qui a ri comme ça?

MARIE. — C'est mon professeur de langues... qui cause avec mon père...

Mlle MARTINET. — C'est un Russe?

MARIE. — Oui.

Mlle MARTINET. — Ah! C'est ça!... Ils ont tous le même rire!... Allons-y...

MARIE, *chantant.*

Or donc, en Romagne vivait
Un seigneur de bonne famille.
L'histoire nous dit qu'il avait
Une fille aimable et gentille!
Si bien qu'un cavalier galant
S'étant épris de cette belle,
Auprès d'elle fit tant et tant,
Qu'un certain soir la jouvencelle
Sentant son cœur prendre son vol
Dit au papa d'une voix tendre :
Au bois chante le rossignol
De près je veux aller l'entendre...

Tout au fond du bois sombre
Le rossignol chantait...
Et la belle dans l'ombre,
Tendrement l'écoutait!

(Elles reprennent en chœur le refrain. Vers la fin du duo, le Grand-Duc ouvre la porte et passe le nez... puis il entre. Il semble extrêmement surpris. Mlle Martinet et Marie lui tournent le dos. Il descend. Mlle Martinet se retourne alors... Elle voit le Grand-Duc, pousse un cri et se trouve mal.)

MARIE. — Oh! Mon Dieu... Qu'est-ce que vous avez Mademoiselle?... Mademoiselle?... Voyez donc, Monseigneur, elle s'est évanouie...

LE GRAND-DUC. — Mais oui, je vois...

MARIE. — Tenez-la dans vos bras, un instant, Monseigneur... je vais chercher des sels...

LE GRAND-DUC. — Oui... *(Il la prend dans ses bras, et Marie s'en va en courant.)*

Mlle MARTINET. — Vous... C'est vous!... Et vous m'avez reconnue...

LE GRAND-DUC. — Oui... de loin... à votre voix, qui est unique!...

Mlle MARTINET. — Et la vôtre, donc... Je ne m'étais pas trompée à votre rire!... Ah! Quelle émotion... Je n'ose plus vous regarder maintenant que je sais que c'est vous...

LE GRAND-DUC. — Pourquoi?...

Mlle MARTINET. — Parce que si je vous regarde... vous allez me regarder...

LE GRAND-DUC. — Et alors?

Mlle MARTINET. — Et alors, vous allez trouver que j'ai changé...

LE GRAND-DUC. — Je cours le même risque...

Mlle MARTINET. — Oui, mais... un homme!

LE GRAND-DUC. — Ça ne compte donc plus maintenant pour vous les hommes?... Allez... courage... regardons-nous... Si on n'est pas content, on ne le fera plus, voilà tout!... *(Ils se regardent.)* Souriez... *(Elle sourit.)* Vous êtes la même!

Mlle MARTINET. — Hum...

LE GRAND-DUC. — Quand vous souriez, vous êtes la même... Souriez, souriez... souriez...

Mlle MARTINET. — Je ne vais plus m'arrêter...

LE GRAND-DUC. — Si cela pouvait vous faire rire... comme autrefois!... Allez... essayez... Allez... rappelez-vous le déjeuner avec Dawidoff, quand sa moumoute de cheveux est tombée dans l'assiette... (*Elle se met à rire.*) Allez! Allez... Riez, il me semble que j'ai vingt-cinq ans!

Mlle MARTINET. — Moi aussi... (*Elle lui prend la main.*)

LE GRAND-DUC. — Ne nous regardons plus... Nous avons vingt-cinq ans... Tu as chanté *La Belle Hélène,* ce soir... comme un amour...

Mlle MARTINET. — Tu viens me voir à l'entr'acte dans ma loge...

LE GRAND-DUC. — Je ne te connaissais pas...

Mlle MARTINET. — Et comme un sauvage que tu es, tu m'attrapes par les épaules et tu m'embrasses dans le cou!...

LE GRAND-DUC. — Et à minuit, tu viens me retrouver pour souper chez Métviet...

Mlle MARTINET. — J'entre et je me jette dans tes bras...

LE GRAND-DUC. — Conséquence inévitable du baiser dans le cou!... Je te dis que je t'adore...

Mlle MARTINET. — Et tu me passes au doigt...

LE GRAND-DUC. — Un cabochon d'émeraude...

Mlle MARTINET. — Regarde, je l'ai toujours... (*Elle le lui montre.*) C'était le 22 octobre 1890...

LE GRAND-DUC. — Tu avais si bien chanté :

Dis-moi, Vénus,
Quel plaisir trouves-tu...

A toi!

Mlle MARTINET.

A faire ainsi cascader, cascader ma vertu.

MARIE, *entrant.* — Voilà les sels...

LE GRAND-DUC. — Merci!... Mais par hasard,

vous n'auriez pas aussi un peu d'eau de Cologne...

MARIE. — Si, si... tout de suite... (*Elle sort vivement.*)

Mlle MARTINET. — Est-ce curieux... le premier souvenir qui nous est revenu... est notre plus ancien souvenir!

LE GRAND-DUC. — Pensiez-vous qu'après un si grand nombre d'années nous allions reprendre la conversation à l'endroit exact où nous l'avions interrompue?

Mlle MARTINET. — Je pouvais le craindre...

LE GRAND-DUC. — Ah! Quelle drôle d'idée! Voilà bien une idée de femme par exemple!... Vous n'auriez pas été surprise si je vous avais dit tout à l'heure en entrant : « Misérable, te voilà!...

Mlle MARTINET. — Non, je n'aurais pas été surprise!... Et c'est pour ça que je me suis trouvée mal en vous voyant entrer... J'ai eu peur!

LE GRAND-DUC. — Peur? Mon Dieu!... Alors, le souvenir que vous aviez gardé de moi... c'était le dernier souvenir...

Mlle MARTINET. — Oui...

LE GRAND-DUC. — Comme on devrait penser à ces choses-là en quittant les femmes!

Mlle MARTINET. — Oui, mais ce dernier souvenir, vous venez de l'effacer.

LE GRAND-DUC.— J'en suis bien aise!... Alors, depuis... tant d'années...

Mlle MARTINET. — Oui, depuis tant d'années, et chaque fois que j'ai pensé à vous... je vous ai vu debout devant moi... terrible, égaré, menaçant... et tenant à la main cette cravache rouge dont vous veniez de me frapper...

LE GRAND-DUC. — Taisez-vous!... Ah! Mon Dieu, qu'on est bête à cet âge-là!... Penser que c'est si loin et qu'avec trois mots... une cou-

leur... tout cela revient brusquement... et on est de nouveau tout à coup pendant une seconde... ceux que l'on a été... et puis heureusement, cela s'efface!... Pardon pour le coup de cravache...

Mlle MARTINET. — Si on se met à se demander pardon...

LE GRAND-DUC. — Vous avez quitté le théâtre?

Mlle MARTINET. — Depuis quelques années déjà...

LE GRAND-DUC. — Et sous le nom de Mlle Martinet, vous voilà professeur de chant... c'est dommage!

Mlle MARTINET. — Mais... vous-même... c'est bien plus dommage et plus étrange encore...

LE GRAND-DUC. — Moi, c'est par désœuvrement que je viens ici... et puis, je vous prie, moi, j'ai eu la révolution!

Mlle MARTINET. — Vous êtes veuf, n'est-ce pas?

LE GRAND-DUC. — Je le pense, mais la nouvelle ne m'a jamais été confirmée. La Grande-Duchesse est prisonnière des Bolcheviks depuis quatre ans déjà. Elle a caché nos biens et tant qu'elle ne dira pas où ils sont, ils ne la laisseront pas sortir de Russie! Espérons!... Mais vous... dites-moi, que s'est-il donc passé? Vous avez donc été imprévoyante?

Mlle MARTINET. — C'est-à-dire que... imprévoyante n'est pas le mot... Et je dois vous dire que... la raison qui nous a séparés a été la dernière aventure de ma vie... et que cette aventure a été courte... car j'ai eu un fils... que j'ai élevé toute seule!

LE GRAND-DUC. — Ah!... Vous avez eu...

Mlle MARTINET. — Oui. Il est né à Paris... quelques mois après notre séparation!

LE GRAND-DUC. — Ah...

Mlle MARTINET. — Oui. J'ai travaillé tant que j'ai pu pour lui donner la possibilité de se faire un nom... puisqu'il n'en avait pas! Et à sa majorité... j'ai quitté le théâtre. (*Un temps, Marie entre.*)

MARIE. — Voilà de l'eau de Cologne...

Mlle MARTINET. — Merci, mon enfant... et pardon pour ce petit étourdissement...

MARIE. — Vous vous sentez mieux...

Mlle MARTINET. — Oh! Oui... c'est fini... (*Marie s'aperçoit qu'elle est de trop.*)

MARIE. — Et si je vous donnais un peu de vulnéraire...

LE GRAND-DUC. — Oh! Ce n'est pas la peine... restez donc...

Mlle MARTINET. — Si, c'est une bonne idée... du vulnéraire...

MARIE. — N'est-ce pas?... Je crois...

(*Marie s'en va.*)

Mlle MARTINET. — Voulez-vous que nous nous revoyions?

LE GRAND-DUC. — Heu... Hélas! Je ne puis guère vous être utile!

Mlle MARTINET. — Et... lui, vous ne voulez pas le voir?

LE GRAND-DUC. — *Votre* fils?... Non! Cependant, si la vie de nouveau pour moi devenait favorable... je vous le ferais savoir...

Mlle MARTINET. — Comment?

LE GRAND-DUC. — Le jour où vous verrez mon nom dans les journaux pour une chose de bienfaisance... c'est que tout ira bien... et vous pourrez m'écrire à l'Ambassade...

Mlle MARTINET. — Alors, peut-être à bientôt...

LE GRAND-DUC. — Peut-être... et adieu aussi, peut-être!

MARIE, *rentrant.* — Je n'ai pas trouvé de vulnéraire... mais voilà un petit verre de cognac...

LE GRAND-DUC. — Merci... (*Il prend le verre et le boit.*)

M. VERMILLON, *entrant à son tour.* — Ma fille me dit que vous avez eu un malaise, chère mademoiselle...

Mlle MARTINET. — Oui, mais c'est fini, maintenant...

M. VERMILLON. — On aurait dû m'appeler tout de suite...

Mlle MARTINET. — Merci...

M. VERMILLON, *plus bas.* — Vous vous êtes trouvée mal... moi qui vous trouve si bien!

LE GRAND-DUC, *à M. Vermillon.* — Dites-donc, cher Monsieur... Si vous envoyez ce chèque à un journal pour une œuvre de bienfaisance, ne mettez surtout pas mon nom!

M. VERMILLON. — Pourquoi?

LE GRAND-DUC. — Parce que cela pourrait faire naître de grands espoirs chez des personnes et chez des fournisseurs!

LE VALET DE PIED, *annonçant.* — Monsieur Alexis!

MARIE. — C'est le danseur...

(*Michel Alexis fait son entrée chorégraphiquement.*)

Mlle MARTINET. — Ah!... Mon cher Monsieur Vermillon, permettez-moi de vous présenter Monsieur Alexis, dont je vous ai parlé...

M. VERMILLON. — Enchanté, Monsieur...

M. ALEXIS. — Monsieur....

M. VERMILLON. — Ma fille...

Mlle MARTINET. — Et le Grand-Duc Féodor...

LE GRAND-DUC. — Monsieur...

M. ALEXIS. — Monseigneur...

M. VERMILLON. — Asseyez-vous, Monsieur, je vous en prie... (*Tous s'asseyent.*)

M. ALEXIS. — Mlle Martinet a eu la gentillesse de me téléphoner, Monsieur, pour me dire que vous aviez l'intention de faire donner à Made-

moiselle votre fille des leçons de gymnastique et de danse?... C'est bien cela, Mademoiselle, que...

Mlle Martinet. — Oui, Monsieur, parfaitement...

M. Vermillon. — Et, en effet... il me semble que cela serait excellent pour elle.

M. Alexis. — Excellent Monsieur, oui... sous tous les rapports!... La gymnastique telle que je la conçois fait disparaître la mignardise et développe la grâce!... Dans la méthode que j'emploie, la danse joue le rôle de la récréation. C'est la récompense du travail accompli. J'estime que la grâce est l'une des qualités les plus importantes de la femme... la plus importante peut-être. Permettez-moi, brièvement, de vous en fournir une preuve évidente!... Mettez une femme merveilleusement jolie... mais uniquement jolie... à côté d'une jeune fille gracieuse... Vous verrez la femme jolie... mais vous regarderez la jeune fille gracieuse!... Et vous n'aurez pas besoin de la regarder deux fois pour savoir si elle est gracieuse... Un coup d'œil vous aura suffi!... Vous êtes entré... on vous a présenté... vous ne lui avez pas dit un seul mot... vous avez même détourné la tête aussitôt après l'avoir entrevue... car on dirait que par timidité vous avez eu peur de lui montrer l'impression qu'elle vous a faite!... Et vous n'osez plus la regarder! Vous vous dites : « Si je la regarde, mes yeux vont me trahir... et moi je vais me troubler... et tout le monde le verra... Or, il ne faut pas que les autres s'aperçoivent de l'impression exquise que j'ai eue... car, en somme, cette impression ne m'appartient peut-être pas!... Dame, je me dis qu'elle me l'a donnée cette impression... mais, elle ne me l'a peut-être pas donnée... je l'ai peut-être prise!... Attendons... soyons prudent... ne gâtons rien... ayons confiance... c'est une femme cette jeune fille... elle

est certainement plus maligne que moi... laissons-la faire... et si l'opinion qu'elle a déjà de moi n'est pas défavorable... elle saura bien me le prouver d'ici quelques instants!... » Voilà, Monsieur, quelles sont à mon avis les réflexions qu'une jeune fille gracieuse doit suggérer!

M. VERMILLON. — Monsieur, il m'est impossible de porter un jugement sur votre méthode... mais vous en parlez avec une persuasion tout à fait encourageante!... Et, mon Dieu, vous pourriez peut-être commencer vos leçons... vers... le....

MARIE. — Demain... matin... vers onze heures...

M. VERMILLON. — Demain matin, vers onze heures... eh! mon Dieu, pourquoi pas!... Donc à demain Monsieur, vers onze heures...

M. ALEXIS. — A demain, Monsieur, vers onze heures!... Mademoiselle... Monseigneur... (*Il a salué le Grand-Duc et Marie — puis il s'incline devant Mlle Martinet et, avant de lui baiser la main, il lui dit de façon à n'être entendu que d'elle et du public :*) Tu avais raison, maman, elle est exquise!

RIDEAU

DEUXIEME ACTE

Chez Michel Alexis — et chez sa mère — dans son atelier. L'endroit n'est pas très luxueusement meublé, mais il est gai. Il y a un bureau, une bibliothèque, un piano, un divan, des fauteuils... La scène est vide au lever du rideau

— mais un instant plus tard, Michel Alexis — que nous appellerons désormais Michel — entre et conduit en scène deux hommes qui apportent des agrès de gymnastique, barres parallèles, punching-ball, haltères, corde pour sauter, etc., etc...

MICHEL. — Là... C'est ça... Voilà... Très bien... Ça, là... Parfait... Merci... Tenez... (*Il leur donne à chacun quelque chose.*) Au revoir, Messieurs... bonne santé! (*Les deux hommes s'en vont.*)

Maman!... Maman!...

VOIX DE Mlle MARTINET. — Quoi?

MICHEL. — Viens voir...

VOIX DE Mlle MARTINET. — Je viens... (*Un instant plus tard elle entre.*) Oh! Mon Dieu... Qu'est-ce que c'est que tout ça?...

MICHEL. — C'est ta faute, tout ça, maman!... Attends, je vais t'expliquer... Assieds-toi!... Je me suis présenté ce matin chez M. Vermillon comme c'était convenu, vers onze heures, pour donner à cette créature exquise... là, tu avais raison... merci, maman... (*Et il l'embrasse*) sa première leçon de gymnastique. Malheureusement, chez les Vermillon, les pièces sont petites et il y a beaucoup de meubles. Le père qui assistait à la leçon m'a dit que je devais certainement avoir un gymnase... Je lui ai répondu « oui »... et alors, changement de programme... il a été décidé que la leçon aurait lieu ici à quatre heures.

Mlle MARTINET. — Ici?

MICHEL. — Oui...

Mlle MARTINET. — Tu lui a donné notre adresse?

MICHEL. — J'ai bien été obligé de le faire!... Après mon déjeuner, j'ai couru chez Jameson, où j'ai loué des appareils... et dans trois quarts

d'heure les Vermillon seront là... Voilà, ma petite maman chérie, dans quelle situation nous nous trouvons, grâce à toi!... Il ne nous reste plus maintenant qu'à en sortir très vite, et le mieux possible!... Ton idée a été charmante de me présenter comme un monsieur inconnu de toi... seulement, tu aurais dû te rendre compte que nous ne pouvions pas éterniser une pareille aventure!... Pour ma part, je crois qu'il est préférable de se démasquer tout de suite... et de ne pas charrier cet homme-là davantage...

Mlle Martinet. — Peut-être... et en effet j'aurais dû plutôt...

Michel. — Ce que tu aurais dû faire surtout, ma petite maman chérie, c'est me consulter sur le choix du métier!... Car enfin, conviens-en... c'est une drôle d'idée que tu as eue de me présenter, moi, poète, comme professeur de gymnastique...

Mlle Martinet. — Ça m'est venu, comme ça...

Michel. — Ben oui... Seulement, si nous nous étions concertés, j'aurais peut-être pu trouver une profession... plus simple... et plus en rapport avec mes aptitudes!... Et sans aller bien loin, tu pouvais très bien leur proposer un Maître de Poésie... comme au XVIIIe siècle! Mon volume de vers a paru le mois dernier...

Mlle Martinet. — Oh! Non... là, le père se serait méfié! La poésie, ce n'est pas sérieux...

Michel. — Je vois que tu continues à ne pas avoir très confiance en mon avenir!

Mlle Martinet. — Si, mon chéri, mais je n'ai pas très confiance dans l'avenir de la poésie!...

Michel. — Bien, ma petite maman chérie...

Mlle Martinet. — Eh! Bien, vois-tu... je reconnais que j'ai agi avec un peu de légèreté...

Michel. — Tout de même...

Mlle Martinet. — Oui... Mais, t'avais-je menti?... N'est-elle pas délicieuse, cette petite?

MICHEL. — Ah! ça!... Mais... ça!...

Mlle MARTINET. — Quoi?... Tu m'as dit hier soir en rentrant que ton impression avait été...

MICHEL. — Oui, incontestablement... l'impression a été profonde... Mais... je l'ai revue ce matin...

Mlle MARTINET. — Et alors?... Quoi... Elle est moins bien le matin?

MICHEL. — Non, maman, mais j'ai causé un peu avec elle et avec son père...

Mlle MARTINET. — Ah?

MICHEL. — Oui. Et M. Vermillon me semble avoir des visées très hautes pour sa fille! Il ne l'échangera que contre une grosse fortune ou un grand nom!

Mlle MARTINET. — Oui, mais... il y a elle!... Il s'agit de savoir ce qu'elle veut, elle!...

MICHEL. — Je te le dirai ce soir, Pour l'instant, il nous fallait un auxiliaire, un conseiller, un ami... et je l'ai trouvé.

Mlle MARTINET. — Ah?

MICHEL. — Oui!

Mlle MARTINET. — Qui est-ce?

MICHEL. — Nous venons de déjeuner ensemble...

Mlle MARTINET. — Je le connais?

MICHEL. — Oui... C'est ce grand-duc qui était chez eux hier... et que j'ai revu ce matin...

Mlle MARTINET. — Non?

MICHEL. — Si! Il était venu pour assister à la leçon. Nous sommes partis ensemble... nous avons bavardé... il s'est pris pour moi d'une soudaine affection... et il m'a invité à déjeuner...

Mlle MARTINET. — Oh!...

MICHEL. — Oui. J'ai de belles relations, hein?

Mlle MARTINET. — Je pense que tu ne lui as pas dit où tu habitais?

MICHEL. — Si...

Mlle MARTINET. — Oh!...

MICHEL. — Quoi?

Mlle MARTINET. — Vois-tu qu'il vienne ici?

MICHEL. — Il va venir justement... et puis après?

Mlle MARTINET. — C'est si simple chez nous...

MICHEL. — Eh! Bien, et lui... est-ce que tu crois qu'il n'est pas simple?... C'est un bien charmant homme en tous cas... et bien intéressant!... Ah! Il m'en a raconté des choses en déjeunant!... Il en sait, celui-là sur la révolution russe!... Quelle horreur, mon Dieu!... Est-ce que tu l'avais rencontré en Russie, quand tu as joué là-bas?

Mlle MARTINET. — Non. Il t'a dit qu'il m'avait connue à Pétersbourg?

MICHEL. — Non... d'abord il ne sait pas que je suis ton fils...

Mlle MARTINET. — Evidemment... mais enfin, il aurait pu m'avoir vue jouer là-bas..., il aurait pu me reconnaître... et il aurait pu t'en parler!... Il ne t'a pas demandé ton âge?

MICHEL. — Mon âge?... Non, pourquoi?

Mlle MARTINET. — Je ne sais pas... en causant, comme ça!

MICHEL. — Non. Les femmes se demandent leur âge, entre elles, pour pouvoir mentir... mais les hommes n'y pensent pas!

Mlle MARTINET. — Mais alors, écoute, mon chéri... si tout ce monde doit venir ici tantôt... il faut nous mettre d'accord pour qu'il n'y ait pas de gaffes commises. Et, tiens, tu pourrais peut-être tout de suite retirer cette photographie de moi...

MICHEL. — En effet, oui!... Voilà... voilà dans quelle situation vous avez mis votre fils, Madame... vous l'obligez à cacher le portrait de sa mère... Enfin, nous allons arranger tout ça avec le Grand-Duc.

Mlle MARTINET. — Espérons-le!... Mais si les

Vermillon me trouvent ici... qu'est-ce qu'ils vont penser?

MICHEL. — Mets un chapeau.

Mlle MARTINET. — Un chapeau? Pourquoi faire?

MICHEL. — Tu seras venue soi-disant pour tenir le piano pendant la leçon de danse.

Mlle MARTINET. — Comme tu es intelligent!

MICHEL. — Je suis ton fils! (*On sonne.*) Attends... si c'est le Grand-Duc, ne bouge pas... (*On entend la voix du Grand-Duc.*) C'est lui...

Mlle MARTINET. — Ecoute, mon chéri, ça me gêne... et il vaut peut-être mieux...

MICHEL. — Laisse-moi faire... je te dis que j'ai entièrement confiance en lui! (*Il va au-devant du Grand-Duc qui entre.*) Rebonjour, Monseigneur...

LE GRAND-DUC. — Rebonjour... (*Il aperçoit Mlle Martinet et en est surpris.*) Mademoiselle...

MICHEL. — Monseigneur... permettez-moi de vous présenter à ma mère.

LE GRAND-DUC. — Ah... mais... avec grand plaisir!... (*Le Grand-Duc et Mlle Martinet se serrent la main.*)

MICHEL. — Et maintenant, Monseigneur, profitant honteusement de la sympathie que vous avez bien voulu me témoigner... permettez-moi de vous expliquer ce qui s'est passé. Voici quelle est notre situation. Ma mère n'a pas osé dire à M. Vermillon que j'étais son fils... et elle m'a fait entrer chez ce Monsieur dans le double but de me trouver un emploi... et de me faire connaître sa fille!... Il faut tout pardonner à une maman qui s'est trouvée seule dans la vie pour élever son fils... et qui lui a tout sacrifié!

LE GRAND-DUC. — Il faut assurément tout lui pardonner! D'autant plus que la chose n'est pas très grave... Et je ne sais pas pourquoi le père Vermillon, qui est un excellent homme, serait plus difficile que moi!... Tout ce qu'une mère

fait dans l'intérêt de son fils est excusable... plus qu'excusable, même!...

MICHEL. — Eh! Bien, maman... tu vois?

Mlle MARTINET. — Oui...

MICHEL. — Qu'est-ce que tu as?

Mlle MARTINET. — Rien...

LE GRAND-DUC. — Puis-je me permettre de vous poser une question?

MICHEL. — Mais je vous en prie, Monseigneur...

LE GRAND-DUC. — Est-ce que vous professez la gymnastique depuis très longtemps?

MICHEL. — Heu... non!

LE GRAND-DUC. — Je m'en doutais! Décidément le père Vermillon n'est pas très heureux dans le choix des professeurs de sa fille... Autre question plus indiscrète, celle-là... Est-ce là le portrait de Monsieur votre père? (*Il désigne une photographie qui est sur la cheminée.*)

MICHEL. — Non... C'est le frère de maman. Hélas! Je n'ai pas de photographie de mon père... et je ne l'ai pas connu. J'avais, n'est-ce pas, six mois quand il est mort?

Mlle MARTINET. — Oui... (*Un temps.*)

LE GRAND-DUC. — Eh! Bien... voulez-vous me laisser quelques instants avec Madame votre mère?

MICHEL. — Mais... certainement, Monseigneur!... Pendant ce temps je vais me mettre en professeur de gymnastique... approximativement!... A tout de suite... (*Michel sort.*)

Mlle MARTINET. — Eh! Bien?

LE GRAND-DUC. — Eh! Bien! mais... il est charmant...

Mlle MARTINET. — N'est-ce pas?

LE GRAND-DUC. — Oui... très!...

Mlle MARTINET. — Vous aviez tout de suite deviné que...

LE GRAND-DUC. — Que c'était votre fils?... Ma

parole d'honneur que non... Si je l'avais deviné, je ne serais pas venu ici!...

Mlle Martinet. — Et vous n'avez pas été frappé par la ressemblance...

Le Grand-Duc. — Quelle ressemblance?

Mlle Martinet. — Entre lui et vous...

Le Grand-Duc. — Non...

Mlle Martinet. — Pourtant, je vous le jure... Moi qui vous ai connu à son âge... c'est hallucinant...

Le Grand-Duc. — Je n'ai pas cette impression!

Mlle Martinet. — Et si je vous fournissais la preuve indiscutable que...

Le Grand-Duc. — Voulez-vous que nous parlions différemment!... Je considère que le passé est une chose morte... et les allusions que vous y faites me sont plus que pénibles! J'ai été attiré par ce jeune homme... ceci est un fait... mais c'est tout! Il me demande mon appui et je mets bien volontiers à sa disposition l'influence que je puis avoir sur ce monsieur Vermillon. S'il s'agit simplement de lui apprendre que ce jeune homme est votre fils, la chose ira toute seule... mais j'ai cru comprendre que vous aviez une arrière-pensée et que vous nourrissiez l'espérance de lui faire épouser sa fille?...

Mlle Martinet. — Oui...

Le Grand-Duc. — Eh! Bien, renoncez tout de suite à ce projet, je vous en conjure, car il n'est pas réalisable!... J'ai causé longuement, hier, avec le père Vermillon, et j'ai la certitude qu'il ne donnera jamais sa fille à un homme sans situation... sans fortune... et surtout...

Mlle Martinet. — ...sans nom, n'est-ce pas?... Oui, sans doute... et je l'admets, mon idée était folle... mais convenez qu'elle deviendrait tout à coup l'idée la plus raisonnable du monde... si vous donniez à ce petit, le nom... qui lui est dû!...

Le Grand-Duc. — Mais veuillez donc réfléchir à ce que vous me demandez.

Mlle Martinet. — Il faut toujours réfléchir avec les hommes...

Le Grand-Duc. — Voyons... écoutez-moi... le jour où cet enfant vous a parlé de son père... qu'est-ce que vous lui avez dit?

Mlle Martinet. — J'ai inventé toute une histoire!

Le Grand-Duc. — Il l'a crue, n'est-ce pas?

Mlle Martinet. — Oui...

Le Grand-Duc. — Et vous iriez lui dire à présent que c'était une histoire?... que c'était un mensonge?... Malheureuse, songez qu'il ne pourrait plus jamais vous croire!... En ce moment votre intelligence fait fausse route... Certaines aventures, assurément, ressemblent à des contes de fées... mais il ne faut pas s'en mêler... C'est comme le hasard... ces choses-là, si elles doivent se faire, se font toutes seules!... Je me permets seulement de vous signaler le danger que vous faites courir à votre fils et à cette jeune fille. S'ils deviennent amoureux l'un de l'autre... ce qui me semble fatal... et s'ils souffrent après, vous aurez fait une sottise!... Croyez-moi, il faut interrompre le plus tôt possible ces leçons de gymnastique... d'autant plus que d'après ce que j'ai entendu ce matin, cette jeune fille a l'intention de venir prendre sa leçon, tantôt, en costume spécial! Eh! Bien, je pense qu'il est préférable que votre fils voie le moins de choses possibles du corps de son élève!... Il ne faut pas que ce petit soit malheureux... car il n'est pas homme à être superficiellement malheureux!... Empêchons cela, tandis qu'il en est temps encore!... Quoi?

Mlle Martinet. — Eh! Bien, mais... quelle sympathie... j'espère!

Le Grand-Duc. — Vous êtes jalouse?

Mlle MARTINET. — Oh!...

LE GRAND-DUC. — Hein?... Grand comme ça?

Mlle MARTINET. — Peut-être!... On ne s'occupe plus que de lui, maintenant!

LE GRAND-DUC. — Quoi, vous voulez qu'on s'occupe aussi de vous?

Mlle MARTINET. — Oui!... Puisqu'il vous a choisi comme conseiller... conseillez-moi aussi!... Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, moi?... Que ce soit avec celle-là ou avec une autre... que ce soit dans six mois ou dans un an, il va se marier, lui... fatalement... et moi, je vais me trouver toute seule.

LE GRAND-DUC. — Et cela vous fait peur?

Mlle MARTINET. — Ben, tiens!

LE GRAND-DUC. — Mariez-vous aussi!

Mlle MARTINET. — Trouvez-moi quelqu'un!... La solitude est mauvaise conseillère pour une femme...

LE GRAND-DUC. — Oui... dans le fond, tu as encore envie de faire des bêtises, toi!

Mlle MARTINET. — Je me méfie un peu de moi!

LE GRAND-DUC. — Alors, il faut te marier... vite, vite... après tu pourras en faire!

Mlle MARTINET. — Avec toi?

LE GRAND-DUC. — Marie-toi d'abord, nous verrons après.

Mlle MARTINET. — A propos... avec qui es-tu, toi?

LE GRAND-DUC. — Avec qui je suis? Où ça?

Mlle MARTINET. — Dans ton lit?

LE GRAND-DUC. — Ah!... Avec celle-ci, avec celle-là, ou bien avec une autre!

Mlle MARTINET. — Non?

LE GRAND-DUC. — Si.

Mlle MARTINET. — Comme c'est drôle...

LE GRAND-DUC. — Oui, c'est beaucoup plus drôle comme ça!

Mlle MARTINET. — Pourquoi?

LE GRAND-DUC. — Parce que j'ai remarqué qu'on ne peut pas garder celles qui vous plaisent et qu'on ne peut pas se débarrasser de celles qui vous ennuient! Alors, c'est mieux ainsi!... Bonjour, couche-toi, lève-toi, adieu!

Mlle MARTINET. — Comme tu nous méprises!

LE GRAND-DUC. — Non, grands dieux! je vous aime, mais vous êtes tant à craindre!

Mlle MARTINET. — A craindre?... Pas pour toi, qui n'as jamais souffert!

LE GRAND-DUC. — C'est justement parce que j'ai souffert!

Mlle MARTINET. — Toi?

LE GRAND-DUC. — Mais oui!

Mlle MARTINET. — Non?... Oh! Raconte-moi ça...

LE GRAND-DUC. — Tu as envie de rire?...

Mlle MARTINET. — Non, mais dis-moi, sérieusement, tu as souffert pour une femme?

LE GRAND-DUC. — Mais oui!

Mlle MARTINET. — Elle s'est moquée de toi?

LE GRAND-DUC. — Mais oui!

Mlle MARTINET. — Et c'est depuis ce jour-là que...

LE GRAND-DUC. — Mais oui!

Mlle MARTINET. — Il y a longtemps de cela?

LE GRAND-DUC. — Oh! Oui...

Mlle MARTINET. — Il y a plus de dix ans?

LE GRAND-DUC. — Mais oui!

Mlle MARTINET. — Plus de vingt ans?

LE GRAND-DUC. — Mais oui...

Mlle MARTINET. — C'était là-bas, en Russie?

LE GRAND-DUC. — Mais oui...

Mlle MARTINET. — C'était une actrice?

LE GRAND-DUC. — Mais oui...

Mlle MARTINET. — Qui chantait?

LE GRAND-DUC. — Mais oui...

Mlle MARTINET. — Française?

LE GRAND-DUC. — Mais oui...

Mlle MARTINET. — Je l'ai connue?
LE GRAND-DUC. — Mais oui...
Mlle MARTINET. — C'était moi?
LE GRAND-DUC. — Mais oui!
Mlle MARTINET. — Oh!... Ce n'est pas vrai?
LE GRAND-DUC. — Mais si!
Mlle MARTINET. — Tu as souffert pour moi?
LE GRAND-DUC. — Mais oui!
Mlle MARTINET. — Beaucoup?
LE GRAND-DUC. — Mais oui!
Mlle MARTINET. — Longtemps?
LE GRAND-DUC. — Mais oui!
Mlle MARTINET. — Oh!... Mais maintenant, c'est fini?
LE GRAND-DUC. — Ah! Oui!
Mlle MARTINET. — Pardon! Dis, tu veux bien me pardonner?
LE GRAND-DUC. — Mais oui...
Mlle MARTINET. — Merci!... Alors, tu as souffert pour moi?
LE GRAND-DUC. — Cela te fait plaisir?
Mlle MARTINET. — Ah! Oui!...
MICHEL, *qui ouvre la porte.* — Je peux entrer?
Mlle MARTINET. — Mais je pense bien! (*Michel entre.*) Oh!
MICHEL. — Oui... voilà tout ce que j'ai trouvé à me mettre comme costume de gymnastique. (*Il est en pantalon blanc, en souliers blancs, en chemise de soie et en veston de sport.*)
MICHEL. — Ah! Monseigneur, pendant que j'y pense... voulez-vous me permettre de vous offrir mon livre?...
LE GRAND-DUC. — Qu'est-ce que c'est?
MICHEL. — C'est un volume de vers que je viens de publier. (*Il le lui donne.*)
LE GRAND-DUC. — Non?
MICHEL. — Mais si...

LE GRAND-DUC. — « Vers de Bohème », par Michel-Alexis!... Il est poète!...

Mlle MARTINET. — Mais oui.

MICHEL. — Aimez-vous les vers, Monseigneur?

LE GRAND-DUC. — J'aime beaucoup celui-ci, tenez, le premier... il est ravissant!... Mais il ne faut pas être triste...

MICHEL. — Je crois que les premiers vers qu'on fait sont toujours tristes! Ce sont, d'ailleurs, les plus faciles à faire...

LE GRAND-DUC. — On le vend ce livre?

MICHEL. — On le vend, oui... je ne sais pas si on l'achète... mais on le vend!

LE GRAND-DUC. — Il est poète... c'est charmant! (*A Mlle Martinet.*) Est-ce que vous avez des photographies de lui quand il était enfant?

Mlle MARTINET. — Oui... (*Elle en cherche, elle en trouve et elle en passe au Grand-Duc.*)

MICHEL. — J'avais l'air un peu abruti... vous allez voir, Monseigneur!

LE GRAND-DUC. — Je ne trouve pas!... C'est très beau... très!... Vous êtes charmante, madame, sur celle-ci!... Où était ce jardin?

Mlle MARTINET. — Aux environs de Paris. C'était une petite maison que j'avais louée pendant un été, pour sa convalescence...

LE GRAND-DUC. — Il avait été malade?

Mlle MARTINET. — Oui, pendant tout l'hiver...

LE GRAND-DUC. — Pauvre petit...

Mlle MARTINET. — Le voilà, à dix ans... au collège... les cheveux coupés...

LE GRAND-DUC. — Tu as été malh... vous avez été malheureux au collège?

MICHEL. — Comme les autres!

Mlle MARTINET. — J'avais bien été obligée de t'y mettre, mon chéri...

MICHEL. — Mais ma petite maman, je suis enchanté d'y avoir été! Tant qu'on y est, c'est abo-

minable... mais une fois que c'est fini... comme on sait que ça ne recommencera pas...

LE GRAND-DUC. — Le premier jour doit être affreux...

MICHEL. — La première nuit l'est davantage, Monseigneur!... (*Pendant les répliques précédentes, Michel a continué de déposer ses appareils de gymnastique.*) Mais c'est horriblement lourd, ce machin-là...

LE GRAND-DUC. — Attendez, je vais vous aider...

MICHEL. — Ah! Non, pas vous, Monseigneur...

LE GRAND-DUC. — Et pourquoi donc pas moi? (*Et le Grand-Duc aide Michel à déplacer les barres parallèles.*)

LE GRAND-DUC. — Dites-moi donc... est-ce que vous êtes bachelier?

MICHEL. — Heu... oui... mais ne le dites pas, Monseigneur...

LE GRAND-DUC. — Pourquoi?

MICHEL. — Parce que ça ne fait pas très bon effet! (*On sonne.*) Ah! Maman, voilà les Vermillon...

Mlle MARTINET. — Je vais mettre un chapeau...

MICHEL. — C'est ça... et puis maman, sois gentille... fais préparer du thé dans la salle à manger...

Mlle MARTINET. — Oui... et puis... j'irai sonner avant d'entrer... ce sera plus vraisemblable!

MICHEL. — Ce que tu es intelligente!

Mlle MARTINET. — Je suis ta mère!... (*Elle sort.*)

LE GRAND-DUC. — Voulez-vous que je dise à Vermillon la vérité tout de suite... cela vous éviterait de donner cette leçon de gymnastique?...

MICHEL. — Alors, non, justement... ne lui en parlez que demain, Monseigneur... je préfère!

Laissez-moi donner cette première... cette dernière leçon!

LE GRAND-DUC. — Elle est, en effet, charmante, cette petite...

MICHEL. — Adorable...

LE GRAND-DUC, *à part.* — Aïe! Il est déjà un peu tard!

(*Michel est allé ouvrir la porte à M. Vermillon qui entre avec sa fille.*)

MICHEL. — Bonjour, Monsieur... Entrez, Mademoiselle...

(*Vermillon, le Grand-Duc et Marie se disent bonjour.*)

VERMILLON. — Mais c'est un atelier, votre gymnase!

MICHEL. — Oui, c'est aussi un atelier! Tenez, mademoiselle, vous me demandiez ce que c'était qu'un punching-ball... voilà!

MARIE. — Ah!...

M. VERMILLON, *au Grand-Duc.* — Il m'a l'air d'un charmant garçon... ce professeur de gymnastique... hein?... Il a de bonnes manières... il me semble... et, ma foi, pour un professeur, il n'a pas l'air bête...

LE GRAND-DUC. — Non, certes, et il ne l'est pas... car, s'il vous plaît, c'est un poète!

M. VERMILLON. — Allons donc?

LE GRAND-DUC. — Mais oui... et de grand talent... et de grand avenir!

M. VERMILLON. — Je vais dire ça à ma fille... elle adore les vers...

LE GRAND-DUC. — Ce n'est pas la peine... il lui en parle lui-même... (*En effet, Marie a déjà entre les mains le livre de Michel.*)

M. VERMILLON. — Alors, puisque je vous tiens seul une seconde... il faut que je vous demande quelque chose...

LE GRAND-DUC. — Demandez, demandez...

M. VERMILLON. — Vous qui connaissez mieux

que personne les belles manières et la façon de se conduire dans la vie... donnez-moi un conseil. Je suis — c'est une supposition ! — amoureux d'une dame. Comment dois-je m'y prendre, adroitement, pour le lui faire savoir?

LE GRAND-DUC. — Mon cher, en l'occurrence, chacun ici-bas agit comme il l'entend...

M. VERMILLON. — Oui, mais... vous?

LE GRAND-DUC. — Moi?... Oh! Je ne connais pas deux méthodes, moi!... Je vais directement à la femme que je veux... je la prends par les épaules... et je l'embrasse dans le cou!

M. VERMILLON. — Fichtre!

LE GRAND-DUC. — Oui!... Le résultat est immédiat!

M. VERMILLON. — Quel résultat?

LE GRAND-DUC. — Celui qui doit être!

MARIE. — Papa... regarde donc, Monsieur Alexis a fait un livre...

M. VERMILLON. — Oh! Mais... c'est épatant! Et imprimé!...

MICHEL. — Mais oui!...

M. VERMILLON. — Ah!... Pendant que j'y pense... un mot?... Heu... combien?...

MICHEL. — Sept francs, le papier a tellement augmenté.

M. VERMILLON. — Non, combien pour vos leçons?... Cette question n'a pas été soulevée hier et je voudrais savoir ce que...

MICHEL. — Je vais vous répondre franchement... rien du tout!

M. VERMILLON. — Comment « rien du tout »?

MICHEL. — Non... rien! C'est un plaisir pour moi!

M. VERMILLON. — Mais cependant...

MICHEL. — Ça me gênerait... je vous jure! (*On sonne. Michel s'éloigne.*)

M. VERMILLON. — Mais qu'est-ce qu'ils ont ces gens-là à ne pas vouloir se faire payer! (*Michel est allé ouvrir à sa mère.*)

MICHEL. — Entrez, Mademoiselle, je vous en prie...

M. VERMILLON. — Ah! Quelle bonne surprise! Bonjour, Mademoiselle...

Mlle MARTINET, *faisant celle qui vient de dehors et qui a monté cinq étages.* — Bonjour, cher Monsieur! Bonjour, ma chère enfant! Bonjour Monseigneur!... Quel temps il fait dehors, c'est superbe!... Ma foi, je suis venue à pied de chez moi jusqu'ici, par les Champs-Elysées et l'avenue Marigny... il y avait un monde!... des enfants, des voitures de chèvres, des nounous... mais tout de même, j'ai eu tort de marcher si vite... ça m'a donné chaud!...

LE GRAND-DUC, *à part.* — Ah! Elle jouait si bien la comédie!

MICHEL. — Voulez-vous prendre une tasse de thé, Mademoiselle?

Mlle MARTINET. — J'accepte avec plaisir!

M. VERMILLON, *bas à Mlle Martinet.* — Mademoiselle, vous avez un chapeau qui vous va comme un gant!

Mlle MARTINET. — Vous êtes l'amabilité même, cher monsieur...

M. VERMILLON. — Et vous la grâce en personne...

Mlle MARTINET. — Ah! Monsieur... vraiment... (*A part.*) Quel imbécile!

M. VERMILLON, *à part.* — Prendre par les épaules... et embrasser dans le cou... c'est facile à dire!

MICHEL, *à la porte de la salle à manger.* — Berthe! Servez le thé... (*A Marie.*) Mademoiselle, je crois qu'il est préférable que vous preniez votre thé à la fin de la leçon!...

MARIE. — Certainement...

MICHEL. — Alors... Mademoiselle Martinet, voulez-vous faire la maîtresse de la maison?...

Mlle MARTINET. — Mais avec grand plaisir... Où est la salle à manger?...

MICHEL. — Par ici...

Mlle MARTINET. — Merci!... Monseigneur... et vous, cher Monsieur... (*Elle leur montre le chemin.*) Oh! La jolie salle à manger!

M. VERMILLON. — Je vous suis...

(*Le Grand-Duc et M. Vermillon sortent et suivent Mlle Martinet.*)

(*Michel et Marie sont seuls. Il la regarde tandis qu'elle feuillette son livre...*)

MARIE. — Oh! C'est bien vrai...

MICHEL. — Quoi?

MARIE. — Ça! (*Elle lui montre un passage de son livre.*) C'est très vrai... pour les femmes surtout!... Alors, cette leçon?

MICHEL. — Commençons-la, Mademoiselle...

MARIE. — Je vous préviens, Monsieur, que j'ai fait ce que vous m'aviez demandé... sur l'ordre de Papa, d'ailleurs... et que j'ai mis un chandail et une culotte de sport...

MICHEL. — Pardonnez-moi de vous l'avoir demandé, Mademoiselle... Mais la gymnastique est infaisable autrement...

MARIE. — Alors... voilà!... (*Elle retire son manteau : elle est en homme presque.*)

MICHEL. — C'est d'ailleurs parfait... parfait!... Voulez-vous que nous fassions d'abord quelques exercices d'assouplissement?

MARIE. — Avec plaisir!

MICHEL. — Mettez-vous en face de moi, s'il vous plaît... C'est ça... et allons-y!... Le corps bien droit... la tête haute... vous y êtes... attention... Une, deux... Une, deux... Une, deux... Attention à la jambe droite... Une... deux!... Une!... deux... Une... deux!...

MARIE. — Pourquoi avez-vous écrit que le soleil était injuste?

MICHEL. — Parce qu'il met des choses dans l'ombre!... Une, deux! Une, deux! Une, deux!... Attention, la jambe gauche, maintenant... une... deux! Une... deux! Une... deux!... Une... deux!...

MARIE. — Vous êtes sincère dans votre livre?

MICHEL. — J'étais sincère en l'écrivant!... Pourquoi me demandez-vous ça?

MARIE. — A cause d'une phrase?...

MICHEL. — Laquelle?

MARIE. — Ça ne vous regarde pas!

MICHEL. — Excusez-moi d'avoir été indiscret!

MARIE. — C'est vrai que je pourrai l'emporter... une, deux! une, deux!... une, deux...

MICHEL. — Mais je pense bien, Mademoiselle, il est à vous!

MARIE. — Merci!... Je le lirai ce soir... dans mon lit.

MICHEL. — Ah! Que j'aimerais vous regarder par le trou de la serrure pendant que vous le lirez...

MARIE. — Pourquoi?

MICHEL. — Pour vous voir sourire... pour voir se hausser vos épaules...

MARIE. — Pourquoi?... Il y a des choses qui m'agaceront?

MICHEL. — Je crois, oui... des choses de jeunesse...

MARIE. — Lesquelles?

MICHEL. — Vers la fin du volume, vous verrez... en admettant que vous alliez jusque-là... vous verrez que je mets tout simplement les femmes au défi de me faire perdre la tête!

MARIE. — Pourquoi?

MICHEL. — Pour qu'elles essayent... tiens, pardi!

MARIE. — Et... le résultat a déjà été appréciable?

MICHEL. — Heu... Une... deux... trois... quatre... une, deux! une, deux!... une, deux...

MARIE. — Et les jeunes filles... qu'est-ce que vous en pensez?

MICHEL. — Ce que je pense des jeunes filles?

MARIE. — Oui... J'espère que vous en dites du mal dans votre livre?

MICHEL. — Mais non...

MARIE. — Pourquoi?... Vous ne trouvez donc pas que c'est idiot, une jeune fille?

MICHEL. — Oh! Mais non...

MARIE. — Oh! Mais si... c'est idiot! Vous ne pouvez pas savoir à quel point cela m'agace d'être une jeune fille... une, deux!... Mon rêve aurait été de cesser brusquement d'être une enfant pour devenir une femme!... On est si bête à dix-huit ans!... Une, deux!... On comprend presque tout et on fait celle qui ne sait rien! Et si, par hasard, il y a une chose qu'on ne comprend pas... alors, on fait celle qui sait tout! Une, deux!... J'ai deux ou trois petites amies... si je ne me retenais pas, je les giflerais toute la journée!... C'est notre hypocrisie, voyez-vous, qui est insupportable... et, d'un autre côté, comment voulez-vous faire?... Oh! Oui, c'est idiot, une jeune fille...

MICHEL. — Nous ne sommes pas d'accord...

MARIE. — Allons donc!

MICHEL. — Mais non... je trouve ça ravissant, une jeune fille...

MARIE. — Pour vous, peut-être... mais pour moi, c'est comme un défaut!

MICHEL. — Si la femme pouvait se guérir de ses autres défauts aussi facilement qu'elle peut se guérir de celui-là! Car enfin, Mademoiselle, ça ne dépend que de vous... quand vous en aurez assez...

MARIE. — Si ça ne dépendait que de moi...

MICHEL. — Qu'est-ce que vous feriez?

MARIE. — Je n'en sais rien!... Quand commencerons-nous la danse?

MICHEL. — Dans quinze jours environ... avec alternance : une leçon de danse, une leçon de gymnastique...

MARIE. — Tout de même, soyez gentil... montrez-moi quelle est la position des pieds au départ... pour le tango...

MICHEL. — Pour le tango, bon... avec plaisir...

(Ils s'approchent l'un de l'autre.)

MARIE. — Est-ce qu'il faut que je m'abandonne?

MICHEL. — Oui... un peu... mais pas trop...

MARIE. — Comme ça?...

MICHEL. — Oui, mais... pas plus...

MARIE. — Les pieds sont bien?

MICHEL. — Oui... oh! très bien...

MARIE. — Qu'est-ce que vous avez?

MICHEL. — Moi... rien...

MARIE. — Vous n'êtes pas souffrant?

MICHEL. — Pas du tout...

MARIE. — Je vous ai contrarié?

MICHEL. — Non... seulement, voilà... j'ai une méthode progressive... et j'aime bien faire les choses dans l'ordre...

MARIE. — Excusez-moi!... Alors, retournons à la gymnastique!

MICHEL. — C'est ça!

MARIE. — Qu'est-ce qu'on fait avec le punching-ball?

MICHEL. — On développe ses muscles, Mademoiselle...

MARIE. — On donne des coups de poings dessus?...

MICHEL. — Oui, essayez... vous allez voir...

(Elle essaye le pushing ball.)

MARIE. — Oh! C'est très amusant...

MICHEL. — Allez... allez... fort... allez...

MARIE. — Mais pensez donc qu'une jeune fille

n'a pas le droit de prendre une décision... à son propre sujet!... (*Elle donne un coup de poing.*) Elle épousera peut-être un homme à qui elle plaira... et qui finira peut-être par lui plaire... Mais toute initiative lui est interdite!... Supposons qu'une jeune fille trouve un monsieur à son goût... humainement, n'est-ce pas, elle a le droit d'avoir son goût...

MICHEL. — Evidemment...

MARIE. — Oui, eh bien! il faut qu'elle le garde pour elle!... Si le monsieur qu'elle trouve à son goût ne l'a pas remarquée... les choses en resteront là! Car on lui défend d'être coquette... et elle n'a pas le droit d'être franche.

(*Elle donne plusieurs coups de poing.*)

MICHEL. — C'est ça... vengez-vous, allez?

MARIE. — Non, mais, enfin est-ce vrai?

MICHEL. — Absolument!

MARIE. — Oh! Et la pensée que je ferai un jour mon entrée dans le monde m'est odieuse!

MICHEL. — Allons donc! Vous aurez une robe idéalement jolie...

MARIE. — Peut-être... et raison de plus! On me présentera un tas de jeunes gens qui seront timides ou mal élevés... le plus courageux m'invitera à danser un tango pendant lequel il dansera la polka... il aura les mains moites au bout de cinq minutes... et, à la fin de la danse, il m'emmènera au buffet pour prendre une glace à la vanille...

MICHEL. — Allez, un bon coup de poing à ce jeune homme courageux et moite! (*Elle donne un coup de poing.*) Pensez donc plutôt à celui qui vous dira des choses ravissantes...

MARIE. — Les choses ravissantes me laissent complètement froide! Les mots n'ont pas d'influence sur moi!... Non!... Un mouvement spontané... un acte irréfléchi... une attitude... un geste... me frappent bien davantage... (*Il donne

un grand coup de poing.) Oui... voilà, aussi fort que ça... moralement! Je voudrais vous poser une question...

MICHEL. — Posez-la, je vous en prie, Mademoiselle...

MARIE. — Me promettez-vous d'y répondre sincèrement?

MICHEL. — Je vous le promets...

MARIE. — Votre rêve est-il d'épouser une jeune fille?

MICHEL. — Non!

MARIE. — Pourquoi?

MICHEL. — Parce que... vous avez voulu que je sois sincère, je le suis... parce que je partage votre opinion sur les jeunes filles... oui, dans le fond, je la partage!

MARIE. — Quelle opinion...

MICHEL. — Celle que vous exprimiez il y a cinq minutes. C'est une opinion très sévère... mais que je crois très juste!... Vous disiez qu'une jeune fille, c'était idiot...

MARIE. — J'ai dit ça, vous savez... un peu en l'air...

MICHEL. — Oui... et c'est exagéré... disons tout simplement qu'une jeune fille, c'est inexistant!

MARIE. — Il est possible que sur le nombre...

MICHEL. — Hum... je ne crois pas!... Elles n'ont pas de caractère... et elles ne peuvent pas en avoir!... Voulez-vous que nous fassions un peu de barres parallèles, Mademoiselle?

MARIE. — Oui, je veux bien...

MICHEL. — Passez...

(*Il la fait passer entre les barres parallèles.*)

MARIE. — Ah! Oui, mais... restez près de moi, par exemple...

MICHEL. — N'ayez pas peur...

MARIE. — Et si je tombe?... Mettez-vous plutôt derrière moi...

MICHEL. — Si vous voulez, Mademoiselle...

(Il fait ce qu'elle lui demandait.)

MARIE. — Et maintenant, qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

MICHEL. — Il faut essayer, en raidissant les bras, de vous soulever de terre...

MARIE. — Ah! Ah... essayons!... Oh! Mais... ce n'est pas si facile.

MICHEL. — Oh! Mais non...

MARIE. — Et vous croyez vraiment que tous ces exercices-là vont me rendre extrêmement gracieuse?...

MICHEL. — Je crois que pour être gracieux il faut être fort!... La langueur n'est pas de la grâce!... Et puis, voyez-vous... ce qui est encore meilleur que tout, c'est la santé... et ceci doit être excellent pour la santé car je m'aperçois que ce mouvement-là fait travailler tous les muscles du corps!

MARIE. — Vous ne vous en étiez jamais aperçu?

MICHEL. — Heu... jamais à ce point-là... non!

MARIE. — Je veux essayer d'un coup sec... attendez... vous êtes là, n'est-ce pas?...

MICHEL. — Oui, oui, ne craignez rien...

MARIE. — Attention... une, deux... et trois... *(Elle perd l'équilibre, elle tombe dans ses bras et il l'embrasse dans le cou...)* Oh!...

MICHEL. — Ça y est... ça y est... c'était fatal!... Depuis dix minutes, je le sentais... je l'aurais parié!... Mais aussi, voyons, quelle idée... des leçons de gymnastique... c'était de la folie... c'était tenter le sort!... Il y a déjà en moi quelque chose de sauvage que je ne parviens à gouverner... et dont il faut que je me méfie décidément!... Je viens de me conduire d'une telle façon, Mademoiselle, que je ne me reconnais même pas le droit de vous faire des excuses!... Que monsieur votre Père me flanque une paire de claques... et vraiment je ne l'aurai pas volée!...

C'est infect, ce que j'ai fait, il n'y a pas d'autre mot... infect!... Quand on pense que dans ce livre je mets au défi les femmes de me faire perdre la tête... eh! bien, je peux être fier de moi!... Un voyou n'aurait pas agi autrement!... Si vous aviez été coquette encore... j'aurais une espèce d'excuse... mais non... et rien ne m'autorisait à me déclarer de cette façon-là!... Je devais justement conserver délicatement... précieusement... ce sentiment profond qui venait de naître en moi pour vous... J'avais même le devoir de l'étouffer... puisqu'une barrière infranchissable, hélas! nous sépare à jamais! Et voilà que, au contraire, Monsieur s'est permis de... Oh! Mademoiselle, je vous en prie, finissons-en. Appelons monsieur votre Père et mettons-le au courant de ce qui vient de se passer afin qu'il me donne devant tous la leçon que je mérite!

MARIE. — Papa! Papa!...

VOIX DE M. VERMILLON. — Voilà... Voilà... qu'est-ce qu'il y a? (*Il entre en scène.*)

MARIE. — Papa... je voudrais que nous partions tout de suite!... Je viens d'avoir très chaud et il vaut mieux que je saute en voiture et que je rentre à la maison vite pour me changer...

M. VERMILLON. — Mais je pense bien, ma petite fille, dépêchons-nous...

Mlle MARTINET, *entrant.* — Vous partez?

M. VERMILLON. — Oui, c'est plus prudent... elle a eu très chaud et je ne veux pas qu'elle risque de prendre froid!... (*Au Grand-Duc qui vient d'entrer.*) Voulez-vous que je vous dépose en chemin, Monseigneur.

LE GRAND-DUC. — Ma foi, non...

MICHEL, *à son oreille.* — Si... Si...

LE GRAND-DUC. — Ma foi, si...

MICHEL, *idem.* — Merci et pardon...

(*Marie a remis son manteau et elle a pris le bras de son père.*)

MARIE, *à Michel.* — Au revoir, Monsieur, et merci encore! (*A Mlle Martinet.*) Au revoir, Mademoiselle, à demain!

Mlle MARTINET. — Au revoir, ma chère enfant...

M. VERMILLON, *à Michel.* — Au revoir, cher Monsieur...

MICHEL. — Je vous accompagne...

(*Le Grand-Duc a dit au revoir à Mlle Martinet et il sort avec Marie, Michel et M. Vermillon, Mlle Martinet est restée seule en scène. Une seconde plus tard, M. Vermillon rentre...*)

M. VERMILLON. — Je ne sais pas si je vous ai dit au revoir, Mademoiselle.

Mlle MARTINET. — Au revoir, cher Monsieur...

M. VERMILLON. — Au revoir... (*Il fait mine de s'en aller, mais il revient sur ses pas. Mlle Martinet lui tourne le dos. Il hésite... puis il prend son courage à deux mains et Mlle Martinet par les épaules et il l'embrasse dans le cou. Elle se retourne, fait : « Oh! », lui flanque une gifle et sort de scène.*) Oh! Mais alors, qu'est-ce qu'il m'a dit?

(*Michel rentre, il n'a rien vu.*)

M. VERMILLON. — Si vous voulez accepter un conseil désintéressé... croyez-moi, n'embrassez jamais une femme de force!

(*Et Michel, étonné, le regarde sortir.*)

MICHEL. — Pourquoi est-ce qu'il me dit ça?

RIDEAU

TROISIÈME ACTE

L'acte se passe dans le salon de l'appartement que le Grand-Duc Féodor occupe à l'Hôtel X...

Au lever du rideau, le Grand-Duc est seul en scène. Il est en robe de chambre devant une petite table chargée de plats dont il mangera pendant tout l'acte. Sur une autre table, près de lui, il y a le téléphone avec la ville, un téléphone privé et une pile de journaux.

Un temps. Il mange. On sonne au téléphone privé.

LE GRAND-DUC. — Allo?... Oui... Priez-le de monter... (*Il raccroche le récepteur et, quelques instants plus tard, on frappe à la porte.*) Entrez!... (*Michel paraît.*) Entrez... Bonjour! Et soyez le bienvenu...

MICHEL. — Pardonnez-moi de me présenter si tôt chez vous, Monseigneur...

LE GRAND-DUC. — Laissez cela... entrez... et mettez-vous dans ce fauteuil. Avez-vous pris déjà votre café au lait du matin?...

MICHEL. — Oui, Monseigneur!

LE GRAND-DUC. — Qu'est-ce que vous prenez comme café au lait du matin?

MICHEL. — Comme café au lait, Monseigneur, je prends du chocolat!

LE GRAND-DUC. — Dites-moi, pourquoi appelle-t-on en France le premier repas « le café au lait du matin »?

MICHEL. — On ne l'appelle pas comme ça, Monseigneur.

LE GRAND-DUC. — Je faisais donc une erreur!... Et vous prenez seulement du chocolat à votre réveil?

MICHEL. — Oui...

LE GRAND-DUC. — Eh! Bien, voyez-vous, moi, j'y attache plus d'importance...

MICHEL. — Je vois, oui...

LE GRAND-DUC. — Vieille habitude de jeunesse!... Je ne parviens pas d'ailleurs à me déshabituer de mes habitudes de jeunesse!... Cha-

que matin, je prends du thé dans le verre que m'avait donné mon pauvre petit cousin Nicolas...

MICHEL. — Il est superbe...

LE GRAND-DUC. — Oui Et puis, je prends du poisson fumé... du koulibiak, quelques tranches de jambon... une petite salade, des pirochkis et des friandises...

MICHEL. — A votre réveil?

LE GRAND-DUC. — Oui.

MICHEL. — Quelle santé!

LE GRAND-DUC. — Excellente! Grâce à Dieu! J'estime que le premier repas de la journée doit être copieux...

MICHEL. — Et les autres...

LE GRAND-DUC. — Les autres aussi!... Mais... prenez la parole... car je pense qu'il a dû se passer quelque chose pour que vous veniez de si bonne heure chez moi...

MICHEL. — En effet, Monseigneur... il s'est passé deux grandes choses... très importantes... depuis hier...

LE GRAND-DUC. — Deux choses?

MICHEL. — Oui... Une bonne et une mauvaise!

LE GRAND-DUC. — Dites la mauvaise d'abord... après, on s'amusera avec la bonne!... (*Il rit.*) Pardon! Alors, la mauvaise... quelle est-elle?

MICHEL. — Elle est pénible à dire...

LE GRAND-DUC. — Un peu de saumon... pour avoir la force?

MICHEL. — Non, merci!... Hier... chez moi... pendant que je donnais à cette jeune fille sa première leçon de gymnastique... j'ai fait une chose épouvantable...

LE GRAND-DUC. — Ah?

MICHEL. — Oui. Nous étions dans les barres parallèles, tous les deux... et je me tenais derrière elle... en cas d'accident. Soudain, elle a perdu l'équilibre... et j'ai perdu la tête! Je l'ai

prise par les épaules... comme une brute... et je l'ai embrassée dans le cou!...

LE GRAND-DUC. — Non?

MICHEL. — Si!

LE GRAND-DUC. — Oh! Que c'est à la fois rigolo et curieux...

MICHEL. — Rigolo?

LE GRAND-DUC. — Oui... et curieux, surtout!... Montrez-moi vos mains... Merci! Et vous ne savez pas pourquoi vous avez fait ça?

MICHEL. — Si...

LE GRAND-DUC. — Ah... quelqu'un vous avait conseillé de le faire?

MICHEL. — Comment « conseillé »?... Mais non... je l'ai fait comme ça...

LE GRAND-DUC. — Instinctivement...

MICHEL. — Oui... parce qu'elle me plaisait!... Je vous le répète, j'ai perdu la tête...

LE GRAND-DUC. — Eh! Bien, je vous félicite...

MICHEL. — Vous êtes indulgent...

LE GRAND-DUC. — Il ne manquerait plus que cela!... Et quel a été le résultat?... C'est cela qui est intéressant...

MICHEL. — Il n'y a pas eu de résultat...

LE GRAND-DUC. — Allons donc?

MICHEL. — Non!... Elle a appelé son père... et vous êtes partis ensemble tous les trois!... Je ne sais pas si elle lui en a parlé...

LE GRAND-DUC. — Oh! En tous cas, pas devant moi...

MICHEL. — ... Et je me demande ce qui va arriver... et je viens vous demander ce qu'il faut que je fasse! Je vous ai indiscrètement mêlé depuis deux jours à mes affaires et à ma vie, Monseigneur... et je ne peux plus m'en empêcher, maintenant!

LE GRAND-DUC. — Vous avez bien raison... ne vous gênez pas... Je n'ai rien à faire, moi!...

Mais, dites... comment était le visage de l'enfant après le baiser?...

MICHEL. — Il était... grave!

LE GRAND-DUC. — Ça, ce n'est pas très grave!

MICHEL. — Hum...

LE GRAND-DUC. — Votre impression, à vous, est mauvaise?

MICHEL. — Ah! Très...

LE GRAND-DUC. — Eh! Bien, écoutez... bénissons le ciel!...

MICHEL. — Ah?

LE GRAND-DUC. — Oui. Il faut le bénir... car il n'y avait pas de mariage possible entre cette jeune fille et vous!... Jamais le père Vermillon n'y aurait consenti...

MICHEL. — Hélas!

LE GRAND-DUC. — Quoi, « hélas »... vous l'aimiez donc déjà, la petite?

MICHEL. — Oui!... Et je regrette d'autant plus ce geste d'hier que ma situation... aujourd'hui... n'est plus la même!... Elle est tout à fait différente... ma situation aujourd'hui, Monseigneur...

LE GRAND-DUC. — Différente?... Comment cela?

MICHEL. — Je vois, Monseigneur, que vous n'avez pas encore ouvert les journaux, ce matin...

LE GRAND-DUC. — Figurez-vous que non, pas encore... pourquoi?

MICHEL. — Parce que, tenez, Monseigneur, voilà quelle est la bonne nouvelle!

(Il a déplié un journal et il lui montre le titre d'un des articles de la première page.)

LE GRAND-DUC. — Qu'est-ce que c'est?

MICHEL. — Mon livre a été couronné, hier...

LE GRAND-DUC. — Par l'Académie Française?

MICHEL. — Oui, Monseigneur!... *(Dépliant un autre journal.)* Dans celui-ci, il y a mon portrait!...

Le Grand-Duc. — Mais c'est superbe, cela, dites donc... c'est la gloire...

Michel. — En tous cas, c'est bon signe... évidemment...

Le Grand-Duc. — Je trouve cela magnifique... et très émouvant!... Votre mère vous a embrassé déjà?

Michel. — Oui...

Le Grand-Duc. — Alors... permettez... à mon tour!

Michel. — Avec plaisir...

(*Le Grand-Duc l'embrasse.*)

Le Grand-Duc. — Pazdravelaïe att vsié douché...

Michel. — Moi aussi, je vous le jure, Monseigneur... parce que... si vous saviez...

Le Grand-Duc. — Quoi?

Michel. — Rien...

Le Grand-Duc. — Parlez donc... Si je savais... vous disiez?...

Michel. — Comme c'est capital pour moi ce qui vient de m'arriver — à tous les points de vue!... J'étais un homme si malheureux hier encore, voyez-vous!

Le Grand-Duc. — Malheureux, pourquoi?

Michel. — Parce que...

Le Grand-Duc. — Mais parce que... quoi... parlez donc!

Michel. — Parce que je n'avais pas de nom hier encore, Monseigneur... mon père n'était pas marié avec maman... et il ne m'avait pas reconnu!... Vous ne m'en voudrez pas, n'est-ce pas, de vous avoir dit cela?... J'avais tant envie de les dire une fois tout haut ces mots-là!... Remarquez bien, n'est-ce pas, que je ne juge pas la conduite de mon père... mais le fait est là... hier encore, je n'avais pas de nom!... J'avais beau les relier par un trait d'union, ce n'était jamais que deux prénoms! Maintenant, c'est fini... maintenant, je

suis sauvé!... J'ai même l'impression d'avoir un pseudonyme en plus!...

LE GRAND-DUC. — Et je suis sûr que votre mère est plus heureuse encore que vous...

MICHEL. — Oh! Oui... et si étonnée!

LE GRAND-DUC. — Quel est votre sentiment pour elle?

MICHEL. — Une tendresse infinie...

LE GRAND-DUC. — Aveugle?

MICHEL. —Clairvoyante!

LE GRAND-DUC. — Et... si je puis me permettre... quand vous pensez à votre père?...

MICHEL. — Quand je pense à mon père... je vois un homme sans enfant et sans nom!...

LE GRAND-DUC. — Ne soyez pas trop sévère!... Il peut y avoir parfois des victimes sans qu'il y ait des coupables!... Vous m'avez ouvert votre cœur et je vous en remercie... et cela me donne le droit de vous demander de bien vouloir ne jamais penser de mal de votre père...

MICHEL. — Je vous le promets!

LE GRAND-DUC. — Il vous arrive en somme une chose magnifique... Vous passez aujourd'hui du rôle de victime au rôle de bienfaiteur... puisque vous allez pouvoir réparer les torts de votre père vis-à-vis de votre maman!... Il lui avait été impossible à lui de vous donner son nom... eh bien! vous venez de vous en faire un que vous allez pouvoir, vous, lui donner à elle! Et vous allez avoir enfin le même tous les deux!... Mme Michel Alexis... cela fait très bien, n'est-ce pas?

MICHEL. — Oui... et pour un peu on l'offrirait à quelqu'un ce nom-là...

LE GRAND-DUC. — Il me semble... et en tous cas ce n'est pas moi qui vous dirai le contraire...

MICHEL. — Pourquoi?

LE GRAND-DUC. — Parce que nous n'avons jamais de nom, nous autres non plus! Qu'est-ce que nous sommes, nous autres... nous sommes

Paul, fils de Pierre, ou Pierre, fils de Vladimir... Nous sommes pareils tous les deux, allez!

MICHEL. — Vous me flattez, Monseigneur.

LE GRAND-DUC. — Pas beaucoup! (*On sonne au téléphone privé.*) Allo... (*On frappe.*) Entrez... (*On sonne au téléphone avec la ville.*) Allo!... — Entrez!... — Allo?... (*Entre un chasseur avec une lettre sur un plateau.*) Oui... — Qu'est-ce que vous voulez? — J'écoute... (*Le chasseur lui tend la lettre.*) Qui est à l'appareil? — On attend la réponse. — Je ne vous entends pas... — Ah! c'est vous... bonjour... — Ouvre-moi la lettre... — Comment vous portez-vous? — Mais avec grand plaisir... (*Lisant.*) Monseigneur, pour une raison très grave... — Vous n'avez qu'à vous présenter... — Donnez-vous donc la peine de monter... (*Lisant.*) ... accordez-moi cinq minutes d'entretien. — Sautez en voiture et venez... — C'est entendu... — Dis que oui... — C'est convenu... — A tout de suite... — Toi, dépêche-toi... — Et vous, allez vite! (*Et il raccroche les deux téléphones, tandis que le chasseur s'en va.*) C'est une bousculade!... Trois rendez-vous simultanés!... Je crois que le temps est venu pour moi de mettre sur ma porte : Avocat-conseil!... Vous, prenez ces journaux... mettez-vous dans ma chambre... et n'en bougez plus!... (*On frappe.*) Entrez, monsieur l'Ambassadeur!... (*Michel disparaît par la porte de gauche et M. Vermillon paraît.*) Chut!... l'Ambassadeur est à côté... (*Il montre la chambre dans laquelle se trouve Michel.*)

M. VERMILLON. — Monseigneur, excusez-moi de venir à une pareille heure chez vous... j'en suis tout honteux...

LE GRAND-DUC. — Remettez-vous, cher monsieur Vermillon... et prenez un siège...

M. VERMILLON. — Vous m'avez témoigné une si charmante sympathie... et, d'autre part, j'ai une

telle confiance en vous... que je m'en voudrais de ne pas vous mettre au courant de deux choses considérables qui se sont passées depuis hier.

Le Grand-Duc. — Deux choses, dites-vous?...

M. Vermillon. — Oui, deux choses... une bonne et une mauvaise...

Le Grand-Duc. — Tiens?... Occupons-nous d'abord de la mauvaise... après on rira avec la bonne... (*Il rit.*) Pardon!... C'est une plaisanterie qui m'amuse!... Alors, la mauvaise?...

M. Vermillon. — Monseigneur, j'ai fait hier soir une chose épouvantable.

Le Grand-Duc. — Ah!

M. Vermillon. — Oui... mais dont je ne suis pas complètement responsable... vous allez vous en rendre compte... Je venais de dire au revoir à Mlle Martinet — vous étiez déjà dans l'escalier, monsieur Michel Alexis, ma fille et vous, et je me trouvais seul avec elle, dans l'atelier!... Elle me tournait le dos... Je me suis souvenu de votre conseil... Je l'ai prise par les épaules... et je l'ai embrassée dans le cou!...

Le Grand-Duc. — Non?

M. Vermillon. — Si!...

Le Grand-Duc. — Mon Dieu, que la vie est donc une chose divertissante!

M. Vermillon. — Vous trouvez?

Le Grand-Duc. — Oui, cher Vermillon!... Et pourquoi avez-vous fait cela?

M. Vermillon. — Parce qu'elle me plaisait...

Le Grand-Duc. — Vraiment?... Et quel a été le résultat?... Voilà ce qui est intéressant...

M. Vermillon. — Il a été... violent!

Le Grand-Duc. — Ah!

M. Vermillon. — Oui. Elle m'a foutu une gifle!

Le Grand-Duc. — Elle?

M. Vermillon. — Oui...

Le Grand-Duc. — Alors, vous avez mal agi!

M. Vermillon. — Mal agi?... J'ai suivi le conseil que vous m'aviez donné.

Le Grand-Duc. — Ah! Pardon... je ne vous ai jamais conseillé de vous faire gifler...

M. Vermillon. — Oui, mais ça...

Le Grand-Duc. — Eh! Bien, mais ça... c'est votre faute!... Il faut savoir choisir, monsieur Vermillon! Veuillez considérer que si vous m'aviez dit le nom de la personne que vous comptiez séduire... jamais je ne vous aurais conseillé de faire une chose pareille!... Il n'est pas nécessaire de voir mademoiselle Martinet deux fois pour se rendre compte qu'on a devant les yeux une dame du grand monde... dans la gêne pécuniaire, sans doute, mais respectable... d'autant plus respectable!... Cher monsieur Vermillon, permettez-moi de vous le dire... vous avez fait une action répréhensible!... Si son fils en est informé... une explication entre vous devient inévitable!

M. Vermillon. — Mlle Martinet a donc un fils?

Le Grand-Duc. — Mais oui!...

M. Vermillon. — Allons, bon!

Le Grand-Duc. — Au moment où vous parliez de vous élever moralement... au moment où vous faisiez pour mademoiselle votre fille les projets les plus magnifiques...

M. Vermillon. — De ce côté-là, c'est autre chose... là, je suis plus tranquille...

Le Grand-Duc. — Ah!

M. Vermillon. — Oui... je viens d'avoir une idée... épatante!...

Le Grand-Duc. — Pour elle?...

M. Vermillon. — Oui... un mariage... extraordinaire!... Et ça, c'est la bonne chose que je voulais vous dire!

Le Grand-Duc. — Dites-la...

M. Vermillon. — Vous êtes le premier à qui j'en parle... Avez-vous lu les journaux de ce matin?

LE GRAND-DUC. — Oui...

M. VERMILLON. — Alors, vous avez vu que ce jeune homme chez qui nous étions hier a eu son volume couronné par l'Académie Française...

LE GRAND-DUC. — Oui...

M. VERMILLON. — Eh! Bien, voilà le mari que je veux pour ma fille!

LE GRAND-DUC. — Malheureux...

M. VERMILLON. — Pourquoi?... Il n'a pas le sou et il est célèbre... ma fille est riche et elle est charmante!... J'ai besoin de ce qu'il a... et il a besoin de ce que j'ai...

LE GRAND-DUC. — Malheureux! vous dis-je...

M. VERMILLON. — Mais pourquoi?

LE GRAND-DUC. — Parce que!... J'étais chargé de vous l'apprendre hier, mais je n'en ai pas eu le loisir... ce jeune homme est justement le fils de Mlle Martinet!...

M. VERMILLON. — Sacré nom de Dieu de nom de Dieu... pardon!...

LE GRAND-DUC. — Mettez-vous à votre aise... Vous embrassez de force la mère de votre futur gendre... qu'est-ce que vous voulez... c'est foutu, comme vous dites!... Et je pense comme vous que c'est grand dommage! C'eût été pour vous une façon habile et détournée de parvenir dans tous les mondes!

M. VERMILLON. — Tirez-moi de là!...

LE GRAND-DUC. — Mais, mon pauvre Vermillon, c'est impossible... à moins que...

M. VERMILLON. — A moins que...

(Sonnerie au téléphone privé.)

LE GRAND-DUC. — Allo... Faites monter... *(A Vermillon.)* Allez-vous-en!

M. VERMILLON. — Comment?

LE GRAND-DUC. — Allez-vous-en...

M. VERMILLON. — Que je m'en aille...

LE GRAND-DUC. — Oui.

M. VERMILLON. — Où dois-je aller?

Le Grand-Duc. — Allez par là... et laissez-moi faire, et ne venez que si je vous appelle. (*On frappe.*) Entrez, monsieur le Ministre... Le Ministre est à côté.

(*La porte s'ouvre, M. Vermillon disparaît par la porte de droite et Mlle Martinet entre.*)

Mlle Martinet. — Je vous dérange... pardon...

Le Grand-Duc. — Non, entrez... asseyez-vous...

Mlle Martinet. — Deux choses m'amènent chez vous...

Le Grand-Duc. — Une bonne et une mauvaise... oui, je suis au courant de tout!... Alors, folle que vous êtes, vous giflez maintenant quand on vous embrasse!

Mlle Martinet. — Ah! Dame! J'avais perdu l'habitude d'être embrassée de cette façon-là... vous m'aviez gâtée... et puis, cet homme si...

Le Grand-Duc. — « Si » quoi?... Qu'a-t-il de mal, cet homme?... Il est charmant... Il est veuf... il est riche... il veut se remarier... il cherche... il trouve... il embrasse... et on le gifle... voyons... pourquoi?

Mlle Martinet. — Vous croyez qu'il avait l'intention de m'épouser?

Le Grand-Duc. — Mais voyons... bien sûr!

Mlle Martinet. — Oh!...

Le Grand-Duc. — Vous voyez qu'il n'est pas si mal que ça!...

Mlle Martinet. — A ce point de vue là, évidemment, il est possible. Comme amant, ça, non.... hein? Mais comme mari, mon Dieu, bien sûr, ça peut aller! Tu comprends ce que je veux dire, n'est-ce pas? On peut se montrer... mais on ne peut pas se cacher avec un homme comme ça! Si je me cachais avec lui, on dirait : « Bon Dieu, comment doit être l'autre! » Tandis que si je le montre, on dira : « L'autre doit être bien! »

LE GRAND-DUC. — Tu crois donc qu'il est nécessaire d'en avoir deux?

Mlle MARTINET. — Quand l'un est comme ça, dame...

LE GRAND-DUC. — L'idée d'être fidèle ne t'est jamais venue?

Mlle MARTINET. — Oh! Mais si... et c'était mon rêve! Seulement, ça ne s'est jamais arrangé! La fidélité, tu penses, mais c'est le rêve de toutes les femmes... seulement, je te dis, il faut pouvoir, il faut que l'occasion se présente...

LE GRAND-DUC. — D'après ce que j'ai entendu dire, plus un homme est riche, plus il est difficile de lui être fidèle!

Mlle MARTINET. — Evidemment!

LE GRAND-DUC. — Pourquoi?

Mlle MARTINET. — C'est un sentiment de justice qui nous fait agir! Il n'est pas admissible qu'avec de l'argent on puisse tout obtenir.

LE GRAND-DUC. — En somme, tu ne considères pas que c'est une mauvaise action de tromper?

Mlle MARTINET. — Non... non... et, dis..., cependant, tu me donnerais le conseil d'épouser Vermillon?

LE GRAND-DUC. — Pourquoi pas? Hélas! Deux fois hélas! il n'en est plus question... car la bêtise que vous avez faite est bien plus grande que vous ne pensez...

Mlle MARTINET. — Allons donc... Pourquoi?

LE GRAND-DUC. — Parce que le père Vermillon — de lui-même — avait eu l'idée de donner sa fille à Michel...

Mlle MARTINET. — Non?

LE GRAND-DUC. — Mais si... à cause de son couronnement par l'Académie... Et vous avez giflé cet homme-là?.

Mlle MARTINET. — Oh!... Pour une fois que je me conduis bien, avouez que je n'ai pas de chance Et, d'après vous... il n'y a plus d'espoir?...

LE GRAND-DUC. — Michel n'est pas au courant de...

Mlle MARTINET. — Oh! Non...

LE GRAND-DUC. — Est-ce que l'idée de vous voir mariée lui serait pénible?

Mlle MARTINET. — Oh! Je ne crois pas... au contraire!...

LE GRAND-DUC. — Eh! Bien, parlez-lui en tout de suite... obtenez une réponse affirmative et je me charge du reste!

Mlle MARTINET. — Mais je ne sais pas où est Michel...

LE GRAND-DUC. — Il est là...

Mlle MARTINET. — Là?

LE GRAND-DUC. — Oui. Ne lui parlez ni du baiser, ni de la gifle... ni de la jeune fille... ne lui parlez de rien...

Mlle MARTINET. — Mais alors, qu'est-ce que je vais lui dire?

LE GRAND-DUC. — Ça, que le père Vermillon vous demande en mariage...

Mlle MARTINET. — Ah! Bon!

(*Sonnerie au téléphone privé.*)

LE GRAND-DUC. — Allo?... Oui... Faites attendre en bas quelques minutes, au salon...

Mlle MARTINET. — Qui est-ce?

LE GRAND-DUC. — Le Préfet de police!... Allez par là... faites ce que je vous ai demandé... mais comprenez bien que le mariage entre Michel et la petite n'est possible, n'est faisable que si vous épousez monsieur Vermillon... parce que si vous n'épousez pas monsieur Vermillon vous êtes obligée de mettre votre fils au courant du geste que ce monsieur a eu... ou bien Michel se battra pour vous... ou bien vous vous marierez pour lui!...

Mlle MARTINET. — Non, mais, ce que j'ai été bête de le gifler!

LE GRAND-DUC. — Que cela vous serve de leçon...

Mlle MARTINET. — Ah! Là! Là!... Et si jamais il recommence, vous verrez...

LE GRAND-DUC. — Oh! Je ne demande pas à voir!... Allez par là...

(*Mlle Martinet sort par la porte de gauche. Le Grand-Duc va ouvrir ensuite la porte de droite.*)

LE GRAND-DUC. — Vermillon... écoutez... (*M. Vermillon passe la tête.*) Je crois que tout est arrangé...

M. VERMILLON. — Allons donc?...

LE GRAND-DUC. — Oui!... Votre baiser d'hier, malgré les apparences frappantes, a produit une grosse impression... favorable!

M. VERMILLON. — Qu'est-ce que vous dites-là?

LE GRAND-DUC. — L'exacte vérité!... Il ne s'en faut plus que de ça pour qu'elle vous épouse... est-ce curieux?

M. VERMILLON. — Alors... que me conseillez-vous?

LE GRAND-DUC. — Je vous conseille de recommencer!

M. VERMILLON. — Il faut que je l'embrasse encore?

LE GRAND-DUC. — Oui!

M. VERMILLON. — Vous me faites peur...

LE GRAND-DUC. — Je réponds de tout!

M. VERMILLON. — Et vous me répondez aussi du mariage de ma fille?

LE GRAND-DUC. — Sur l'honneur!

M. VERMILLON. — Allons-y!...

LE GRAND-DUC. — Restez ici, je vais changer de vêtement.

(*Il sort par la porte de droite. Vermillon reste seul un instant, puis Mlle Martinet paraît.*)

Mlle MARTINET. — Je n'ai pas osé en parler à Michel... (*Apercevant Vermillon*) Ah!... Écoutez, monsieur Vermillon, je suis désolée...

VERMILLON. — Moi aussi...

Mlle MARTINET.— Eh! Bien, bis repetita placent!

M. VERMILLON. — Je n'osais pas le dire... elle se figure que je comprends l'anglais.

Mlle MARTINET. — C'est en forgeant qu'on devient forgeron.

M. VERMILLON. — Elle sait que j'ai été un ouvrier.

Mlle MARTINET. — A cœur vaillant, rien d'impossible.

M. VERMILLON. — Alors.., à la grâce de Dieu!

(Il l'embrasse dans le cou, Mlle Martinet se retourne, lui donne une gifle et éclate de rire.)

VERMILLON, *sortant par où est parti le Grand-Duc.* — Monseigneur! Oh! Monseigneur!

LE GRAND-DUC (*entrant*). — Encore! Mais vous êtes folle!

Mlle MARTINET. — Ça m'a échappé... C'est nerveux, que voulez-vous!

LE GRAND-DUC. — Je vous crois que c'est nerveux!

Mlle MARTINET, *se dirigeant vers la porte où est sorti Vermillon.* — Je vais arranger ça... je vais lui offrir ma main.

LE GRAND-DUC. — Oh! Non!

Mlle MARTINET. — Mais pas de la même manière.

(Elle sort, referme la porte. Un temps. On entend en coulisse un bruit de gifle.)

LE GRAND-DUC. — De nouveau!

VERMILLON, *entr'ouvrant la porte et passant seulement la tête,* — Non! Monseigneur! Ça va... ça va!... c'est moi. (*Il referme la porte.*)

(On sonne au téléphone privé.)

LE GRAND-DUC. — Allo? Faites monter! (*Allant à la porte de gauche.*)

Michel... Venez...

(Michel paraît.)

Voulez-vous ne pas quitter ce salon pendant dix minutes?

MICHEL. — Certainement... mais que se passe-t-il?

LE GRAND-DUC. — Rien du tout!...

(Il sort.)

(Un instant plus tard la porte s'ouvre et Marie paraît, elle voit Michel — se trouble — se ressaisit, et fait mine de se retirer.)

MICHEL. — Mademoiselle...

MARIE. — Monsieur...

MICHEL. — Voulez-vous me permettre de faire prévenir le Grand-Duc de votre arrivée...

MARIE. — Ne le dérangez pas, Monsieur, je vous en prie...

MICHEL. — Cependant, Mademoiselle, si vous avez rendez-vous avec lui...

MARIE. — J'avais une communication à lui faire...

MICHEL. — Eh! Bien, Mademoiselle, voulez-vous patienter un instant... Je sais que le Grand-Duc s'habille... à moins que...

MARIE. — A moins que?

MICHEL. — A moins que pour gagner du temps vous ne préfériez me charger d'une commission pour Son Altesse?...

MARIE. — Vous êtes son secrétaire sans doute, Monsieur?

MICHEL. — Heu...

MARIE. — En ce cas, j'accepte volontiers! Voici la chose... *(Ils s'asseyent.)*

Je ne doute pas que vous soyiez un galant homme, monsieur... et puisque vous voulez bien vous charger de faire ma commission au Grand-Duc... je vais vous parler comme je l'aurais fait à lui-même...

MICHEL. — Voulez-vous me permettre de prendre quelques notes, Mademoiselle?

MARIE. — Je vous en prie!... J'ai été victime hier d'un acte inqualifiable...

MICHEL, *écrivant.* — « Inqualifiable »...

MARIE. — Un homme... jeune...

MICHEL. — Beau...?

MARIE. — Non... mais ayant l'apparence d'un homme bien élevé... s'était proposé à mon père comme professeur de gymnastique et de danse...

MICHEL, *écrivant.* — « ...tique et de danse ». Ensuite?

MARIE. — A l'issue de la première leçon... le Monsieur en question profitant d'une chute que j'allais faire... m'a prise dans ses bras et s'est permis de m'embrasser derrière l'oreille...

MICHEL. — Oh!...

MARIE. — Oui.

MICHEL. — C'est à ne pas croire!... Oh!... (*Ecrivant.*) « derrière l'oreille »... Rien dans votre attitude ne pouvait justifier...

MARIE. — Dans mon attitude?... Non, Monsieur, rien!

MICHEL. — C'est inouï... J'en suis tout bouleversé...

MARIE. — Et vous devez pensez comme moi, Monsieur, que l'homme qui est capable de faire une chose pareille est un misérable...

MICHEL. — Ou un fou...

MARIE. — Eh! Bien, Monsieur... ce n'est ni un fou, ni un misérable... c'est un poète!

MICHEL. — Alors, ça ne m'étonne plus!... C'est sans doute un de ces malheureux buveurs d'alcool qui traînent de cafés en cafés leur nostalgie et leur rancœur d'être méconnus!

MARIE. — Vous n'y êtes pas du tout, Monsieur. Le poète dont je vous parle a eu son premier volume couronné hier par l'Académie Française...

MICHEL. — Peste... C'est beau! En voilà un qui ne sera pas long à être marié!... On va se l'arra-

cher... dans la petite bourgeoisie, la noblesse, le clergé même...

MARIE. — Et je vous jure qu'en ouvrant *Excelsior* ce matin... en voyant son portrait, j'ai cru que j'avais une hallucination...

MICHEL. — Ah... dans *Excelsior*, il y a un portrait... de ce monsieur.

MARIE. — Oui, vous ne l'avez pas vu?

MICHEL. — Non, pas encore...

MARIE. — Le voici... (*Elle l'avait dans son sac et elle le lui passe.*)

MICHEL. — Ah!...

MARIE. — Quoi donc?

MICHEL. — Tout s'éclaire, à présent!... Le Monsieur qui, s'est présenté il y a une heure, ici... C'était lui... je le reconnais!

MARIE. — Le Grand-Duc l'a reçu?

MICHEL. — Oui... Et j'ai entendu à travers la porte ce qu'ils se disaient. Je ne comprenais pas très bien... parce que certaines phrases m'échappaient... mais, maintenant... tout s'explique! Et je vais pouvoir vous en parler de ce monsieur... en connaissance de cause... Ce n'est ni un fou, ni un misérable, en effet... C'est un homme délicieux... charmant... tendre et désolé! Il devrait être l'homme le plus heureux du monde aujourd'hui... et il est désolé... disait-il... parce qu'il est honteux de ce qu'il a fait hier!... Ah! Qu'il le disait bien, tout à l'heure au Grand-Duc!... Je voudrais avoir son éloquence... afin de pouvoir plaider sa cause auprès de vous... J'en avais les larmes aux yeux, mademoiselle!... Ah! Le pauvre, cher et délicieux homme! Comme il était ému...

MARIE. — Il n'en était peut-être pas plus sincère pour ça...

MICHEL. — Oh! Taisez-vous...

MARIE. — Ben, dites donc, Monsieur...

MICHEL. — Oui... taisez-vous! Pas sincère...

Ah! là là!... Eh bien! vrai, alors!... Je ne sais pas ce qu'il ferait cet homme-là pour... Tenez voulez-vous parier que s'il avait deux millions... il donnerait un million pour ne pas avoir fait ce qu'il a fait hier... et un million pour recommencer aujourd'hui!... Voilà ce qu'il ferait, disait-il, s'il avait deux millions! Et la seule chose qui l'arrête, c'est qu'il n'a pas deux millions... Il n'en a même pas du tout, de million... d'après ce qu'il disait!... Mais ça ne l'empêchait pas de crier qu'il vous aimait! Ah! Je vous promets bien, mademoiselle, qu'il vous aime celui-là!... Car après l'avoir crié son amour... comme il le murmurait... Oh! C'était ravissant! Et puis, il parlait de sa gloire qui serait toujours incomplète — disait-il — puisqu'il n'aurait pas le bonheur de la partager avec vous!...

MARIE. — Et le Grand-Duc... pendant ce temps-là... il ne disait rien, non... Il le laissait parler tout seul... comme ça?

MICHEL. — Ah! Non...

MARIE. — Le Grand-Duc parlait aussi de temps en temps?...

MICHEL. — Ah! Je pense bien...

MARIE. — Et qu'est-ce qu'il lui disait?

MICHEL. — Il lui disait : « Ne vous désolez pas... Si cette jeune fille est intelligente, elle comprendra que l'amour peut être plus fort que tout... » et il ajoutait : « Si elle ne le comprend pas c'est qu'elle n'est pas intelligente! »

MARIE, *qui contient mal son envie de rire.* — Vous êtes sûr que le Grand-Duc à dit cela?

MICHEL. — Oh! Mademoiselle, voyons... je n'irais tout de même pas l'inventer!

MARIE. — Et... a-t-il décidé de faire quelque chose, ce monsieur...

MICHEL. — Oui... Il quitte Paris ce soir... Il s'en va dans l'Afrique Centrale chasser le rhinocéros et l'oiseau-mouche.

MARIE. — Pourquoi?

MICHEL. — Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse?

MARIE. — Je ne sais pas, moi... il peut avoir un mouvement... un geste...

MICHEL. — Encore?... Ah! Non... Il se méfie de lui maintenant, et de ses gestes! Il n'ose plus rien faire... Il le disait au Grand-Duc... Il aimerait mieux se jeter à l'eau plutôt que de vous dire qu'il vous aime! Il aimerait mieux se faire couper en morceaux plutôt que de demander votre main à votre père... Voilà ce qu'il disait tout à l'heure et je l'ai très bien entendu... Je vous dis qu'on entend tout à travers la porte...

M. VERMILLON (*entrant*). — Vous savez que c'est vrai, qu'on entend tout...

LE GRAND-DUC (*entrant*). — Et de ce côté-ci on n'en perd pas un mot...

M. VERMILLON. — Monsieur, je vous offre la main de ma fille... à condition que vous m'accordiez la main de Madame votre mère!

(*Paraît Mlle Martinet.*)

LE GRAND-DUC, *brandissant un télégramme.* — Et je vous coupe à tous la parole pour vous annoncer que la Grande-Duchesse a pu s'échapper de Russie et qu'elle est à Bukarest depuis hier soir avec tous nos biens!...

TOUS. — Ah!!!

LE GRAND-DUC. — Vous ne trouvez pas que toute cette histoire se termine exactement comme une comédie!... Il n'y manque que le couplet final...

Mlle MARTINET. — Chantez-le, mon enfant.

Marie s'avance vers le public et se met à chanter:

MARIE

Mesdames, Messieurs, rassurez-vous,
Car malgré les apparences
Tout cela, je vous l'avoue,

Etait combiné d'avance...
Nous sommes mariés déjà.
Le Grand-Duc est né en France,
Monsieur n'est pas mon papa
Et Madame ne l'épouse pas!

Mais si vous répétiez tout ça,
Je regrett'rais ma franchise!
Non il ne faut surtout pas
Qu'on le sache et qu'on le dise,
Car dans ces conditions-là
Il n'y aurait plus de surprise
Pour tous ceux de vos amis
Que vous enverrez ici!

RIDEAU

SACHA GUITRY.

Morte la Bête...

Nouvelle inédite

PAR

HENRI DUVERNOIS

I

A six heures, Marcel Ourdinneau griffonna sa dernière signature.

— Il y a encore... murmura l'employé qui se tenait devant lui.

— Je m'en fiche! Je n'ai pas l'intention de crever à la peine. Vous prenez deux heures pour déjeuner et vous êtes forcé, le soir, de rattraper le temps perdu! Idiotement perdu! Mauvais système, mon ami! Un système de célibataire. Débrouillez-vous. Moi, ma femme m'attend. Je file. Et au trot!

Il repoussa les paperasses. Le petit bureau où arrivait l'odeur des draperies et des cotonnades sentait le magasin de nouveautés et l'étude de notaire, un mélange de flanelle mouillée, d'encre moisie, de cigare froid et de chypre. La grande table était couverte de dossiers, de factures, de lettres et d'échantillons d'étoffes; dans un cadre d'argent, une tête blonde de jeune femme souriait, avec des yeux tristes. Sur des casiers aux

cartons verts défoncés s'alignaient des boîtes de bonbons destinées aux acheteuses importantes. Un jour poussiéreux tombait des hautes fenêtres aux vitres sales, sans rideaux.

— Bon Dieu! déclara Ourdinneau, que c'est donc laid ici et mal tenu! Il faudra faire nettoyer cette écurie, vous entendez.

Il n'attendit pas la réponse, prit ses gants, sa canne, son chapeau, traversa le magasin la tête découverte pour donner au personnel l'exemple de la politesse due aux clientes et s'évada. Sur le boulevard, il respira profondément. C'était un homme grand, robuste, aux cheveux drus, d'un noir luisant. Rasé de très près, il portait une courte moustache rognée à l'américaine. Par une coquetterie de quadragénaire et bien que ce commencement de novembre fût aigre, il se passait de manteau, fier qu'il était de sa poitrine large et de sa taille restée fine. Il s'habillait d'étoffes anglaises souples et moelleuses, un peu voyantes, chaussait de larges bottines de cuir fauve, choisissait des cols bas qui laissent libre le cou. On eut dit un chasseur de sangliers égaré dans un commerce pour dames. Haut en couleurs, il avait des traits massifs assez réguliers, mais brutaux. Par crainte de la congestion et de l'obésité, il s'astreignait à rentrer à pied tous les jours. Il marchait avec une aisance d'homme vigoureux, cossu, bien équilibré, qui ne s'attarde ni à contempler les nuages du ciel, ni à examiner les humbles visages des passants. On reconnaissait un chef, un riche. Les camelots, les mendiants, qui sont psychologues, ne l'importunaient jamais.

Comme il allait traverser le boulevard Malesherbes, il s'arrêta pour laisser passer une voiture à bras que traînait un vieil ouvrier, aidé par un petit chien noir et par un épagneul efflanqué, attelés sous la voiture.

— Halte! cria Ourdinneau.

Le petit chien noir faiblissait, à moitié étranglé par les ficelles.

— Délivrez donc cette malheureuse bête!

Le vieillard se pencha.

— Ah! mon Pouf! V'là que ta misère te reprend à c't'heure! Pauv' Pouf! Quéqu' t'as? C'est le cœur à ce qu'il paraît...

Délivré, le petit chien noir s'allongea sur le sol en tremblant. Sous la caresse de son maître, il tenta de se relever, de reprendre la tâche interrompue, n'y réussit pas et trembla plus fort. L'épagneul tournait la tête pour ne point assister à l'agonie de son camarade; mais la queue basse, il soufflait de terreur...

Et Marcel Ourdinneau reprit sa route, en proie à une malaise qui avait l'amertume vague, le goût empoisonné d'un pressentiment. Il détestait le malheur, la vieillesse, la maladie. Il avait hâte d'oublier ce qu'il venait de voir en mettant sur le front de sa Valentine un baiser d'accueil qui descendrait jusqu'à la bouche. A cette pensée, il jeta son cigare, et choisit dans une bonbonnière un grain de cachou qu'il suça; enfin il sauta dans une voiture et le trajet, bien que fort court, lui sembla interminable.

— Madame est là?

— Non, monsieur.

La femme de chambre ajouta :

— M. Vincelon est arrivé. Il dîne ici. Madame m'a commandé de mettre trois couverts dans le boudoir.

— Quelle idée! Pourquoi pas dans la salle à manger?

— Madame a demandé du feu dans le boudoir...

— Où est-elle allée?

— Chez la lingère et chez le dentiste.

Une faible lumière s'exhalait de l'unique

lampe allumée et qui était voilée de gaze crème. Le fin parfum de Mme Ourdinneau fut moins agréable que de coutume au mari, parce que Vincelon l'avait respiré avant lui dans ce sanctuaire où nul étranger ne devait pénétrer. Un peignoir bleu tendre étant resté sur une chaise, Ourdinneau roula le peignoir en boule et le lança dans un coin en grommelant :

— Te voilà, toi!

Vincelon sursauta, se leva et joignit les talons comme un soldat pris en faute. Quand on l'interpellait, ce jeune homme fade et timide bégayait lamentablement.

— Oui... je... ta... ta femme a bien voulu me té-téléphoner.

Il regrettait de ne pas s'être muni d'un livre, d'avoir été surpris en train de rêvasser...

— Je dî... dîne avec vous...

— Je sais...

— Je te dérange!

— Nullement!... Mais tu n'as donc pas une bonne amie, à ton âge?

— Si...

— Quand la vois-tu?

— Le samedi soir.

— A la bonne heure! Pas d'imprévu au moins! Et tu l'aimes?

— Qui?

— Le grand Turc! Ta bonne amie, imbécile!

— Nous sommes ensemble depuis trois ans...

— A raison d'une fois par semaine, cela ne fait pas six mois d'une liaison ordinaire!

— C'est vrai... Je n'avais jamais pensé à calculer... Je l'aime?... Je l'aime? Elle me supporte et je la retrouve sans déplaisir, voilà...

— Et cet exercice hebdomadaire te suffit?

— Je suis modeste... Et clairvoyant!

— Pas de succès auprès des femmes?

— Je peux danser trois fois dans une soirée

avec une jeune fille, elle demandera tout de même, si elle me rencontre le lendemain : « Qui est donc ce monsieur? » Je suis « ce monsieur » pour tout le monde... Vincelon pour mes supérieurs. Il n'y a plus que ta femme et toi pour m'appeler Roger... C'est une douceur d'entendre encore son petit nom...

— Ta maîtresse t'appelle Monsieur Vincelon?

— Non; elle m'appelle Kiki.

— Pauvre vieux!

— Ou « pauvre vieux »; le plus souvent : « pauvre vieux ».

— Marie-toi, bon jeune homme!

— Qui voudrait de moi? Et si tu savais ce que je peux m'embêter dans mon trou! Ce que je suis content quand vous m'invitez! Aussi, j'abuse...

— Tu es chez toi. Seulement, il y a des jours où je n'ai pas envie de parler... Veux-tu un livre? Je lirai mon journal... Non, mon vieux, ne t'assieds pas sur ce fauteuil... c'est le fauteuil de Valentine... Ne reste pas debout... Quelle tourte tu fais!

A huit heures, exaspéré, il froissa le journal.

— Tu es inquiet? demanda Vincelon.

— Elle a une montre-bracelet qui s'arrête à chaque instant. Je lui ai dit cent fois de prendre une autre montre...

La femme de chambre frappa, montra son museau.

— Madame n'est pas rentrée?

— Vous le voyez bien. Téléphonez au dentiste. Il avait peut-être beaucoup de rendez-vous...

— Ne te tourmente pas, conseilla Vincelon.

Quelques minutes après, la femme de chambre revint.

— Le dentiste a vu madame cet après-midi.

— Et la lingère?

— Pas de réponse. Elle ferme à six heures.
— Ah! on sonne!
— C'est en dessous. Est-ce que je dois servir?
— Jamais de la vie. Nous attendrons Madame.
La femme de chambre referma la porte.
— Incompréhensible! s'écria Ourdinneau. Valentine s'arrange toujours pour être à la maison quand je rentre...
— Elle aura pris le métropolitain, proposa Vincelon. Une fois, je suis resté vingt minutes en panne dans un tunnel...
— Il y a combien de temps?
— Une douzaine d'années...
Ourdinneau haussa les épaules, ouvrit la fenêtre et se posta sur le balcon. De là il serait le premier à voir sa femme arriver. Il était furieux d'avoir à partager son inquiétude avec cet importun...
— Tu vas t'enrhumer! reprocha Vincelon.
L'autre s'obstinait. Il tombait une pluie légère. La rue était sombre, hostile. Des voitures passaient au loin. Où pouvait être Valentine? Cela tient si peu de place le corps d'une femme, fût-elle passionnément aimée!... Il lui sembla que ce corps chéri était perdu dans la nuit, dans la pluie...
— Pour moi, c'est une panne...
Vincelon était venu se mettre à côté de lui. Il poursuivit, abandonnant l'hypothèse de la panne :
— Ou, plutôt, Mme Pleige l'aura entraînée dans un thé-dansant. Elle danse, Mme Pleige. Valentine n'aura pas osé lui refuser... Si je téléphonais à Lucien Pleige? Il nous rassurerait probablement...
La sonnette retentit.
— C'est elle! cria Vincelon.
Ourdinneau se précipita, écarta la femme de

chambre, recula devant un visiteur entre deux âges, grave et de noir vêtu.

— Monsieur?

— M. Marcel Ourdinneau?

— Je ne reçois pas...

— Je suis le commissaire de police.

— Ma femme? Il est arrivé quelque chose à ma femme?

— Puis-je vous entretenir en particulier, monsieur?

Ourdinneau le poussa dans son cabinet de travail.

— Ma femme?

— Un malheur...

— Morte?

— Faites appel à tout votre courage.

Le mari tourna sur lui-même, heurta le mur qui rendit un son lugubre, se cacha le visage dans ses mains en rugissant :

— Morte!

— Monsieur, j'ai une mission très pénible à remplir auprès de vous. Apprêtez-vous à la révélation la plus douloureuse...

— Attendez...

Il chercha sa respiration, l'obtint.

— Parlez...

— Vous connaissez M. et Mme Pleige?

— Oui.

— Vous étiez avec eux dans des termes d'amitié?

— Oui.

— Aucun... soupçon?

— Non...

— Monsieur, encore une fois, faites appel à tout votre courage. Mme Pleige a été avertie par une lettre anonyme que son mari devait avoir cet après-midi une entrevue avec... avec...

— Avec ma femme?

— Avec Mme Ourdinneau, oui monsieur, dans une maison de l'avenue de Choisy...

— C'est faux!

— Hélas!... A six heures Mme Pleige est arrivée. Elle a attendu, sur le palier, en se dissimulant... Quand son mari est sorti, elle l'a bousculé, écarté; elle a bondi dans la chambre où se trouvait Mme Ourdinneau; elle a tiré un revolver de son réticule et...

Ourdinneau, livide, transpirait à grosses gouttes, mais il s'efforçait de se tenir droit, de faire face aux coups. Il entendit encore : « Formalité pénible... Reconnaissance à la Morgue... Si vous êtes en état de me suivre?... » De ses poings crispés sur sa poitrine, il fit le geste de comprimer l'horrible blessure qui saignait en lui et par quoi sa vie s'échappait. La tête basse, il chancela comme s'il allait s'abattre... Et ce fut une sorte de joie sauvage, d'allégresse féroce qui le redressa. Punie! La femme adultère avait été punie! Il n'allait pas s'apitoyer. Tout se paie. Par lui Valentine avait été comblée de joies; par son amant elle avait eu cette fin abjecte. Tout était bien. Il dit :

— Monsieur, ce que Mme Pleige a fait, je l'aurais fait à sa place.

Le commissaire leva la main, comme pour imposer silence au-dessus d'une tombe.

— Je suis prêt. Je vous suis, ajouta Ourdinneau.

Dans l'escalier, la femme de chambre l'appela:

— Monsieur! Qu'y a-t-il? Monsieur!...

Il ne répondit pas. Alors la femme de chambre rejoignit Vincelon qui arpentait anxieusement le boudoir.

— Vous savez quelque chose, Eugénie?

— Monsieur est parti avec le commissaire.

— Un accident!...

— Le commissaire ne venait pas annoncer une bonne nouvelle...

— Madame est sans doute blessée?... Une rencontre d'automobiles?

— Ouiche! C'est plutôt ce que j'appellerai un drame de l'adultère...

— Taisez-vous!

— Le dentiste n'avait pas vu madame aujourd'hui. J'ai menti... Dans ma dernière place, j'avais menti aussi en soutenant mordicus que ma patronne était allée chez le couturier... Ici non plus madame n'était pas heureuse...

— Sans doute...

— Ah! vous le saviez aussi, Monsieur Vincelon... Elle vous avait fait ses confidences... Ça lui est échappé deux ou trois fois pendant que je l'habillais : « Madame est belle! » je lui disais. Elle soupirait : « Ma pauvre fille, je m'en moque bien! » Quand elle était fin prête, avec une robe neuve et ses bijoux, elle se regardait dans la glace en faisant une figure, monsieur, une figure... la figure d'une femme qui a envie de se débarrasser de tout, de tout arracher, de tout déchirer et de s'en aller! Je lui passais son manteau de fourrure et elle pliait les genoux, comme si je l'avais écrasée et c'était pourtant de la zibeline, monsieur, légère comme une plume... Tenez, un jour, monsieur lui a apporté un diadème; madame avait l'air d'une reine, d'une reine mariée à un roi qui la battrait...

— Oh!

— Bien sûr, monsieur ne la battait pas. Il aurait peut-être mieux valu, dans un sens... On se fiche une torchée et on n'y pense plus. Monsieur n'est pas un méchant homme. Seulement il ne comprend pas... Il... attendez donc que je trouve le mot... il persécute... Il persécutait madame. Je pensais quelquefois : « Ou elle se sauvera ou elle se tuera... » Elle se réveillait

triste, monsieur, que c'était affreux à voir!... Une si jolie dame! Je proposais mon menu. Ah! monsieur! c'était comme si j'avais réveillé une somnambule : « Ça m'est tellement égal, Eugénie! » Elle ne pouvait plus se voir dans la salle à manger, surtout quand il n'y avait que leurs deux couverts... ni dans leur chambre... Une fois que monsieur était en voyage elle a passé toute sa nuit ici, sur le canapé où vous êtes... Oh! vous pouvez rester... Sans monsieur, elle avait l'air d'une écolière en vacances. Elle chantait! Il faut dire qu'elle aimait bien M. Vincelon. Et M. et Mme Pleige aussi. Avec eux je l'ai entendue rire aux éclats, ce qui ne lui arrivait pas souvent...

— Quand elle est sortie aujourd'hui?...

— Elle était de bonne humeur. Elle m'a dit : « Vous arrangerez un bon petit dîner pour M. Vincelon. » Elle avait une belle robe, un beau chapeau...

— Je suis sûr qu'on va la ramener blessée. Vous la soignerez bien, n'est-ce pas, Eugénie?

— Ah! monsieur! je donnerais tout ce que j'ai à la caisse d'Epargne... Malheureusement... Monsieur ne va pas? Si j'apportais à monsieur une tasse de bouillon?

— Non, merci.

Attendre! Attendre! Seul, Vincelon trouva dans le coin où le mari l'avait jeté, le fin peignoir que Mme Ourdinneau, si frileuse, passait par-dessus sa robe... Il couvrit de baisers le satin doux et fuyant sous la lèvre comme la main de Valentine, cette main qu'un soir, parce que son amie était plus accablée que de coutume, il avait eu la hardiesse de baiser deux fois de suite. Elle ne s'était pas fâchée. Le lendemain elle lui avait donné une petite boîte qu'il portait toujours sur lui et dont le romantique couvercle représentait une dalle où était gravé ce mot : *Amitié*... De l'amitié à l'amour, quel abîme! Jamais Vincelon n'avait

pensé à le franchir. Auprès d'elle il n'était plus ni chair ni cerveau, mais cœur. Il l'entourait d'une tendresse dont elle ne se rendait pas tout à fait compte. Ainsi un soir, à la campagne, il lui avait posé un châle sur les épaules et elle lui avait dit une heure après : « Ah! Roger! vous avez pensé à m'apporter un châle!... Je ne l'avais même pas senti; mais je me trouvais bien; j'avais chaud; merci. » Une récompense, malgré tout, que cette phrase : « Je ne l'avais pas senti, mais je me trouvais bien... »

— Monsieur...

Vincelon déposa le peignoir.

— Monsieur! voilà monsieur qui revient...

Il entendit la voix d'Ourdinneau :

— M. Vincelon est toujours là! Je l'avais oublié...

Ourdinneau a son visage habituel.

— Alors, Marcel?

— Oui, oui, tu veux savoir... Eugénie aussi veut savoir... Soit. Je vous préviens que ce n'est pas beau...

— Valentine?

— Tuée à coups de revolver par Mme Pleige qui l'a surprise en flagrant délit avec son mari.

— Je ne comprends pas...

— Valentine couchait avec Lucien Pleige. Mme Pleige l'a su et elle l'a tuée. Est-ce clair?

— Tuée?

— Combien de fois faudra-t-il que je te le répète?

La femme de chambre sanglota :

— C'est épouvantable...

— Ah! oui, coupa Ourdinneau... la femme de chambre... Vous étiez probablement au courant, vous!

— Oh! non monsieur! Par exemple!

— Que faites-vous, affalée sur cette chaise?

— J'ai du chagrin, monsieur. Je demande pardon à monsieur de m'être assise.

— Je vous préviens que je n'accepterai dorénavant autour de moi ni geignards ni pleureuses. Servez le dîner.

— Monsieur va dîner!

— Dans la salle à manger. Restes-tu avec moi, Roger?

— Je ne veux pas te laisser...

— Allons, dépêchez-vous, Eugénie. J'entends que la vie reprenne, comme si de rien n'était.

— Comme si de rien n'était! s'écria Vincelon.

— Suis-je coupable? interrogea Ourdinneau... Dois-je la regretter et la revoir autrement que dans le lit de cet homme? Il faudrait être un héros ou le dernier des crétins... Veux-tu que je te dise l'impression que j'éprouve? Celle d'un immense soulagement. Je laisse l'indulgence à d'autres. J'ai la sensation que justice est faite et bien faite.

Et il conclut :

— Morte la bête, mort le venin!

II

— Un cigare, Vincelon? Non?... Tu es épatant! Tu ne fumes pas; tu n'as pas pu manger. On jurerait que c'est toi le mari! Quelle mauviette! Je suis rudement content que mes parents aient fait de moi un homme... La pitié, oui!... Un sentiment pour anémiques! Je te parais un monstre? Tiens, aujourd'hui, en venant, j'ai vu mourir un

petit chien qui traînait une voiture... J'ai failli pleurer, je ne le cache pas. La souffrance de cette bestiole m'était insupportable... Elle n'avait fait de mal à personne... Elle travaillait. Parce que cela compte aussi, le travail... Toutes ces oisives!... En faisant les oisives on a fait les cocus...

— Et... l'autre?

— Le sort de M. Lucien Pleige t'intéresse? Rassure-toi. Il a foutu le camp. Il a cherché à s'interposer, mais Thérèse... enfin Mme Pleige a crié, paraît-il : « Ce n'est pas à toi que j'en ai, c'est à elle! » On ne supprime pas ainsi un dadais que l'on a couvert de flanelle et abreuvé de tisanes pendant quinze ans. Car ils étaient mariés depuis quinze ans, eux... Horrible, d'ailleurs, ce don Juan! Il a eu raison celui qui a déclaré que les femmes n'avaient ni goût ni dégoûts... Ce nez immense! Ces jambes en arc de cercle! Cette poitrine creuse... Un faible! Valentine aussi était faible. Les faibles s'unissent pour le mal... Lucien Pleige, séducteur! Haut comme ma botte et les dents pourries! Et raseur!... Il parlait musique, art, poésie, voyages... Il touchait du piano avec des fausses notes! Il lavait des aquarelles à la façon des demoiselles! Et il célébrait les nuits italiennes... tu l'as entendu! Valentine me reprochait de dormir quand il pérorait... Moi je ne demande pas mieux que d'entendre parler art, mais par un artiste et non par un ingénieur raté! Quelle bêtise! Ce qui me suffoque, c'est la bêtise de tout ça, le côté romance à deux sous et bas feuilleton... Ce poète!... Il devait lui rimer des vers stupides... J'étais vaincu d'avance... Je ne connais que mon métier, tu penses!... Et Valentine en avait honte de ce métier prosaïque, qui la nourrissait... Lainages en tous genres!... Elle grimaçait quand je parlais de mes clientes! Clientes! Un mot boutiquier ! As-tu fini ? Sais-tu où je l'ai trouvée, elle, ce trésor de candeur, cet ange éthéré ?

— Marcel, je t'en prie...

— Laisse. C'est bon la vérité. Ça retape! Je l'ai trouvée dans la rue, mon vieux, dans la rue! Ah! je t'en bouche un coin! C'était un secret bien gardé. Du diable si jamais j'aurais pensé que je le jetterais aux quatre vents! Une jeune fille si comme il faut... Elle était, à cette époque, secrétaire d'une compagnie financière assez relevée : le patron est bouclé depuis dix-huit mois. Que fabriquait-elle dans cette caverne? Je n'ai pas cherché. J'étais aveugle! On lui servait le thé à cinq heures, sur son bureau. Comme cela pouvait être sérieux! Tu me vois offrant le thé à mes employées!... Je l'ai rencontrée rue Grange-Batelière. J'allais chez mon imprimeur. Elle était pressée, elle courait, elle m'est tombée dans les bras! Excuses de part et d'autre. Conversation... J'avais une maîtresse si effroyablement idiote!... Valentine m'a ébloui. J'ai voulu la revoir... Je n'en dormais pas. Je l'ai revue. Promenades sentimentales. Elle me parlait de feu son père, de sa respectable et digne mère... Sa sainte mère! Une vieille blonde... J'ai liquidé ma maîtresse... une bonne fille... Lucie ou Manouche ?... C'était Manouche. Liquidée en cinq sec. J'étais pris... Valentine m'avait empaumé... Sa pâleur de lys... ses paupières violettes... son air de victime... L'éternelle victime! Quand je l'ai eu épousée elle a continué de poser les martyres... Une vocation! Où en étais-je?... A la sainte mère, si chatouilleuse sur les principes. Il fallait trouver le moyen de me présenter. Ce fut Valentine qui le trouva : « Mon père était entrepreneur de bâtiments. Peut-être avez-vous dans vos relations un entrepreneur qui aurait connu mon père? Il nous inviterait chez lui... » Car bien entendu, j'avais proposé le mariage tout de suite. J'étais emballé. Terme exact : un cheval emballé, c'est un cheval qui a un coup de sang; il se tue sur le premier obstacle.

Comme entrepreneur j'avais le vieil Ennemond. Tu l'as vu à la maison? Un maçon retraité. Il me renseigna : « Un sauteur, cet Hallecret! Il m'a emporté douze mille francs dans la tombe. Et alcoolique! Il buvait du kummel glacé... Sa femme chantait des chansons espagnoles en secouant la tête avec violence. A la fin de la chanson, ses cheveux coulaient jusqu'à terre. Elle avait des cheveux superbes... » Et voilà la vieille blonde campée! Là-dessus je place mon histoire et le père Ennemond s'attendrit. Il concevait l'espoir de rattraper ainsi ses douze mille francs; il m'encourageait : « Des bohêmes, sans doute, mais de bonnes gens, très hospitaliers... L'enfant n'est pas responsable... c'était un bébé ravissant, je me souviens... » Le père Ennemond a eu son argent, car j'ai payé les dettes de l'alcoolique. Cinquante-trois mille francs : « Vous nous rendez l'honneur, m'a déclaré ma belle-mère, mais au fond vous auriez pu me donner la somme... Tout ça c'est de l'histoire ancienne... C'était passé par profits et pertes. Personne n'y pensait plus! » Joli monde, hein ? Je reviens à mes fiançailles. Le père Ennemond donna une soirée où je rencontrai, comme par hasard, la mère et la fille. Depuis vingt ans ce vieux grigou n'avait pas reçu un chat. Il fallut déblayer la bauge dans laquelle il vivait. Je me chargeai du buffet. On invita quatre fossiles. La mère Hallecret ne témoigna aucune surprise en recevant la lettre par laquelle l'ancien créancier de son époux la priait de chanter devant ses invités ces fameuses chansons espagnoles dont il n'avait pas, assurait-il, perdu le souvenir. Je te crois! Inoubliable, la duègne! Elle vint; elle chanta et ses cheveux ruisselèrent. En d'autres circonstances, j'aurais bien rigolé! mais Valentine ne me quittait pas des yeux... des yeux qui me suppliaient. Et elle jugea à propos de me glisser ensuite : « Si je me

mariais, maman irait vivre à Toulouse auprès de ma sœur aînée qui est établie là-bas! » Tu saisis? Je sentais que je m'enfonçais. J'eus un éclair de raison, le dernier. Je fis : « Valentine, si vous m'aimez, nous nous marierons quand vous voudrez. Si vous ne m'aimez pas, je vous serai reconnaissant de me le dire tout de suite, avec franchise et vous me permettrez de vous doter. » Pas mal, hein? Du roman russe. Elle m'affirma qu'elle m'aimait et je fus trop heureux de la croire...

— Elle était sincère.

— N'est-ce pas ? Tout arrive ! Alors, j'invitai la vieille folle, Ennemond et Valentine à dîner pour le surlendemain. On trouva mon appartement confortable, le dîner exquis. Sous prétexte de montrer mes livres anciens à la mère, je l'attirai dans mon cabinet et je lui fis une demande en règle. Comédie fort bien jouée : « Réfléchissez encore... Elle est si jeune !... Mais si elle vous aime... ah! si elle vous aime... Je suis une sentimentale avant tout... L'amour!... Mon pauvre monsieur, vous êtes là, tout anxieux... Ma foi je vais l'interroger tout de suite, ma chérie. Valentine! » Valentine parut : « Est-ce vrai, ma perle? Est-ce vrai? » Et l'ingénue se réfugie dans le sein de sa noble mère : « Pourquoi m'as-tu tout caché? Je ne suis donc pas ta camarade?... Elle vous aime, Marcel! Prenez-la! Elle est à vous! Mon seul trésor est à vous. » Façon ingénue de me rappeler que je ne devais compter sur aucune dot. La fiancée rougissante quitte le sein de la chanteuse espagnole au bénéfice de ma poitrine. On appelle le père Ennemond qui verse des larmes de ravissement en calculant qu'il vient de gagner douze mille francs passés jadis par profits et pertes! Que de larmes! que de larmes! Celles du père Ennemond! Celles de la mère Hallecret! Celles de Valentine... Les miennes!...

— Ne salis pas tes bons souvenirs...

— Je crache sur mes bons souvenirs! Oui, il est possible qu'à ce moment Valentine ait confondu sa joie de sortir de la misère avec l'amour... Quitter un taudis et s'établir dans un bel appartement, prendre une revanche éclatante sur des années d'humilité et de gêne, parbleu, cela vous a un certain ragoût!... Seulement, au bout de huit jours on considère le luxe comme une chose acquise. Et le mari, Prince charmant, quand il l'a apporté, redevient un abominable calicot. Il est tout naturel qu'il se dépouille. Ne lui donne-t-on pas quelque chose en échange? Il n'a rien à réclamer; il est payé... Prostitution bourgeoise, la pire de toutes, tu entends, la pire!... « Pour que tu n'aies pas mal à la tête ce soir, quand je t'enlacerai, tiens, prends ce manteau de zibeline! Pour que tu souries quand je te proposerai de renoncer à ce bal et d'aller nous coucher, daigne accepter ce diadème ou ce collier ou ce bracelet !... » Je vivais dans un rêve étoilé... Reconnaissant de la moindre offrande... Sortir de mon bureau et la trouver, un peu distraite, un peu mélancolique, mais la trouver, puiser mon bonheur sur sa bouche froide, sur sa bouche fermée qui devait s'entr'ouvrir et s'enfiévrer pour un autre! Pas un soupçon, d'ailleurs; je n'avais pas un soupçon. Quand on n'a connu que des filles, on s'imagine qu'elles sont toutes les mêmes, les légitimes et celles du ruisseau et que c'est ça l'amour, ce consentement ennuyé...

— Il m'est pénible...

— Il t'est pénible! Pauvre chou! Tu m'écouteras tout de même. C'est mon idée que tu emportes une image exacte de Mme Ourdinneau, née Hallecret. Autrement, tu serais le premier à aller clabauder partout qu'elle était ma victime, qu'elle avait des excuses. Mentalité conforme à celle qu'exaltent les romans et les pièces de théâtre.

Le plus drôle, c'est que j'eus de la peine à introduire le loup dans la bergerie. Elle ne pouvait sentir ni Mme Pleige, ni Lucien Pleige. Je dus insister...

— Elle se défendait...

— Bien entendu! On ne peut rien te cacher, psychologue! Enfin elle consentit à les recevoir. Ce fut une amitié foudroyante. On ne vit plus les Pleige sans les Ourdinneau! On ne vit plus les Ourdineau sans les Pleige. Valentine me parut transformée : « C'est si gentil, nous quatre! » m'expliquait-elle. Un matin, à souper, ma femme proposa le tutoiement général! Allons-y! Je me montrai le plus enthousiaste : « A ta santé, Lucien! — A ta santé, Marcel! — A ta santé, Valentine! — A ta santé, Thérèse! » Nous étions saouls de champagne et d'amitié!... Thérèse... enfin Mme Pleige était plus tiède. Elle suivait, mais sans entrain... Elle avait quelquefois, pour regarder son mari et Valentine un regard sombre. Mais baste, tu l'as rencontrée ici? On ne saurait attacher de l'importance à cette petite femme, sèche et noire, avec ses bras en pattes de sauterelle et son chignon natté à la mode de 1885... Tonnerre de Dieu, je la félicite cette femme-là! S'il n'en tient qu'à moi, elle sera acquittée, je t'en réponds. Je raconterai mon histoire aux jurés. Je déshabillerai Valentine! Je la fustigerai publiquement. Je préparerai ma déposition, je te le promets... Ces femmes qui entendent ramasser tout le plaisir du monde...

— Marcel, tu es ulcéré; je le comprends...

— Et tu m'excuses. Merci. Je suis un grand coupable. Non, non, tu as raison : un grand coupable. Quand on est aussi niais... Mais qu'avais-je donc dans les yeux? Et dans la tête? Maintenant je me souviens... En Suisse, un soir, je voulais embrasser ma femme au bord du lac de Lucerne... Il y avait « nuit vénitienne », des gondoles illu-

minées, un ciel merveilleux. Elle m'objecta: « C'est trop beau ici! Marcel, je t'en supplie, tiens-toi tranquille... » C'était trop beau! Je rétorquai : « Justement! » Et elle se secoua, comme si je la ramenais à la réalité : « Ah! oui! » Et je ne me suis pas méfié! Comme s'il y avait rien de plus beau sur la terre que le baiser de deux êtres qui s'aiment! En somme, on serait toujours fixé si l'on prenait la peine de regarder et d'entendre... J'aurais dû la renvoyer à ses chères études, à sa compagnie financière, au logement de la rue Salneuve où elle partageait la couche de sa sainte mère! Le plus drôle c'est que je ne l'ai jamais trompée... En quatre ans!... Jamais. Il vient pourtant, au magasin, de jolies clientes qui ne demandent pas mieux!... Depuis Valentine toutes les femmes me paraissaient aussi laides que les hommes... Je me souviens d'une rousse qui m'a dit : « Ah! tenez, Ourdinneau, vous êtes trop bête! » Elle devait savoir... Des gens savaient, certainement... Non? Pourquoi non? L'avenue de Choisy n'est pas au bout du monde...Tordant!... Attends... je me rappelle... Valentine m'avait raconté qu'elle achetait des réticules avenue de Choisy... L'alibi!... Oh! il n'était pas reluisant leur nid... Une pièce, paraît-il... au cinquième... une chambre meublée. Digne décor de cette idylle !... Elle achetait des réticules brodés pour toutes ses connaissances... Elle devait même me rapporter un petit porte-billets avec mes initiales... Salope !

— Pense où elle est... où elle est en ce moment, bégaya Vincelon à la torture.

— Les gros mots t'offusquent! Pardon. Je rectifie... Je l'ai vue, tout à l'heure, cette femme vertueuse... Je l'ai vue là où elle méritait de finir... à la Morgue... Je te peine encore?... Quelle brute je fais ! Il y a un nom plus comme il faut : quelque chose comme dépôt mortuaire... J'ai donc vu

cette femme vertueuse au dépôt mortuaire... C'est un spectacle que je te recommande... Eh bien! pas une fibre n'a tressailli en moi... J'ai fait l'admiration des gens qui étaient là... Toi, tu ne m'admires pas... Que veux-tu? Quand on trahit, on s'expose à recevoir autre chose que des fleurs... Evidemment si elle avait su! Le mot des criminels! Si elle avait su! Je la trouve très bien, pour une catin, cette fin administrative, cette exposition avec fiche, dans le plus hideux des endroits...

— Monsieur!...

— Quoi? « Monsieur! » Tu deviens fou?

— Je vous méprise...

— Tu étais son amant!

— J'étais son ami.

— Depuis quatre ans et le mien depuis vingt ans!... Tu couchais avec elle, avoue-le... Un de plus, un de moins!...

— J'étais son ami... Je ne suis qu'un pauvre homme... Vos insultes me révoltent. Vous êtes vengé, atrocement vengé, par une autre... Cela ne vous suffit pas? Vous ne pensez pas qu'il serait digne de se taire, après cet assassinat ?

— Et s'il ne me plaît pas de me taire! Navet!... Je sais haïr parce que j'ai su aimer... Toi tu n'aurais pas la force... Un pauvre homme, oui! Débarrasse-moi le plancher. Il y a assez longtemps que tu m'embêtes... Ouste! ouste! Ami de la charogne! Confident de la putain!...

Vincelon, empoigné au collet, esquissa une faible défense et tomba évanoui. Ourdinneau sonna.

— Ramassez-le, ordonna-t-il à la femme de chambre, et fichez-le dehors!

III

L'activité d'Ourdinneau eut à s'exercer pendant plusieurs mois. Il y eut le procès en cour d'assises où sa déposition arracha l'acquittement de Mme Pleige. Après le verdict, il salua l'acquittée, très bas. Les femmes trouvèrent qu'il manquait de cœur. Les hommes l'approuvèrent. Après, il vendit sa maison de commerce. Une firme qui est compromise par un scandale pareil doit disparaître. Il réalisa sa fortune. Entre temps, il eut une surprise : la mère de Valentine, Mme Hallecret, « la vieille blonde », renonça à la succession éventuelle de sa fille et repoussa le secours qu'il lui offrait uniquement pour qu'il ne fût pas dit que celle qui avait été sa belle-mère, mourait de faim. Une lettre de la sœur de Valentine, datée de Toulouse, le mit au courant : « Ma mère, écrivait-elle, entend expier la faute de son enfant. Bien que nous ne soyons pas riches, nous pouvons assumer son entretien, pour le peu qui lui reste à vivre! Elle ne se nourrit que de deux tasses de lait par jour et elle ne quitte plus son lit. Valentine était sa fierté. Ma mère eût accepté avec résignation la mort de sa fille. La pensée de sa faute la conduit au tombeau. Elle vous plaint du fond de son cœur. Je vous remercie, en son nom, de tout ce que vous avez fait pour Valentine. Nous espérons que le temps amènera, non l'oubli, mais l'apaisement... » Etc... Cette vieille toquée, tout de même! Ourdinneau l'eût imaginée plus intéressée. Il déchira

la lettre. Il avait déchiré ou brûlé tous les souvenirs de Valentine. Puis il avait fermé son appartement et s'était réfugié dans le brouhaha du plus bruyant, du plus grouillant, du plus dansant des palaces. On dormait là comme on pouvait, aux sons des rag-times et des shimmys. Cela convenait parfaitement à son état d'âme. Cuver sa rage et son chagrin dans le sot bruit d'un bal perpétuel... Le rag-time et le shimmy avaient l'air de le blaguer, de faire la nique à sa solitude désespérée : « Entre donc dans la danse, abruti ! » Il y entrerait, le plus tôt possible. Le temps de faire peau neuve. Il modifia son visage en laissant pousser sa barbe. Et il se fit inscrire sous ses deux prénoms : « Marcel Alban. » Pendant quelques semaines, le nom d'Ourdinneau serait encore célèbre. On aime beaucoup les tragédies bourgeoises; on en savoure les détails dans le journal, le matin, en buvant un café au lait bien chaud et en pensant que, heureusement, les cocuages à dénouements tragiques constituent une exception... Il fit marquer son linge des deux initiales : M. A. Ses cartes de visite portaient : Marcel Alban, Hôtel Impérial, rue de la Paix. Il régla méthodiquement son existence nouvelle et s'assigna la plus rigoureuse hygiène pour vivre longtemps, le plus longtemps possible, pour avoir cette supériorité qui lui était due sur Valentine fauchée à vingt-sept ans. Lui vivait. Et il se portait à ravir. Et c'était une revanche quotidienne... Il rencontra, rue de Rivoli, Vincelon qui traînait ses grègues le long des boutiques. Ourdinneau passa, sans ciller. L'autre crut à une ressemblance. Dans cette solitude absolue, le mari trompé ne lisait plus un journal, n'ouvrait plus un livre. Il n'assistait jamais à une pièce. Toute la littérature lui semblait se rapporter à son cas. Et il appliquait sa volonté à oublier. Valentine n'avait pas été sa femme. Une femme,

c'est Mme Pleige, attachée à son devoir et devenant criminelle par passion conjugale. Valentine avait été une maîtresse, une de ces maîtresses qui passent dans un orage, rien de plus.

Alors il décida de la remplacer. Il avait l'air de porter son deuil. C'était trop bête ! Le plaisir ne lui était pas interdit. Sa décision prise, il endossa un smoking et s'en fut dîner dans un cabaret galant. Une jeune personne, assez plaisante, lui sourit. Mais elle dit au garçon : « Auguste, vous ne pourriez pas m'indiquer un remède? C'est effrayant ce que je souffre des pieds! » Et il n'insista point. Il alla ensuite dans un music-hall et essaya de fixer son choix. En vain. Celle-là, qui offrait une poitrine nue, éblouissante, montrait aussi un mufle bestial. Cette autre avait des mains de gendarme. Il reculait devant les formalités préliminaires, l'idiote conversation à soutenir. Quand l'orchestre joua la retraite, il s'en fut au hasard et s'arrêta à Montmartre devant l'enseigne électrique d'un dancing. A peine entré il voulut s'en aller, mais le flot des arrivants l'en empêcha. Un maître d'hôtel l'installa devant une petite table et lui imposa une bouteille de champagne. C'était un hurlement de gaieté. Le trombone nègre, gonflant ses joues violettes, avait coiffé d'un chapeau melon le pavillon de son instrument. Le joueur de banjo avançait, accroupi, parmi les danseurs, en poussant des cris hystériques. Les clients échangeaient des balles de celluloïd et agitaient des crécelles. Indifférent en apparence, mais poignardé de désirs, Ourdinneau regardait les tendres danseuses qui appuyaient leur joue contre celle de leur cavalier. Personne ne faisait attention à lui. Il était seul, avec l'autorisation, moyennant une bouteille de champagne, de regarder les autres s'amuser et se caresser. Il fut jaloux de ces heureux éphèbes et chercha dans sa mémoire l'adresse de quelques

braves filles qu'il avait connues jadis. Il n'arriva pas à mettre un nom sur une adresse. Elles avaient si peu compté! Il les confondait... Et il se sentit ému plus que de raison parce qu'il avait bu presque toute la bouteille. Il applaudit une charmante petite danseuse, vêtue et coiffée paradoxalement et qui tournait seule, mais pour un instant, car un jeune homme la recueillit palpitante et l'emporta. Ourdinneau mit le nez dans son verre et finit par se trouver ridicule, avec sa barbe noire, son smoking, sa désolation de veuf. Il sortit. Son ivresse n'était plus qu'une insupportable anxiété. Ne finirait-il pas par suivre une de ces larves nocturnes qui le frôlaient? Il gagna son hôtel et vit dans le couloir une voyageuse qui appelait le garçon absent. Il enlaça la voyageuse et l'entraîna dans sa propre chambre qu'il referma.

— Vous êtes ma prisonnière!

La dame riait beaucoup. Elle retira sa mantille et Ourdinneau, bien qu'il eût le regard brouillé, s'aperçut qu'elle avait des moustaches et de terribles sourcils. C'était une dame étrangère. Elle se présenta : Mme Hounflick ou Zoumwhiste. Elle trouvait la farce amusante! Elle revenait elle-même, probablement, du music-hall ou du dancing et l'aventure lui paraissait naturelle. « Paris! Ah! Paris! » répétait-elle, extasiée. Elle contemplait Ourdinneau avec l'avidité d'un gastronome pour un mets qu'il s'apprête à dévorer. Et elle riait toujours, d'un rire étrange, intraduisible, le rire du nègre gratteur de banjo...

— Cet hôtel!... Toujours musique et musique et musique et encore musique!... Comment dormir? soupira-t-elle. Et j'ai perdu ma clef...

Ourdinneau, instantanément dégrisé, ramena Mme Hounflick dans l'antichambre et héla le garçon de nuit.

— Ouvrez la porte de madame, dit-il.

Et il pensa en se couchant : « Je suis comique! Il s'attache à moi un bon comique. »

A point nommé, il reçut, le lendemain, une carte discrète par laquelle une madame Sollefouque, rue de Moscou, l'informait qu'elle recevait tous les jours de cinq à sept, dans son hôtel particulier. Ce genre d'établissements convient aux hommes qui ont subi de fortes déceptions; ils en vantent les charmes. Ourdinneau se jugea très sot de ne pas avoir pensé plus tôt à cet excellent dérivatif. Et il y courut. Une petite bonne l'introduisit dans un salon de manucure. Mme Sollefouque compléta cette impression en disant tout d'abord, du ton le plus jovial : « Et maintenant, à nous deux! » Elle recevait beaucoup de petites femmes mariées, très gentilles... Ourdinneau eut un haut-le-corps. Mme Sollefouque s'y méprit : « Il n'y a rien à craindre. Vous pensez qu'à l'heure où elles viennent, les maris sont à leurs affaires!... ou aux courses! » Il décida brusquement : « Je reviendrai un de ces jours. » Mme Sollefouque approuva. Il ne fallait pas contrarier les clients. Certains avaient de ces bizarreries, les timides surtout qui se sauvent parfois, avant l'opération. « Je compte sur vous, déclara-t-elle. D'ailleurs, il vaut mieux me prévenir. Je sais que vous venez: je m'arrange... Je vous trouverai une jolie petite chatte qui sera bien heureuse d'être présentée à un si bel homme, et distingué! Une petite chatte mariée... Au revoir, cher bon ami; à bientôt... »

En sortant, il heurta une jeune femme qui se préparait à sonner. Elle lui sourit, vaguement.

— Vous n'aimeriez pas mieux vous promener avec moi? lui glissa-t-il.

— C'est que je suis attendue.

— Par moi!

— Vous ne le direz pas à madame, au moins?

— Pour qui me prenez-vous?

— Je ne demande pas mieux que de me promener. Il fait si doux... Au bois de Boulogne, n'est-ce pas, monsieur?

Elle disait : « bois de Boulogne » au lieu de : « bois » tout court. Une provinciale. D'ailleurs, elle était habillée comme une correcte bourgeoise. Et elle s'exprimait comme une bonne. Une bourgeoise qui s'occupe du commerce de son mari, qui tient la caisse. De petits brillants aux oreilles et, au cou, une chaînette d'or... Brune, vive, des prunelles de braise, des lèvres rouges, un rien d'accent méridional. « Je ne demeinde pas mieux », « me promeuner. »

— Seulement, je dois rentrer vers sept heures.

— Oh! pas d'histoires avec moi! signifia rudement Ourdinneau, tandis qu'une automobile les menait par le Bois.

— Je ne mens jamais... Je sais que la plupart des dames qui viennent chez Mme Sollefouque prétendent qu'elles sont mariées... Moi, je suis libre. C'est même pour rester libre que je fréquente le salon de Mme Sollefouque... J'ai un ami... un tout petit ami... inutile d'en parler... On ne peut pas vivre toute seule, sans causer de choses et autres...

Elle prononçait « otres ». Ourdinneau regretta son invitation. Mais comme si elle le devinait, elle posa sa main sur celle de son compagnon, gentiment et cette innocente caresse le vainquit. Ils dînèrent à l'hôtel Impérial, dans la chambre d'Ourdinneau. Dépouillée de son chapeau, de sa jaquette, avec son casque de cheveux châtains ébouriffés, ses yeux rieurs, elle lui plut.

— On se présente, dans le monde! Moi je suis Simone Pélatz. Et vous?

— Marcel.

— C'est tout? Si vous m'aviez rencontrée deux minutes plus tôt, quand je n'avais pas encore le

doigt sur la sonnette de Mme Sollefouque, vous me diriez votre nom de famille.

— Très volontiers : Marcel Alban.

Elle sentait tout de même qu'il n'avait pas beaucoup de considération pour elle. Et cela la fit pleurer. Elle s'excusa : « Qu'est-ce que j'ai aujourd'hui! qu'est-ce que j'ai donc! Vous allez me prendre pour une pécore... Et au fond, Monsieur Alban, si vous saviez ce qui se passe en moi, vous seriez flatté, au contraire. »

Il l'interrompit :

— Vous devez en connaître de bonnes histoires, de chez Mme Sollefouque?

— J'entre, je sors... ni vu ni connu...

— Enfin, ça ne doit pas toujours être l'idéal?...

Pourquoi insistait-il? Quel manque de tact! Dans un hôtel convenable, classé, célèbre, où elle aurait tant voulu jouer à la femme du monde!

— Non, ce n'est pas l'idéal...

L'idéal était pour elle ce monsieur imposant. Elle avait toujours souhaité un amant dans le genre d'Ourdinneau, grave, élégant, solennel... Elle ne le dit point, mais il remarqua qu'elle était émue. Elle se répétait : « Tout de même, s'il m'avait rencontrée quelques minutes avant!... Seulement, voilà, il n'aurait pas osé me parler. Ceux qui viennent chez Mme Sollefouque, ce sont ceux qui ne sont pas si farauds qu'ils en ont l'air. » Quand il voulut, au dessert, l'attirer, elle le supplia : « Ce serait si gracieux de votre part que nous devenions, d'abord, des amis. » Lui, l'ami d'une femme ! Il se mit à rire. Et elle eut un vrai chagrin, comme si son père ou son frère aîné lui reprochaient son triste métier.

— Ah! bien sûr, s'écria-t-elle, vous n'avez pas confiance... Si vous aviez confiance en moi... Je ne tiendrais pas beaucoup de place. Je ne suis pas celle que vous croyez... La mère Sollefouque?... A Paris, j'ai peur de tout... Je ne suis pas

de Paris. J'étais établie à Tours ; vous pouvez prendre des renseignements; j'avais une mercerie qui a périclité... J'ai une sœur à Paris, une grande modiste : Marie Pélatz, Mary... Je suis fâchée avec elle. J'étais mariée, et mon mari me défendait de la voir parce qu'elle avait un amant et parce qu'elle n'avait pas encore réussi. Moi, j'étais bien forcée d'obéir à mon mari. Quand j'ai été veuve, ma sœur m'a fait dire de me débrouiller, qu'il aurait fallu être moins sévère dans le temps. J'ai liquidé et j'ai débarqué ici où j'ai rencontré Mme Sollefouque... Je vous raconte tout.

— J'ai entendu parler de votre sœur, dit Ourdinneau.

— Marie est plus intelligente que moi, avoua Simone. Moi, je ne suis qu'une petite ménagère... si seule, monsieur!

— Je suis seul aussi...

— Faites excuse : je vous prenais pour quelqu'un de marié.

— Chez qui vous fournissiez-vous quand vous aviez votre maison?

— Chez Langoulevent et Cie, chez Frédéric Frétu et au Comptoir des fils. Vous êtes de la partie?

— Non... Un peu... jadis... je me suis occupé de fournitures de modes.

Ils parlèrent commerce. Au début de leur entretien, il l'avait prise sur ses genoux. Maintenant, ils causaient, très sages, unis par une sympathie tiède, fiers d'avoir trouvé un sujet de conversation :

— Ce qu'il y a de chic, chez Nigouroux et Lebac, c'est le tulle perlé en grande largeur.

— Il ne tient pas!

— Il s'étire facilement, mais il est joli.

— Vous avez du goût. Pourquoi n'avez-vous pas réussi? Le manque d'ordre?

— J'ai beaucoup d'ordre, seulement mon employée m'a quittée pour s'établir et elle m'a chipé la clientèle. Quand on a affaire aux femmés! Les clientes vous quittent sans savoir pourquoi...

Elle reprit son chapeau, chercha son parapluie.

— Vous partez? Je vous ai offusquée? Pourquoi êtes-vous si méchante? Expliquez-vous?

A quoi bon? Il ne la croirait pas. On ne croit pas une femme que l'on a vue prête à entrer chez la mère Sollefouque.

— Vous pleurez?

A évoquer son passé, la petite bourgeoise se réveillait tout à coup de la léthargie dans laquelle, passivement, elle avait vécu. « Il vaut mieux me laisser partir. » Il la retint et parla d'argent, « d'indemnité ». Cette fois, elle rougit comme s'il l'avait souffletée. Bizarre! On ne rougit tout de même pas au commandement...

— Si, murmura-t-elle, ma sœur voulait se réconcilier avec moi, elle me donnerait une bonne place chez elle...

— En attendant, je vous propose d'aller du côté de Toulon, voir les mimosas ?

— Les mimosas? Sur les arbres?

— Oui. Et la mer...

Elle joignit les mains, extasiée :

— Oh! Marcel.

Ourdinneau comprit alors ce que lui avait dit Vincelon. C'est une douceur d'entendre encore son petit nom. C'est la caresse qui manque le plus aux déshérités...

Simone ajouta :

— Ma foi, tant pis! Ce que je vais m'en donner à vous aimer !

IV

Elle l'aimait à sa façon, qui était humble. Elle le pria de lui accorder quarante-huit heures de fiançailles, le temps indispensable pour faire les malles. Il avait décidé de l'emmener dans une petite station de la Côte des Maures où il avait vécu une semaine avec Valentine. Ainsi, sa vengeance serait parachevée. Simone se récriait devant tant de dépenses. Elle connaissait faubourg Montmartre un petit restaurant où l'on s'en tirait pour six francs par tête. Une robe très simple lui suffirait. Pour le reste elle était pourvue : « Ce n'est pas parce que j'allais chez Mme Sollefouque que je suis une femme vénale ». Un grand besoin d'estime lui était venu. Elle lui était reconnaissante de la respecter, étant donné l'endroit où ils s'étaient connus. Là-bas, loin de Paris, elle serait à lui de toute son âme. Elle était heureuse qu'il la désirât ardemment. Le second soir en le quittant elle lui jeta : « Mon pauvre chéri ! » Ourdinneau tressaillit. Valentine l'avait plaint de la sorte : « Pauvre chéri ! » un soir de leurs fiançailles qu'il ne parvenait pas à s'arracher d'elle. Et Valentine aussi avait appuyé sur ses lèvres la paume de sa main... Les mêmes gestes. Les mêmes mots. Pourtant, son amertume se dissipait. Il avait peut-être rencontré la compagne qu'il lui fallait, une compagne-servante. Le désir crée un être nouveau. Il ne se reconnaissait plus. Ces deux jours chastes furent délicieux. Elle soupira : « Le malheur, c'est qu'il faudra revenir ! » Il lui fit, pour le retour, les plus belles promesses. Ils s'entendraient fort bien. « Quand

vous irez à votre travail, proposa-t-elle, je m'occuperai du ménage. J'aime ça. Toute petite, je jouais à nettoyer... Mes joujoux c'étaient un petit plumeau, une peau à reluire, une brosse... » Quand elle sut qu'il était rentier elle sauta de joie : Alors vous pourrez rester tout le temps avec moi ! J'ai trop de chance, ce n'est pas naturel. »

Ils firent le voyage enlacés, sans que personne se scandalisât car elle avait l'air d'une jeune mariée modeste, pudique, mais que la passion enivre. Et ils tombèrent dans un éblouissement, devant une mer lumineuse sous un ciel de flamme.

— Quelle mer c'est-il ? interrogea naïvement Simone.

Et renseignée elle demanda encore :

— Et quel ciel?

Comme il riait, elle remarqua :

— Ce n'est pas possible que ce soit le ciel de partout !

L'hôtelier les accueillait. Ourdinneau demanda la grande chambre avec terrasse.

— Monsieur est déjà venu... il me semble, en effet, dit l'hôtelier.

— Il y a longtemps...

— Et les mimosas ? s'écria Simone.

— A cette époque il n'y en a plus guère, regretta l'hôtelier.

— Dépêchons-nous ! intima Ourdinneau. J'ai envie de me reposer.

Il n'était pas fatigué. Il avait hâte de se retrouver dans ce cadre où il avait aimé Valentine. La même impatience le prenait, cette frénésie qui effrayait sa femme. Elle n'effraierait pas Simone. Dès qu'ils furent seuls il l'étreignit. Et il lut dans les yeux de cette fille l'inquiétude soumise qu'il lisait dans les yeux de Valentine.

— Nos bagages vont venir, chuchota-t-elle.

Allons sur la terrasse, mon amour... Nous regarderons la mer.

Il s'en moquait pas mal, de la mer. Il n'était pas venu pour cela. Il était venu pour tuer le léger, le douloureux fantôme qui le hantait toujours.

— J'ai faim de toi.

— Tout à l'heure! C'est si beau ce ciel et cette mer!

Il la lâcha avec un juron. Valentine avait dit: « C'est si beau! » à Lucerne... Il ferma les volets.

— Oh! soupira-t-elle, que vont croire les gens de l'hôtel?

Admirable! Encore les expressions de Valentine.

— Si je te déplais, il y a toujours moyen de s'arranger, déclara-t-il sèchement.

— Si tu me déplais! Mais je t'adore!... Ne te fâche pas... Je t'adore, je te le jure. Tiens, je te le jure sur la tête de ma sœur que j'aime bien, quoiqu'elle se soit mal conduite avec moi... Ecoute : je me sens dépaysée et un peu triste à force de bonheur... Une femme c'est si bizarre... Prends-moi contre toi... Ce n'est pas ma faute... Quand je suis heureuse, je pense que ça ne sera pas éternel... Rassure-moi, mon chéri...

Il la pressait contre lui à la briser. Elle poussa un cri. Et elle fut, entre ses mains, inerte comme un oiseau qui, après s'être débattu, ramasse ses forces pour s'enfuir au cas où l'on desserrerait l'étreinte qui l'emprisonne. Il lui baisa sauvagement la bouche. Elle renversa la tête et regarda par les interstices des volets le bleu liquide, le bleu de flamme dont il était jaloux.

V

Il guettait son réveil. Elle dormait dans ses cheveux étalés, avec des soupirs inconscients. Depuis longtemps, il s'était levé. Il venait de fumer une cigarette sur la terrasse, à l'endroit où il avait vu avec Valentine l'aube se lever, cinq ans auparavant. Il ne pensait plus qu'à cette femme qui dormait là. Il avait besoin d'elle, de ses baisers, de son odeur. Ce n'est pas difficile : une disparaît, l'autre la remplace, n'importe laquelle. Seulement il s'efforça de ne plus évoquer Valentine. Apaisé, il n'arrivait plus à la haïr assez. Il ouvrit les volets.

— Ah! dit Simone. Quel dommage!

Un ciel gris. Une mer jaune.

— Il ne fait donc pas beau tous les jours? se plaignit-elle.

— Tu m'aimes?

— Oui.

— Pour qu'il fasse beau tous les jours, je connais un système très simple et infaillible...

Il ferma la fenêtre et se glissa dans le lit. Simone demanda :

— Nous resterons une semaine ici ?

— Toute la vie si tu veux. Tu n'es pas bien?

— Si!

— Nous sommes libres...

— Libres...

— Tu m'aimes?

— Oui.

— Tu as l'air de regretter quelque chose?

— Moi! Grands dieux! qu'est-ce que je regretterais?

Il l'eût tenue pour folle si elle lui avait révélé qu'elle regrettait ces deux jours chastes, ces deux

jours de fiançailles à Paris où il s'était montré si tendre. Il commandait et elle obéissait, comme chez la mère Sollefouque... Il faisait très chaud. Quand il faisait très chaud à Paris, elle se réjouissait d'être seule, le soir.

— Nous ferons des excursions, mon chéri?

— Plus tard. Nous avons le temps. Tu ne veux pas me laisser te savourer?

Vers trois heures une voiture les promena au bord de la mer. Il lui tenait le bras. Elle plaisanta :

— Tu vas me casser! Tu ne connais pas ta force!

A peu de choses près ce que disait Valentine. C'était bien ainsi : le même décor; les mêmes mots; la même femme, en somme. Mais Valentine le détestait et celle-là l'aimait. Elle l'aimait, il en était sûr. Elle ne s'occupait plus de lui, comme avant; mais l'amour est égoïste... Elle contemplait le paysage ; cela se doit. Il est des heures, s'expliquait-il, où la passion ressemble un peu à la rancune. Elle manifesta le désir de dîner dans le jardin. Une vieille dame mangeait à côté d'eux. « Sois raisonnable, mon chéri », supplia Simone. Et elle fut, à cause de la vieille dame, extrêmement réservée: « Nous aurons le temps tout à l'heure... » C'était la fin d'un jour gris-perle qui mourait de douceur...

— Tu ne dis plus rien, reprocha Ourdinneau.

— Que veux-tu que je te dise? Tu sais tout de moi. Je ne sais rien de toi.

— Il n'y a rien à savoir de moi. Je suis né hier à neuf heures du matin, chambre 2, hôtel de la Plage...

— Tu détournes... Va, je ne te demande rien!... Je n'ai pas le droit.

— Le droit?

— Ne te fâche pas...

— As-tu quelque chose à me reprocher?

Elle n'avait rien à lui reprocher, mais elle ne parlait plus de sa reconnaissance. Elle venait de s'acquitter. Ainsi, Valentine, au lendemain de ses noces, le considérait comme un débiteur payé.

— Tu es le maître, se hâta-t-elle d'ajouter. Ne fais pas attention aux bêtises qui me passent par la tête.

Il réclama du vin et la força à boire. Il commençait à se sentir vaincu, à deviner chez cette pauvre femme une ennemie.

— Tu ne t'amuses pas beaucoup avec moi, hein?

Elle répondit étourdiment :

— Mais si, monsieur!

Elle avait répondu comme si elle était encore chez la mère Sollefouque, en face d'un de ces hommes qui lui demandaient de s'amuser, par-dessus le marché. Elle rectifia :

— Pardon, Marcel...

— Où te croyais-tu donc?

— Moi, tu sais, une coupe me grise...

— La vieille dame est partie...

— Ah! Je ne m'en étais pas aperçue...

— Tu tiens beaucoup au dessert? Il doit être mauvais.... Remontons chez nous.

— Marcel, si tu étais gentil...

— Nous nous promènerions encore?

— Un peu.

Il insinua :

— Il y a aussi un cinématographe, dans la ville.

Elle battit des mains.

— Allons-y, Marcel!

Il hurla :

— Monte avec moi dans la chambre, tout de suite, tu entends, tout de suite.

Elle plia les épaules.

— Comme tu me parles durement!

— Tu ne tiens pas à être seule avec moi...

— Tu t'imagines des choses... On croirait que tu cherches à avoir de la peine. Moi, tu sais, je suis originale... J'ai mes idées... Il faut me prendre telle que je suis... Je retarde ce qui me fait le plus plaisir... Ainsi, tiens, une supposition : tu m'enverrais une belle lettre d'amour, je la regarderais longtemps, longtemps, avant de décacheter l'enveloppe...

VI

Ils rentrèrent à Paris. Il l'installa dans un appartement meublé, rue de Berri, un appartement pour riches de passage. Il souffrit là-dedans pendant huit jours. Leur liaison s'aigrissait. Il ne quittait pas Simone. Il n'avait rien à faire. Il la suivait chez les fournisseurs. Il lui imposait sa présence perpétuelle. Son refrain était: « Marche droit, ou je te renvoie dans ta crotte. » Et ce fut ainsi qu'un soir, lasse du rôle qu'elle jouait, elle prit une voix qu'il ne lui soupçonnait pas, une voix aigre et vulgaire, la voix de la boutiquière qui cesse d'être polie avec un client.

— Ma crotte! glapit-elle : c'est vite dit...

— Tu as une autre expression pour la maison de la mère Sollefouque?

Elle éclata :

— Et si j'aime mieux la crotte que l'ennui?

Déjà elle se rattrapait :

— Non, non, mon chéri; j'ai lancé ça dans la discussion, mais je ne le pense pas, je te le jure sur tout ce que j'ai de plus sacré. Il faudrait être idiote... Tu es si bon avec moi!

Il demanda :

— La vérité.

— Je te la dis, la vérité!... Je t'adore, mon chéri...

— La vérité, la vraie vérité, et je te donne cinq mille francs, et tu es libre. Cinq mille francs.

Elle avait pris l'habitude d'être considérée par lui comme une femme du monde… Cette offre l'insulta. Aussi bien, elle n'en pouvait plus.

— Zut à la fin! Je te la donne pour rien, tu entends! Pour rien… Attends un peu… Je vais te dire ce que tu es : une brute, une sale brute… Ce n'est pas assez de te crier que j'ai soupé de ta fiole : tu me dégoûtes! Quand tu me touches, j'ai envie de crier… Oui, oui tu m'as payée… tu as même ajouté de la considération… Et je devine ce qui va sortir de ta bouche, ton éternelle question : Qu'as-tu à me reprocher ? » J'ai tout à te reprocher! Tiens, je préférais les clients de là-bas! Oui, les clients… C'était plus franc avec eux au moins. Et ils me foutaient la paix quand [illegible] Tu ne [illegible] pas [illegible] femme, que n'importe quelle femme, c'est autre chose qu'un instrument… Sale brute! Tiens, je parierais que tu as été marié et cocu. Quoi? je parle!… Tu ne me fais pas peur avec tes yeux fixes… Ce que j'ai à te reprocher? Tout! Ah! tu ne soupçonnes pas, tu entends, tu ne soupçonnes pas ce que c'est : une femme, une femme qui commence à aimer… On a ses pudeurs, parfaitement! Je suis ce que je suis, ça ne te regarde pas. J'ai le droit d'avoir mes pudeurs… Surtout parce que je m'étais mise à t'aimer… Autrement, ça m'aurait été bien égal. Tu as toutes les qualités, pas? Seulement, il y a quelque chose qu'on ne t'a peut-être jamais dit, c'est que tu fais l'amour comme une brute. On aurait envie de crier, de te gifler, de te mordre et de te tromper surtout, ah! oui de te tromper avec quelqu'un de gentil et de délicat… Mais voilà : tu ne vous quittes pas d'une semelle. Et puis ce n'est pas mon genre. Je préfère m'en aller… On s'imagine qu'on a affaire à un homme de cœur! Ouiche!

Ça a marché pendant deux jours, *avant*... J'ai cru que j'entrais dans le Paradis! Mais si c'est ça l'amour, j'aime mieux, je ne sais pas moi... me mettre femme de ménage, tiens... et coucher seule quand le travail est fini... Monsieur ne saisit pas? On a fourni à monsieur des mensonges pour sa galette... Je t'ai aimé, oui, et puis je t'ai pris en horreur... Tu me promettrais un million que je ne resterais pas une minute de plus. Je suis franche. Et je vais retrouver mon ami, si tu veux savoir. C'est un pauvre type; j'ai beau lui raconter des blagues, il sait ce que je fais et il en souffre; il n'est pas beau; il n'est pas jeune; il n'a pas de conversation; mais du moins, lui, je ne l'aï pas en horreur... Qu'est-ce que tu cherches? T'es peut-être un type à me supprimer? Au secours!

— Je cherche tes cinq mille francs.

Elle haletait. Elle murmura en passant sa main sur son front:

— Je ne sais pas ce que j'ai eu... Comme qui dirait une crise de folie...

— Prends...

Elle conclut :

— Je te remercie... mais au moins je voudrais être sûre de ne pas t'avoir trop froissé... Une femme a ses nerfs... Ce n'est pas parce qu'on n'a pas pu s'entendre, nous deux, qu'il faut se séparer fâchés? Et je te remercie bien pour les cinq mille francs. Veux-tu me donner un conseil? J'ai envie de les placer chez ma sœur. J'aurais un prétexte pour la revoir... Encore une fois, je te demande pardon. Qu'est-ce qu'il m'a pris? J'ai beaucoup exagéré...

— Allez-vous-en.

— Les nerfs, tu comprends...

— Oui.

— On dit des choses qu'on regrette,

— Oui. Allez-vous-en.

— Et, ensuite, on ne peut plus les rattraper...
— Adieu.
— Au revoir, peut-être?
— Peut-être.
— Dites-moi encore que vous ne m'en voulez pas et je m'en irai contente.
— Je ne vous en veux pas.
— C'est ce soleil de là-bas qui m'avait révolutionnée. J'étais redevenue une jeune fille... Et, vous savez, une jeune fille, la première nuit de noces!... Enfin...
— Oui... Adieu! Adieu!...

VII

— Roger!
— Monsieur!
— Allons! Tu refuses de me serrer la main?
— Non!
— J'étais très malheureux...
— Sans doute.
— J'ai été injuste envers toi. Regarde-moi maintenant...
— Tu n'es plus malheureux?
— Regarde-moi...

Ourdinneau était allé chercher Vincelon à la sortie de son ministère. Il l'avait reconnu, lamentable et dégingandé parmi les autres, et l'avait abordé.

— Nous serons restés brouillés pendant six mois. C'est suffisant, ajouta Ourdinneau. Que fais-tu ce soir?
— Rien. Tu avais quitté Paris?
— J'ai voyagé un peu. Ah! mon pauvre ami, que les voyages sont inutiles à ceux qui n'ont pas le bonheur dans leurs bagages! Le Midi... Deux

mois en Hollande... Deux mois en Angleterre... J'ai voulu déménager, m'installer dans un appartement nouveau et puis, je suis tout bonnement rentré chez moi. Tu trouveras tout en place, comme tu l'as laissé le soir... le soir... A quoi bon changer?

Quand ils furent arrivés, Vincelon très pâle, porta la main à son cœur. Rien n'était changé en effet. Mais aussi, plus rien de Valentine ne subsistait là. C'était le logis abandonné du célibataire. Ils entrèrent dans le cabinet de travail, puis dans la salle à manger où ils dînèrent du bout des dents. Une nouvelle femme de chambre proposa :

— Je sers le café dans le petit salon?

Le petit salon, c'était le boudoir de Valentine. Mais la femme de chambre alluma le lustre et Vincelon ne reconnut plus la pièce ainsi éclairée. Quand cette fille fut partie, Ourdinneau éteignit le lustre et alluma la lampe.

— Et maintenant, proposa-t-il, parlons d'elle, je t'en prie, Roger. Vois, je suis sans colère... Six mois pendant lesquels j'ai tant réfléchi!... Il faut que je sache... Voyons, Roger, tu es un tendre, un sentimental, toi... Tu sais discerner les choses qui m'échappent... Est-ce qu'elle était... vraiment... très malheureuse? Je ne te demande rien. Si elle s'est confiée à toi, tu ne vas pas me révéler, bien sûr... Ce serait indigne.. Ne me réponds pas, si tu juges que tu ne dois pas me répondre...

— Je n'ai reçu d'elle aucune confidence. Bien des fois, la voyant mélancolique, je l'ai interrogée. Elle disait: « Je ne suis pas intéressante, mon ami. » Elle se plaignait de ses nerfs...

— Que croyais-tu, toi?

— Elle m'entretenait du temps où elle était pauvre, oui, surtout de ce temps-là... et de vos fiançailles. Je devinais bien comme un secret qui était trop lourd pour elle... Ce que je croyais?

Je croyais qu'elle s'en irait un jour comme elle était venue, en laissant ses bijoux, son luxe, et pour des raisons obscures... Elle était meurtrie... Même quand il y avait un feu d'enfer ici, elle grelottait. Une fois, je me suis enhardi à lui dire: « Auriez-vous à vous plaindre de Marcel? Je suis tellement sûr qu'il vous est fidèle! » Je la vois encore. Je l'entends: « J'ai à me plaindre de moi-même. » A ce moment-là elle ne connaissait pas... l'autre... enfin... Pleige. Elle se reprochait de ne pas retrouver sa gaieté: « J'étais très gaie quand j'étais jeune fille... Est-ce absurde! »

— Oui, elle était comme traquée...

— J'ai pensé qu'il y avait entre vous un malentendu physique.

— Ah! Et qu'est-ce qui t'a donné à penser?...

— Rien, une impression.... Et puis... Mais pourquoi remuer tout cela? Tu souffres, Marcel. Voyons, s'il y avait eu entre vous un malentendu physique, elle aurait pris l'amour en exécration.

— Et elle ne m'aurait pas trompé?

— Sans doute. Elle t'aimait. Elle a été entraînée...

— Elle aimait peut-être celui que j'étais, avant... Il y a le fiancé et il y a le mari... Sans doute, il aurait fallu être loyale, me quitter, s'en aller. Mais elle savait fort bien qu'en partant elle me tuait... Tu vois, je lui cherche des excuses... Oui, elle savait que je ne l'aurais pas supportée vivante éloignée de moi... J'avais besoin d'elle... C'est magnifique... C'est abject aussi... besoin d'elle!... Et maintenant il me semble, vois-tu, que je la persécutais... La vérité se fait jour, lentement. On reçoit une blessure mortelle et tout s'échappe par cette blessure, tout ce qui était la raison d'être... Et puis la blessure se referme, mais elle se referme sur quelque chose de nouveau, sur quelque chose qui était entré sournoisement par la plaie ouverte... La pitié... Je n'en

peux plus... Cela m'étouffe... J'ai pitié, pitié d'elle. Et la trahison ne compte plus... On finit par comprendre tous les actes, bons ou mauvais, des morts qu'on a beaucoup aimés... Elle a voulu chercher de la tendresse dans l'amour... Et voilà la raison... Une femme ne vit que pour l'amour. C'est stupide, mais elles sont ce que nous les avons faites... Les meilleures et les pires cherchent de la tendresse dans l'amour... En dehors de quelques folles... Et elles ne savent pas trouver la tendresse qui ne s'exprime guère, la tendresse qui émane des actes... Il leur faut des mots, tous les mensonges gracieux dont les adroits entourent le désir... Moi... j'étais un pauvre homme... un pauvre homme en face d'une pauvre femme!... Il est connu que les pauvres se martyrisent entre eux. Avec un autre elle aurait peut-être été heureuse... Je pensais que Pleige l'avait conduite là... où je l'ai vue pour la dernière fois. Non, non... c'est moi, moi seul... À la Morgue on m'a confronté avec ma victime... Et je n'ai pas eu un remords, non. Au contraire! Une espèce de joie! Une sensation de supériorité! Imbécile! Elle a été à Pleige pour me revenir semblable aux autres, aux autres femmes — une menteuse résignée. Il était adroit, lui; il lui enseignait l'art d'accommoder un bonheur avec les recettes qui conviennent si bien à la plupart des êtres... C'est ainsi.... Une faible qui trouvait un peu de force dans la ruse... Et moi, je prenais la tyrannie pour la force... Si elle avait eu une œuvre à accomplir, un enfant à soigner!... Les hommes qui ont été trahis par l'amour se réfugient dans le travail... Et c'est pour ça, vois-tu, Roger, qu'elle te parlait avec regret du temps de sa pauvreté, de sa chaste pauvreté... Une femme est créée pour un homme. Quand elle ne rencontre pas cet homme, tout autre la salit. Je n'étais pas celui qui lui était destiné... Pleige non plus... Mais

c'est par ma faute qu'elle lui a cédé, par ma faute... C'est à toi qui l'as aimée que je voulais dire cela, Roger...

Il se tut. Vincelon lui avait pris la main qu'il pressait, sans un mot. Il le regardait. Marcel avait maigri, enlaidi, mais sur son visage, jadis dur et satisfait, ravagé maintenant, une lumière s'était posée.

VIII

— Cette dame n'a pas voulu me dire son nom.

— Qu'elle entre!

« Simone a mangé ses cinq mille francs et vient solliciter quelques billets », pensa Ourdinneau. Mais il bondit et resta sur place, pétrifié. Mme Pleige apparaissait. Elle était très bien habillée. Au fait elle n'avait aucune raison de prendre le deuil de Valentine. Elle portait une robe à la mode, de soie noire rehaussée de velours corail, un joli chapeau noir couvert d'aigrettes, des gants blancs, une ombrelle à boule de jade, des bas fins, de charmants souliers à barrettes rouges. Elle était fardée avec soin. Et même elle souriait vaguement. Ourdinneau ne se la représentait que voilée de crêpe et accablée.

— Nous ne sommes pas ennemis, je suppose? commença-t-elle. Et c'est en solliciteuse que je viens à vous.

Il la regardait... Il regardait sa main surtout, cette main droite gantée de blanc...

— Que voulez-vous, Madame?

— Vous avez été admirable en cour d'assises.

Vous êtes un homme. Par discrétion, je ne vous ai même pas remercié. Je supposais qu'il ne vous serait pas agréable de me voir.., Cette entrevue me coûte, croyez-le bien ! Mais j'ai affaire à un être viril, qui pense droit et qui agit en conséquence. Il y a eu une victime. La paix soit sur elle. Elle a expié. Comprenez-moi, Marcel. Je suppose que vous avez contre mon mari un ressentiment mortel. A votre place... Mais je ne suis qu'une femme. C'est si difficile de vous exposer... Vous restez là... Vous ne m'aidez pas... Après... après le drame... Lucien... mon mari s'est enfui... Il vit à l'étranger... dans un pays que je suis seule à connaître... Oui, nous correspondons assez régulièrement... Oh! je ne l'excuse pas. Il a eu des torts immenses... Mais je vous assure, Marcel, que Lucien n'est pas normal!... Non... sa grand'mère est morte folle... Il n'est pas absolument responsable... Je le sais : j'ai vécu à côté de lui pendant quinze ans... C'est un malheureux enfant, un demi-fou... Moi, sans lui, je suis un corps sans âme... Nous nous sommes réconciliés par lettres... Bref, il voudrait revenir... Cet exil nous ruine... Mais il n'ose pas... Il est faible... tranchons le mot... il est lâche, quoi... il est un peu lâche... Il n'ose pas revenir, à cause de vous... Il a peur de vous... Il pense que le hasard peut vous remettre face à face et qu'alors... Je viens donc connaître vos intentions. Vous m'excuserez, Marcel. Songez que pendant quinze ans...

— Vivez avec ce Monsieur où vous voudrez!

— C'est bien sûr?

— Voulez-vous un certificat?

— J'ai confiance en vous. Et je vous admire de plus en plus. Il est très beau que nous ayons pardonné tous les deux...

— En somme, n'est-ce pas, tout est bien qui finit bien!...

— Ne parlons pas...

— Mais si, parlons-en, au contraire...

— Je vous demande pardon, mais il faut...

— Vous êtes pressée de télégraphier, à Lucien : « Affaire arrangée. Reviens! » Vous avez le temps! Moi, je ne peux pas télégraphier à Valentine : « Tout est arrangé. Reviens ».

— Nous n'avons plus rien à nous dire, que des choses qui nous feraient mal.

— Je ne vis plus, moi, que pour les choses qui me font mal. Ne partez pas. Il reste un point obscur. Quand vous êtes entrée, elle a crié : « Je vous demande pardon ».

— Pas à moi! Elle a crié : « Marcel, je te demande pardon... »

— Ah!

— Si elle avait crié : « Thérèse, je te demande pardon », je n'aurais peut-être pas tiré... J'étais venue avec l'intention... Mais entre l'intention et l'acte... Allons, assez d'hypocrisie... Vous avez répété cent fois qu'à ma place vous en auriez fait autant... Et vous avez été bien content d'être vengé par moi, sans rien risquer. Vous êtes là à m'interroger comme si vous repreniez l'instruction. Vous ne les avez pas vus, vous, dans cette chambre!...

— Vous avez trouvé des lettres d'elle?

— Oui.

— Qu'en avez-vous fait?

— Je les ai détruites.

— Qu'écrivait-elle dans ces lettres?

— J'ai oublié...

— Elle se débattait contre votre mari, j'en suis sûr...

— Ah! vous voyez bien que vous lui en voulez toujours, à Lucien! Vous m'avez menti tout à l'heure... Eh bien! je le défendrai, vous entendez? C'est elle qui l'a entraîné. Il était très heureux avec moi. Il n'en demandait pas davantage.

— Tandis que Valentine?...

— En voilà assez. Je n'ajouterai plus un mot. Monsieur, il est tard; pour la dernière fois je vous somme de me laisser passer! N'essayez pas de mettre tout sur le dos de Lucien, maintenant. Ça ne prendrait pas.

Ourdinneau ne bougea point. Très calme, il avait l'air de rêver... Il voyait le corps de Valentine, là-bas... l'atroce mutilation de la face et cette main, cette pauvre main qu'elle avait levée sans doute pour implorer grâce, pour se protéger. Son regard s'attacha à la main vivante, la main gantée de blanc qui se crispait sur la boule de l'ombrelle...

— Quand on est le mari d'une...

Mme Pleige n'acheva point. Ourdinneau l'empoignait à la gorge, secouait une sorte de mannequin à la mode, avec un chapeau ridicule qui basculait, des mèches éparses sur un visage si fardé que les affres de l'étranglement n'en modifièrent point la couleur rose. Il voulut desserrer son étreinte, mais une rage justicière le transportait et, les yeux dans les yeux dilatés de l'autre, les ongles enfoncés dans la chair, il répétait :

— Morte la bête... Morte la bête qui a tué...

Henri DUVERNOIS.

Choses entendues

par

Lucien GUITRY

HENRI

A la terrasse du café, Henri achève de boire son mazagran, et, entre temps, pérore, pour — semble-t-il — un consommateur assis à deux tables de la sienne, mais en réalité pour tout un monde de spectateurs qui sont les clients, assis à toutes les tables qui encombrent le trottoir.

En face, de l'autre côté de la rue, il y a un café-concert fort éclairé.

Supposons que ça se passe à Vichy.

— Soixante berges, Messieurs, soixante berges et toujours frais au turbin, et d'aplomb; la santé, le moral, le petit bibi... tout!

Faudra que je te fasse enfin connaître ma femme... un cœur d'or, c'est autre chose que toutes vos poupées. La femme à Gustave, tiens, entre autres, tu sais qui c'est? C'est Fanoche, la femme au guillotiné... Mais oui, Heurteclou, le caporal Heurteclou, celui qui avait fait cette tuerie rue Cambacérès : la bonne, la petite-fille, la grand'mère, le concierge et qui avait en plus lingué le sergot; Heurteclou l'assassin; eh ben! Fanoche était avec; au procès on l'appelait la

femme Schlum. Tu ne te rappelles pas? Elle a fait six mois de préventive; on l'a relâchée à temps pour qu'elle voie couper le cou à son type. Elle était avec des escarpes, là-bas, place de la Roquette; c'est là qu'on guillotinait.

Ah! la Roquette! j'y ai été dans le temps, moi, — pas comme pensionnaire — mais j'y ai été. De garde. Oh! une fameuse nuit.

. . . .

Mais à l'exécution d'Heurteclou, la Fanoche était si peu saoule et elle beuglait tellement en compagnie de varpouilles, que d'en bas (qui est pourtant difficile à dégoûter), on leur lançait des pierres; parce qu'elle était à une fenêtre du deuxième étage d'un hôtel ignoble et putride, et que cette salope avait eu l'oignon de s'offrir une belle noce de crapule à la santé de Heurteclou, qui, de l'autre côté de la place, dormait sa dernière nuit dans la cellule des condamnés à mort après une partie de cartes poisseuses avec son gardien. Elle était à cet hôtel dans une chambre à vingt sous avec son nouveau maquereau, et se carrait à la fenêtre en chemise pour l'engueuler une dernière fois. Faut aimer ça, hé?

On a crié : « Sabre au clair », la porte de la prison s'est ouverte toute grande et on a vu sortir des bonshommes en sales redingotes avec des tubes sur la tête, ridicules, mon vieux, ridicules! Ça des bourreaux? des bouchers, des bouchers qui se marient. Et ils avaient tous, en plus, une frousse marron. C'étaient les débuts du bourreau qui succédait à son père et qui devenait « en pied ». Alors, mon vieux, Heurteclou est arrivé les mains attachées dans le dos, des ficelles aux jambes, tonzé de partout, le poil sous la peau, les oreilles décollées, la tête rasée, le crâne en peau de fesse. Pas mauvaise mine! rose, la bouche ouverte, la lèvre pendante avec un mégot posé dessus. Il s'en allait trottinant à petits pas,

entravé aux chevilles; il s'en allait au couperet comme un petit vieux pressé qui a peur de rater son train et qui court menu au guichet prendre son bifton. L'aumônier lui faisait face et marchait à reculons devant lui en cadence, tenant à bout de bras, en l'air, un petit crucifix comme s'il lui battait la mesure. Et je te dis, pas l'air malade, Heurteclou! des petites couleurs... Et alors, de la fenêtre, sa ménesse y a crié : « Joseph! je suis avec Marcel, on a bien fait ensemble et on va te voir couper. » Alors là, il a perdu son rose, il les a bien regardés qui s'embrassaient et il est devenu vert comme une salade; il a craché son mégot et il leur a dit : « Et moi, je vous emmerde! » Maintenant elle est la femme à Gustave. Tiens! c'était la dernière fois que j'ai vu les gendarmes en chapeau. Tu sais? les grands chapeaux en travers et les sabres courbés. Hé! Carrier, Carrier, réponds donc quand je te parle! Tu te rappelles les gendarmes, ce que t'en avais peur! Hein? depuis qu'ils avaient voulu fouiller ta bosse pour voir si tu ne passais rien à la douane. Tu sais pas comment il est devenu bossu, Carrier? C'est à la suite d'une nuit passée dans une auberge de ville en Espagne, une « fonda ». Mon vieux, y avait tant de punaises qu'il s'était relevé et qu'il les écrasait sur la table à coups de marteau. Il s'est fichu un effort et il est resté bossu. Nous couchions dans la même chambre. J'avais beau lui crier de loin : « Fais donc comme moi, tiens, regarde : je les prends comme ça, du bout des doigts, et puis je leur donne un bon coup de dents sur les reins, je leur fais faire deux fois le tour de la bouche à l'intérieur, et puis je balance les peaux, je les crache au plafond. »

Mais ma femme, je te la ferai connaître, sérieuse, propre, rangée, qui travaille, et économe! Y a que les grosses pièces de linge qui vont à la

blanchisseuse; le reste, elle le lave toute seule elle-même dans la baignoire et puis on l'étend dans le jardin. Tout mon pognon est à la carre; le soir, quand je rentre, « Henri! » et pas besoin de dire autre chose, et j'y envoie mes deux cents balles. Deux cents balles, mon petit, que je gagne à chaque reluisante. C'est pas beau, ça? Moi qui ne sais ni lire, ni écrire, avec mes trucs, « un tambour, deux tambours, vingt tambours », et mon fusil, Napoléon, la mèche, les chefs d'orchestre! Je répète une pantomime, en ce moment, au cirque, y a que moi qui parle, un vieux grognard. C'est ma femme qui m'apprend mon rôle, ma femme, oui... oui..., avec toutes les liaisons : elle est instruite! Moi j'ai rien appris, seulement j'ai vu des tas de choses et alors j'en sais beaucoup. Tiens, y a des gens en masse qui sont tout à fait renseignés sur l'histoire, la géographie et le calcul, qui ne seraient pas capables de te dire le jour de la mort d'Henri IV. Et toi non plus, tu ne le sais pas! Je te dis que personne ne le sait, ou pas beaucoup. Eh bé! il est mort le quatorze mai, seize cent dix. C'est curieux, hé, comment je sais ça!

C'est dans la « Bouquetière des Innocents », et j'ai figuré là-dedans.

« A l'hôtel d'Ancre : Tavannes! à l'hôtel d'Ancre! Messieurs, fussiez-vous un cent, je ne reculerais pas d'une semelle! » Ah! ça, ça c'était chouette! ça c'était...

Eh ben, et Kean!...

Après qu'y s'était mis devant l'autre et qu'y revenait dessus comme pour y bouffer le nez en lui disant : « Ah! Milord! Milord ! » avec la tête haute, comme ça, et puis le poing en arrière. La Reine... Ah! je sais plus ce qu'y lui disait, mais ce que c'était... Oh! là là! Et puis hein? quand on remuait les épées, et des dagues... Ah! Nom de Dieu! Ça c'était du théâtre!

A présent, ce qu'on voit au théâtre, c'est des banquiers, je sais pas quoi, des pantes qui ne font pas un geste. Y sont là, en veston, dans des fauteuils, et puis ils ont une cigarette, et ils se font passer la fumée par le nez; et au lieu de taper dans le tas et de dire des choses qui ont du poil, ils causent mollement, comme des malades. Ils disent : « Moi je prends chez Guerlain pour l'eau de Cologne ». Ou : « T'es cocu, toi? Moi je suis cocu ». Et ils continuent de fumer et ils disent : « Ah!... Ah!... », comme s'ils n'attendaient plus pour les enlever qu'une pelle et de la sciure. Moi, ça me cavale. J'ai envie de leur envoyer des baffres comme au perroquet de Louise.

. . . .

Elle a un perroquet, ma femme. Oh! je peux dire : *Nous avons,* puisqu'il est à la maison et que ce qui est à elle est à moi. Quoique je lui donnerais bien ma part de perroquet! Ah! le sale oiseau! Il est dans l'antichambre sur un perchoir qui pue le millet et le maïs et tout le reste.

Il est juste à côté des paletots, ce perchoir, et il a des sales barreaux du haut en bas dans tous les sens, et qui tournent, et chaque fois, qu'on décroche un paletot du cerf on se prend une manche dedans ou une poche, et c'est de l'eau qui tombe, ou des graines, et le perroquet qui gueule... On le redresse, il fait comme s'il allait vous mordre; alors moi j'y fous un coup de poing à même la gueule, comme à quelqu'un. Il m'avance sa patte qui ressemble à un gros ver de terre, et de là-haut ma femme, qui comprend (parce qu'elle est maligne), me crie : « Henri! » Alors moi, je réponds : « Rien... rien... je dis au revoir à Coco. Bonjour, Coco! » et j'y dépose tout de même un bon pain sur la physionomie. Pan! Aïe donc!

. . . .

J'y ferais pas la même chose à ma femme, tu sais! et c'est pas seulement parce que je l'aime! Je l'aime, c'est entendu! et puis ça ne s'appelle plus s'aimer, n'est-ce pas? Quand on est comme ça, on est des amants, des frères, des parents, des époux... on se ficherait dans l'eau et dans le feu. Mais je suis fort, tu sais, et puis je sais m'y prendre avec mes soixante berges. Soixante, mon vieux! Tiens, et regarde, en tirant avec les deux doigts la peau sous les yeux pour qu'y ait pas de poche... tu vois? comme ça qu'est-ce que tu me donnerais? Quarante ans, Monsieur, quarante ans, pas plus... et encore!

Eh bien, malgré que je sois solide, d'un petit coup avec le pouce, comme ça, sans effort, elle m'étendrait tout de mon long. L'année dernière, en rentrant, qu'elle a été attaquée avenue des Sorbiers... elle revenait de Ba-ta-clan où elle avait débuté ce soir-là. D'abord, ça avait commencé avant son numéro. Le garçon de théâtre avait appelé : « C'est au huit! Le tour de Miss Moralès! » Ma femme descend et son maillot était déchiré à la cuisse; mais une sale déchirure, faite exprès, au couteau. Et puis son petit caleçon en panthère imitation qu'elle se met là, avait été cousu et raccourci exprès; elle cherche son artilleur... celui qui y posait sa pièce sur l'épaule, qui allumait la mèche et qui faisait partir le coup. C'est un truc, tu penses bien, mais enfin tout de même, quoique truc, son canon pèse quatre-vingts, et puis alors avec le recul, tu sais, le coup de poudre, ça fait bien un effort de cent cinquante et c'est tout de même un travail! Alors elle se dit : « Y a un coup de fourbi contre moi. » Elle fait son numéro avec un employé complaisant qui l'avait déjà vue au Cirque d'Hiver, et elle rentre bien tranquillement. Eh bien, je t'ai dit, là, au coin de l'avenue, y a cinq gouapes qui se sont jetées sur elle. Les pauvres petits, y sa-

vaient pas que c'était la Femme-Canon, parce qu'elle a l'air d'une bonne petite rentière, tu sais, dans la rue; tu la prendrais pour rien!... Ah! mon vieux! Ils étaient cinq. Qu'est-ce qu'elle leur a mis! D'un revers elle en a envoyé un contre une devanture en fer qui a fait boum! A l'autre, une belle mornifle sur le coin de la tournante; à un autre elle lui a envoyé un coup de talon, en vache, comme ça sec, et han! Elle lui a pelé un tibia. Les deux autres ont fichu le camp mais un de ceux-là en s'en allant a buté contre un reverbère. Elle a couru sur lui, l'a ramassé et l'a emmené par l'oreille au commissariat. Le commissaire était couché, y avait que le chien, mais il en restait bleu, le frère! Elle a donné son nom : « Miss Moralès, Femme-Canon, épouse d'Henri Aubert, cantinière de la Fédération Artistique. » Le chien a pris tout ça par écrit et deux jours après est venu me trouver un homme, une tête que je connaissais mais que je ne reconnaissais pas. C'était Lanquetin, sous-chef à la Préfecture de Police, qui a vu sur le rapport : « Fédération Artistique » et qui est venu se faire reconnaître à moi. A moi qui étais son chef à la fin de la Commune. Parce que ça ne se sait pas beaucoup, ça.

. . . .

On avait formé, après le dix-huit mars, avec des gens de théâtre, des cabots, des chanteurs, des danseurs, des acrobates, enfin tout le genre concert et cirque, un groupe qui s'appelait : « Fédération Artistique ». Mon vieux, Boilly en était. Tu sais? le gros acteur de drame, Gorenflot de la Dame. Il avait un cheval, mon vieux : cet homme, qui pouvait pas marcher, il avait dégoté un cheval chez son beau-frère qui était blanchisseur au Raincy; un cheval de trente ans, un vieux papa bien tranquille, qui prenait des ballots de linge sale et qui rapportait des paniers de linge

propre. Mon vieux, il en avait fait un cheval de selle, son cheval de bataille. Il était à crever là-dessus. Nous, pour costumes, on avait des vareuses, des petits képis avec une visière carrée, et des cheveux bouclés dessous. Oh! que c'était toquard!... Et puis des galons. Oh! ça, des galons, tout ce qu'on avait pu ramasser dans les magasins de costumes. Oh! on paradait, on bêtifiait. C'était assez drôle la Commune, mais c'était bête aussi, que c'était bête! C'est toujours les imbéciles qui gâtent tout. On s'abordait en se disant, comme pendant la Grande : « Salut et Fraternité », et l'autre répondait : « Ou la mort! »

Ça c'était cucu. Oh! oui!

Je te parlais de la Roquette, tout à l'heure, eh ben, garde ça pour toi, parce qu'on aurait l'air de raconter des choses pour se faire valoir, mais les otages, tu te rappelles les otages? Eh ben, écoute ça et ne le redis pas. Et puis au fait, redis-le si tu veux, je m'en fiche; y a plus personne de temps-là, tout le monde est crevé. Nous sommes entrés dans la cellule de l'Archevêque de Paris, Mgr Darboy, qui devait être fusillé le lendemain. C'était le 23, eh ben, sous prétexte de ronde, nous sommes rentrés dans sa cellule à sept, de la Fédération Artistique, sabre-baïonnette au canon, et on avait pris une sale allure de brutes. Lui, il avait peur. Et puis pas peur comme un curé, pas peur comme un archevêque, pas peur comme le pape ou le bon Dieu, peur comme un homme qui dit : « On va me faire, je suis claqué, ça y est, je pue le cercueil. » Alors, on a commencé à déboutonner des vareuses, et puis sans rien dire à jeter sur le lit et tout au travers, un pantalon, une veste, et dans un papier de soie une moustache implantée avec un morceau de colle à bouche. L'Archevêque nous regardait toujours, un peu abruti de tout ce déballage. Pense! de voir ces sept hommes sur lui, parce que c'était tout

petit, on était les uns sur les autres. Il ne comprenait pas. Alors, Lanquetin lui a dit : « Déshabillez-vous, enfilez ce pantalon, la vareuse, collez-vous ces moustaches et en route! » Alors il a compris. On avait quitté nos physionomies de crapules, il a compris qu'on venait le sauver. Là, il a changé de figure, il s'est calmé et il nous a répondu tout doucement : « Nous sommes onze... c'est impossible, Messieurs... c'est impossible... En avez-vous pour onze que nous sommes? » Un des nôtres a répondu : « Non, Monseigneur. On peut vous enlever, vous, mais c'est tout. » Et l'Archevêque répétait en regardant les effets étalés sur son lit, et comme en rêve : « Le président Bonjean, l'abbé Deguerry », et d'autres noms tout bas, tout bas. Et puis on se taisait... plus rien... on était abrutis... et on commençait à avoir peur. C'était vraiment beau. Ah bien, tiens! tu parles de théâtre, c'est ça qui était beau comme théâtre, mais on pleurait pour de vrai, et lui, il nous bénissait avec ses deux doigts en crochet. Alors moi, avec la gorge serrée qui me faisait une voix comme si j'avais eu une pratique dans la bouche, je lui ai dit : « Monseigneur, nous sommes sept ici qui risquons nos peaux pour vous sauver! » — « Mais pourquoi, pourquoi? » qu'y disait. Alors moi, j'y ai dit : « Pourquoi!... C'est parce qu'un jour, à l'église de Belleville où vous étiez venu pour une confirmation, maman me tenait sur ses bras, j'avais un an, vous m'avez tapé sur la joue et vous avez dit en passant devant nous : « Oh! le bel enfant! » Alors maman me répétait toujours ça; et quand elle est morte, je me suis senti de l'amitié pour vous. »

Les camarades, dans le dos, me disaient : « Foutons le camp, foutons le camp. » Et j'ai ajouté : « Allons, venez, Monseigneur, ne faites pas le machin... » (j'y ai pas dit « machin », j'y

ai dit autre chose, à ce pauvre homme). Il a fermé les yeux, il a dit : « Je reste, mes enfants, je reste; merci, merci, je vais prier pour vous. » On s'est tous regardés, on s'est de nouveau bourrés par en dessous des vêtements dont il n'avait pas voulu et puis on est sorti bêtement, comme on pouvait, et c'est moi qui ai refermé la porte sur l'Archevêque. On l'a fusillé le lendemain.

. . . .

Hein, quoi? qu'est-ce qu'il y a? C'est à moi? J'y vais. Oh! quoi! j'ai le temps! Je suis prêt en-dessous et je n'ai que la rue à traverser. Je te demande pardon, mon vieux, faut que j'aille faire mes tambours et il n'y a plus que les chansonnettes de Ponsignot. Ah! celui-là, quelle galette, et si on comptait sur cette galette-là pour manger! Oui, oui, j'y vais. A bientôt!

LA LECTURE

Tout le monde est rassemblé pour la lecture. L'auteur, craintif, impatient, ravi et tourmenté, piaffe et tournoie, allant de l'un à l'autre, ou piétinant sur place et consultant sa montre. Il y a la confrontation des heures, entre les différentes personnes qui sont convoquées pour entendre la pièce. Le manuscrit est déjà sur la table des accessoires qui sert aux répétitions, et l'on attend. Mais qui? Tout le monde est enfin arrivé, jusqu'au décorateur. Le directeur fait son entrée, on échange quelques petites plaisanteries sans avenir, les chaises sont disposées et celles qui restent se chargent de paletots. L'auteur prend

place, le directeur à ses côtés, on se groupe autour de la table, toujours plus près, et le silence s'établit de lui-même; l'auteur, par contenance, se prépare un verre d'eau minérale; il tourne et retourne le manuscrit à couverture saumonnée, trouve enfin la première page, s'assied et commence :

« — Ça s'appelle (titre provisoire) : « TOUT « EN S'AIMANT ».

« *Acte premier*

« *Le décor représente*............................

....

Et la lecture est commencée.

« *Fin du premier acte.* »

Bravos discrets, bruit de cannes sur le plancher, puis silence.

— Vous avez vu le décor, — interroge l'auteur pour dire quelque chose.

A quoi, de loin, le peintre répond :

— Oui, c'est ce que nous avions dit...

Le directeur et la principale interprète, qui n'est pas tout à fait d'accord sur les conditions et ne doit signer qu'après avoir entendu :

— Joli, le premier acte, n'est-ce pas?

— Oui, les personnages sont bien exposés.

Et l'auteur dit :

— J'ai voulu, surtout, que ce fut bien clair.

L'acteur qui joue le premier rôle :

— C'est très clair!

Et après un silence :

« *Deuxième acte*

« *Le décor représente*............................

(*On arrive aux derniers mots de la dernière scène.*)

....

« *Claude, dans un mouvement de fureur* :

« — *C'est ce que nous verrons!*

« Antonine sort, après un dernier regard à
« son amant. — Claude, resté seul, fait quel-
« ques pas machinalement; il allume une ciga-
« rette; il aperçoit sur la table la voilette ou-
« bliée par Antonine, il pose sa cigarette sur un
« cendrier, il prend la voilette, en respire l'odeur,
« il finit par s'asseoir et, les coudes sur la table,
« se cache la figure de ses deux mains; il pleure.
« Le rideau tombe lentement. »

D'une voix plus forte, l'auteur ajoute en fermant le manuscrit de sa large main :

« — Fin du deuxième acte. »

Bravos, cannes sur le plancher.

Le directeur à la future interprète principale :

— La scène est belle.

— Très jolie!

L'auteur, avec empressement :

— Je suis bien content, car j'ai pensé à vous, et je crois vraiment que la scène y est, et que ces gens-là se disent bien tout ce qu'ils ont à se dire, n'est-ce pas?

— Oui, oui! Je ne comprends pas bien pourquoi, par exemple, elle s'en va avant la fin de l'acte.

— Mais elle ne s'en va pas!

— Ah! elle reste?

— C'est-à-dire qu'elle reste dans la personne de sa voilette. C'est la voilette-symbole!

— Oh! vous savez, les symboles! Le public, avant tout, veut comprendre, et là, vraiment...

Le principal interprète dit tout bas à un de ses camarades :

— Tiens, regarde-la qui commence déjà... Je parie qu'elle va leur demander que ce soit moi qui parte avant le baisser du rideau en ayant oublié ma pipe, dont elle remplira le fourneau de ses larmes!

« Troisième acte.

« Même décor. C'est le soir; les lampes sont « déjà allumées; au fond, le parc éclairé par la « lune.

« Au cours de l'acte, les fenêtres du pavillon « que l'on aperçoit par la grande baie s'étein- « dront l'une après l'autre.

« Scène finale.

« Antonine, à Claude, avec un sourire qui veut « cacher sa tristesse :

« — Consolez-vous, Claude, et tâchez de m'ou- « blier. Notre Amour s'arrête là, dans ce mer- « veilleux paysage que couronnent les monta- « gnes violettes de cette contrée divine; mais s'il « s'arrête, notre amour, au terme de sa course, « la vie continue et elle triomphe de la douleur.

« Claude : — Non, Antonine, la douleur est « éternelle, et mon cœur saignera longtemps « encore. Soyez heureuse! Moi, je vais continuer « à porter ma chaîne, ma chaîne de forçat, for- « çat de l'amour.

« Et le rideau tombe pendant que les soupeurs « attardés font entendre des exclamations joyeu- « ses, et que les tziganes attaquent la valse du « premier acte.

« Rideau. »

Bravos, bruits de chaises, félicitations, puis désœuvrement, conversations particulières. L'auteur, qui ne sait jamais à quoi s'en tenir, promet, avec un enthousiasme solennel et précis, tous les rôles copiés pour le lendemain une heure un quart. On se sépare. L'actrice principale dit à l'auteur, en lui serrant la main :

— Je vous remercie, et si je m'entends avec cette homme terrible (elle désigne le directeur) je jouerai votre pièce.

— Et je suis bien content, j'ai voulu vous faire

un rôle, je crois que ce sera le plus beau de votre carrière.

— Oh! je ne sais pas, mais enfin, c'est intéressant!

— Vous sentez bien ce que vous pouvez faire là-dedans!

— J'espère!

— Voyez donc tout de suite pour votre engagement.

Le directeur, avec un sourire équivoque :

— Voulez-vous que nous causions? Nous en avons pour deux minutes, d'ailleurs.

— Allons!

Et ils disparaissent.

L'acteur principal s'avançant vers l'auteur :

— Moi, je vous dis merci et bravo sans restrictions ni réclamations, ni observations; merci et à demain! Elle a un rôle merveilleux, et elle s'en apercevra bien.

Une jeune fille s'approche :

— Merci, d'avoir pensé à moi!

L'acteur qui jouera le père :

— Tous mes remerciements bien sincères; jolie pièce, curieuse, originale, très théâtre, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous ficher de ceux qui diront que c'est une balançoire, que c'est coco et vieux jeu. Vous n'avez qu'à leur répondre : Oui, mes petis amis : vieux jeu, la *Vie de Bohème*, aussi et la *Dame aux Camélias*. Depuis longtemps vos petites machines seront mortes et enterrées, qu'on pleurera encore à la mort de Marguerite Gautier et sur les malheurs de Mimi, et qu'après la scène des billets de banque il y aura cinq rappels, comme à la sortie de Rodolphe.

Celui-ci, très âgé et retraité, qui jouera le vieux domestique :

— Est-ce que le vieux domestique pourrait ne pas revenir dans la dernière scène où il ne fait

que passer pour éteindre? C'est à cause de mon tramway que je vous demande ça.



A six heures du soir, dans divers quartiers de Paris.

Au seuil du plus charmant petit hôtel de l'avenue Hoche, d'une magnifique Rolls-Royce, descendent 300.000 francs de fourrures, un million de perles. La ravissante personne qui les porte est surmontée d'aigrettes sans nombre. Ces valeurs montent jusqu'à un salon du premier étage, splendidement peuplé de délicates merveilles. Un monsieur arpente ce salon.

— Eh bien?

— Belle pièce. Très belle.

— Raconte.

— Voilà. Une femme extrêmement jolie, fait la connaissance d'un homme qu'elle rend fou d'amour. . . . .

. . . .

et à la fin, ils se séparent à la suite d'une scène charmante, et lui, de désespoir, va probablement se tuer, mais on ne le dit pas.

. . . .

Avenue Kléber, très bel appartement, au deuxième étage, un homme jeune, entre trente-cinq et quarante ans, est introduit dans la chambre à coucher d'une dame qui est au lit, souffrante, mais parée.

— Eh bien, comment vous sentez-vous?

— Mieux, merci, mais encore bien faible (et la femme de chambre sort).

— Mon amour!

— Ma bien-aimée!

— Alors, raconte.

— C'est un rôle enfin, j'en tiens un cette fois. Un homme, un artiste, on ne sait pas s'il est

peintre où graveur, très honnête, un homme très droit allant dans la vie avec la belle assurance que donne le talent et la conscience, rencontre, un jour, une espèce de femme qui lui semble d'abord assez curieuse, et il finit par l'aimer. Elle en tombe vite amoureuse, après avoir commencé par vouloir le conquérir. A la fin, ils se séparent, lui avec une grande dignité, très haute, et elle, désespérée, s'en va vers d'autres aventures. Lui, retourne au travail.

. . . .

Avenue Mac-Mahon, à l'entresol de la dernière vieille maison qui demeure au milieu des neuves et où s'obstine un manège et son crottin. Une vieille femme, assise dans un fauteuil près d'une fenêtre, lit un journal.

— Eh bien?

— Pas grand'chose, va. C'est le genre de ce qu'ils appellent la hardiesse et que, déjà, il y a quarante ans, nous traitions de pompier. Voilà la pièce : figure-toi un vieux bonhomme, une espèce de Père Duval qui apprend tout à coup, on ne sait d'ailleurs pas pourquoi. . . . . .

. . . .

Avenue Carnot, un magasin de teinturerie; dans l'arrière-boutique, trois personnes dînent, la teinturière, son mari et leur petit garçon. Le timbre d'entrée retentit, accompagné du cri familier qui ne veut déranger personne: « mouahaaa » et l'ingénue qui a assisté tantôt à la lecture fait son entrée, embrasse ses parents, se met à table et dit :

— Voilà. Gros succès de lecture, c'est l'histoire d'une petite fille. . . . .

. . . .

Avenue Taylor... les pensionnaires de la Fondation X... se promènent sous le préau en attendant que sonne le dîner. Le vieux comédien qui, tantôt, souhaitait si fort de ne pas traverser la

scène pendant le troisième acte dans la crainte de ne pas attraper son tramway, se hâte de chausser ses pantoufles et d'échanger, contre une casquette à oreilles, le chapeau qu'il portait dans l'après-midi.

— Ah! je suis déjà sûr d'avoir mon tram, et d'une! Je te raconterai la pièce une autre fois! je n'y ai pas démêlé grand'chose; j'ai un peu dormi, mais il y a une situation vraiment saisissante au troisième acte : au moment où toute la famille est rassemblée, on est heureux, on prend le café et, tout à coup, le vieux domestique...

— Toi?

— Oui!

— ...entre; il s'arrête sur le seuil comme s'il avait conscience de ce qui va résulter de la lettre qu'il tient sur un plateau. Il présente la lettre à un personnage qui se trouve là et... grand silence. Tout le monde est atterré. Le domestique est là, seul, les yeux baissés, comme s'il avait peur de regarder ses maîtres. Alors le père plie la lettre, la met dans sa poche et me dit : « Il n'y a pas de réponse ». Et alors, je le regarde, je salue et je sors.

— Et c'est tout ce que tu fais?

— Oui, c'est tout. Qu'est-ce que tu veux de plus?

— Et tu sors?

— Quoi? Tu veux que je reste là pendant la scène d'amour? On avait pensé aussi, au moment où je remets la lettre et que le vieux en prend connaissance, à me faire dire le combat du *Cid*, pour faire patienter les spectateurs. On y a renoncé au dernier moment.

Et la cloche du dîner retentit.

LA « CHOSE »

Le château de Tacoignières était absolument invisible de la route.

En tout et pour tout, un soir de clair automne dépouillé, j'avais aperçu de loin un toit, un petit toit en poivrière, aigu, pointu, surmonté d'une girouette en zinc figurant une tête de monstre dont la gueule ouverte, puissamment ornée de crocs, laissait échapper une large langue retournée sur elle-même en volute.

Le long du chemin qui nous y conduisait, mon père m'avait plusieurs fois répété : « Le grand charme de ce château, qui est une belle demeure, c'est son enfouissement dans les bois. Il est bien là pour lui seul, pour le propre compte de ses habitants, et, rébarbatif, semble même redouter d'être vu du dehors. Il se dévoile tout à coup aux yeux à un brusque tournant de la route futaiellière. » (Mon père donnait parfois l'envolée à de formidables expressions — nouvelles pour moi — et d'un pouvoir éclairant souverain. Aucun dictionnaire cependant n'en avait, de la vie, enregistré l'emploi.)

Nous marchions.

Or, voici qu'au détour d'un chemin sous la futaie (la fameuse route futaiellière), tout à coup nous apercevons le château, vrai monument de bel aspect, mais aussi, dans la Cour d'honneur, nous constatons deux véhicules peu souhaitables, assez effrayants et inattendus. Un fort cylindre, couché tout de son long sur quatre roues, ne craignait pas de porter avec une certaine effronterie et en énormes majuscules romaines l'inscription suivante :

SANITAS

Société Anonyme des Vidanges de la Sarthe et de l'Orne réunies

CAPITAL SOCIAL : 50.000 francs

Siège, 31, rue Thiers, LAVAL

La seconde voiture constituait l'abominable cuisine : la chaudière, la cheminée et des tronçons d'affreux tuyaux.

Un triste chien noir, attaché sous la voiture, y faisait bonne garde superflue. Trois hommes, complétant cet équipage, commençaient d'enlever des vêtements malpropres qu'ils échangeaient publiquement contre d'autres aussi sales qu'ils tenaient en réserve dans un coffre.

Pas d'erreur, c'étaient Eux. L'opération était connue, et ma première vision du château en souffrait.

Le Comte, en costume de chasse, la barbe aux vents, la pipe aux lèvres, était en grande conversation avec son jardinier. Tous deux étaient fort animés. Le comte avait les bras largement ouverts de quelqu'un qui dit : « Que voulez-vous, c'est comme ça; moi-même je me soumets. » Et le jardinier faisait le geste court de l'homme qui, les deux mains à plat sur sa poitrine, répond : « Mais ce n'est pas pour moi que je parle, je ne considère en tout ceci que les intérêts de Monsieur le Comte et de la maison. »

Et c'était, en effet, le fond de leurs propos.

Le comte nous l'attesta bien vite.

— Oui... (vint-il à nous les mains tendues et l'affectée bonhomie sur le visage), nous Les avons... Qu'y faire?... Il y a un jour comme ça tous les deux ans. C'est aujourd'hui. Que diable voulez-vous!

— Ce n'est rien, fit mon père.

— Ce ne serait rien si je n'avais eu tout à l'heure, à table, annonçant à la comtesse l'arrivée de ces Messieurs, la malencontreuse idée de lui rapporter la joie que se préparait notre jardinier, de nous offrir, grâce à l'opération qu'on prépare, de magnifiques légumes au printemps prochain. Ah! j'ai entendu de beaux cris : « Quelle horreur! »

— Mais, ma chère, voyons, en somme c'est... c'est de l'engrais...

Nouveaux cris, à la suite de quoi j'ai dû faire part au malheureux (désigna-t-il le jardinier), de l'interdiction d'employer le... la... les... parfaitement.

Le croiriez-vous? J'ai vu briller des larmes dans ses yeux. Pauvre homme!

De sorte que, pour m'en défaire, je l'envoie à la comtesse. Il tirera sur elle ses dernières cartouches. Aussi, je nous conseille de filer tous les deux maintenant par le bois, dans la campagne et de ne lui dire bonjour que notre journée de chasse accomplie. Mon fusil, mon carnier, ma casquette et Ramoneau, jeta-t-il.

Vous, mon cher petit (c'était à moi qu'il en voulait), regardez-nous bien partir et, au bout de cinq bonnes minutes seulement, dirigez-vous vers le château pour y retrouver ma fille Françoise et mon fils Louis; et, ensuite, tous trois vous irez dire à la comtesse que nous sommes partis.

J'exécutai ce programme.

Cinq minutes après, nous étions, les petits Tacoignères et moi, non loin de la comtesse et nous disposant à l'aborder.

Elle était dans le parc, de l'autre côté du château, assise sur un banc, au bout d'une allée de roses. Le jardinier était devant elle. Il faisait voir une figure si désolée que je m'arrêtai ainsi que mes jeunes amis à quelques pas de la com-

tesse, attendant la fin de leurs explications. Elle ne me voyait pas.

Entre elle et son jardinier, le dialogue se poursuivit :

LE JARDINIER, *accablé*

C'est bien décidé?...

LA COMTESSE, *fouillant son petit panier à ouvrage.*

Oui, oui, oui.

LE JARDINIER, *se rattachant à l'espérance.*

Je comprends... Parce que Madame la Comtesse ne sait pas comment que je l'emploie... Je ne *la* jette pas comme d'aucuns à travers la légume... Je *la* mets bien au fond... j'en fais un lit, je *la* couvre un petit peu...

LA COMTESSE, *le coupant.*

Oui, oui, oui. Mais je ne veux pas. (*Un temps.*) Il y a le fumier, que diable!

LE JARDINIER, *avec un sourire indicible.*

Ça n'est pas la même chose!

LA COMTESSE, *avec un grand : Que voulez-vous!*

Oui.... mais enfin nous sommes habitués au fumier. Passe pour le fumier. Mais ça! Non, non. Avoir cette idée... à table!...

LE JARDINIER

Quand on veut de la bonne légume...

LA COMTESSE

Il n'y a pas de « bonne légume » ou de bons légumes qui tienne devant... « ça »... Non, décidément non.

LE JARDINIER, *dont la figure est désolante.*

Alors, Madame la Comtesse veut-elle me dire où elle veut que je *la* mette?

LA COMTESSE

Eh bien...mettez-*la* où vous voudrez. (*Puis m'apercevant.*) Ah! bonjour, mon petit garçon,

je suis bien contente de vous voir. Et votre père n'est donc pas venu?

LA JEUNE FRANÇOISE DE TACOIGNIÈRES

Ces Messieurs sont à la chasse... Mais en revenant...

LA COMTESSE

Bon, bon, bon, J'aime autant que M. Régnier n'assiste pas à... (*Au jardinier.*) Quand ce sera-t-il fini?

LE JARDINIER

Pas avant demain soir, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE

Oh!

LE JARDINIER, *avec un hochement de tête qui en dit long.*

Que Madame la Comtesse se rappelle... Il y a deux ans... Et il y a eu des invités : le marquis et la marquise de Valrougé, la sœur de Madame la Comtesse, Monseigneur l'Evêque, qu'il faut bien compter lui aussi, et qui a resté huit jours.

LA COMTESSE

Oui, oui. Ça va bien. C'est bien, Allez... allez... (*Le jardinier s'éloigne.*) C'est un brave homme, mais il est insupportable avec ses manies... (*Regardant le jardinier qui, au bout de quelques pas, s'est arrêté.*) Allons, bon! Qu'est-ce qu'il y a encore?

LE JARDINIER, *revient sur ses pas; une lueur de consolation se lit sur cet ancien visage.*

Madame la Comtesse me permet-elle *d'en* disposer?

LA COMTESSE

Comment?

LE JARDINIER

Oui. De *la* donner. (*La comtesse fait une moue étonnée.*) Ah oui! C'est très recherché... Tout le

monde n'est pas comme Madame... Si je peux en donner à des gens qui en sont très curieux...

LA COMTESSE

Pff! Ça m'est égal... mais qui?

LE JARDINIER

Des gens du pays. Oh! il n'en manque pas! Et il n'y en aura pas pour tout le monde! Je commencerai, bien entendu, par les plus intéressants... par ceux qui ont le plus besoin... (*et comme du côté des enfants le rire en arrive aux plaintes aiguës et même aux larmes, Mme de Tacoignières congédie son jardinier*).

Allez, Firmin, allez, mon bon Firmin. Faites ce que vous jugerez convenable et qu'on ne me rebatte plus les oreilles de cette... de cette... oui... Allez, allez, allez... (*Et se tournant vers moi qui suffoquais de rire et de larmes.*) Ah! eh bien à à la bonne heure! Il est gai, au moins. Il rit bien! Allez jouer, mes enfants, allez jouer.

Mais à quoi?

Et comme le jardinier s'en allait tristement, Mme de Tacoignières fit un geste qui signifiait : « Ah! Tant pis, qu'il se console! »

Puis, s'apercevant que je contenais mon rire à grand'peine, elle en devina la cause et dit, s'adressant à moi :

— Ce brave homme, je l'aime beaucoup, et son chagrin me touche; mais vraiment! cet interminable débat sur cette... histoire, dont on arrive à parler comme... d'une personne vivante... Prenez-*la*... donnez-*la*... cuisez-*la*...

Alors les rires se pouvaient déchaîner et Mme de Tacoignières pas plus que nous ne s'en fit faute.

Nous en étions là de nos esclaffements lorsqu'un spectacle bizarre suspendit notre gaiété, du moins momentanément.

Le long de l'allée près de la rivière, un cheval galopait vertigineusement, essoufflé, hennissant, laissant derrière lui, dans l'espace, des sabotées de sable, des mousses d'écume, un nuage de poussière.

Sur ce cheval était quelque chose que je ne distinguais pas, qui semblait faire corps avec la bête, qui criait : « Allons... allons... ho! ho! » et qui disparut avec le cheval derrière un bouquet d'arbres, dans l'emportement de cette course effrénée.

— C'est ma tante, dirent les enfants.

— Elisabeth? interrogea la comtesse.

— Oui, oui. C'est elle qui vient de passer... avec *Turenne*.

— Oh! il l'a sûrement emballée! il finira par la tuer. Elle monte comme personne, mais s'il la jette contre un arbre, elle mourra comme tout le monde.

— Si on allait voir...

— Ah! maman, c'est bien inutile, elle reviendra... ou elle ne reviendra pas...

— Louis! Songes-tu à ce que tu dis?

A ce moment, du fond de l'horizon, accourt avec furie dans un ouragan tumultueux, irrésistible, *Turenne* et la marquise, l'un portant l'autre et ne pouvant s'en débarrasser.

Le jardinier arrivait en sens inverse et s'exclamait levant les bras en signe de désolation.

— Mes pelouses, mes pelouses!

Ah! oui, elles étaient jolies, les pelouses!

Et ça s'approchait toujours.

Vraiment nous pouvions craindre pour nos existences et chacun de nous se gara comme il put derrière les arbres qui voulaient bien se trouver là.

Le cheval, prenant l'allée que nous lui laissions, y accomplit un effroyable temps de galop et disparut de nouveau dans un bois.

Ce n'était pas drôle, mais c'était irrésistible et personne n'y résista dès que le jardinier, arrivé près de nous, nous révéla la raison de cet emballement.

La marquise, arrivée dans la cour d'honneur, avait vu son cheval tiquer sur la pompe à vapeur qui était en plein travail. Il avait fait un tour, deux tours, avait cherché une issue, enjambant des tuyaux qui multipliaient son effroi et s'était déchaîné à travers l'espace.

— Encore *Elle!* disait la comtesse, toujours *Elle!* C'est sa faute!

— A Elle, qui? disait le jardinier, à Madame la Marquise?

— Non, l'Autre... A *Elle,* à *Elle,* répétait la comtesse dans les plus joyeux éclats... La CHOSE!

A ce moment, au pas cette fois, revint vers nous *Turenne* porteur de la marquise.

La bête était domptée.

— Ah! maintenant, mes enfants, dit Mme de Tacoignières, tâchez de ne pas rire, parce que, avec Élisabeth, ça deviendrait terrible.

On promit un grand sérieux.

Dès que sur son cheval suffoquant et vaincu, Mme de Courtainville fut tout près de nous, Mme de Tacoignières lui demanda :

— Ah çà! que t'est-il donc arrivé? et pourquoi cette course?

— Tu le sais fort bien, répondit aigrement la marquise.

— Moi?

— Oui, toi. Ne fais pas l'ignorante. Quelle idée biscornue d'avoir installé cette dégoûtation et cette honte dans la cour d'honneur?

— Mais, ma chère, c'est... *la*...

— Oui, oui, je ne suis pas aveugle! Mais quatre mois de l'année nous nous absentons... On pouvait parfaitement faire cette opération répu-

gnante en notre absence... Il n'était pas nécessaire de nous faire assister...

Mme de Tacoignières avait repris son ouvrage.

— Me répondras-tu? Pourquoi a-t-on laissé faire cette opération maintenant?

La comtesse leva les yeux sur sa sœur, la regarda jusqu'au fond et lui répondit avec un comique hallucinant de gravité :

— IL LE FALLAIT.

— On pouvait bien attendre...

— Non.

— Comment?

— IL LE FALLAIT! Comprends-tu?

Mais c'en était trop pour la comtesse dont le rire partit, enfin libéré.

— Ne ris pas! lui cria la marquise du haut de son cheval, ne ris pas!...

Comme le groupe d'enfants riait aussi :

— Ne riez pas! vermine!

Et les trois enfants, à plat ventre dans l'herbe, cachèrent leurs visages.

Mme de Tacoignières, qui ne pouvait agir pareillement, continua de rire, avec des cris et des plaintes.

— Je te défends de rire, je te défends de rire! criait la marquise qui continuait à n'en pouvoir plus.

Et, comme pour effrayer sa sœur, elle levait sa cravache, le cheval prit cette menace pour lui et, retrouvant sa belle fougue de tout à l'heure, fila de nouveau comme un fou à travers les paysages.

TABLE DES MATIÈRES

Le Gérant : G. RUBIN.